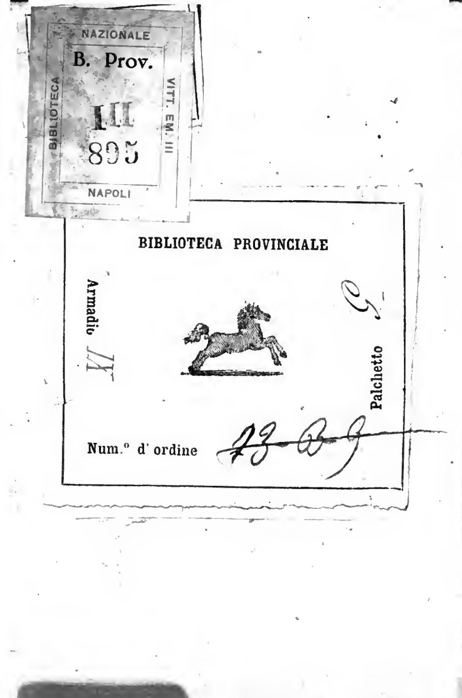


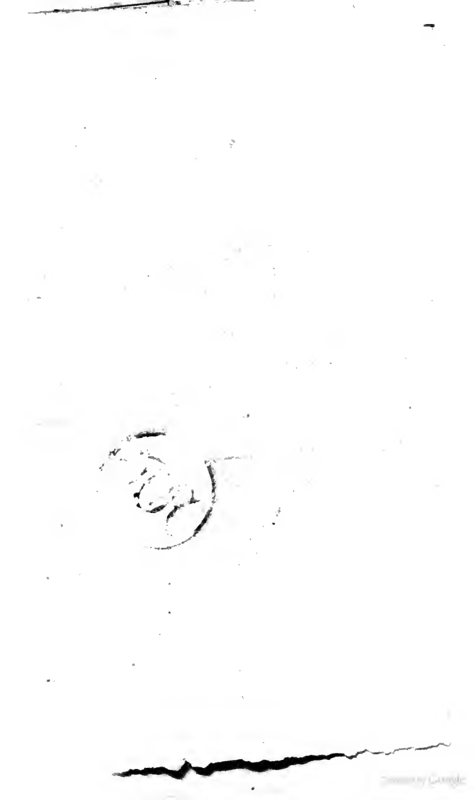




HISTOIRE

DE

L'ANARCHIE DE POLOGNE.



HISTOIRE

DE

L'ANARCHIE DE POLOGNE

ET DU DÉMEMBREMENT

DE CETTE RÉPUBLIQUE,

PAR CL. RULHIÈRE;

SUIVIE DES ANECDOTES SUR LA RÉVOLUTION DE RUSSIE, EN 1762, PAR LE MÊME AUTEUR.

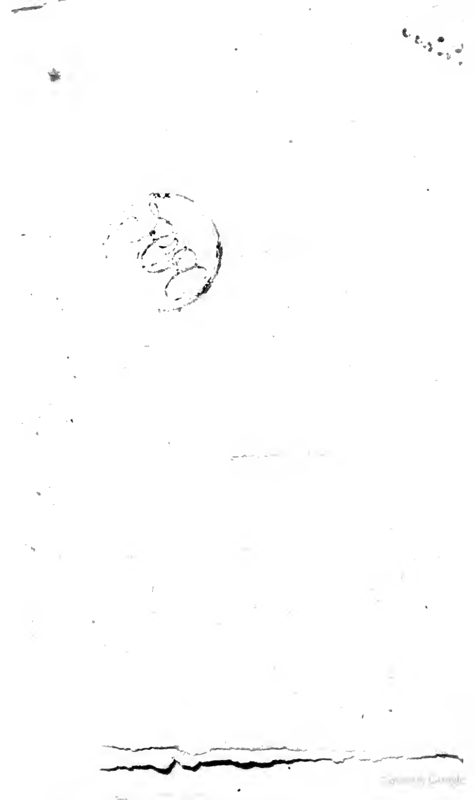
TOME TROISIÈME.



PARIS,

Chez H. NICOLLE, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n°. 12; DESENNE, Libraire, rue de Rivoli, n°. 14.

1807.



HISTOIRE DE POLOGNE.

LIVRE IX.

SOMMAIRE.

Ce que devint l'évêque de Kaminiek après son évasion de Varsovie. Caractère de Pulawski et ses premières démarches pour former une confédération contre les Russes. Caractère de Krasinski. Tous deux forment la confédération de Barr, et prennent les armes contre la Russie. Premier effet de cette nouvelle dans le royaume. Chagrin de l'évêque de Kaminiek sur cet éclat prématuré. Il se résout à seconder la confédération. Réquisition pressante des Turcs pour la sortie des Russes hors de Pologne. Assemblée des sénateurs que Repnine force à réclamer au nom de la république les secours de la Russie. Pre-

mier combat des confédérés. Harangue de Pulawski. Les confédérés surpris par trahison, et renforcés par les troupes même qu'on avait employées à les surprendre. Beaucoup de gentilshommes prennent l'engagement de se joindre à eux. Mokranouski leur est envoyé au nom du sénat. Perfidie de Repnine. Ordres envoyés de Pétersbourg au sujet de la confédération. Combats livrés aux confédérés pendant l'armistice. Première action de Casimir Pulawski. Fin de la commission de Mokranouski. Indignation des Polonais. Déclaration de la czarine contre les confédérés. Les troupes du roi sous le commandement de Branéki se joignent aux Russes. Dispositions des cours de Saxe, de Vienne, de France et de Turquie à l'égard des confédérés. Presque toutes les provinces se confédèrent malgré cet abandon. Confédération du comte Potocki. Histoire de Beniowski. Histoire de Dzirzanouski : son discours au roi : son projet d'enlever Repnine. Inquiétude de tous ceux qui étaient restés à Varsovie. Les troupes du comte Potocki dissipées : sa fuite en Moldavie. Histoire des Zaporoves ou Haydamaks et massacres d'Ukraine. Revers des confé-

dérés de Barr. Nouvelles confédérations, celles de Lithuanie, de Zakroczim, de Cracovie. Siége de cette ville. Les massacres d'Ukraine recommencent; et par une manœuvre du Tartare Yakoubaga les Russes poursuivent les confédérés sur le territoire ottoman. Mouvemens à Constantinople sur cette nouvelle. La czarine après un premier effroi, croit ces mouvemens aisés à appaiser. Prise de Cracovie. Catherine espère négocier encore avec les Turcs. Changement de ministère à Constantinople. Déclaration de guerre. Rappel de Crim-Gueray. Invasion de la nouvelle Servie. Dispositions des Russes contre la czarine : elle rejette toute la faute de la guerre sur le comte Panine, l'homme le plus chéri de la nation. Mouvemens que cette déclaration de guerre produit en Pologne. L'évêque de Kaminiek entreprend de diriger les efforts de sa nation. Confédérations imprudemment formées. Intrigues de la Saxe. Divisions parmi les confédérés de Barr. Emprisonnement de Pulawski; ses derniers mots à ses fils. Imprudence des Lithuaniens. Les troupes de Radziwil prises ou dissipées par les Russes. Intrigues de la czarine pour pacifier la Pologne. Rappel de

Repnine. Tentatives de celui-ci pour réunir les Polonais aux Russes contre les Turcs. Cruautés inouies exercées contre les confédérés. Tableau de l'état intérieur de l'empire de Russie.

L'ÉVÊQUE de Kaminiek poursuivi par les Russes, leur était échappé déguisé en médecin. Il avait repris le chemin de Kaminiek par des routes détournées, visitant des malades de châteaux en châteaux, et ayant même sous ce déguisement donné ses soins à un des officiers qui le poursuivaient. Il était incertain si tous ses projets n'étaient pas tombés entre les mains des Russes avec les papiers de l'évêque de Cracovie. Il attendait que les événemens publics le lui fissent connaître; mais il jugea bientôt, en apprenant ce qui se passait à Varsovie, que tout était encore en sûreté. Après avoir envoyé à Constantinople le récit des nouvelles violences que les Russes avaient commises dans la diète, et pris encore des mesures pour former cette confédération générale qu'il avait projetée, il traversa une seconde

fois la Pologne dans un danger perpétuel d'être enlevé par les Russes. Un jour, sur le point d'être pris, il échappa caché dans un vieux coffre qui servait de siége à un traîneau de paysan. Arrivé dans un lieu sûr, où plusieurs de ses gens avaient reçu ordre de l'attendre, il s'habilla en officier prussien, fit vêtir son monde des mêmes uniformes, et menant avec lui une remonte de chevaux ukrainiens, il traversa plusieurs détachemens russes et s'approcha ainsi de Varsovie. Il parvint à renouer quelque correspondance dans cette ville, et partit ensuite pour la Silésie, se proposant de passer dans les pays étrangers, afin de solliciter l'appui des cours amies de la Pologne, de les employer à obtenir la neutralité de la cour de Vienne, et d'attendre lui-même dans un repos forcé et loin des périls qui le menaçaient, les mouvemens que les Turcs avaient promis de faire; mais comme il était près de passer les frontières, il apprit, et pensa mourir de douleur en l'apprenant, qu'un éclat prématuré avait rompu toutes ses mesures, et que tous ses desseins avaient été précipités avec une témérité incroyable.

Un gentilhomme nommé Pulawski avait été émissaire entre les deux évêques de Cracovie et de Kaminiek, le jour où celui-ci s'était rendu dans le faubourg de Varsovie. Pulawski depuis long-temps brûlait du désir de délivrer sa patrie. Tous ses entretiens respiraient sa haine violente contre les oppresseurs de la Pologne. Ceux qui détestent son entreprise et qui s'attachent à flétrir sa mémoire, prétendent qu'il avait jusque-là vécu dans une sorte d'avilissement. Il exerçait, disent-ils, avec plus de profit que d'honneur, la profession d'avocat dans les grands tribunaux, où il n'est permis, il est vrai, qu'aux gentilshommes de plaider. Habile dans tous les détours de la jurisprudence, exercé à toutes les finesses de la chicane, il avait acquis par les ruses de ce métier un bien considérable, en achetant de mauvais procès que cette méprisable industrie lui faisait ensuite gagner à son profit personnel. Il s'était voué d'abord aux princes Czartorinski, et dirigeait leurs affaires contentieuses; mais après quelques années d'attachement il leur était devenu suspect, et avait quitté désagréablement leur service. Au temps dont nous par-

lons, il était âgé de soixante et deux ans, et toute sa vie il avait enduré les railleries publiques sur son peu de courage, n'en marquant jamais de ressentiment, riant le premier de ces injures qui étaient passées en plaisanteries ; espèce de cynique qui plaçait sa constance et son courage à se procurer par son habileté une grande fortune, en bravant tout ce qui ne lui paraissait qu'opinion. Ceux au contraire qui honorent son entreprise et qui respectent sa mémoire, disent que dès sa jeunesse il avait montré un zèle ardent pour la liberté de son pays ; que dans les guerres occasionnées par l'élection de Stanislas, il avait levé et conduit avec gloire un corps de quatre cents hommes ; qu'étant né avec une fortune considérable, mais chargée comme toutes les fortunes polonaises d'hypothèques et de procès, il avait plaidé ses propres causes devant les tribunaux, ayant toujours pensé que la justice et l'éloquence dans les républiques même les plus corrompues, sont encore préférables à toutes les brigues, et reprochant à ses compatriotes de compter moins dans leurs affaires sur la protection et la force des lois, que sur la faveur et l'appui des

grands ; que par une telle conduite, dans un temps où presque tous les gentilshommes polonais étaient cliens des grandes familles, son habileté lui avait au contraire donné pour cliens les plus grands de la république ; que les princes Czartorinski avaient été de ce nombre, mais qu'il avait rompu avec eux aussitôt que leur ambition avait voulu s'élever au-dessus des lois. Ils ajoutent qu'étant formé sur les mœurs antiques, il avait un grand dédain des injures particulières ; que cette vertu si inconnue de nos jours est une des plus nécessaires au maintien des républiques, et que la Pologne eût été sauvée si cette vertu y eût été plus commune. Ils disent qu'un homme assez violent pour s'emporter à des injures et à des menaces, n'inspirait à ce vertueux citoyen qu'un sentiment de pitié, et qu'il disait tranquillement : « C'est « un fou ».

Ce qui l'avait le plus frappé dans tous les événemens de l'histoire, ce sont les ressources du génie, du courage et de la fortune contre les adversités qui semblent désespérées. Il se plaisait à rappeler que Maximilien battu et pris par les Polonais, était ensuite devenu em-

pereur d'Allemagne, et il s'était fait de cet exemple une sorte de proverbe familier qu'il opposait à tous les revers. Cet homme d'un esprit subtil et qui possédait dans sa mémoire le recueil immense des lois de son pays, avait été choisi pour un des conseillers de la confédération de Radom. Repnine qui le considérait peu, qui le connaissait à peine, ne s'était pas opposé à ce choix; mais Pulawski semblait avoir attendu de grandes occasions pour se développer tout entier. Après avoir remis pendant tant d'années le soin de toutes ses querelles à la justice civile, il montra au sujet des outrages faits à sa patrie une fermeté qu'on ne lui avait jamais connue. L'évêque de Cracovie prit en lui une juste confiance, et pour conférer plus facilement avec lui, il le logea dans son palais. Dès-lors Repnine le regarda de mauvais œil. Il fit même un jour le mouvement de le frapper, parce que cet ambassadeur s'étant couvert en lui parlant, Pulawski au même instant s'était aussi couvert. Pulawski jusque-là insensible aux injures qu'il avait reçues de ses compatriotes, conserva de celle-ci un ressentiment profond, et ayant porté toutes

les paroles entre les deux évêques de Cracovie et de Kaminiek, son zèle acheva de s'enflammer dans ses conférences avec de si vertueux citoyens. Les outrages et l'oppression dont il continua d'être témoin, lui donnèrent même plus d'indignation et d'impatience que n'en pouvait concevoir l'évêque de Kaminiek absent et fugitif. Il pensa que le caractère timide de cet évêque le portait naturellement à temporiser ; que la sortie des troupes russes hors du royaume, événement que celui-ci voulait attendre, était trop incertaine; qu'en l'attendant, toutes les terres de la noblesse ne cesseraient point d'être ravagées, et que le royaume ruiné et dévasté ne pourrait bientôt plus entretenir ses défenseurs. Il pensa qu'on n'avait pas besoin de former d'avance une confédération secrète, un concert unanime pour faire éclater un sentiment qui était le même dans tous les cœurs. Une opinion de jurisconsulte lui fit craindre que la diète prête à se rassembler, ne confirmât les nouvelles lois, qu'on ne déclarât en les promulguant ennemi de la patrie, quiconque ne s'y soumettrait pas, et que ces lois ayant ainsi reçu une dernière sanction, il ne fût plus temps

de réclamer contre elles. Il forma donc le dessein de prendre aussitôt les armes contre la tyrannie russe. Il communiqua ce dessein à plusieurs grands à Varsovie. Quelques-uns tremblèrent à la seule confidence, se refusèrent à toute espèce d'engagement, mais furent fidèles au secret. D'autres lui confièrent des sommes d'argent assez considérables, des billets de crédit sur les administrateurs de leurs biens, et des ordres pour leurs troupes domestiques. Plusieurs consentirent à signer ce billet que les Turcs avaient demandé à l'évêque de Kaminiek et qui devait servir de caution pour le prêt de cent mille ducats que les ministres ottomans avaient offerts à la république. Sa première intention fut de justifier en quelque sorte la nation polonaise des malheurs que la confédération de Radom venait de causer à la patrie; de renouveler cette confédération avec les mêmes maréchaux, les mêmes députés, mais dans un lieu libre et loin des troupes étrangères, de manière qu'elle pût produire ses véritables sentimens. Toutefois si ce dessein ne pouvait avoir lieu, si les Russes étendaient leur vigilance sur tous ceux des maréchaux qui étaient en-

core entre leurs mains, il était résolu à former alors une confédération nouvelle, quel que fût le péril qui la menaçât, et dût la nation laver dans les flots de son sang l'outrage qu'elle venait d'essuyer.

Il fallait faire choix pour l'exécution de ce projet d'un homme dont le nom fût assez grand pour être à la tête d'une pareille entreprise, d'un citoyen assez zélé pour risquer sa fortune, sa vie, le sort de sa famille, et ne prendre cependant en main qu'une autorité conditionnelle qu'il pût garder avec honneur, si la nouvelle confédération se formait par elle-même, et qu'il consentît à résigner entre les mains de Radziwil, si le premier projet pouvait se réaliser. Ce choix était difficile dans une nation où tous les nobles sont égaux par le droit de leur naissance, et où l'intérêt personnel était en quelque sorte la bâse du gouvernement. Le frère de l'évêque de Kaminiek parut à Pulawski l'homme qu'il cherchait, brave et honnête citoyen, d'une fortune médiocre, déjà connu par des preuves de courage, incapable de conduire une si grande entreprise, mais incapable de la trahir ou de l'abandonner; simple et crédule, mais généreux,

ne songeant qu'à la patrie, et toujours prêt par un si noble motif à sacrifier son opinion, son intérêt, et à s'oublier lui-même. Pendant le dernier interrègne il avait levé une troupe de cinquante cavaliers, effort qui passait sa fortune, et il avait suivi jusqu'à la dernière extrémité la petite armée du comte Branicki; mais il ne connaissait d'autre art de la guerre que d'avancer le sabre en main si l'occasion paraissait favorable, ou de se retirer à la manière des Tartares si le sort paraissait contraire. Ce choix fait et le rendez-vous donné, ces deux hommes partirent séparément de Varsovie.

Pulawski emmena avec lui trois fils et son neveu. Il les conduisit sur une de ses terres à quelques lieues de Varsovie. Ce fut là que malgré leur extrême jeunesse, il leur confia son dessein. Il fixa leurs yeux sur cette perspective de gloire réservée aux libérateurs des nations; mais il ne leur dissimula pas les malheurs qui attendent ceux qui échouent dans ces grandes entreprises, et l'ingratitude des hommes envers les infortunés vengeurs de l'humanité. Il y dit les derniers adieux à son épouse, qui consacra courageusement sa famille entière au service de la

patrie. Il envoya devant lui les deux plus âgés de ses enfans. Le premier, plus capable de négociations et d'affaires, devait voir les gentilshommes des contrées où on avait dessein de former la confédération. Le second devait rassembler dans les terres de sa famille cent cinquante cosaques qui composaient toutes ses troupes, et les amener au rendez-vous. On avait d'abord choisi pour ce rendez-vous la ville de Léopol, capitale de la Russie polonaise, ville ancienne et riche, où la noblesse de toutes les parties du royaume avait coutume de se rendre annuellement pour traiter de ses affaires économiques, où les grands seigneurs avaient chacun leurs hôtels, leurs correspondans, les administrateurs de leurs biens. Pulawski et Krasinski s'y étant rendus séparément vers le commencement de février 1768, y trouvèrent beaucoup de faveur parmi les grands du pays. Les lettres de l'archevèque de cette ville les y accréditaient. Quelques-unes des dames les plus distinguées mirent tous leurs bijoux en gage entre les mains des Juifs, pour augmenter les premiers fonds d'une si grande entreprise. Mais le commandant de Léopol, homme dé-

voué au roi, était très-attentif à tout ce qui se passait dans l'étendue de son commandement. L'arrivée inattendue de Pulawski et de Krasinski les lui rendit suspects. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient observés, et résolurent de quitter cette capitale. Ils se rendirent à Barr, petite ville de la Podolie, à cinq lieues de Kaminiek, et à sept lieues des frontières turques. Les premiers confédérés s'y assemblèrent au nombre de huit seulement, le 29 février 1768; mais plus de trois cents gentilshommes de ces contrées avaient donné leur parole. Ils choisirent exprès cette époque, parce que les plus grandes forces des Russes étant appelées alors aux environs de Varsovie pour maintenir la diète dans l'obéissance, ils devaient avoir plus de temps pour agir, et un plus grand espace de pays libre devant eux. Le comte Krasinski, les cinq Pulawski et deux autres gentilshommes signèrent un premier acte, par lequel ils renouvelèrent la confédération de Radom sous le maréchalat du prince Radziwil. Cet acte fut tenu extrêmement secret, parce que ce prince était encore au pouvoir des Russes. Krasinski fut nommé son sub-

stitut. Mais par un second acte destiné à être public, Krasinski fut nommé maréchal de la confédération et Pulawski maréchal des troupes. Leur manifeste plein d'éloquence portait principalement sur ce que l'impératrice, en garantissant les nouvelles lois à perpétuité, ôtait à la Pologne le droit de législation. Ils appelaient l'univers à témoin de l'obligation indispensable où ils étaient de repousser de toute manière, et même par la force, cette garantie, puisqu'elle mettait un état souverain sous le joug d'une puissance étrangère.

Les gentilshommes de cette province sont forcés par les perpétuelles incursions des brigands qui désolent cette frontière et se réfugient dans les îles du Boristhène, d'entretenir des troupes pour la garde de leurs châteaux. Les huit confédérés ayant formé un corps de trois cents soldats, dont une moitié avait été amenée des terres de Pulawski, et le reste avait été levé par le comte Krasinski, allèrent enlever les troupes de tous les gentilshommes voisins, qui faisaient à dessein peu de résistance, et dont les plus entreprenans se joignirent à eux. Ils enlevèrent les garnisons des petites places, les

corps attachés aux majorats ou ordinaties d'Ostrog et Mikuski, et ils formèrent bientôt une petite armée. Ils avaient acheté du kan des Tartares pour une somme considérable, la permission d'enrôler des Tartares dans les hordes voisines, et pour donner plus de réputation à leur entreprise, ils publiaient que le kan lui-même devait les soutenir, et qu'un corps de vingt mille hommes était déjà dans le Budziak, prêt à les joindre.

Il y a dans ces contrées un monastère célèbre par les miracles qui s'y opéraient autrefois, et par les richesses que la piété de plusieurs siècles y a consacrées. Des brigands de toutes religions ayant toujours infesté ces provinces limitrophes aux Cosaques, aux Tartares et aux Turcs, on a environné ce lieu de fortifications pour n'en pas laisser la sainteté exposée aux profanations, et le trésor public au pillage. L'affluence des pélerins et la sûreté de cet asile ont également contribué à former dans son enceinte une ville qui se nomme Berdichef. C'est aussi le nom du monastère. Le couvent, la forteresse et la ville se donnèrent aux confédérés. A tous les motifs que la religion pouvait suggérer aux moines pour leur faire

embrasser la cause des confédérés, il se joignait un mécontentement particulier contre les nouvelles constitutions ; elles avaient beaucoup retardé l'âge des vœux monastiques, et menaçaient ainsi les ordres religieux d'une entière destruction. Un moine renommé dans ces cantons sous le nom du père Marc, homme de quarante-cinq ans, dont les mœurs avaient toujours été austères, l'imagination échauffée, et qui jouissait d'une grande réputation de sainteté, sortit de son cloître sous l'escorte d'une troupe de dévots ; croix, bannières et chapelets à la main. Il parcourut les campagnes pour y prêcher cette confédération comme une croisade. Il vint s'établir à Barr, et tous ceux qui se confédéraient, allaient y recevoir sa bénédiction.

Il est vraisemblable que si la confédération eût éclaté plus tard, l'évêque de Kaminiek revenu en Pologne après la retraite de la plus grande partie des Russes, eût commencé par s'assurer de la forteresse même de Kaminiek ; mais le premier malheur de cet éclat imprudent fut que cette forteresse importante demeura fermée aux confédérés. Ce fut même le gouverneur de cette ville qui le

premier envoya au roi la nouvelle de ces mouvemens. Plusieurs compagnies polonaises composées de gentilshommes, reçurent ordre de chercher à les dissiper; mais elles n'arrivèrent que pour se joindre aux confédérés. La confédération, déjà composée de huit mille hommes, commença dès-lors à parler avec autorité. Elle publia des universaux pour convoquer la noblesse du royaume, appeler les troupes nationales, les milices du pays et des seigneurs, imposer sur toutes les terres un nombre de soldats, annoncer comme autrefois dans les grands périls de la république, un arrière-ban général pour combattre les dissidens, se délivrer de l'oppression des Russes, et recouvrer les droits de la nation. Elle nomma des députés pour la Turquie, pour la cour de Saxe et pour la Tartarie; et envoya des émissaires à tous les Bachas voisins.

Le bruit de ces mouvemens se répandit avec une incroyable rapidité dans tout le royaume, et la renommée les représentait comme une révolution soudaine. La seule hardiesse de l'entreprise la faisait juger plus considérable qu'elle ne l'était. On parlait de l'appui de la

France, de mouvemens des Tartares, de magasins d'armes amassées depuis long-temps, de grandes sommes d'argent apportées par des inconnus. Le merveilleux et la politique se trouvaient associés dans ces rumeurs. L'avidité avec laquelle on les écoutait, le plaisir qu'on prenait à les répandre, faisaient penser que cet incendie gagnerait plus loin, et l'on s'applaudissait que le signal fût donné pour sauver la religion, la liberté, les lois, et secouer enfin ce joug qu'on avait vu si près d'être imposé.

A cette nouvelle, les généraux russes ne cachèrent plus qu'ils n'avaient aucun ordre de combattre les Polonais. Officiers et soldats préféraient leurs pillages tranquilles à la nécessité de commencer une guerre. Tout ce que Repnine avait excité de haine contre lui dans les troupes russes elles-mêmes éclata à cette occasion, et plusieurs de leurs officiers partant pour Moscow annoncèrent l'intention où ils étaient de rendre à leur souveraine un compte fidèle de l'état de la Pologne et du mécontentement général. La faveur publique pour les confédérés était si grande, que Zamoiski, sur la seule réputation de sa vertu, passa dans

toute la Pologne pour être le chef secret de cette entreprise. Mais de la campagne où il était il revint dans la capitale pour faire tomber ce bruit par sa présence. Les correspondances des confédérés s'étendirent bientôt jusque dans cette ville, et à peine y fut-il arrivé, qu'il reçut au nom de plusieurs d'entre eux, la proposition de se mettre à leur tête. Cette proposition ne fut ni acceptée ni refusée. Il demanda quels moyens ils avaient? quelle ressource ils s'étaient ménagée? Ce fut la question unanime, et bientôt quand on sut la témérité de leur entreprise, de cette lueur d'espérance, on retomba dans la consternation.

Il n'y avait dans aucune province, aucune mesure prise pour les soutenir. La plus grande partie de la noblesse était sans armes: tout le pays était occupé par une armée ennemie. Tant de bons citoyens et d'hommes sages qui avaient passé leur vie entière dans d'inutiles délibérations pour sauver la patrie, tremblèrent qu'une entreprise si généreuse ne devînt infructueuse pour l'état, ou même qu'elle n'en précipitât la ruine. A cette crainte générale se joignirent bientôt les plaintes de quelques seigneurs courtisans et proprié-

taires de terres dans les contrées où la confédération venait d'éclater. Ils s'efforcèrent de peindre comme des brigands, ces hommes audacieux qui manquant de tout, sans argent, sans munitions, sans armes, s'étaient eux-mêmes, par des incursions heureuses sur quelques terres voisines, créé une armée qu'ils offraient maintenant à leurs concitoyens, pour délivrer la république. D'autres en paraissant applaudir à leurs intentions, décriaient leur conduite. Si cette confédération, disaient-ils, eût éclaté après la retraite des Russes, elle fût aisément devenue générale. Toute la Pologne s'y serait jointe. Le premier acte eût été de déclarer le trône vacant. Si du moins ceux qui l'ont formée avec une précipitation si imprudente, eussent mis moins de violence dans leur conduite, on se fût prêté à leur envoyer secrètement des secours, en attendant l'occasion d'embrasser ouvertement leur parti. Ainsi parlaient tous ces gens qui, avec des intentions droites, voudraient les voir exécuter sans qu'il leur en coûtât la moindre perte ni le moindre effort. On demandait à ces nouveaux confédérés de la sagesse, de la patience, de la modération;

mais c'était l'indignation et le désespoir qui avaient tout exécuté.

Malgré ces murmures contre eux, toute la Pologne était dans l'attente. Un grand exemple était donné, et le premier effet de cette fermentation générale fut que dans aucune partie du royaume on ne put assembler les diétines de relation pour y rendre compte de ce qui s'était passé à la diète. Ainsi ce code de lois nouvelles, dicté si impérieusement à Varsovie, ne reçut sa dernière sanction dans aucune province.

L'évêque de Kaminiek, aux premières nouvelles de cet éclat prématuré, pendant que les Russes étaient encore maîtres de toutes les villes, avant qu'aucun de ses projets fut exécuté, voulut tout abjurer et tout abandonner. Il voyait avec un violent chagrin que son frère eût été déclaré maréchal; il craignait que cette généreuse entreprise ne devînt suspecte d'ambition. Il aurait voulu un chef dont les talens eussent accrédité l'entreprise. Il résolut, dans le premier mouvement de sa douleur, de faire un manifeste pour désavouer cette prise d'armes, et de le faire insérer dans tous les greffes du royaume. Il s'accusait lui-même

de démence d'avoir cru qu'on pouvait encore sauver cette nation imprudente et légère, où les desseins les mieux concertés avortaient toujours par l'impatience et l'insubordination ; mais son amour pour sa patrie l'emporta bientôt sur la violence de ce dépit ; et en détestant l'imprudence des confédérés, il sentit que tout était perdu s'ils étaient abandonnés ; que si cet effort, quoique téméraire, quoique fait à contre-temps, devenait inutile, ce serait cependant le dernier effort, et qu'alors l'esclavage et la honte seraient au comble. Il courut aussitôt à Dresde, à Vienne, à Versailles, implorer la générosité de ces cours, éclairer leur politique, représenter « que « le moment fatal était arrivé ; que la « noblesse polonaise allait être exter- « minée ou assujétie, si elle était aban- « donnée ; la Pologne conquise par les « Russes, si ses efforts étaient faibles, « ou partagée par toutes les puissances « voisines, s'ils étaient opiniâtres ; que « la crise actuelle ne souffrait plus au- « cun délai, et qu'un moment perdu « pouvait opérer cette grande révolu- « tion, dont les conséquences influe- « raient sur la destinée de tous les états ».

Repnine outré de colère, et personnellement attaqué dans le manifeste des confédérés, menaçait pour tout finir, disait-il, de les faire massacrer, de les faire périr du dernier supplice. Il soutenait qu'aucune convention ni publique, ni secrète, n'empêchait les troupes de sa souveraine d'aller chercher les confédérés jusque dans les cantons voisins des frontières turques. Il n'osait cependant en donner l'ordre; et ce ménagement qui était une suite nécessaire des conventions signées à Constantinople, donnait à la confédération le temps de s'accroître. Pour comble d'embarras, l'envoyé de Moldavie lui remit alors en main propre une réquisition pressante, par laquelle il exigeait, au nom du grand-seigneur, que la Russie accomplît enfin la promesse tant de fois réitérée de faire sortir toutes ses troupes de Pologne. Repnine répondit qu'elles en avaient reçu l'ordre; que malgré l'inconvénient d'abandonner cette république aux divers intérêts qui commençaient déjà à y éclater avec fureur, il n'avait rien changé à cet ordre; que ces troupes étaient partout en mouvement pour leur retraite; qu'il prévenait seulement les ministres

turcs qu'en se retirant elles formeraient un cordon qui empêcherait le feu actuel de s'étendre. Le résident répliqua qu'il lui était enjoint d'envoyer dans toutes les provinces vérifier la réalité de cette retraite ; mais le courrier qu'il expédia à Constantinople pour y porter des nouvelles exactes de tout ce qui se passait alors en Pologne, fut assassiné sur la route, et les Russes gagnèrent ainsi quelques semaines pour donner à la situation actuelle des affaires la couleur sous laquelle il leur importait de la représenter aux yeux des Turcs.

En effet, le petit nombre de sénateurs qui étaient alors à Varsovie, furent aussitôt convoqués. Repnine avait imaginé de les forcer à implorer, au nom de la république, les secours de la Russie. Il déclara qu'il traiterait en ennemi de l'impératrice tous ceux qui combattraient cette proposition. Mais dans le nombre même de ces sénateurs courtisans, la plupart paraissaient résolus à s'exposer à tout plutôt que d'y consentir. Le primat opina le premier, et s'efforçant à cette occasion de justifier son ouvrage, il dit : « qu'on ne pouvait trop s'étonner du « mécontentement qui s'annonçait dans

« une partie de la nation, sur la ga-
« rantie de ses constitutions obtenue
« d'une puissance amie et voisine; que
« plusieurs républiques ont cherché ce
« frein à l'amour de la nouveauté et à
« l'animosité des partis; que les Anglais
« eux-mêmes, cette nation si éclairée
« et si justement célèbre, ont donné au
« commencement de notre siècle, un
« exemple pareil; qu'ils ont fait ga-
« rantir par tous leurs alliés la couronne
« d'Angleterre à la maison qui règne au-
« jourd'hui sur eux, et qu'ils se sont
« ainsi privés volontairement du droit
« auparavant si cher à cette nation, de
« juger et de déposséder ses souve-
« rains ». Il finit par proposer d'envoyer vers les confédérés pour écouter leurs plaintes, et si l'indulgence et la raison ne suffisaient pas pour les désarmer, d'envoyer d'autres députés à l'impératrice de Russie, pour la supplier de ne point retirer ses troupes dans un moment où la Pologne était menacée de nouveaux troubles. Cette proposition fut vivement combattue, mais la plupart n'osant dire ouvertement leurs pensées, se rejetèrent sur ce qu'une assemblée, composée seulement de vingt-huit séna-

teurs, n'avait pas droit d'appeler un secours étranger. Ils proposèrent de députer vers les confédérés, et si on ne pouvait les appaiser, de convoquer l'assemblée générale de tous les sénateurs du royaume. Le roi ne voulut point signer ce résultat. Il annonça pour le lendemain une seconde séance. Ce prince tremblait d'être abandonné à sa nation sans l'appui d'une armée russe. Il encourageait Repnine à braver les menaces des Turcs: il lui représentait qu'ils étaient amollis, dégénérés, incapables de résister aux moindres efforts de la Russie. Il semblait désirer avec le plus vif empressement de voir éclater une guerre entre ces deux empires, ayant également à se venger de l'un et de l'autre, et préférant les hasards de cette guerre à la certitude des malheurs qui l'attendaient s'il était laissé à la merci de sa nation. Dans l'intervalle de la première à la seconde séance, Repnine redoubla ses menaces. Il dit qu'il ferait mettre le feu aux maisons des opposans; qu'il ne voulait point de neutralité dans une pareille conjoncture. Les sénateurs les plus accrédités s'absentèrent, les autres plièrent devant le mot *Sibérie*, et ce fut ainsi qu'une assemblée

peu nombreuse parut au nom de la république de Pologne, se réunir avec les Russes. Ceux qui avaient été d'un avis contraire, les princes Lubomirski, Sangusko, les princes Czartorinski eux-mêmes qui sentaient enfin le danger de ces funestes secours, et qui espéraient par leur conduite présente justifier leurs intentions passées, protestèrent contre cette prétendue résolution du sénat. Ils déposèrent leurs opinions dans les actes publics du royaume, pour laisser au moins à la postérité un monument de leur véritable façon de penser dans une délibération d'où dépendait la destinée de la république.

Les troupes Russes sans attaquer les confédérés, avançaient de plus en plus pour les resserrer et leur couper la communication des Palatinats voisins. Ils n'avaient plus de liberté que du côté des frontières turques. Ceux-ci voulant continuer leurs incursions, les escarmouches devinrent inévitables. Il y eut plusieurs rencontres à leur avantage. Le cordon russe dans toute son étendue fut obligé de reculer, et Pulawski assembla alors les confédérés à la tête de leur camp et leur tint ce discours. « Enfin,

« grâces à vous, braves Polonais, les
« perfides alliés de la Pologne en de-
« viennent les ennemis déclarés. Depuis
« soixante ans une guerre sourde et plus
« dangereuse que de sanglantes hostilités
« affaiblit et désole notre infortunée pa-
« trie. Un peuple exécrable qui ne peut
« être désarmé par la justice, fléchi par
« la soumission, touché par les bienfaits,
« rassasié par le pillage, a entrepris de
« nous subjuguer. Nous avons employé
« jusqu'ici toutes les vertus qui nous sont
« propres, un mélange inoui de défé-
« rence et de fermeté; mais ceux qui
« nous ont donné ces grands exemples en
« sont devenus les déplorables victimes.
« Les vertus les plus saintes ont passé
« pour des crimes aux yeux de nos op-
« presseurs, et de généreux citoyens, nos
« pères et nos modèles, gémissent aujour-
« d'hui dans des cachots inconnus, chez
« cette nation barbare. Si jamais l'homme
« eût des devoirs à remplir, ce sont ceux
« qui nous forcent enfin de recourir aux
« armes. La république envahie, la re-
« ligion outragée, un état souverain mis
« sous le joug, la justice qu'on offrait
« de nous rendre devenue un piége, le
« droit des gens foulé aux pieds; nos

« sénateurs enchaînés..... Non, je ne « craindrai point de le dire, si les nations les plus serviles éprouvaient du « souverain le plus légitime tant d'injustices et tant d'outrages, il n'en est « point d'assez lâches pour les souffrir; « l'univers entier applaudirait aux efforts « de leur rebellion, et nous avons supporté ce qui dans les pays les plus « assujétis justifierait les séditions et les « révoltes. Mais quel est donc le tyran « qui nous persécute? Quel est ce peuple insolent qui nous brave? Rappelons-nous, il en est temps, que ce vil « peuple a toujours fui devant nos ancêtres; que ses empereurs ont prêté hommage à nos rois; que ses provinces sont « devenues les nôtres; que s'ils ont fondé « au milieu des forêts et des déserts un « nouvel empire, c'est qu'alors nous « étions occupés par d'autres guerres. « Rappelons-nous que de simples gentilshommes polonais pour venger leurs « amis massacrés dans la capitale de ce « nouvel empire, assemblèrent leurs troupes domestiques, et (que ne peut la « vertu animée d'un juste ressentiment?) « mirent en fuite le czar et ses armées; « que peu d'années après, quelques-uns

« de nos pères appelés dans cette cour
« perfide, y soutinrent tous les efforts de
« ce peuple entier mutiné contre eux, et
« n'en sortirent qu'après avoir réduit
« cette capitale en cendres. Il ne faut pas
« toutefois qu'un vain souvenir de gloire
« nous abuse, et nous dissimuler en com-
« mençant une si généreuse entreprise
« les avantages que les troupes mosco-
« vites ont à présent sur nous. Des offi-
« ciers expérimentés, des soldats aguer-
« ris, une discipline sévère, une artille-
« rie nombreuse, voilà, direz-vous, une
« supériorité effrayante. Non, mes bra-
« ves compatriotes, vous ne le direz
« pas, vous sentez en vous-mêmes de
« plus grands avantages, le courage per-
« sonnel, l'honneur dont le nom même
« leur est inconnu, toutes les vertus
« auxquelles la discipline tâche en vain
« de suppléer. Un seul homme maître
« de cette nation barbare lui a donné
« quelque célébrité, et dans cette dis-
« cipline rigoureuse qui consiste à crain-
« dre ses officiers plus que ses ennemis,
« c'est le génie terrible de cet ancien
« despote qui vit encore parmi eux pour
« s'éteindre à leurs premiers revers. Au-
« cun de ces Russes ne sait ce qu'il veut

« de nous ; ils exécutent de vains projets « tramés dans les alcoves et dans les « bains d'une femme parricide et vo- « luptueuse qui les gouverne ; animaux « dociles et féroces, qui, sans en es- « pérer aucun avantage particulier, vain- « queurs ou vaincus, n'agissent que « par la crainte du fouet et des châti- « mens. Pour nous, tous frères et tous « égaux, nous que la patrie appelle éga- « lement à sa délivrance, tout ce que « nous défendons nous est commun, et « tout nous est personnel.

« Nous commençons sans doute une « pénible carrière, et ces premiers com- « bats où nous nous engageons ne sont « que le prélude de nos travaux. Ce se- « rait même une erreur fatale que de « nous attendre à trouver nos sentimens « dans tous nos compatriotes. Chez les « nations les plus vertueuses, il se trouva « toujours des ames lâches qui en furent « l'opprobre. Dans les temps immortels « de la Grèce, le passage des Thermo- « pyles ne fut ouvert que par la trahi- « son. Plus de la moitié des Grecs avait « déjà cédé, quand quelques hommes « généreux prirent la résolution de dé- « fendre leur liberté. Nous qui aspirons

« à la même gloire, attendons-nous aux
« mêmes obstacles, ou plutôt félicitons-
« nous de ce que les ames lâches se join-
« dront à nos ennemis, de ce qu'elles
« se rendront à elles-mêmes la justice
« sévère de se séparer d'avec nous. D'au-
« tres qui se croyent de zélés citoyens,
« nous font demander en grand secret,
« que disent nos alliés, quels secours
« nous ont-ils promis, que devons-nous
« attendre de telle cour ou de telle au-
« tre? Comme si nous étions encore au
« temps de ces délibérations craintives,
« comme si la situation où nous sommes
« nous laissait encore le choix des par-
« tis et les négociations pour ressource!
« Le dessein de nous subjuguer étant pris,
« les combats sont devenus nécessaires.
« Ce siècle heureux est passé, où la
« Pologne se trouvant liée au système
« général de l'Europe, si quelque puis-
« sance eût entrepris de nous conquérir,
« nous étions assurés d'un secours étran-
« ger. Pendant que sur la foi des évé-
« nemens anciens et d'une balance qui
« n'existe plus, la Pologne continuait
« d'attendre son salut du dehors, le joug
« de la Russie s'est appesanti de jour en
« jour, et désormais que peut importer

« à notre situation, celle du reste de l'u-
« nivers ? Avons-nous besoin de secours
« ou de conseil pour savoir si nous vou-
« lons vivre libres ou mourir ? Mais
« quel que soit le nombre des citoyens
« corrompus ou timides, la Pologne
« compte encore assez de citoyens cou-
« rageux pour être assurée de sa déli-
« vrance. Braves confédérés, c'est au
« nom de toutes les provinces que je suis
« chargé de vous donner cette assurance.
« Une nombreuse noblesse propre aux
« armes et prodigieusement augmentée
« dans la tranquillité des derniers règnes
« est prête à vous joindre : si nous avons
« l'heureux avantage de nous être les
« premiers choisis pour ses défenseurs,
« c'est parce que nous étions plus éloi-
« gnés de l'œil vigilant des tyrans qui la
« tiennent désarmée : encore dispersée,
« elle attend avec une généreuse impa-
« tience que nous allions prêter la main
« à ses premiers efforts. Le premier ob-
« jet que nous ayons à nous proposer,
« c'est d'appuyer partout ses confédéra-
« tions particulières ; c'est de faire écla-
« ter tous les districts de proche en
« proche, et ceux qui se seront confé-
« dérés prêtant ensuite la main à ceux de

« leur voisinage pour leur réunion, nous
« parviendrons ainsi à confédérer tout le
« royaume. Ce n'est donc point un dé-
« sespoir aveugle qui nous conduit, c'est
« une résolution ferme, une espérance
« fondée, un juste sentiment de ce que
« nous sommes. Il doit laisser à la pru-
« dence toutes ses précautions et toutes
« ses vues. Commençons une guerre où
« tous les avantages des Russes, leurs
« magasins, leur artillerie, leur nom-
« breuse armée, leur sévère discipline
« deviennent pour eux autant d'embar-
« ras, autant d'obstacles; combattons
« assez pour les faire souvenir de leurs
« anciennes défaites; dispersons-nous
« assez tôt pour éluder tous ces préten-
« dus avantages, et qu'en marchant ainsi
« de fausses victoires en fausses victoi-
« res, affaiblis, épuisés et détruits, ils
« retrouvent partout la même guerre et
« partout les mêmes ennemis. Dois-je
« avant de finir, prévenir encore vos
« esprits sur les piéges qu'ils vont vous
« tendre, sur la mauvaise foi des ac-
« commodemens qu'ils vont vous offrir?
« Laissez-moi vous rappeler que leurs
« propositions sont plus à craindre pour
« nous que leurs attaques. Plus de traité

« entre eux et nous. Après que sous l'es-
« poir de rétablir les anciennes lois, la
« nation a été séduite et trahie, quel
« autre traité reste-t-il que leur mort ou
« la nôtre ? Félicitons-nous, braves ci-
« toyens, de ce que par une destinée
« singulière nous ne pouvons mourir sans
« vengeance. Cette femme ambitieuse et
« perfide qui ne croyant à aucune vertu,
« a cru de son intérêt de les feindre
« toutes, verra par ce généreux dévoue-
« ment tous ses artifices démentis. Notre
« sang volontairement répandu déposera
« contre sa tyrannie, et cette fausse
« gloire dont elle est si amoureuse sera
« également flétrie par nos défaites ou
« par nos victoires ».

Les confédérés, animés par de pareils sentimens, étaient partout les agresseurs. Les Russes, réduits par les ordres qu'ils avaient reçus, à les empêcher de s'étendre, se tenaient sur la défensive. Les confédérés rompirent le cordon en plusieurs endroits, et pénétrèrent dans les provinces voisines. Le bruit de ces légers avantages semblait affranchir la nation de la crainte : par tout le royaume les animosités contre les dissidens prenaient plus de chaleur ; la haine contre

les Russes éclatait davantage ; le désir de détrôner le roi ne se cachait plus. Recommander la tranquillité, s'était se rendre suspect ; on ne parlait qu'avec fureur des oppresseurs de la liberté ; on ne craignait plus de se livrer à toute son indignation contre les événemens passés. Mais la confédération, au milieu de ses avantages même, fut sur le point d'être détruite par une horrible trahison. Dziédozicki, régimentaire de Podolie, Polonais dévoué au roi, avait promis aux confédérés de se joindre à eux avec les troupes qu'il avait sous son commandement. Comme il marchait la nuit pour cette jonction, il fit arrêter leurs émissaires que lui servaient de guides, et, à la tête de trois mille hommes, il surprit leur camp et commençait à les faire égorger dans leurs tentes; mais la plus grande partie de ses troupes eut horreur de sa perfidie : elle menaça de fondre sur ceux qui l'exécutaient, et se joignit aux confédérés. Tout ce qui resta fidèle au régimentaire fut tué ou dispersé, et la confédération se trouva grossie des troupes qui avaient été employées pour la détruire.

Parmi la foule de ceux qui brûlaient

de s'y joindre, la plupart, pendant qu'une armée russe était dans leur voisinage, n'osaient abandonner leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans; et ne sachant où mettre en sûreté de si précieux dépôts, un devoir sacré les empêchait de se joindre à leurs défenseurs. Toutes les familles polonaises ainsi éparses dans les châteaux, devenaient autant d'otages entre les mains des Russes, maîtres du pays. Un grand nombre de gentilshommes venaient la nuit signer l'acte de la confédération, et retournaient chez eux attendre l'occasion de se déclarer. Sans ajouter aucune force réelle aux confédérations, c'était toutefois leur donner de l'espérance et de l'encouragement; mais les paysans de ces contrées professant la religion grecque croyaient, sur la foi de leurs curés, servir Dieu en trahissant leurs maîtres. Les Russes avertis par cet exécrable espionnage, notaient ceux qui allaient prendre cet engagement secret; et nous verrons bientôt quel usage ils firent de ces délations.

Cependant, sur la résolution du sénat de députer vers les confédérés pour écouter leurs plaintes, Mokranouski fut mandé par cette assemblée. On crut que

s'il y avait un moyen de calmer les esprits, c'était d'y employer un homme droit, courageux et populaire. Repnine, de son côté, vit dans cette mission une occasion de renouveler cette vieille ruse déjà employée au temps de l'interrègne, et de gagner par une fausse négociation le temps de recevoir les ordres qu'il attendait de Pétersbourg. Il espéra suspendre les efforts des confédérés, et, s'il recevait l'ordre de les poursuivre par la force, profiter de la sécurité où ils seraient par cette négociation pour les surprendre et les faire massacrer. Mokranouski, de son côté, regardait cette confédération comme une de ces émeutes téméraires qu'il avait toujours cherché à prévenir, et qu'il prévoyait, avec trop de raison, devoir occasionner les derniers malheurs de sa patrie. Etonné cependant des bruits favorables à cette entreprise qui commençaient à se répandre, il désirait de la connaître de plus près. En se chargeant d'aller négocier avec les confédérés, il eut un double objet, celui de prévenir la division des Polonais entre eux, et la guerre civile, en réunissant le roi aux confédérations, s'il les trouvait assez fortes pour concevoir

l'espérance de délivrer la patrie; ou si leur entreprise, dont il soupçonnait la témérité, lui paraissait impossible à soutenir, il voulait essayer de sauver ces braves gens par les négociations. Le roi, à qui il confia ce double dessein, parut y consentir. Le roi l'assura que personne ne souhaitait plus ardemment que lui d'affranchir la Pologne du joug que la czarine lui avait imposé; que personne ne détestait davantage ce code de lois nouvelles, dont toutes les dispositions étaient autant d'obstacles au bien qu'il avait espéré faire. Il rejeta sur les violences de Repnine la résolution qu'il avait prise de demander le secours de la Russie. Mokranouski exigea, pour traiter avec les confédérés, un plein-pouvoir donné au nom du sénat, et dans lequel le titre de *confédération* leur fût donné. C'était un moyen dont il se servait pour les sauver, quelque fût l'événement; les lois et les mœurs polonaises étant telles, qu'une confédération est mise sous la sauve-garde du droit des gens, aussitôt qu'elle a été reconnue et qu'on a commencé à traiter avec elle.

En arrivant dans les cantons qu'ils parcouraient, il fut sur le point d'être

massacré par un de leurs partis. Il se nomma, et à son nom seul cette horde, qui ne l'avait jamais vu, lui demanda pardon. Mokranouski écrivit aux deux chefs qu'il se remettait entre leurs mains sans autre caution que leur honneur, et que pendant tout le temps de sa mission les hostilités cesseraient. Les deux maréchaux étaient alors séparés, l'un parcourant l'Ukraine, et l'autre la Podolie, pour recueillir la noblesse impatiente de se joindre à eux. De nouvelles confédérations allaient se former dans leur voisinage. Pulawski répondit au général, que toute négociation était suspecte ; que la perfidie si connue des Russes empêchait d'avoir aucune confiance aux paroles portées de leur aveu ou de leur part. « Ce n'est pas assez, disait-il, « d'avoir remarqué que leur langue n'a « point de mots pour exprimer l'hon- « neur ; il fallait ajouter qu'elle en a « une multitude pour exprimer favora- « blement le mensonge et la fraude ». Il lui disait ensuite que les confédérés le connaissaient trop pour ne pas être assurés de son estime ; mais que d'autres confédérations étant près d'éclater, il était nécessaire qu'avant de conférer avec

lui, il se concertât avec les nouveaux maréchaux. Pendant cet intervalle, Repnine reçut enfin de Pétersbourg les ordres qu'il attendait.

L'impératrice, aux premières nouvelles de la confédération de Barr, laissa éclater quelques mouvemens d'impatience et d'ennui. Elle dit publiquement, que ses bonnes intentions et ses efforts pour rétablir la tranquillité dans cette république, au lieu de produire cet effet salutaire, ayant occasionné de nouveaux troubles, elle était résolue d'abandonner les Polonais à eux-mêmes. Repnine lui assurait cependant que la plus saine partie des Polonais applaudissait aux dernières constitutions; et la demande forcée faite au nom du sénat, servit également à tromper cette princesse. Elle crut entrevoir dans les mouvemens des confédérés et dans les menaces des Turcs, les suggestions de la France; elle se persuada que tous ces embarras lui étaient suscités par jalousie de sa gloire. Elle espéra que du côté des Turcs, il lui serait encore facile de gagner du temps, de tromper les ministres, de corrompre les subalternes, d'entretenir la rebellion dans quelques provinces. Elle envoya,

à cette occasion, quarante mille ducats à Constantinople ; et s'étant résolue à soutenir tout ce que son ambassadeur avait fait en Pologne, elle y fit passer précipitamment un renfort de troupes. Un frère de Repnine fut chargé d'apporter à cet ambassadeur, avec la ratification du traité conclu dans la diète, les preuves les plus éclatantes de la satisfaction de l'impératrice, l'ordre de Saint-Alexandre, une gratification de 50 mille roubles, le brevet de lieutenant-général, une permission de voyager en Europe, en conservant sa place et ses appointemens. L'impératrice déclarait en même temps les confédérés ennemis de son empire, et rebelles à leur patrie : elle commandait que le roi joignît ses troupes aux Russes, et le menaçait d'en agir hostilement dans toutes les provinces, de tout ruiner et dévaster par le fer et le feu, s'il ne concourait à pacifier les troubles de son royaume.

Ces ordres étant arrivés pendant que la demande des conférences, au nom du sénat, avait suspendu toute hostilité de la part des confédérés, Repnine exécuta contre eux son horrible dessein. Il profita de leur sécurité pour les faire atta-

quer au même instant dans tous les postes qu'ils occupaient. Sept régimens de troupes réglées et cinq mille cosaques marchèrent à la fois ; et en se divisant à Barr, à Vinisa, à Constantinow, à Kielmick, mettant tout à feu et à sang sur leur passage, ils brûlaient les villages et les maisons éparses dans les campagnes, et d'autres troupes dépouillaient et massacraient les familles errantes et fugitives qu'elles rencontraient sur les chemins. Un de leurs détachemens traversa la petite ville de Terespol, habitée par de pauvres gentilshommes cultivateurs, dont il ne restait dans leurs habitations que les femmes et les enfans, parce que tous avaient pris parti parmi les confédérés ; ces malheureuses familles furent égorgées. Les confédérés avertis par la lueur des incendies, se mirent par-tout en défense, et soutinrent avec intrépidité ces attaques inattendues. Pendant ces combats une fausse nouvelle se répandit que les trois fils de Pulawski venaient d'être tués. Il répondit à cette nouvelle : « Je suis sûr qu'ils ont fait « leur devoir », et continua de donner des ordres ; mais ce fut au contraire dans ces premiers combats que le jeune

Casimir Pulawski, à l'âge de vingt-un ans, commença de développer ces talens qui le rendirent bientôt si célèbre et si redoutable. Dans cette extrême jeunesse, il avait déjà l'expérience de ces difficiles épreuves, la seule école où l'on apprenne à devenir véritablement homme. Attaché au duc Charles de Courlande, il avait passé dans le palais de Mittau tout le temps où le prince y avait été bloqué par quinze mille Russes. Ses premiers sentimens avaient été ceux d'une haine violente contre les oppresseurs de son prince, devenus maintenant les oppresseurs de son pays. En voyant pendant six mois les exercices et la discipline de ces quinze mille Russes, il y avait acquis quelque usage des armes et une connaissance réfléchie des ennemis qu'il avait à combattre. Le poste qu'il défendait avec douze cents hommes fut attaqué pendant sept jours consécutifs, d'abord par un nombre égal, ensuite par deux mille hommes, et enfin le troisième par six mille. Il s'y soutint toujours avec avantage. Il en coûta beaucoup de sang aux confédérés pour conserver leurs postes les plus importans. Ils furent chassés de quelques autres.

Mokranouski récueillit alors le fruit de quarante ans de probité. Dans le temps où il était employé à une perfidie, ceux même qui en étaient les victimes ne l'en soupçonnèrent point. Le vieux Pulawski écrivit : « Tant de meurtres « et de pillages font voir la sûreté que « nous pourrions nous promettre pen- « dant nos conférences. Cette nation et « ses chefs ne se conduisent pas par les « règles militaires, ils n'agissent que « comme des assassins : avertissez-nous « en frère de ce que nous devons pen- « ser, et aidez-nous par vos conseils à « chasser de notre patrie ces violateurs « de toutes les lois des nations ».

Mokranouski reçut dans le même temps l'ordre du sénat qui le rappelait. De retour à Varsovie, il dit au roi : « Sire, « ou on vous trompe, ou vous m'avez « trompé. Mais dans l'un ou l'autre cas, « il ne me convient plus de vous servir ». Il quitta cette cour, et partit aussitôt pour la France, où l'on continuait encore cette correspondance ignorée du ministère français, et dont le roi de France lui-même était confident. Mokranouski y courut dans l'espoir d'y faire sentir à ce prince que le moment décisif était

arrivé. Il n'était même pas sans espérance de déterminer le ministère français à venir au secours de cette infortunée république.

On attendait encore dans toute la Pologne quelles seraient les résolutions de l'impératrice. On les apprit par la nouvelle des combats livrés aux confédérés, et elle remplit toutes les provinces de désespoir. En vain le sénat avait reconnu la confédération, en lui envoyant un député pour traiter avec elle. C'était maintenant le despotisme russe qui gouvernait tout, et cette coutume antique qui, dans tous les âges de la république, avait été la dernière ressource de la liberté opprimée, se trouvait maintenant violée avec la plus atroce perfidie. On publia aussitôt une déclaration de la czarine qui donnait aux confédérés les noms de séditieux, de rebelles, de brigands; à leur entreprise, les noms d'attentat et de crime. Des hommes à qui la défense la plus légitime avait mis les armes à la main; si légitime, qu'ils étaient flétris d'une ignominie ineffaçable, s'ils n'avaient pas pris les armes, furent traités de révoltés et de scélérats. « Le sénat, « disait cette déclaration, a reconnu la

« nécessité d'éteindre une entreprise aussi « criminelle, et a eu recours à sa majesté impériale comme garante des lois « et des libertés de la république : mais « les seules obligations de cette garantie « que sa majesté a reçue sur elle, suffisent pour l'engager à déraciner cette « rebellion ; toujours portée comme elle « l'est à remplir les engagemens de sa « couronne et à veiller au repos et au « bonheur de l'humanité ».

Mais cette déclaration ne servit qu'à soulever tous les esprits. Ces ordres de sang et les récompenses envoyées à Repnine, ne laissèrent plus d'espérance à la nation que dans ses propres efforts, et devinrent dans toutes les provinces un signal de soulèvement.

Le roi qui ne pouvait se dissimuler cette disposition générale, et qui détestait ce joug imposé non moins à lui-même qu'à sa nation, hésitait encore à se joindre ouvertement aux Russes. Branéki, le premier confident de la czarine et du roi, cet homme, d'une bravoure éprouvée, d'un caractère audacieux, abandonné effrontément à tous services, désirant avec passion de jouer quelque rôle dans ces troubles, l'entraîna enfin dans

ce parti dangereux. La commission militaire signa l'ordre aux régimens des gardes et aux hulans d'aller combattre contre leurs concitoyens : mais n'oublions pas que le comte Moczinski, castellan de Lublin, un des commissaires, après avoir fait au roi d'inutiles représentations, quitta son emploi plutôt que de signer cet ordre. Ce malheureux pays, opprimé par une armée étrangère, allait donc être exposé encore à tous les malheurs d'une guerre civile. Les dissidens, en trop petit nombre pour être remarqués dans le tumulte dont ils avaient été l'occasion, se jetèrent dans les armées russes.

Cependant l'évêque de Kaminiek, le général Mokranouski et plusieurs députés de la confédération cherchaient à intéresser les différentes cours aux malheurs de la Pologne. Le grand-général avait écrit à presque tous les souverains. Ce vieillard, quoique rebuté des vaines instances qu'il avait faites depuis tant d'années, quoiqu'indigné du total délaissement que lui-même avait éprouvé, quand de perfides encouragemens l'eurent excité à prendre les armes pour défendre la république, ne craignit pas de s'abais-

ser en prenant cette fois un ton de suppliant. « La Russie, disait-il, éteindra « cet incendie dans le sang des Polonais. « Qui pourra voir avec indifférence ce « massacre universel de citoyens armés « pour défendre leur liberté ? Quel est « le souverain qui n'en prévoit pas les « suites funestes ? Peut-il exister un « homme qui n'en ait pas compassion ? « Il ne faut pas de grands efforts pour « arrêter ces progrès déplorables. Il ne « faut ni guerre, ni argent ; il ne faut « qu'offrir une puissante médiation en- « tre un peuple divisé, il est vrai, mais « dont la plus grande partie est résolue « de périr ou d'être libre, et une femme « qui doit reconnaître enfin que son am- « bition et les fautes de son ambassadeur « l'ont poussée plus loin qu'elle ne l'a- « vait cru ». Quelques-uns se flattaient aussi qu'une foule d'officiers étrangers accourraient de toutes parts et viendraient prendre parti dans les confédérations ; mais ce n'était plus le temps où l'Europe était remplie de généreux aventuriers, toujours prêts à se jeter dans les armées des peuples faibles qui défendaient leur liberté, où la noblesse vivait dans une grande indépendance et

allait partout au gré de son courage chercher les périls et la gloire. Toute la milice de l'Europe était soudoyée, la puissance des souverains affermie. C'était à de grands princes qu'il fallait demander des secours ; c'était la politique de leurs ministres qu'il fallait intéresser. La cour dont il semblait que les confédérés dussent espérer le plus d'appui, celle que l'Europe entière soupçonnait d'avoir suscité la confédération, la cour de Saxe était dans des dispositions bien opposées. Elle paraissait, il est vrai, regretter la couronne. Après en avoir perdu la puissance et le titre, elle s'attachait en toute occasion à conserver quelques restes du cérémonial attaché à la royauté ; mais les liaisons qu'elle avait prises en Pologne avaient été formées avec l'aveu de la Russie. Elle paraissait contente de cette dernière diète qui lui avait conservé dans cette république des établissemens, des pensions, un palais à Varsovie, des correspondances légitimes, et par conséquent, à ce qu'elle croyait, l'espérance d'y remonter un jour sur le trône. Le régent, car la minorité du jeune électeur durait encore, inspirait toutefois à son neveu des sentimens opposés à cette am-

bition. Il lui représentait qu'une nouvelle réunion de ces deux couronnes achèverait la ruine de ses états héréditaires, si avancée par les malheurs des règnes précédens; mais on prétend qu'il nourrissait pour lui-même cette ambition dont il éloignait son neveu; qu'il songeait à mériter personnellement la bienveillance de la czarine; et que bien instruit de l'aigreur et des ressentimens qui subsistaient entre cette princesse et Poniatouski, il avait conçu le projet et l'espoir, si elle abandonnait cet ancien favori, de faire tomber sur lui-même un second choix. Il venait d'envoyer de magnifiques présens au primat, à Repnine, à tous ceux qui avaient secondé cet ambassadeur dans les travaux de la dernière diète; et toujours fidèle à ce plan de conduite, il n'osa recevoir à Dresde ni l'évêque de Kaminiek ni les députés de la confédération. Il fut même sur le point d'accorder à la demande d'un envoyé russe une déclaration formelle contre les confédérés. Mais d'autres intérêts que ceux du prince et même que ceux du régent divisaient cette petite cour, et prévinrent une démarche qui eut rendu la Saxe pour jamais odieuse aux Polonais.

L'électrice douairière, dont les ressentimens contre la czarine étaient si récens, le prince Charles, qui ne pouvait attendre que d'une révolution son rétablissement en Courlande, tous deux également inquiets des projets du régent, également jaloux de son autorité, mécontens de son administration, firent changer le dessein de ce prince. On porta de leur part aux confédérés la promesse de les seconder un jour, si leur parti prenait, par ses propres ressources, assez de force et de consistance pour qu'on pût réellement attendre d'eux la couronne qu'ils offraient. Ce fut à des paroles si vagues que se réduisit tout ce qu'ils obtinrent alors de la cour de Saxe. Quant à la cour de Vienne, elle subordonnait depuis long-temps le zèle qu'on lui supposait pour la religion catholique, et toutes ses autres vues, à celle d'une sage circonspection. Elle craignait et observait le roi de Prusse. Ces deux puissances n'avaient point posé les armes depuis la paix; toujours rivales l'une de l'autre, elles entretenaient, avec un effort qui passait les ressources réelles de leurs états, chacune une armée de deux cent mille hommes, et malgré l'impuissance où

elles étaient toutes deux d'entretenir de si formidables armées, la plus légère augmentation que l'une faisait dans ses troupes, devenait pour l'autre une raison d'augmenter encore plus les siennes. Toutefois elles évitaient avec le plus grand soin de se donner l'une à l'autre un motif d'agression. La santé affaiblie du roi de Prusse persuadait à la cour de Vienne que le temps n'était pas éloigné où elle pourrait faire plus sûrement usage des grandes forces qu'elle avait en main. Un jeune empereur, dans le premier feu de l'âge et de l'ambition, avait succédé à la couronne impériale, et sa mère l'avait appelé à la co-régence de tous ses états héréditaires. Ce jeune prince laissait apercevoir en toute occasion une vive impatience de commander les armées. Il semblait cependant respecter la vieillesse du héros ennemi de sa maison, et regarder le roi de Prusse, moins comme l'adversaire qu'il se proposait de combattre que comme le modèle qu'il avait résolu d'imiter. Dans cette espèce d'attente des grands événemens auxquels cette cour semblait se réserver, elle n'était pas fâchée de voir la Russie épuiser ses forces et consommer ses finances. Elle sou-

haitait même que les Turcs prissent les armes contre cette puissance, et pour les y déterminer, elle promettait secrètement de rester neutre : mais elle n'osait en faire davantage en faveur des confédérés : elle ne voulait ni donner le moindre ressentiment à la czarine en recevant leurs députés, ni les décourager en rejetant leurs demandes, et elle cachait son embarras et sa réserve sous l'orgueil inabordable du premier ministre autrichien.

La France, plus décidée dans ses mesures, mais encore circonspecte dans ses démarches, résolut au contraire d'encourager des mouvemens qu'elle souhaitait depuis long-temps de voir éclore. Elle avait obtenu de la cour de Vienne cette promesse de neutralité, elle la faisait porter aux Turcs. Le duc de Choiseul, toujours maître de ce royaume, malgré les cabales de ses rivaux, s'apprêtait à venger la France des affronts reçus dans la dernière guerre : il voyait avec joie la Russie employer pour ses propres querelles des forces que les Anglais eussent soudoyées pour leur service ; mais plus les troubles naissans en Pologne étaient favorables au plan qu'il méditait, plus il voulait assurer la durée

de ces troubles. Il se méfiait de cette facilité de conciliation dont les Polonais avaient, dans tous les siècles, donné tant de preuves. Il voulait prévenir que les confédérés n'employassent les secours qu'il leur promettait à se procurer un meilleur accommodement, et il exigeait, avant de les secourir, que les choses fussent portées aux dernières extrémités, que la confédération fût devenue générale, et que la vacance du trône eût été proclamée. Il employait cependant toute l'activité de son génie à procurer aux Polonais les secours des Turcs; et pour décider le kan des Tartares à quelque démarche qui engageât la guerre, il avait envoyé à ce prince un émissaire adroit qui possédait toutes les langues de ces contrées, et dont le père, au temps de l'élection de Stanislas, avait exécuté avec succès une commission semblable.

Les ministres ottomans prêtaient l'oreille aux insinuations de la France, tout déterminés qu'ils étaient à ne les pas suivre. Ils voulaient, sans se compromettre avec la Russie, opposer à cette puissance perfide une politique artificieuse qui satisfît la juste animosité du sultan contre la czarine, et qui les

laissât eux-mêmes jouir paisiblement, dans la mollesse de leur sérail, des richesses et des honneurs attachés à leurs emplois. Ils favorisaient le soulèvement des Polonais par tous les bons offices que les commandans des frontières pouvaient rendre aux confédérés; mais ils évitaient de leur accorder une protection ouverte. Ils refusaient même d'en recevoir les émissaires. Ils continuaient d'exiger la sortie prompte et entière de toutes les troupes russes hors de la Pologne; mais cette négociation se traitait avec le plus profond mystère; de sorte que l'honneur de l'empire n'était pas compromis par les perpétuels délais que le grand visir accordait à l'exécution de cette promesse. Toutes les opinions de ce visir étaient pacifiques, et tant qu'il conservait sa place, les Russes, quels que fussent les événemens, étaient assurés de la paix.

Dans cette disposition de toutes les cours, et de celles même qui étaient les plus favorables aux confédérés, ils étaient donc véritablement abandonnés. Repnine fit même imprimer dans toutes les gazettes qui avaient cours en Pologne, que la Porte avait déclaré par écrit, qu'elle les

regardait comme des sujets rebelles ; qu'elle leur avait refusé hautement sa protection, et qu'elle avait ordonné à tous les gouverneurs de ses frontières, de leur interdire tout asile dans ses états. C'est ainsi que Repnine avait exagéré à dessein, dans une traduction infidelle, les expressions modérées dont les ministres turcs s'étaient servis.

Quoique ces nouvelles falsifiées fussent répandues dans tout le royaume, et que les confédérés n'eussent plus d'autre ressource que dans leur désespoir, leur ligue devint bientôt véritablement formidable. La seconde confédération se forma sous le comte Potocki, grand-échanson. Toute sa famille et les femmes même de son nom le pressaient de se déclarer. Il avait vu dans sa jeunesse ses deux oncles prendre les armes pour défendre la liberté de la république contre l'élection illégale du roi Auguste, et quoique vaincus, se soutenir par la faveur de la nation contre les ressentimens d'une cour ennemie. Leur grandeur conservée après leur défaite, avait élevé son courage et nourri son ambition. Il se jetait dans les confédérations avec le désir d'en devenir le chef, et malgré quelques dis-

grâces de la nature, on ne peut nier qu'il n'eût des talens pour remplir une si grande place. Ses alliances et sa fortune étaient aussi considérables que son nom. Il avait épousé la nièce et l'héritière du grand-général Branicki, et ce vieillard lui avait confié des ordres adressés à tous les régimens de la couronne, pour leur enjoindre d'obéir à Potocki. Il prévint les confédérés de Barr de son dessein; il leur demanda le titre de régimentaire général, et quoiqu'on eût résolu dans les premières assemblées de la confédération de se tenir en garde contre l'ambition des plus grandes familles, Pulawski fit taire cette crainte, et lui envoya au nom des confédérés le titre qu'il sollicitait. On l'avertit que le régiment du Palatin de Cracovie, un des sénateurs enlevés, allait passer près de ses terres, pour joindre les troupes du roi, qui avaient ordre de combattre les confédérés. Il se présenta devant ce régiment avec les troupes de sa maison. Au nom illustre de Potocki, au cri de vengeance sur l'enlèvement de leur colonel, aux ordres du grand-général, ce régiment mit bas les armes, et prêta serment à la confédération. Potocki se trouvant à la tête de quinze cents hom-

mes, revint aussitôt chez lui pour arranger ses affaires domestiques, envoyer, s'il était possible, sa femme et ses enfans en quelque lieu sûr, résolu de ne plus rentrer dans sa maison que la patrie ne fût libre. Il se rendit ensuite dans la petite ville de Podhaiez ; et en ayant fait sa place-d'armes, il fit former sous cet appui la confédération de tout le district d'Halicz. Dans le même temps Rozewski, homme presque inconnu, ayant formé une confédération le 23 avril dans le voisinage de Lublin, entra dans cette ville pour faire prêter serment de fidélité aux magistrats. Pendant le tumulte de cette cérémonie, un lieutenant-colonel russe qui commandait dans les environs, informé de cet événement, rassembla cinq cents hommes de ses troupes, entra dans un faubourg, somma Rozewski de se rendre, fit jeter sur la ville quelques bombes qui mirent le feu aux maisons, et fit en même temps tirer du canon à cartouche sur ceux qui accouraient pour éteindre les flammes. Les confédérés, malgré leur petit nombre, tiraient aussi sur les Russes ; mais aux instances des habitans qui craignaient le sac de leur ville, ils sortirent par la porte

opposée au côté de l'attaque, prirent la route de Kelm pour se réunir à la noblesse de ce district, et en appuyer la confédération.

Toutes les terres de ceux qui se joignaient aux confédérés, dans quelques parties du royaume qu'elles fussent situées, étaient aussitôt ravagées par des détachemens russes ; mais si c'était des starosties ou terres du domaine qu'ils possédaient, alors elles étaient regardées comme vacantes ; et ces généraux russes que la dernière diète avait reconnus gentilshommes polonais, en obtenaient la concession de Repnine, devenu l'unique administrateur des grâces. Ces nouveaux Polonais montaient aussitôt à cheval pour aller enrichir leurs nouvelles possessions, par la dévastation des terres voisines.

Il y avait à peine deux mois que ces pillages étaient commencés, quand les équipages de l'un d'eux tombèrent entre les mains des confédérés. Ils y trouvèrent les vases sacrés de l'évêché de Cracovie, la vaisselle aux armes de toutes les grandes familles, quarante mille ducats en espèces, des diamans, de riches tapis et des meubles que cet homme en-

voyait en Russie, comme un convoi.

La faveur pour les confédérés était si grande, que la noblesse de Podlachie, en apprenant que les Russes ravageaient une terre du comte Potocki, s'attroupa pour en empêcher le ravage, attaqua les Russes et se confédéra. Il s'agissait de former la confédération générale ; mais les Russes couraient d'un bout du royaume à l'autre, et dans un pays absolument ouvert et sans défense, ils s'emparaient avec facilité des points où la noblesse de chaque district eût pu se réunir. Leurs marches rapides et leurs prompts retours répandaient partout la terreur. Sur les plus simples soupçons les seigneurs étaient enlevés dans leurs terres, et traînés à la suite de ces troupes. Des Cosaques amenaient des provinces au palais de l'ambassadeur russe, des gentilshommes liés à la queue de leurs chevaux. Les Russes s'étaient emparés de tous les lieux où on pouvait déposer les actes publics. Les habitans des villes, sous peine de voir leurs villes brûlées, étaient forcés de dénoncer toute assemblée qui s'y faisait ; et en effet, si on apprenait qu'il se fût formé une confédération dans une ville, elle était aussitôt brûlée. Si quel-

ques gentilshommes, avant d'éclater, tâchaient de se pourvoir d'armes et de munitions, le dépôt était presque toujours découvert et saisi. Les confédérations même qui parvenaient à se former, après avoir employé à leur réunion un courage héroïque, étaient pour la plupart aisément dispersées, parce que sans armes et sans aucune habitude de la guerre, elles n'employaient pour se garder aucune des plus simples précautions.

Malgré ces désavantages et ces pertes, chaque moment faisait sentir un accroissement de vigueur. La confédération croissait au milieu de ses désastres. Les cruautés des Russes enflammaient le désespoir de la nation, et plus il périssait de confédérés, plus il s'en reproduisait. On essaya alors d'opposer aux Polonais des moyens pareils à ceux qu'ils employaient, et de former une confédération en faveur de la cour, des nouvelles constitutions et de la garantie ; mais les émissaires qui se présentèrent dans deux endroits pour exécuter ce projet furent massacrés. Quelques créatures du roi tentèrent d'en faire une en sa faveur, et en même temps contre la garantie russe. Pas un gentilhomme n'y voulut sous-

crire ; le seul nom de ce prince rendait suspect tout projet auquel il prenait part.

La cour craignant la nation, cherchait à la désarmer, et le roi ayant eu avis qu'en échange des grains envoyés cette année à Dantzick, les seigneurs des terres qui y faisaient vendre leurs récoltes, avaient secrètement acheté tout ce qui s'y trouvait d'armes à feu, ce prince fit saisir ces armes sur la route, par les officiers de ses douanes. Mais si la cour craignait la nation et voulait la désarmer, les Russes craignaient également la cour. Repnine envoya des détachemens s'emparer des munitions de guerre, poudres, boulets, cartouches, auxquelles par les ordres du ministère polonais, on travaillait avec activité. Il fit par tout le royaume enlever de tous les châteaux, l'artillerie, les munitions, les armes. Les Russes, dans toutes les provinces, s'emparèrent des moulins à poudre : il y avait peine de mort contre tout marchand qui vendrait de la poudre à tirer.

Ainsi on voyait un peuple désarmé, dont le territoire dans toute son étendue était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée, formidable, et

sans cesse recrutée ; un peuple trahi par son roi et par une partie de son sénat, dans un pays sans forteresses et même sans montagnes, ces asiles naturels de l'indépendance, se soulever de toutes parts, et attaquer à coups de sabres des batteries de canon. Ils étaient souvent dispersés; ils se ralliaient à quelques lieues de là; et ces nombreux avantages que les Russes avaient soin de publier pour contenir les esprits, se réduisaient à ce que les troupes confédérées, n'ayant pas quelquefois de quoi charger un fusil, n'ayant souvent point d'autres armes que des barres de fer, se dispersaient lorsqu'elles étaient attaquées par de l'artillerie.

Ce ne furent point les chefs de la nation qui jouèrent ces rôles hasardeux. Ceux que leur grand nom et l'étendue de leurs possessions rendaient plus redoutables, étaient gardés à vue dans leurs châteaux. D'un autre côté, l'esclavage rendait inutiles à la défense de l'état tous les paysans polonais.

L'esclavage de la glèbe est établi en Pologne comme en Russie de temps immémorial, et avant toute espèce de civilisation : mais aucune superstition n'y altère dans les esclaves le penchant na-

turel des hommes à la liberté. Ils ne connaissent point cette insensibilité stupide avec laquelle les Russes se laissent ôter leur misérable vie dont ils ne croyent pas avoir la propriété. Ils ressemblent à cette multitude prodigieuse de serfs qui couvrent la terre, assujétis par la force, ployant avec douleur sous la dure nécessité de leur condition, habitués par leurs parens à supporter patiemment le triste hasard de leur naissance, et capables, par l'impulsion même de la nature, d'ouvrir leurs cœurs à l'espérance d'une révolution. Mais les désordres, les pillages, les cruautés des troupes russes empêchaient ces esclaves mêmes de se joindre à elles; de sorte que cette partie de la nation restait véritablement neutre entre ses maîtres et les oppresseurs de ses maîtres. Ce sont au contraire les esclaves russes qui font la force des armées de cet empire. Abrutis et féroces, ils regardent leur esclavage comme l'état naturel des hommes; ils bénissent Dieu de leur état, et croyent gagner le ciel, en subissant la mort pour obéir au czar. C'était donc un empire de plusieurs millions d'hommes mis en mouvement par une seule volonté qui en attaquait quel-

ques milliers épars sans union, sans armes, et dont la plus grande partie n'osait encore se déclarer. Aussi les romans n'ont-ils rien imaginé de plus extraordinaire que les aventures de quelques-uns de ces hommes adroits et audacieux, en qui l'anarchie avait développé toutes les qualités et toute l'industrie dont l'humanité peut être capable.

L'un d'eux, le comte Beniowski (1), d'une famille originairement hongroise, atteint d'un coup de canon dans les reins, et échappé de ses fers en Russie même, reconnu à Pétersbourg, et d'abord accueilli, mais bientôt indigné des infâmes propositions qu'il y reçut, pour acheter sa liberté par la promesse de retourner parmi les confédérés et d'y assassiner Pulawski; transporté ensuite au Kamchatka, à l'extrémité orientale du continent, employé avec les plus vils malfaiteurs à faire du charbon dans les forêts, y trame une conjuration, y réunit cent cinquante hommes audacieux, et sans autres armes que les instrumens de leur travail et quelques fusils de chasse,

(1) Voyez ses voyages et mémoires. Paris 1791, 2 vol. in-8°.

escalade la forteresse, se rend maître de la ville, fait prêter serment par les habitans à la confédération de Pologne, et prévoyant l'impossibilité de se soutenir dans cette capitale d'une province russe, se jette avec sa troupe dans un mauvais navire, le conduit avec habileté sur cette mer inconnue, cherche en remontant vers le nord ce passage de l'Europe à l'Asie, objet de tant de voyages, repoussé bientôt par les glaces revient vers le midi, découvre quelques îles, leur donne son nom, livre plusieurs combats à des sauvages, aborde au Japon, à l'île Formose, à la Chine, parvient aux établissemens des Européens dans les Indes, ramene en Europe sur un vaisseau français quatre-vingts compagnons de son infortune et de son courage, parmi lesquels se trouvaient deux Suédois, six Hongrois, dix Polonais, sept Prussiens, deux Hollandais, un Suisse, deux Danois, plusieurs Allemands, quelques Russes, des Kamchatdalles, des gens des frontières de la Chine, et un sauvage de l'Amérique; et enfin, pour prix de l'accueil qu'il reçoit en France, y remet entre les mains du ministère toutes les archives du Kamchatka enlevées de cette

province. Il s'y trouvait un projet d'invasion de la Chine, et tout le plan de ce que les gouverneurs des provinces limitrophes, et les commandans des frontières devaient faire d'avance pour préparer l'exécution de ce projet; et par une suite de cette destinée qui enchaîne les uns aux autres tous les événemens de l'univers, les ministres français profitèrent de l'étendue de leurs correspondances pour faire parvenir cet avis jusqu'à Pékin, et remettre une copie du projet entre les mains de l'empereur même de la Chine.

Il y avait parmi les chambellans du roi de Pologne, un homme que les hasards de sa vie avaient porté dans presque tous les pays du monde. Dzirzanouski avait quitté sa patrie pour venir en France, au temps où le célèbre Lowendall venait d'entrer au service de cette puissance, et composait de Polonais le régiment qu'il commandait. La frégate sur laquelle Dzirzanouski s'était embarqué à Dantzick avec un grand nombre de ses compatriotes fut prise par les Anglais. Il fut mené à Londres, y obtint sa liberté, et vint faire en Flandres deux campagnes dans les armées françaises, qui, sous deux généraux

raux étrangers, étaient alors la meilleure école de la guerre. Dzirzanouski, à la paix, revenu en Pologne, trouva sa famille en désordre. Un sentiment d'équité dominait en lui au milieu des plus terribles passions. Il ne put voir sans fureur une belle-mère ruiner sa famille et dépouiller ses sœurs. Il alla reprendre de vive-force une somme de 15,000 florins que son père avait donnée à cette femme, ne s'en appropria rien, porta à ses sœurs cet unique reste de leur fortune, et troublé cependant par des remords sur cette révolte contre l'autorité paternelle, il partit pour s'en aller à Rome en pélerin. Il revint par la France sous le même habit; mais l'extrême police qui règne dans ce royaume n'y permettant pas de pareils voyages, il fut arrêté et enfermé comme un homme sans aveu. Quelques-uns de ses compatriotes le réclamèrent, et les protections qu'il trouva lui obtinrent de la cour de France un emploi aux Indes orientales. Il y parvint, au grand étonnement de tout le pays, à faire combattre de pied-ferme et manœuvrer à la manière européenne un corps de Cipayes, dont il avait le commandement. Il les mena plusieurs

fois au feu, sans que jamais ils aient plié; et les Anglais reconnurent en plus d'une occasion combien ces Cipayes étaient supérieurs aux leurs, qu'ils s'étudiaient à former à la même discipline. Mais il se brouilla bientôt avec le commandant, et revint en France pour y suivre un procès contre lui. Le vaisseau qui le ramenait ayant touché aux îles de l'Amérique, il y eut, comme officier français, une grande liberté, dont il se servit pour lever tous les plans et noter tous les ancrages. Son procès en France n'ayant pas eu le succès qu'il en attendait, le ressentiment le fit passer en Angleterre, où il traita avec le ministre Pitt de tous ses mémoires sur la Martinique. Un Portugais célèbre qui était alors à Londres, l'engagea à passer en Portugal pour y servir dans l'armée qu'on envoyait au Paraguay. Mais à peine arrivé à Lisbonne la licence de ses discours le fit mettre à l'inquisition. Une telle sévérité révolta son esprit naturellement indépendant; il passa en Espagne, où le gouvernement paraissait s'adoucir et favoriser les étrangers. Le frère d'un favori du comte Brulh y était résident de Saxe; Dzirzanouski, mécontent de quelques

propos que le Saxon tenait contre les Polonais, lui donna un soufflet. Malgré les traverses que cette vivacité lui occasionna, il obtint de cette cour un brevet de colonel, et partit pour aller lever un régiment en Pologne. Cet homme, content et amusant, y plut au nouveau roi, qui se l'attacha par un emploi de chambellan ; mais un violent amour pour sa patrie se mêlait à toutes ses vertus et à tous ses vices, et la hardiesse des discours qu'il tenait à ce prince fut bientôt remarquée. Un jour entre autres il prétendait avoir été élu roi en Amérique par des sauvages. « Comment, lui ré-« pondit le roi, avez-vous perdu cette « couronne » ? il reprit : « Sire, j'avais « été élu par un peuple libre : il s'aper-« çut que je pensais à l'asservir ; je fus « chassé comme tous les tyrans doivent « l'être ». L'espèce de faveur dont il continuait de jouir à la cour ne l'empêcha pas de se lier avec tous les bons citoyens, et pendant la dernière diète il avait montré pour eux du zèle et de la vigilance. C'était lui qui par ses avis et ses instances avait empêché l'évêque de Cracovie de se rendre à la comédie, où le projet de son enlèvement devait

être exécuté. Le roi, qui l'en soupçonna, lui montra depuis ce temps un visage glacé. Dzirzanouski osa lui demander une explication. La profonde dissimulation du prince excita la noble franchise du chambellan. Le roi dans cet entretien demanda ce que le public pensait de lui. Dzirzanouski ne lui cacha point « que « la nation lui imputait toutes les humi- « liations qu'elle éprouvait sous son « règne ; que son intimité avec Repnine « le faisait regarder comme complice de « tous les attentats de cet ambassadeur ; « qu'il avait, avant d'être roi, donné « une autre opinion de lui ; qu'alors ses « plus cruels ennemis ne lui refusaient « point des talens, des connaissances, « des sentimens élevés ; qu'aujourd'hui « ses partisans même s'étonnaient que « toutes ses heureuses qualités se fussent « éclipsées, et qu'il fût monté sur le « trône pour y être un instrument dont « la tyrannie se servait contre sa nation ; « qu'un petit nombre de gens, il est vrai, « avait encore suspendu son opinion, et « disait que près d'être détrôné, il avait « ménagé les Russes pour se soutenir ; « qu'élevé dans toutes les intrigues de la « république et des cours, il n'était pas

« novice dans l'art de dissimuler, et
« qu'on pouvait encore excuser sa con-
« duite, ou plutôt lui pardonner de n'en
« avoir aucune, d'avoir abandonné le
« gouvernail et en quelque sorte cédé à
« la tempête, dans le temps où il ne pou-
« vait entrevoir aucune voie de salut;
« mais qu'aujourd'hui sa route était tra-
« cée, et que les sentimens de la nation,
« ceux de l'Europe entière et ceux de la
« postérité allaient être fixés sans re-
« tour ». Le roi, les larmes aux yeux,
demanda ce qu'il y avait à faire. Dzir-
zanouski répondit : « La nation s'étant
« soulevée contre les Russes, elle vous
« pardonnera tout si vous vous réunissez
« à elle. Par nos constitutions l'autorité
« du roi, quoique indirecte, est très-
« étendue; il représente l'idole de la
« fortune : une foule de gens, enchaînés
« par l'espérance des emplois hésiteront
« à se déclarer tant que vous-même vous
« ne vous déclarerez point; par-là les
« difficultés de cette entreprise se multi-
« plieront; la confédération désavouée
« passera pour une révolte; mais ne vous
« flattez pas qu'il y ait aucune concilia-
« tion à espérer : la plus grande partie
« de la noblesse veut être libre ou ex-

« terminée. Il ne vous reste plus pour « régner avec honneur que d'être le li- « bérateur de votre royaume. Vainqueur « avec les Russes, si le malheur de la « nation le veut ainsi, que vous restera- « t-il ? un pays dévasté, l'esclavage sur « le trône, quelques lâches pour sujets, « et une honte éternelle attachée à vo- « tre mémoire ». Le roi se rejetta sur l'espèce de captivité où Repnine le retenait. Dzirzanouski lui représenta que le droit des gens n'existait plus à l'égard d'un tel homme, proposa de l'enlever et se chargea de l'entreprise. Le roi lui demanda son projet par écrit. A cette proposition Dzirzanouski le regarda fixement. Le roi sentit tout ce que ce regard lui exprimait de défiance : il rassura le chambellan par les sermens les plus sacrés. Le projet fut écrit et confié au roi ; tout était prêt pour l'exécution. Dzirzanouski avait eu l'adresse de tirer de Repnine lui-même une somme d'argent assez considérable. Le complot était formé dans le régiment des gardes dragons, quoique tout composé de dissidens. Repnine devait être enlevé au retour d'une maison de débauche où le public savait que cet ambassadeur devait passer la soi-

rée; mais Dzirzanouski, ce même jour, étant à dîner dans une maison ouverte à toute la noblesse, un gentilhomme arriva avec empressement et dit comme une nouvelle répandue dans la ville, « qu'il y avait un complot pour enlever « Repnine; que ce complot était décou« vert, et l'ordre donné pour en arrêter « l'auteur ». Dzirzanouski, sur ce récit, sentant tout le péril où il se trouvait, demanda une bouteille de vin de Champagne, la bût toute entière, s'échauffa encore de plusieurs tasses de café qui donnassent à ses esprits toute l'exaltation dont ils pouvaient être susceptibles, et sortit pour aller aux nouvelles. Il alla dans une promenade publique, y rencontra un de ses amis qui se promenait avec un général russe. Ce général était celui même qui avait l'ordre de l'arrêter. Les plus sûres précautions étaient déjà prises pour l'enlever à l'entrée de la nuit. Dzirzanouski les aborda en disant qu'il méditait un projet utile et pressé pour lequel il avait besoin d'un passeport. Il était connu pour un des favoris du roi; son ami ne l'appelait, suivant l'usage du pays, que du nom de son emploi, et le hasard voulut qu'il obtint le

passe-port dont il avait besoin, de cet officier même chargé de l'arrêter. Cependant la troupe qu'il avait formée se présenta le soir devant la porte de l'ambassadeur; mais la grille qui en défendait l'entrée se trouva fermée : la garde donna l'alarme ; et cette troupe se trouvant sans chef se dissipa d'elle-même.

Sur la nouvelle de son évasion, Repnine fit afficher la promesse de cinq mille ducats à quiconque amenerait Dzirzanouski vif ou mort. Celui-ci avait choisi sur toute la troupe dont il s'était assuré les sept hommes qu'il crut les plus déterminés, et s'étant sauvé avec eux, il rassembla bientôt une troupe de vingt ou trente hommes. En passant dans une petite ville où la noblesse du voisinage était assemblée pour quelque fonction de judicature, il entre le sabre haut, et prenant en main le crucifix qui était devant les juges, il force cette noblesse assemblée de l'élire maréchal, et fait serment entre leurs mains dans la même forme que les confédérés de Barr. Ayant ainsi acquis un titre dans la confédération et une autorité dans la république, il se fit suivre de quelque noblesse. Les russes le poursuivaient avec acharnement et

l'atteignirent bientôt. Il chargea les sept hommes déterminés qu'il avait choisis, de défendre le passage d'un pont. Ils le défendirent avec un courage héroïque, et lui donnèrent le temps de sauver sa troupe en la dispersant. Il ordonna à un homme de chaque peloton de dire qu'il était Dzirzanouski. Ceux-ci en acquéraient plus de considération dans leur fuite, et lui plus de sûreté dans la sienne. On le poursuivit à la fois sur plusieurs routes différentes. On écrivait de tous côtés à Repnine, l'un qu'il avait pris Dzirzanouski, l'autre qu'il l'avait tué, un autre qu'il était près de le prendre ; et lui, déguisé en moine, traversait la Pologne pour aller se mettre à la tête de quelqu'autre parti, ne doutant pas qu'il n'eût été trahi par le roi, et nourrissant contre ce prince une haine capable de se porter à toutes les extrémités. Il publia un manifeste où il rappelait que Jean Casimir voyant combien son règne était funeste, et désespérant d'apporter remède aux maux de la patrie, avait mieux aimé abdiquer la couronne, que de rester roi pour le malheur public.

Repnine effrayé du danger qu'il venait

de courir, fit entrer dans la ville de nouveaux détachemens russes. Auteur de tous les maux qui rendaient exécrable dans tous les esprits la nation et la domination russe, il cherchait maintenant à s'en justifier; il s'était conformé, disait-il, aux principes du roi, qui, ne pouvant se faire aimer, avait du moins voulu se faire craindre. Telle était la société de ces deux hommes; telle était leur reconnaissance mutuelle des services faux ou vrais qu'ils se rendaient réciproquement. Ils s'accusaient l'un l'autre de tout ce qu'ils avaient concerté ensemble. Le primat commença aussi à se faire garder dans son palais. On se barricada dans presque toutes les maisons de la ville. Tous ceux qui avaient trahi leur patrie, rassemblés dans la capitale, s'y méfiaient les uns des autres et ne s'y croyaient plus en sûreté. Le primat dont les funestes intrigues avaient amené les affaires à cette horrible confusion, écrivit à l'impératrice pour s'en disculper. « Ce n'était, « lui disait-il, ni l'admission des dissidens à l'égalité, ni la garantie des nouvelles lois qui suscitaient les confédérations et soulevaient tout le royaume. « L'unique source du mal était que la

« Russie eut manqué de parole à la no-
« blesse, en conservant le roi sur le
« trône ». Il assurait qu'en sacrifiant ce prince, il était encore temps de tout pacifier. Quelle que fût l'intention de la czarine, soit d'intimider le roi, soit de lui prouver la générosité qu'elle avait de le soutenir contre tant d'ennemis, soit enfin de déchaîner à la fois toutes les furies dans cette déplorable cour, elle lui envoya ces lettres même en original.

Le roi consultait ceux qu'il croyait ses amis. Il ne savait s'il devait abdiquer, faire un manifeste, se retirer en Angleterre. L'impératrice qui lui avait donné un royaume, n'aurait osé lui donner un asile. Dans ce manque total de refuge, il parut enfin résolu de ne point quitter Varsovie, quels que fussent les événemens, et de s'abandonner s'il le fallait à la merci des confédérés.

Les Russes avaient alors remporté un avantage considérable, mais qui devenait l'occasion de nouvelles craintes.

La petite armée du comte Potocki avait été entièrement dispersée. Quatre cents Russes, pendant qu'il s'occupait à enlever les compagnies polonaises, saisissant le temps de son absence, surprirent

et emportèrent la ville de Podhaiez, dont il avait fait sa place-d'armes. C'était le poste le plus avancé des confédérés de la Podolie. A son retour, il voulut attaquer ces quatre cents Russes dans cette même ville; mais ceux-ci pendant l'obscurité de la nuit, feignant de capituler, firent une sortie. Cette attaque imprévue jeta l'épouvante dans ses troupes; tout prit la fuite. Potocki tâcha vainement de les rallier, la déroute fut totale. La plupart des compagnies polonaises l'abandonnèrent en l'accusant de leur avoir montré de faux ordres pour les engager à se joindre à lui. Il se sauva au-delà du Niester avec le peu de troupes qui lui restaient fidèles, espérant trouver dans sa défaite l'occasion de compromettre la Russie avec les Turcs, et en effet il fut poursuivi jusque sur le territoire ottoman. Le colonel russe trompé par les gazettes, où Repnine avait fait publier que la Porte ne prenait aucun intérêt aux confédérés, et avait défendu aux gouverneurs des provinces frontières de leur donner asile, écrivit au bacha de Choczim et au prince de Moldavie pour demander de faire désarmer les troupes de Potocki, et de lui livrer leurs ar-

-mes. « Il attendait, disait-il, de pied « ferme, et les avertissait que désormais « il poursuivrait ses ennemis partout où « il les trouverait, si l'hospodar n'avait « pas soin de prévenir de pareilles ir-« ruptions ». Ce colonel était un étranger d'une grande bravoure, d'une naissance distinguée, mais sans bien et qui cherchait fortune dans les armées russes. Il désirait d'engager la guerre dans laquelle il s'acquit bientôt un grand nom. Il tenta cependant d'éteindre la confédération d'une manière plus sûre et plus prompte. Il envoya de secrets émissaires au bacha de Choczim et à l'hospodar de Moldavie, chargés d'offres d'argent pour les engager à lui livrer les confédérés et le comte Potocki. Le bacha se laissa corrompre à vil prix; mais l'hospodar espérant de sa fidélité de plus grands avantages, envoya à Constantinople et la lettre insolente de l'officier russe, et le récit des propositions secrètes qu'il en avait reçues. Non-seulement les confédérés trouvèrent asile sous la protection de l'hospodar, mais ils traversèrent librement avec armes et bagages une partie de cette province. Un frère du comte Potocki, avec quelques centaines d'hom-

mes, s'y étant aussi réfugié, ils se rejoignirent. Les Turcs leur aidèrent à repasser le Niester sur leurs prames. Potocki ainsi rentré en Pologne, prit à dos les Russes qui l'avaient poursuivi, les attendit et en massacra une partie au passage du Niester.

Cependant on croyait en Russie et à Varsovie même, que d'exterminer les confédérés de Barr, ce serait pacifier le royaume, parce que la plupart des autres confédérations avaient simplement adhéré à celle-ci, et lui avaient par là confié en quelque sorte tous les pouvoirs de la république. Les Russes avaient réuni leurs plus grandes forces dans cette province. Branéki venait d'y arriver, à la tête des troupes royales. On s'attendait à Varsovie à la nouvelle d'une victoire complète ; mais on en reçut une qui remplit tous les esprits d'épouvante et d'horreur.

Près des contrées où la confédération avait éclaté, vers l'orient de la Pologne, habite le plus exécrable des peuples, si on peut donner le nom de peuple à un ramas de brigands de toutes les nations, échappés la plupart au supplice. Ils se rassemblent dans des lieux inaccessibles,

au milieu des cataractes du Boristhène, à cinquante lieues de Kiof, en descendant le fleuve. Dans les premiers temps de l'empire grec, ces îles étaient déjà connues pour un repaire de pirates, et cette demeure sauvage entre des rochers escarpés, toujours battus par la chute des cataractes, endurcirait seule les hommes des mœurs les plus douces. Elle pourrait nourrir avec abondance ses féroces habitans, par l'étendue de ses pâturages, par la chasse et la pêche; mais ils préfèrent de vivre de rapines sur tous les pays voisins. Ils sortaient autrefois par les embouchures du Boristhène, côtoyaient tous les rivages de la mer Noire, pillaient les villes et les bourgs, et souvent ils ont répandu la terreur jusque dans Constantinople. Les premières lois observées parmi eux, sont depuis plusieurs siècles, de professer la religion grecque, et de temps immémorial, de ne recevoir aucune femme. Ils se perpétuent, tant par l'affluence de nouveaux scélérats, que par la quantité d'enfans qu'ils enlèvent dans leurs incursions pour les former à leurs mœurs, et il est remarquable que cette étrange république se soit établie vis-à-vis de la

côte où la fable avait placé le séjour des Amazones.

L'horrible événement que nous devons raconter, nous forçant à bien faire connaître cet exécrable ramas de brigands, nous ajouterons encore ici quelques détails.

Leurs biens et leurs pillages sont en commun; ils logent ensemble dans de vastes granges; aucun vœu ne les attache à cette société, ils la quittent à volonté; mais tant qu'ils vivent parmi ses membres, il leur est absolument défendu de lire et d'écrire. Un officier public en a seul le droit; tout papier lui doit être remis, et en cas de contravention, il est juge souverain de cette espèce de délit. Quand les Turcs conquirent tous les pays voisins, ces îles qui jusque-là n'avaient été que l'asile de l'impunité, devinrent le refuge de l'indépendance, et le zèle de la religion se joignant à l'amour de la piraterie, ils ne reçurent plus parmi eux que ceux qui firent profession de la religion grecque opprimée dans les pays tombés au pouvoir des Turcs. Ils se disaient prêts à mourir pour leur foi; d'autant plus superstitieux qu'ils croyaient par un zèle fanatique expier tous leurs crimes.

Ce fut de ces îles trop peuplées par l'affluence des brigands que sortit, il y a deux siècles, la nation des Cosaques, lorsque la plupart d'entre eux, enrichis de butin et rappelés par le désir de la société des femmes, acquirent des terres dans les plaines qu'arrose le Boristhène, et se marièrent dans les villes de Pologne et dans les domaines de la noblesse polonaise. C'était aussi dans le même temps que la noblesse polonaise commençait à faire cultiver les rives de ce même fleuve auparavant désertes, vastes plaines connues sous le nom de l'Ukraine, et que la crainte des incursions des Tartares avait fait abandonner depuis plusieurs siècles. Ainsi les querelles des Polonais avec cette nation nouvelle, commencèrent dès son origine. Le roi Etienne Bathori parvint à y établir quelque discipline et des lois qui ont subsisté plusieurs années à l'avantage des deux nations; mais les habitans des cataractes étaient toujours regardés comme les premiers citoyens de ce peuple nouveau dont ils étaient en effet la tige. Ils avaient le premier rang à l'armée, la principale influence dans les conseils et dans l'élection du capitaine-général ou hetmane.

Eux seuls avaient droit d'élire leur hetmane particulier. Cependant les seigneurs polonais et les administrateurs des biens royaux, habitués à traiter les paysans en esclaves, ne connaissant point de condition entre esclave et maître, s'efforçaient de réduire les Cosaques à la même servitude. Ils prétendaient les charger des mêmes redevances que les paysans polonais, les assujétir aux mêmes corvées. Les Juifs qui de tout temps ont fait valoir les biens de la noblesse polonaise, voulurent ajouter cette nouvelle richesse au profit de leurs fermes. Les Cosaques se révoltèrent souvent, et l'horreur que les chrétiens grossiers ont contre les Juifs, étant redoublée par la haine de ces exactions, ils commençaient toujours leurs soulèvemens par égorger tous les Juifs. Ils empêchaient aussi quelquefois les seigneurs de rentrer dans leurs terres ou les y massacraient, et quand une armée trop nombreuse venait les attaquer, ils fuyaient dans les îles.

Quelques années avant l'établissement de ces Cosaques dans l'Ukraine, les Polonais avaient été forcés de donner des armes aux paysans des provinces voisines, pour qu'ils pussent se garantir des

incursions des Tartares. La plupart de ces paysans se joignirent aux Cosaques. Le désir de la même liberté, le zèle de la même religion, les fit souvent, dans le dernier siècle, livrer en commun des combats à la noblesse polonaise. Ceux même qui ne prenaient pas les armes avec les Cosaques, cachaient leurs marches, leur donnaient des avis; en un mot, ils avaient eu de tout temps la faveur de tous les paysans de ces contrées. Enfin après de longues guerres, une partie de ces Cosaques étant restée sous la domination polonaise, où elle se vit perpétuellement exposée à l'esclavage domestique, et l'autre partie étant passée sous la domination russe, où elle fut bientôt dépouillée de toute liberté civile; toutes deux furent également mécontentes de leur sort. Entre ces deux nations opprimées, les îles du Boristhène, leur ancien asile, continuèrent d'être fréquentées; il y eut toujours dans ce refuge ouvert à tous les mécontens et à tous les crimes, une espèce de nation. Elle conserve encore aujourd'hui son institution primitive, zèle pour la religion grecque, exclusion des femmes et amour pour le pillage, et peut-être ne sera-t-il pas inu-

tile pour marquer l'opinion qu'on a dans les pays orientaux des établissemens que nous respectons le plus, de rapporter qu'on y appelle quelquefois cette société de brigands, une espèce de chevaliers de Malthe. L'impératrice et le grand duc de Russie, sont depuis une trentaine d'années inscrits les premiers sur la liste de cette confrairie militaire. On ne sait pas précisément leur nombre, et eux-mêmes n'en sont jamais assurés : on le croyait au temps dont nous parlons, de quarante à cinquante mille ; mais ils sont aujourd'hui extrêmement resserrés par cette ligne de forteresses dont la Russie enferme tout ce qu'elle a envahi dans les déserts qui les entourent. Les Russes cherchent tous les moyens d'affaiblir et de subjuguer cette redoutable société. Ils se sont emparés de quelques-unes des îles ; ils violent souvent à main armée le territoire de toutes les autres, pour enlever de vive force les esclaves russes qui s'y réfugient ; ils tiennent des femmes dans le voisinage, cherchant ainsi à attirer ces brigands hors de leur repaire, à les mettre à la solde et à les subordonner à la même discipline que les autres Cosaques. Cependant ces hommes presque assujétis

par le gouvernement russe, et qui conservent en Russie leur ancien nom de Zaporoves, ce qui signifie les habitans des Cataractes, mais qu'on nomme Haidamacks chez tous leurs autres voisins, ce qui signifie les scélérats, ravagent encore, tous les étés, cette frontière de Pologne. Ils attendent exprès, pour faire leurs incursions, le temps où la richesse des campagnes les attire, et où l'épaisseur des bois favorise leurs marches et leurs retraites. Ils se partagent d'ordinaire en petites troupes, et se suivent un à un sur une seule file pour se cacher plus sûrement, cherchant plus à voler qu'à combattre. Ils obligent par leurs incursions tous les gentilshommes de ces contrées à se tenir toujours sous les armes, sont empalés aussitôt qu'ils sont pris, et souffrent toujours cette horrible mort avec un courage incroyable. Ils entretiennent des correspondances avec les paysans de Podolie, et la menace ordinaire des esclaves de ces provinces, dans leurs mécontentemens contre leurs maîtres, c'est d'appeler les Haidamacks.

La plupart des gentilshommes avaient alors abandonné leurs maisons et leurs familles pour aller combattre les Russes;

d'autres avaient eu le courage d'envoyer à la confédération les Cosaques par lesquels ils se faisaient auparavant garder. Les Russes eux-mêmes avaient enlevé toutes les petites garnisons particulières que les seigneurs entretenaient dans ces contrées pour la sûreté de leurs terres. Cette province était absolument sans défense quand les Russes conçurent l'horrible dessein de faire massacrer dans ses maisons toute la noblesse qui avait signé l'acte de confédération. Ils annonçaient de toutes parts qu'il leur arrivait du côté de l'Ukraine un secours de cinquante mille hommes. C'était l'annonce de ces affreuses calamités.

Les Zaporoves, que la crainte des Russes avait cette année contenus dans leurs îles, furent avertis de ces désordres par les édits mêmes de l'impératrice. Elle se plaignait dans ces édits du soulèvement excité en haine de la religion grecque, ayant soin d'unir les Juifs aux Polonais, afin que ceux-ci se trouvassent confondus dans la même haine. Les Zaporoves sortirent donc de leurs retraites, sous le commandement de Zelesniak, leur chef. C'est presque toujours quelque hardi aventurier, célèbre chez les nations voi-

sines, par les écarts de sa jeunesse ou par quelque grand crime. Ils montrèrent aux officiers russes les édits de l'impératrice qui autorisaient leurs incursions. Ils étaient précédés de missionnaires russes qui allaient partout prêcher le même évangile aux paysans polonais. Ils avançaient en les soulevant. Les Zaporoves fournissaient des armes aux paysans, et ceux-ci les conduisaient de maisons en maisons. Tout ce qui n'était pas de la religion grecque, vieillards, femmes, enfans, gentilshommes, valets, moines, artisans, juifs et luthériens, tout fut massacré. Toute la noblesse éparse dans ses maisons en Ukraine y fut égorgée. Les juifs plus haïs à cause de leurs concussions, furent presque tous brûlés vifs. Ces scélérats s'amusaient à pendre aux mêmes potences, un gentilhomme, un moine, un juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un.* On vit à un même gibet une mère entourée de ses quatre enfans. Une de leurs troupes enterra tout vifs, et près les uns des autres plusieurs centaines d'hommes, de manière que les têtes de ces malheureux passassent hors de terre, et ensuite ils les fauchèrent comme les herbes d'un champ. Oserai-

je l'écrire, et la plume ne va-t-elle pas me tomber des mains ? Ils ouvraient le ventre des femmes grosses, et à la place des enfans qu'ils en arrachaient, ils y enfermaient des chats vivans. Il y en avait d'âgés à peine de dix ans; ils étaient conduits à ces meurtres par leurs pères ; ceux-ci tenaient les mains des malheureuses victimes liées derrière le dos pendant qu'ils exerçaient ces enfans à égorger, à poignarder, à faire souffrir des morts lentes. Si un inconnu leur tombait entre les mains, et qu'ils le soupçonnassent de cacher sa naissance ou sa religion, ils le forçaient à massacrer de ses mains des gentilshommes et des prêtres. Tout ce qui pouvait fuir prit la fuite. On ne rencontrait plus dans les villages que femmes égorgées, enfans écrasés sous les pieds des chevaux. Un malheureux échappé de ce carnage traversa des villages dont les puits étaient comblés de cadavres d'enfans. Trois villes, cinquante bourgs et plusieurs milliers de maisons éparses dans les campagnes furent brûlés. Il restait encore la petite ville d'Humane, un peu fortifiée, appartenant au palatin de Kiovie. Une foule de femmes, d'enfans et de vieillards abandon-

nés sans défense, parce que tout ce qui était en état de porter les armes avait joint les confédérés, s'était réfugiée dans les murs de cette ville. C'était le dépôt de tous les effets précieux de cette province. On fit un horrible complot pour surprendre ces infortunés. Le général russe, commandant alors dans cette contrée, fit secrètement avertir un major prussien qui y était avec cinquante hommes pour acheter des chevaux, de s'en retirer. On avait fait soulever tous les Cosaques polonais en leur donnant à entendre que l'admission des Grecs à toutes les dignités de la république, allait eux-mêmes les associer au gouvernement. Le complot se forma entre Zelesniak, chef des Zaporoves, et un autre chef des Cosaques polonais. Celui-ci se présenta sous les murs d'Humane, se fit connaître pour le chef des troupes du palatin à qui la ville appartenait : il demanda du pain, en disant que la dévastation des terres et l'incendie des maisons en faisait manquer ses troupes. On lui ouvre pour lui porter des vivres. Il se rend maître de la porte. Les Zaporoves accourent : on ordonne aux malheureux habitans d'apporter sur la place pu-

blique tous leurs effets, tout leur argent pour racheter leurs vies. Cet ordre exécuté, le massacre commence avec le pillage de tout ce qui était resté dans les maisons. Seize mille personnes de tout âge, de tout sexe, furent égorgées. Enfin un évêque vint de Russie établir sa religion dans cette malheureuse contrée, dont la possession avait toujours été ambitionnée par la Russie, et ce fut ainsi que toutes les autres religions y furent éteintes, et la domination russe établie.

Il est impossible de savoir avec exactitude le nombre de ceux qui périrent dans ces massacres. Ceux qui en échappèrent, et à qui l'effroi en a sans doute fait exagérer le nombre, le font monter à deux cent mille personnes. Ceux qui ont présidé aux informations juridiques qu'on essaya ensuite de faire contre ce soulèvement, et dont l'intérêt était d'en diminuer l'horreur, ne font monter ce nombre qu'à cinquante mille.

Pendant ce temps les confédérés, contenus par les troupes russes, ne pouvaient aller au secours de leurs familles qu'on égorgeait. Potocki, au retour de la Moldavie, était tombé dangereusement malade, et Pulawski était allé avec quinze

cents hommes accueillir les débris de cette armée battue. Les généraux russes, et Branéki joint avec eux, saisirent ce moment pour mettre le siége devant la ville de Barr. Elle était à peine fortifiée contre un coup de main. Quelques ouvrages de terre, un fossé sec et une palissade, en faisaient toute la force. Le père Marc, ce religieux dont le zèle, poussé jusqu'au fanatisme, avait tant contribué à former la confédération, monta sur le rempart au moment où les Russes eurent établi leur première batterie, et, avec une sainte confiance, il saisit l'instant où ils mettaient le feu à un canon, et fit un signe de croix. Le canon creva. Tous les assiégés crièrent miracle, et crurent voir la main de Dieu s'armer pour leur défense. D'autres tentatives de ce fanatique n'eurent pas autant de succès. Une sortie qu'il conduisait, et qui avait en première ligne des prêtres en chapes et en surplis, portant des images de saints et des hosties consacrées, fut repoussée avec un grand carnage. Le père Marc disait alors aux confédérés que leurs divisions empêchaient le ciel de les bénir, et en effet les commandans ne l'étaient que de nom. Tout ce qui leur de-

vait être subordonné, était dans l'opinion qu'on ne devait obéir à personne, mais simplement se concerter avec ses chefs. Il y avait dans une ville assiégée les mêmes divisions que dans une diétine; enfin, après quelques jours de siége, cette ville, le chef-lieu de la confédération, fut emportée d'assaut. Les confédérés, au nombre de douze cents, furent mis aux fers et conduits en Russie. Le père Marc tomba entre les mains des Russes. Son air saint et inspiré en imposa à ce peuple superstitieux. Les généraux ordonnèrent sa mort, les soldats se prosternèrent en lui demandant sa bénédiction. Il se mit à leur faire des prophéties. Il leur annonça que sa mort serait la fin de leur empire : ils le gardèrent avec un respect infini, et ils ne tardèrent pas à raconter des prodiges arrivés dans sa prison.

Dans le même temps Casimir Pulawski avait été forcé de se jeter avec treize cents hommes dans le monastère de Berdichef. Il y fut assiégé. Outre les grandes richesses que la piété de plusieurs siècles avait amassées, la noblesse de ce canton l'avait choisi pour y déposer ce qu'elle avait de plus précieux. Casimir

se défendit plusieurs semaines. Le secours qu'il attendait fut battu, et, pour lui ôter toute espérance, les généraux russes lui envoyèrent ceux des prisonniers qui ne pouvaient lui être suspects. Le manque de vivres le força de capituler. On ne viola que pour lui seul la promesse signée généralement pour tous les assiégés de les laisser libres. Il fut retenu contre la foi donnée : mais bientôt on lui proposa sa liberté, sous la condition d'aller porter aux principaux chefs des confédérés des paroles de conciliation. Il partit en effet chargé des plus grandes promesses pour son père et tous les autres chefs, s'ils consentaient à mettre bas les armes.

La nouvelle de ces victoires se répandit avec le bruit des massacres, et la cour n'osa se livrer ouvertement à la joie. Toute la Pologne frémissait. Chacun dans Varsovie cherchait à se disculper d'avoir attiré les Russes dans le royaume. Tous rejetaient ce crime les uns sur les autres. Repnine, voyant l'horreur qu'inspiraient ces affreux désordres, dit avec tranquillité qu'il les ferait cesser quand il voudrait ; et il menaça la noblesse de tous les palatinats voisins des malheu-

reuses contrées baignées dans le sang, d'exciter de pareils soulèvemens, si elle remuait. En effet, des émissaires étaient envoyés dans toute la Pologne pour y soulever les paysans : tout était fureur, désolation, désespoir : on n'entendait partout que des lamentations sur l'indifférence avec laquelle toute l'Europe regardait l'état d'oppression où la république était réduite : les uns, alarmés de cette indifférence, n'osaient défendre leur liberté, de peur de perdre tout-à-fait le peu qui en restait : les autres s'animaient par la perspective de gloire que s'acquerrait la nation, en se procurant elle seule et par la réunion de ses propres efforts, le bien qu'elle ambitionnait de recouvrer. Un grand nombre de dames polonaises envoyaient en Turquie, en présent aux sultanes, tous leurs bijoux, tous leurs effets. Malgré cet abandon, ces désastres et ce désespoir, il se formait encore de nouvelles confédérations ; et même, en Lithuanie, près des frontières russes, un grand nombre de gentilshommes, après avoir acheté secrètement toutes les armes à feu qui se trouvaient dans la province, se confédérèrent et se retirèrent dans des bois

environnés de marais. Ils avaient pour chef un jeune homme plein d'activité et de ressources, celui même qui, peu d'années auparavant, pendant qu'une armée de quinze mille Russes bloquait le duc Charles de Courlande dans son palais, était parti de Lithuanie à la tête de cinquante gentilshommes, était entré dans Mittau, le sabre haut; avait traversé l'armée russe étonnée de cette audace, et les avait conduits dans le palais du prince pour lui servir de garde. Ce jeune homme, nommé Kosakouski, fit des courses heureuses sur les frontières de Russie, et jeta l'alarme jusque dans le palais de Mittau. Mais il s'agissait moins à présent de combattre les Russes, que de former cette autorité souveraine d'une confédération générale, qui pût rassembler la nation et en diriger tous les efforts. Si, de toutes les maisons éparses dans les campagnes, la noblesse se trouvait rassemblée le dimanche dans l'église, elle saisissait cette occasion pour se confédérer. Les Russes occupaient les Grods; on s'assemblait dans les bois du voisinage; on signait l'acte de confédération; on revenait dans sa maison, en attendant qu'on pût former une troupe armée.

Leurs manifestes étaient des harangues mâles, arrachées à l'indignation, et pleines de traits de la plus sublime éloquence; ils protestaient devant toute la postérité contre la tyrannie; c'était sur l'aliénation du pouvoir législatif que portait surtout le cri de la nation. La plus singulière de ces confédérations se forma dans la ville de Zakroczim, à dix lieues de Varsovie, en descendant la Vistule. Cette confédération, si voisine de la capitale, et environnée de tous côtés par les troupes russes, se soutenait en se dispersant à propos. Chacun de ceux qui la composaient retournait sur les terres des gentilshommes voisins, qui paraissaient les soudoyer, sous le prétexte de la garde de leurs maisons. Un grand nombre habitait dans Varsovie même. Ils étaient instruits par-là des moindres mouvemens des Russes, et, se rassemblant à propos, ils mettaient à contribution toutes ces contrées. Ils faisaient passer aux chefs des autres confédérations l'argent qu'ils levaient par ce moyen, et des avis sûrs de tous les mouvemens des ennemis. Leurs principaux rendez-vous étaient dans les îles de la Vistule, d'où ils faisaient payer une forte contribution

à tout le commerce de la Pologne. Ils alarmèrent plus d'une fois Varsovie ; et il est remarquable que, jusqu'à la fin des troubles, ils ne furent jamais trahis malgré leur nombre, ni découverts malgré leur hardiesse. Ils n'eurent qu'une seule affaire avec les Russes, où ils remportèrent un avantage considérable. Ils avaient pour chef un gentilhomme nommé Zakrewski, un de ceux qui, à la diète de 1766, étaient entrés dans le complot de massacrer, en pleine diète, le roi et tous ses adhérens ; et ce fut dans cette même confédération que se forma, dans la suite, une conjuration pour l'enlèvement de ce prince.

Une autre confédération, plus audacieuse, se forma à Cracovie, dans la seule province où il se trouve des montagnes favorables à une guerre défensive ; et elle rendit l'espoir à la nation. Depuis l'élection du roi, les Russes étaient restés maîtres de cette ville, l'ancienne capitale du royaume. Ils venaient enfin de l'évacuer, afin de seconder le projet d'une confédération qu'on voulait y tenter en faveur de ce prince : mais la noblesse assemblée adhéra au contraire à la confédération de Barr, et força les émis-

saires du roi de signer cette adhésion. Les Russes accoururent, et furent repoussés avec une perte de quelques hommes. Ils se campèrent non loin de la ville, et menacèrent de la bombarder; mais l'incendie de la première ville de la Pologne eût été un événement trop remarquable pour le pallier aux yeux des Turcs. On publia que les ministres polonais veillaient encore sur les malheureux débris de leur patrie, et qu'ils avaient obtenu de Repnine que cet ordre ne fût pas donné. La ville fut assiégée : on accourut de toutes les parties du royaume pour la défendre. Elle devint le point de ralliement de toutes les confédérations. Les Russes accoururent aussi de toutes les provinces où ils croyaient avoir dissipé tout ce qui avait pris les armes. L'évêque de Kaminiek écrivit aux assiégés pour leur recommander d'épargner les dissidens qui, en grand nombre, habitaient dans cette ville. « C'était, leur « disait-il, une occasion de détromper « l'Europe entière, que leurs persécu- « teurs cherchaient à abuser, et de prou- « ver que leur résistance n'était point « une guerre de religion ».

Pendant que l'attaque et la défense de

Cracovie fixaient ainsi l'attention générale, un grand nombre de Polonais échappés aux massacres d'Ukraine, femmes, vieillards et enfans erraient dans les campagnes de la Moldavie, chargés de tout ce qu'ils avaient pu sauver de leurs effets. L'hospodar reçut ordre de les faire retirer de cette province. Ces malheureux allaient manquer d'asile; mais par une suite de la politique que les Turcs avaient embrassée, le prince moldave leur fit insinuer de s'avancer davantage dans l'intérieur du pays pour être moins observés par les Russes. Comme ils s'enfonçaient dans cette province, les Russes au contraire firent publier le retour de la tranquillité en Ukraine, afin, disaient-ils, que ceux qui y possédaient des terres, prissent soin de les faire régir, et qu'elles ne fussent pas envahies par le premier occupant. Tout ce qui avait échappé au premier carnage revint peu à peu. Ces infortunés dans toute l'étendue de ce pays si florissant, il y avait quelques semaines, ne virent qu'un vaste désert sans autres traces de ses habitans que le sang et la cendre confondus ensemble; et à peine furent-ils revenus que les soulèvemens et les massacres re-

commencèrent. On voulait exterminer tout ce qui avait signé les confédérations.

Il y avait sur les frontières de cette province, du côté de la Bessarabie, la petite ville de Balta, appartenante au kan des Tartares. Elle est séparée de l'Ukraine par un ruisseau qui marque les limites. Le hetman, ou gouverneur tartare de cette petite ville, cherchait depuis long-temps tous les moyens d'engager la guerre entre les Russes et les Turcs; il se nommait Jakoubaga. Il avait été secrétaire de Crim-Gueray, ce kan, irréconciliable ennemi des Russes, qui attribuait son exil à leurs intrigues, et qui attendait des premières hostilités son rétablissement sur le trône. Jakoubaga pendant le règne de Crim-Gueray était souvent venu en Pologne pour s'informer sur les lieux même de toutes les affaires de cette république; il y prenait véritablement intérêt. Il s'était lié d'amitié avec un grand nombre de Polonais. La disgrâce de Crim-Gueray avait non-seulement ruiné toutes les espérances de Jakoubaga, mais ce secrétaire trop fidèle à son maître, était devenu victime de son attachement. Le kan actuel le regardant de mauvais œil avait épié une

occasion de le perdre, et en avait enfin saisi une de le faire jeter dans les fers. L'émissaire de France découvrit ce Tartare, le visita dans sa prison, le vit déterminé à tout faire, s'il retournait dans son gouvernement, pour engager la guerre. Cet émissaire parvint à appaiser la colère du sultan. Jakoubaga sorti de prison, et retourné à Balta dont il était gouverneur, entra en liaison avec les confédérés. Il savait que l'alcoran défend aux peuples qui suivent cette religion (c'était la sienne à lui-même) de déclarer la guerre, à moins qu'ils n'aient été attaqués dans leurs frontières. Ils peuvent menacer, faire des dispositions défensives, mais leur religion ne leur permet pas d'être les agresseurs. Il s'agissait de faire attaquer à main armée le territoire ottoman. Jakoubaga exhorta une troupe de confédérés à se sacrifier, s'il le fallait, pour procurer cet avantage à leur patrie, et ceux-ci, de concert avec le Tartare, attaquèrent une de ces troupes errantes de Haydamacks auxquels s'étaient jointes alors quelques troupes russes. Elles étaient commandées par ce même colonel, qui avait déjà fait une irruption dans la Moldavie,

cet étranger qui servant dans les armées russes ne pouvait attendre sa fortune que de la guerre. Il poursuivit jusque dans Balta les confédérés qui y fuyaient à dessein. Les Russes forcèrent aisément cette ville. Un grand nombre de Musulmans périrent dans le massacre, et l'on prétend que Jakoubaga en tua plusieurs de sa main et mit lui-même le feu à la ville. Les Russes croyant alors la confédération éteinte dans ces contrées, enveloppèrent les Zaporoves, les dépouillèrent de tout leur butin qui se montait en espèces à plus de cent mille ducats, et cherchant toujours à subjuguer cette exécrable société de brigands, ils n'en renvoyèrent qu'une faible partie dans les îles, permirent à une autre de s'établir dans l'Ukraine polonaise, et forcèrent le plus grand nombre à s'enrôler parmi les Cosaques russes. Ils livrèrent à Branéki les paysans polonais. Il en fit pendre plusieurs milliers. Il en conserva huit cents pour les employer aux travaux publics. La moitié de ce nombre fut conduite à Léopol, où le tribunal de la couronne commença leur procès ; mais on reçut ordre de Varsovie d'interrompre les interrogatoires, de brûler

toutes les pièces et de les livrer aux supplices sans faire de plus amples informations. Ils furent tous abandonnés aux bourreaux pêle-mêle, comme du bétail.

Cependant Jakoubaga avait rendu au kan des Tartares et au grand-seigneur un compte très-exagéré de l'incendie de Balta. Cette relation apportée à Constantinople, la nuit du 13 au 14 juillet 1768, annonçait la violation du territoire ottoman, le sang musulman versé, le souverain outragé, trois motifs de guerre également sanctifiés par cette même loi religieuse dont les ministres ottomans s'étaient fait un prétexte pour conserver la paix. Mustapha indigné de ce que son empire avait reçu cette insulte sous son règne, se reprocha d'avoir donné trop de confiance à la sagesse timide de ses visirs. Ses ministres eux-mêmes crurent les hostilités déjà commencées. Tous les ordres furent donnés pour faire marcher les troupes, armer les janissaires, établir les magasins, mettre en ordre les arsenaux. Le sultan ouvrit avec joie ses trésors amassés depuis tant d'années. Le peuple s'émut au bruit de ces préparatifs. Son inclination belliqueuse parut se réveiller, et de toutes parts on se pourvut d'armes

avec un égal empressement. Cependant Mustapha qui ne voulait régner que suivant les maximes musulmanes, qui n'exerçait aucun autre despotisme que celui dont sa religion lui confiait le pouvoir, subordonnant toujours toutes ses volontés aux décisions des interprètes de la loi, en convoqua aussitôt l'assemblée : mais sûr de la justice de sa cause, il prononça une malédiction formelle contre tous ceux qui entreprendraient de s'opposer à la guerre. La frayeur suppléa au courage. Le grand-conseil opina pour la guerre. Il prononça que les traités avaient été formellement enfreints par la Russie, et que la religion et la loi autorisaient le sultan à venger cet outrage dans le sang de ses ennemis.

Mais ce premier mouvement donné à la peur et à l'orgueil fit bientôt place à des réflexions plus tranquilles. Ces vieillards amollis virent avec regret l'obligation de quitter les délices de leurs sérails pour le tumulte des camps, et dès qu'ils entendirent le ministre russe parler encore de paix, offrir des satisfactions, promettre des explications, assurer que les coupables avaient été punis, ils se reprochèrent d'avoir précipité leurs me-

sures, d'avoir pris conseil de cette impétuosité qui tient à la fierté musulmane, et d'avoir en quelque sorte réveillé tout l'empire par le bruit d'une prochaine guerre. Ils se montrèrent contens de cette prompte justice faite par la Russie, et parvinrent à remettre cette affaire en négociation. La guerre ou la paix furent laissées au choix de la Russie; mais il fallait, pour conserver la paix, qu'elle se soumît à la satisfaction la plus éclatante, et qu'elle retirât sans le moindre délai toutes ses troupes de Pologne.

Catherine, de son côté, dans les premières inquiétudes que lui causa cet événement, chercha à la hâte s'il existait quelque moyen de pacifier la Pologne. Repnine reçut ordre de tenter toutes les voies d'accommodement, et cet ambassadeur manda précipitamment tous les chefs des dissidens à Varsovie. Il voulait, afin de pallier la honte à rétracter les lois qu'il avait imposées, les engager, ou s'il le fallait, les forcer à supplier eux-mêmes la czarine de les laisser renoncer aux prérogatives qu'elle avait obtenues pour eux. Il proposa à l'homme que sa vertu et sa fermeté faisaient le plus respecter de tous les partis, à l'an-

cien grand chancelier Zamoiski, de se charger de cette négociation ; mais deux nouvelles qui survinrent dans ce temps, rendirent aux Russes toute leur fierté, l'une que les ministres turcs reprenaient sur l'esprit du sultan leur ascendant accoutumé, l'autre que la ville de Cracovie était tombée au pouvoir des assiégeans.

Cette ville, enfermée d'une simple muraille, avait soutenu un siége de six semaines. Les secours qu'elle attendait avaient été coupés. Un grand nombre de confédérés sortis pour prêter la main à ces secours, n'avaient pu y rentrer. Ceux qui y restaient, manquant de munitions, chargeaient leurs fusils avec des pièces de monnaie, et la nuit du 17 au 18 août, ils furent emportés d'assaut. Aussitôt que les Russes furent dans la ville, leurs officiers se présentèrent devant eux pour prévenir le pillage. Les confédérés n'avaient pu se réfugier dans le château, et s'étaient jetés dans quelques églises où ils s'étaient barricadés. On les somma à son de trompe : on leur promit la vie et la liberté, s'ils mettaient bas les armes ; mais après quelques jours de bons traitemens assez marqués pour que la nouvelle en fût généralement ré-

pandue en Europe et parvînt à Constantinople, ces infortunés furent mis aux fers et conduits enchaînés dans les provinces les plus reculées de la Russie. Une autre confédération, plus formidable que toutes les précédentes, éclata, il est vrai, alors dans la grande Pologne; mais les ministres russes exagérant à leur souveraine les nouvelles heureuses, et affaiblissant, suivant l'usage de toutes les cours, l'impression de celles qui l'étaient moins, ne lui représentèrent ces nouveaux mouvemens que comme les dernières agitations d'une tempête qui finit. Un renfort de troupes Russes entra en Pologne pour accélérer la soumission totale de cette république, et Catherine suivit avec chaleur la négociation ouverte avec les ministres ottomans. Elle offrit de livrer vivans deux cents Zaporoves, et de les abandonner à la vengeance des Turcs. Elle fit remettre à Constantinople une copie fausse ou vraie du compte rendu par le commandant de ses troupes, dans laquelle il s'excusait de l'incendie de Balta, sur l'ignorance des limites. Tout ce qu'il y avait de troupes russes en Pologne reçut défense, sous peine de mort, d'approcher des frontières otto-

manes, et quant à leur retraite prompte et entière de toutes les terres de la république, elle demandait un peu de temps. Elle démontrait la prétendue impossibilité de livrer les Polonais à eux-mêmes dans la situation où étaient les affaires : elle offrait d'exécuter cette condition aussitôt que les troubles seraient pacifiés.

Ces offres étaient accompagnées de présens, et les dispositions des ministres turcs étant bien connues à Pétersbourg, on ne doutait pas que cet orage ne fût déjà entièrement calmé. On ne fit aucune sorte de préparatifs pour la guerre. On eût craint d'alarmer la nation russe, et peut-être d'exciter des soulèvemens par la seule apparence d'une guerre odieuse à tout l'empire.

Mais la distance des lieux empêchait que les conseils du cabinet ne pussent suivre la rapidité des événemens. Quand cette réponse de la czarine arriva à Constantinople, les conjonctures étaient changées. Une révolution dans le ministère ne laissait plus aucun accès aux intrigues des Russes. Le sultan s'était aperçu avec colère que le grand visir cherchait à lui opposer le suffrage des gens de loi. Il avait déposé ce vieillard, le 5 de sep-

tembre. Sa disgrâce avait entraîné celle du reys effendi, et le changement du ministère avait décidé sans retour le changement de systéme. Le sultan nomma un nouveau visir, dont l'élévation rapide avait commencé sous le règne présent, et qui ne pouvait opposer aux vues de son maître cette considération d'une longue expérience acquise sous les administrations précédentes ; considération que lui avaient jusqu'alors opposée tous ses visirs.

On apprit dans le même temps à Constantinople que la révolte des Monténégrins était appaisée ; que ces peuples avaient été vaincus ; qu'on avait pénétré dans leurs vallées, qu'on s'était emparé des couvens qui leur tenaient lieu de forteresses. L'artillerie du sérail et du port annonça cette victoire au peuple. Vingt-deux têtes des principaux rebelles furent exposées aux portes du sérail. Ce fut au milieu de cette joie, et pour ainsi dire de ce triomphe, qu'on reçut la réponse des Russes. Un grand conseil fut de nouveau assemblé. Le résultat de toutes les opinions fut encore que les refus de la Russie n'étaient pas assez constatés pour légitimer la déclaration de guerre,

et d'après la décision de cette assemblée, le résident de Russie fut mandé à l'audience du nouveau visir. Les portes en restèrent ouvertes à tout le peuple. Cette publicité annonçait des résolutions fermes. Le premier ministre ottoman commença par tirer de son sein les articles signés en 1764. « N'avez-vous pas, dit-« il au résident russe, en lui montrant « cette convention, promis et signé au « nom de votre souveraine qu'elle ne « laisserait en Pologne, et pour très-peu « de temps seulement, que sept mille « hommes de ses troupes, tout au plus, « et sans canons : à présent n'y en avez-« vous pas un plus grand nombre? Il « est vrai, répondit le ministre russe, « que les circonstances l'ont exigé ainsi. « Combien y en a-t-il, répliqua le grand « visir? Environ vingt-cinq mille, lui « répondit Obreskoff. — Eh bien! par-« jure, ne faites-vous pas l'aveu de votre « infidélité? Ne rougissez-vous point de-« vant Dieu et devant les hommes des « horreurs qu'au mépris de toutes les « lois divines et à la honte de l'huma-« nité, vos troupes ont commises dans « un pays qui ne vous appartient pas? « Et vos canons, ne les a-t-on pas

« vus sur nos frontières abattre un pa-
« lais du kan des Tartares » ? Le résident répondit avec embarras. « Laissons « tout cela, interrompit le grand visir, « une pareille conduite n'est-elle pas « opposée aux capitulations, et une in- « fraction manifeste des traités » ? Le résident russe demeura en silence. « Je « vous demande aujourd'hui une ré- « ponse formelle, et si vos troupes, « conformément aux engagemens signés « par vous-même, ont reçu ordre d'é- « vacuer entièrement le royaume de Po- « logne. — Je ne crois pas, répondit « Obreskoff, que cet ordre soit donné. — « Prendrez-vous, au nom de votre sou- « veraine, l'engagement nouveau qu'el- « les l'évacueront sans aucun délai ? » Obreskoff ayant répondu qu'un pareil engagement passait ses pouvoirs, le chef de la loi, qui était dans un appartement voisin, envoya au grand visir le consentement à la guerre, et ce ministre la déclara au résident russe. Celui-ci, troublé, voulut répliquer. Le grand visir lui imposa silence et le fit retirer. On le conduisit dans un appartement voisin, d'où, après que, suivant l'usage de ce pays, on lui eut servi le café, il

fut enfermé au château des sept tours. Le drapeau rouge, signe de la guerre, fut déployé dans toutes les villes, et on se pressa de faire passer cette nouvelle en Pologne, avec un manifeste où l'élection de Poniatouski était nommément attaquée, et ce prince déclaré indigne de régner.

Le premier ordre que donna le grand-seigneur, fut de rappeler Crim-Gueray de l'exil. Le sultan pensa avec raison qu'il devait armer contre la Russie un prince qui aimait la guerre, qui l'avait faite avec succès, que les Tartares suivaient avec confiance, et qui, par son ressentiment personnel contre les Russes, était devenu pour eux un ennemi irréconciliable. Crim-Gueray revint de Natolie, eut avec l'empereur plusieurs entretiens publics et secrets, fut comblé d'honneur et de présens. Sa bravoure déjà éprouvée, sa prévoyance justifiée par les événemens, ses projets, son air audacieux, inspirèrent une juste confiance à Mustapha, et Crim-Gueray reçut une autorité souveraine sur les Turcs même et le commandement absolu de cette guerre. Il ne perdit pas un instant, et partit pour la Bessarabie. Il y

trouva ce qui restait des confédérés de Barr, au nombre de quinze cents, tous gentilshommes de quelque nom; et dépouillés de tout. Il se mit à la tête de son armée, dès la fin de 1768, et malgré la rigueur de l'hiver, il entra enfin dans la nouvelle Servie, cette province envahie par les Russes contre la foi des traités. Les malheureux colons ne furent point défendus. Les Tartares les emmenèrent en esclavage. Tout fut détruit par le fer et le feu, à l'exception de trois forts, dont les Tartares, dépourvus d'artillerie, n'osèrent approcher. Trois cents soldats russes étaient sortis du fort Sainte-Élisabeth, et rangés en bataille sous le canon de ce fort. Les Tartares les regardèrent de loin. Crim-Gueray admira leur contenance, et, sans les attaquer, les laissa rentrer dans le fort.

Ni l'un ni l'autre des deux empires n'était prêt à cette guerre qui les menaçait tous deux depuis si long-temps; et, à la nouvelle de cette irruption des Tartares, l'alarme fut générale en Russie. La terreur s'étendit à plus de cinquante lieues des lignes. Tout ce qui habitait dans cette étendue prit la fuite. On tremblait jusque dans Moscow, et tous les

habitans de cette grande ville coururent en foule dans les églises. On envoya précipitamment des troupes, des munitions, de l'artillerie ; et la facilité des transports, par cette incroyable rapidité avec laquelle les traineaux volent pour ainsi dire sur la neige, servit à mettre ces contrées en état de défense.

Les Tartares brûlèrent tous les villages qui étaient sur la frontière. Ils emmenèrent trente-cinq mille prisonniers, tous malheureux Européens trafiqués en Hollande, déserteurs français ou allemands, paysans arrachés à leur sol natal, par la séduction. Tout fût vendu à quatre-vingt piastres par tête. Le kan choisit deux cents belles filles, les fit revêtir d'habillemens turcs, et les envoya en présent au grand-seigneur et à quelques autres de ses amis à Constantinople. Pendant cette expédition, qui dura six semaines, les chevaux des Tartares n'eurent pour nourriture que ce qu'ils trouvèrent sous la neige ; et l'on sait, par des témoins oculaires, qu'il n'en périt aucun. Crim-Gueray, sans prendre aucun repos à son retour, annonça à toutes ses troupes le dessein d'aller aussitôt chercher les Russes en Pologne.

Cette guerre si redoutée de la nation russe, et qu'en Russie même tous les ennemis du gouvernement se vantaient d'avoir prévue, éclatait enfin et surprenait cet empire sans aucun préparatif pour sa défense. Catherine n'avait pu parvenir ni à se faire aimer du plus grand nombre de ses sujets, ni à leur faire prendre aucun intérêt à ses desseins. Il y avait encore peu de mois qu'elle s'était vue en quelque sorte forcée à fuir de Moscow, pour échapper au danger d'une révolution; et, après ce départ précipité, les mêmes sentimens qui, au commencement de son règne, avaient éclaté contre elle dans cette ville, s'y étaient reproduits d'une manière terrible. Le peuple en foule était venu supplier le comte Panine, gouverneur du grand-duc, de faire monter son pupille sur le trône, d'armer cet enfant contre sa mère, et de rendre ainsi à l'empire son légitime souverain.

Panine leur avait représenté l'extrême jeunesse du grand-duc. On lui avait répliqué, en le suppliant du moins de veiller sur la vie de cet enfant, que cette mère parricide était capable, disaient-ils, de poignarder entre les bras de son

gouverneur. Dans toutes les villes de l'ancienne Moscovie, sur le passage de ce prince pour retourner à Pétersbourg, le peuple avait fait éclater les mêmes sentimens; et, dans plus d'un endroit, Panine avait été obligé de rappeler à la foule qui l'environnait, les bornes de l'obéissance et le respect dû à celle qui occupait le trône. Tout le peuple nommait le grand-duc son unique souverain, et Panine le père et le protecteur de la nation.

Depuis ce temps les nouvelles de Pologne avaient encore irrité les esprits. Les troubles de cette république avaient jeté beaucoup d'embarras et de divisions dans le ministère russe, et même parmi les courtisans. Tous ceux qui voyaient avec envie le crédit des ministres, avaient saisi ce prétexte pour déclamer contre eux, et renouvelaient sans cesse la proposition d'abandonner la Pologne. Les parens des officiers russes tués en combattant contre les confédérés en déploraient hautement la perte, pour un objet, disaient-ils, qui n'intéressait que la vaine gloire de l'impératrice et ses passions personnelles.

Dans ces conjonctures, Catherine menacée par les Turcs, mais craignant d'ef-

frayer ses peuples, n'avait fait aucun préparatif pour la guerre. Elle croyait la paix solidement raffermie par ses intrigues, et en recevant la déclaration de guerre, elle ne put dissimuler ni son étonnement ni ses craintes. Ses pleurs la suffoquèrent. Panine, huit jours avant, l'avait assurée que les Turcs ne rompraient certainement pas avec elle. Elle reçut en même temps une lettre de Repnine qui, pour réponse au reproche qu'elle lui avait fait de l'avoir mal informée des véritables sentimens de la nation polonaise, lui citait quelques lettres dont cette princesse n'avait aucune connaissance; et on découvrit qu'elles étaient restées depuis six semaines sans être lues, et encore toutes cachetées, sur le bureau du comte Panine.

La disgrâce de ce ministre parut certaine. Cette foule d'ennemis cachés qui environnent toujours les hommes en place, tous ces rivaux de son crédit, tous ces envieux de leur fortune, tous ces courtisans inutiles et sans faveur, mais jaloux par caractère et mécontens de tous les ministres, saisirent cette apparence de disgrâce et se déchaînèrent contre des fautes si palpables et si fu-

nestes. Lui-même ne pouvait dissimuler ses craintes, et l'embarras de son maintien décélait celui de sa position : mais Catherine, après lui avoir marqué le plus vif mécontentement, le conserva dans tous ses emplois, satisfaite de s'être ainsi justifiée elle-même aux yeux de son peuple, en rejetant toute la faute de la guerre sur cet homme qui en était véritablement l'idole; et après ce premier moment, au milieu de ses embarras les plus cruels, elle ne montra plus que de la sérénité et de la joie.

Si de nouvelles confédérations n'avaient cessé d'éclater en Pologne malgré tous les désastres que les premières avaient éprouvées, et dans le temps même où ces infortunés républicains paraissaient abandonnés de l'Europe entière, comment peindre la fermentation qu'excita dans la république la nouvelle de cette déclaration de guerre des Turcs? L'espoir de rester libre devenait certain; mais la crainte de voir les armées tartares et ottomanes inonder toutes les provinces, et d'être en proie à tous les désordres que la barbarie de ces peuples ajoute aux calamités de la guerre modérait cette joie. Le vœu de la nation fut de se délivrer

par ses propres efforts pendant que les armées ottomanes attaqueraient directement l'empire de Russie. L'évêque de Kaminiek accourut de France pour diriger dans la crise actuelle les affaires de sa patrie. Ses correspondances s'étendirent bientôt dans toutes les provinces. Il fit passer des sommes plus ou moins considérables entre les mains des citoyens les plus accrédités, pour les aider à se pourvoir d'armes, à faire des recrues, à rassembler des munitions. Lui-même établit sa résidence à Teschen, ville de la Silésie autrichienne, voisine des frontières de Pologne, et dans ce refuge les principaux confédérés et ceux qui méditaient de le devenir se rendirent auprès de lui. Là s'établit ouvertement le conseil qui dirigeait toutes les affaires des confédérations, n'ayant encore aucun asile en Pologne, dont toutes les villes étaient occupées par les Russes, et dont toutes les provinces étaient ouvertes et sans défense. C'est de-là que l'évêque de Kaminiek avec un zèle infatigable luttait contre tous les vices de sa nation, ne se rebutant jamais, et parvenant à mettre une espèce d'ordre dans l'anarchie, de la prudence dans les passions les plus inconsi-

dérées, réunissant les esprits divisés, employant dans des lieux éloignés ceux dont les haines étaient irréconciliables. Il représentait dans tous ses entretiens, dans toutes ses lettres, que les armées russes destinées à combattre les Turcs allaient s'assembler en Pologne ; que ce serait se sacrifier imprudemment que d'éclater avant l'ouverture de la campagne ; que ce serait tout perdre au moment de la plus grande espérance. Mais comment dans une nation pareille, au milieu d'une si confuse anarchie, dans un moment où toutes les passions étaient si vivement excitées, où l'ambition personnelle pouvait prendre des prétextes si honorables, où chaque citoyen, pendant que deux empires si redoutés allaient combattre pour la destinée de la république, voyait son sort dépendre en quelque sorte de sa propre résolution, comment pouvoir espérer une conduite si mesurée et si patiente, et tant de prudence avec des intérêts si pressans ? Une foule de confédérations éclataient avec témérité, et s'exposaient à être écrasées avant d'avoir acquis quelque force. Quelquefois dans les mêmes districts deux ou trois confédérations formées indépendamment l'une

de l'autre, à cause du profond mystère qu'elles étaient obligées d'observer, éclataient séparément, et chacune prétendait que les chefs qu'elle s'étaient donnés étaient les véritables représentans du district. Des traîtres se mêlaient aisément dans ces nouvelles confédérations. Quelques-uns, il est vrai, étaient massacrés aussitôt que soupçonnés; mais ces massacres même répandaient une défiance générale; et parmi les confédérations, celles qui étaient assez habiles ou assez heureuses pour se soutenir contre les incursions des Russes devenaient suspectes de collusion avec eux. La cour de Saxe commençant à entrevoir de plus près l'espérance du renversement de Poniatouski, chercha aussitôt à former de plus intimes liaisons avec les confédérés; mais cette cour intrigante, soupçonneuse, versée dans l'art de semer des défiances, peu contente de la réserve noble et digne de citoyens libres, avec laquelle les premiers confédérés lui avaient fait espérer la couronne, plus portée enfin suivant l'esprit de toutes les cours à se confier à de vils flatteurs qu'à des hommes vertueux et vrais, employa les médiocres secours qu'elle fit passer aux confédérés à discré-

diter leurs principaux chefs, et à tâcher d'élever à leur place des hommes livrés à ses intérêts.

Cependant Pulawski, animé par le succès qui suivait enfin son entreprise, impatient de rentrer en Pologne, publia, des frontières de Moldavie où il était réfugié, une déclaration par laquelle il annonçait l'approche de l'armée tartare et la rentrée des confédérés sur les terres de la république. Il priait ceux de ses concitoyens qui habitaient près des limites, d'amasser des vivres dans leurs châteaux, afin que le soldat trouvât une subsistance suffisante, n'ayant point de paie et n'apportant, disait-il, que son sang et sa vie pour la défense de la liberté; mais ce moment vit éclater aussi parmi les confédérés de Barr de funestes divisions. Depuis long-temps Potocki travaillait à s'emparer de toute l'autorité, et la vacance du trône, regardée comme prochaine, donnait alors le plus grand motif à son ambition. Il voyait avec douleur le commandement des troupes entre les mains de Pulawski. Dans ses désastres même il avait sauvé presque tout son argent, et celui-ci, au contraire, qui soutenait la guerre depuis plusieurs mois,

avait épuisé toutes ses ressources. Déjà les confédérés étaient entrés en fureur contre lui en apprenant que son éclat imprudent avait fait avorter tous les desseins de l'évêque de Kaminiek. Le peu d'estime que sa vie passée avait inspiré pour lui, avait rendu ses moindres fautes suspectes de trahison. Il retrouvait en faisant les plus grandes choses la peine de cette espèce d'avilissement dans lequel il avait volontairement vécu. Potocki parut embrasser l'opinion de ceux qui craignaient l'invasion des armées turques et tartares en Pologne, et qui travaillaient à faire tomber ce fléau uniquement sur les provinces russes. Dans ces entrefaites arriva le jeune Casimir Pulawski chargé de porter aux confédérés des paroles de paix. Il avait écrit, il est vrai, à Repnine qu'il ne se croyait point tenu à une parole arrachée par la violence; qu'il n'exhorterait point son père à poser les armes, et qu'il comptait lui-même non-seulement les porter contre les Russes, mais conduire quelque jour les Polonais en Russie. Toutefois Potocki s'attachant à rendre cette famille suspecte, profita de cette commission à laquelle Casimir devait sa liberté, pour

répandre partout les plus odieux soupçons. Casimir impatient de s'en laver obtint de son père quelques troupes, prit un long détour, passa le Niester, battit un détachement russe, ramassa des fourrages, leva des contributions, et revint au camp, ramenant des prisonniers, des vivres et de quoi équiper les troupes. Une seconde incursion eut encore un succès plus heureux. Il s'établit en Pologne et s'y fortifia dans un poste avantageux. Son père vint l'y rejoindre, et tous deux concertant leurs incursions se rendirent maîtres d'une grande étendue de pays, et préparèrent des magasins pour la subsistance d'une armée. Mais bientôt le séraskier tartare qui commandait sur ces frontières prêtant l'oreille à de perfides insinuations, manda au vieux Pulawski de le venir trouver pour appaiser, disait-il, les divisions qui régnaient parmi les confédérés. Il s'y rendit : et on apprit ensuite qu'il était étroitement gardé. Il écrivit à ses fils d'être tranquilles sur son innocence ; mais quelle que fût sa destinée, de sacrifier leurs ressentimens, de ne jamais songer qu'à la patrie, et de justifier sa mémoire par leur conduite.

Parmi les confédérations imprudemment formées, il y en eut une dont le mauvais succès exige, par l'importance de ses suites, une attention particulière. Elle priva la république d'une de ses plus grandes ressources.

Radziwil, rétabli dans ses biens et ses dignités par des moyens que lui-même détestait, avait enfin quitté Varsovie, le 13 mars, et était venu en Lithuanie, dans la forteresse de Niesvitz, qui lui avait été rendue. Ses sentimens étaient si connus, malgré le personnage odieux qu'il avait été forcé de revêtir, que les premiers confédérés l'avaient destiné à être le chef suprême des confédérations. En effet, ce prince au désespoir d'avoir été indignement trompé, d'avoir servi d'instrument au malheur de son pays, était impatient de se justifier aux yeux de l'univers, et ne respirait que la vengeance. Mais toutes ses terres avaient été ravagées, son artillerie prise, ses troupes dispersées, tous ses biens au pillage. Il lui fallut l'espace de quelques mois pour rassembler l'argent et les troupes nécessaires à une pareille entreprise.

Les Russes cependant faisaient épier

chacune de ses démarches ; ils étaient instruits de toutes ses actions, de ses moindres discours, et, il faut l'avouer, son ivresse presque perpétuelle ne lui permettait pas de les mesurer sur le danger de sa position.

Un grand nombre de gentilshommes lithuaniens se rendaient avec empressement dans cette forteresse ; c'était à qui s'emparerait de la confiance de Radziwil et de ses troupes. Le comte Pac, surtout, homme d'une sagesse consommée, d'un très-grand nom, et d'une fortune médiocre, frère d'un homme qui avait toujours suivi ce prince, qui en avait partagé les revers, et qui avait refusé son établissement particulier avant le rétablissement de Radziwil, semblait destiné, par le vœu des plus sages Lithuaniens, à diriger leur confédération. Il avait pour concurrent ce jeune Kosakouski, lequel avait le premier formé des confédérations en Lithuanie, avait jeté l'alarme dans la Courlande et sur les frontières russes, et s'était déjà assuré de plusieurs maréchaux pour former des confédérations dans tous les districts. La plupart des grandes dames de la province s'étaient réfugiées dans

cette forteresse. Chacune voulant faire de son amant le libérateur de la patrie, tramait des intrigues pour décider le choix du prince; et Radziwil, dans ce tourbillon d'affaires et cette affluence de monde, était incapable d'en soutenir l'agitation.

Dans ces conjonctures, une confédération de trois cents gentilshommes, la plus florissante jeunesse de Lithuanie, se forma dans le voisinage, sous la direction d'un nommé Kominski. Ils vinrent aussitôt se présenter devant cette forteresse, et sommer le prince au nom de la république. On leur laissa l'entrée libre; mais pendant le trouble qu'y causa leur arrivée et les délibérations tumultueuses qui en furent la suite, un général russe accourut avec six cents hommes, et annonça que plus de trente mille Russes répartis dans cette province, allaient se rassembler autour de cette forteresse. Radziwil, dans la confusion où tout se trouvait encore, ses nouvelles recrues peu exercées, ses munitions incomplètes, crut que le plus sûr parti était de ne point hasarder une résistance inutile. Les Russes s'emparèrent une seconde fois de cette forteresse, la seule

qu'il y eût en Lithuanie. Ils désarmèrent quatre mille soldats qu'il avait déjà rassemblés, en prirent la plus grande partie à leur service : ceux qui refusèrent de s'y enrôler eurent la tête rasée, et furent ainsi renvoyés dans leurs villages. Enfin, après avoir forcé tous les gentilshommes qui étaient présens de signer une promesse de ne point prendre parti dans les confédérations, ils laissèrent se disperser toute cette assemblée, et forcèrent Radziwil à se retirer dans une terre plus voisine de Varsovie.

Cependant Catherine continuait d'employer toutes les ruses de sa politique et toutes les ressources de son génie, pour sortir avec honneur d'une position si embarrassante, ou si la guerre devenait inévitable, pour la soutenir avec gloire. Elle faisait publier en Pologne, par tous les organes qui lui étaient vendus, que la paix avec les Turcs était prochaine, et tâchait, par ce bruit, de faire craindre aux Polonais qui oseraient s'armer contre elle, d'être abandonnés à toute sa vengeance. Cette paix en effet n'était pas hors de vraisemblance. Les Anglais négociaient avec activité pour l'obtenir. Le grand visir, qui avait déclaré la

guerre, homme ferme et altier, voyant l'autorité suprême sur les armées confiée au kan des Tartares, avait abdiqué le ministère; et on tentait auprès du nouveau visir tous les moyens de persuasion, d'intrigue et de corruption.

Le bonheur qui avait toujours accompagné l'impératrice dans toutes ses entreprises, ne l'abandonna pas dans ces conjonctures, s'il est vrai qu'il ne faille donner que le nom de bonheur à l'événement qui suivit. Crim-Gueray, cet implacable ennemi des Russes, ce fidèle allié des Polonais, au retour de son expédition dans la Nouvelle-Servie, après le long repos de son exil, au moment où il se préparait à venir attaquer les Russes en Pologne, fut attaqué d'une fièvre jaune, non sans soupçon de poison, et mourut dans la ville de Cautchan, qu'il avait bâtie. L'émissaire de France vit ce prince mort. Son visage et son corps étaient couverts de taches livides; les poils de sa barbe restaient à la main dès qu'on y touchait; ses ongles tombaient; tout marquait le poison : on montrait publiquement le Russe soupçonné de ce crime. Mais enfin, ce descendant de Gengiskan, cousu dans un

sac de maroquin, et lié de grosses cordes, fut mis sur un petit chariot, et, sous l'escorte de six Tartares, fut conduit à Backserai ; et toute cette armée qu'il allait conduire à la délivrance de la Pologne, resta en proie aux divisions qu'y firent naître la vacance du trône et les factions en faveur des différens concurrens.

On employait dans le même temps tous les moyens de terreur pour désarmer les Polonais. Des ordres de sang étaient donnés contre toutes les confédérations ; et pour les désarmer plus sûrement encore par une sorte de satisfaction, il fut annoncé de toutes parts que l'ambassade de Repnine allait finir. Catherine affecta de se plaindre hautement d'avoir toujours été mal informée des dispositions des Polonais. C'était depuis long-temps le cri de ces infortunés. Dans ce mécontentement feint ou réel, on annonça l'arrivée prochaine d'un autre ambassadeur, vieux courtisan d'Elisabeth, dont l'esprit était doux, dont les manières étaient polies, et qui, sous cet autre règne, s'était fait chérir des Polonais. Mais en attendant son arrivée, Repnine, qui avait conduit les affaires à

cette horrible confusion, continua encore de les gérer ; et il osa donner à cette princesse l'espérance d'armer contre les Turcs la nation polonaise. Il comptait faire cette proposition dans la diète, dont l'époque était prochaine, et dont cet extravagant croyait l'assemblée possible. Catherine agréa ce projet ; et il reçut l'ordre d'offrir au roi, à cette condition, le commandement des armées. Il fallait que les préjugés du despotisme, le profond mépris des hommes et le respect religieux pour l'autorité fussent bien profondément enracinés dans l'esprit de cette princesse et de son ambassadeur, pour qu'ils crussent encore que la volonté d'un roi pouvait changer à ce point toute une nation. Le roi répondit à Repnine par ce vers :

Connais-tu quelque Dieu qui fasse un tel prodige ?

En vain Repnine lui dit : « Vous voyez « comme les Turcs vous traitent ; c'est « contre vous qu'ils ont pris les armes ; « c'est à vous nommément qu'ils décla- « rent la guerre : justifiez le choix qu'a « fait de vous votre protectrice, en de- « venant vous-même aujourd'hui son « défenseur ». Poniatouski se refusa à

ce rôle dangereux, mais dont la seule tentative, quoique hasardeuse par elle-même, n'eût peut-être pas été sans honneur. Il se renferma dans les principes d'une politique circonspecte et timide. L'abandon total que la czarine lui fit annoncer en vengeance de ce refus, et les outrages de Repnine qui en furent la suite, ne purent ébranler sa résolution.

Tout dans Varsovie opposa une égale résistance au projet insensé de Repnine. Les princes Czartorinski répondirent que dans la situation actuelle, où deux empires formidables prenaient une part aussi active aux affaires de la république, il ne s'agissait plus que d'attendre et de recevoir la loi du plus fort.

Pendant qu'on agissait à Varsovie pour chercher des moyens de concilier les esprits, et pour armer, s'il était possible, la nation polonaise contre ses défenseurs; les Russes, tâchant dans toutes les provinces d'assoupir tous les troubles et d'étouffer jusqu'au moindre germe de soulèvement, exerçaient les plus horribles cruautés contre tous ceux des confédérés qui avaient le malheur de leur tomber entre les mains. On vit alors tous les usages par lesquels les nations les plus

barbares ont adouci le fléau de la guerre, violés à l'égard des confédérés; toutes les capitulations devenues des piéges; la foi donnée aux prisonniers toujours trahie; un colonel russe, nommé Drewitz, massacrant de sang-froid des gentilshommes qui s'étaient rendus prisonniers de guerre, faisant expirer les chefs dans les supplices inventés en Russie pour les esclaves; les faisant quelquefois lier à des arbres, pour les exposer comme un but à l'adresse de ses soldats; d'autrefois les faisant enchaîner, pour que leurs têtes, enlevées avec dextérité au bout des piques, représentassent tous les jeux d'un carrousel. On vit ainsi le carnage, qui n'a pour excuse que la nécessité des combats, devenu par ces horribles variétés l'amusement des vainqueurs. La barbarie fut encore poussée plus loin. Cet homme laissait errer dans les campagnes des troupes entières à qui il avait fait couper les deux mains; d'autres fois, par une inconcevable férocité, joignant l'ironie et l'insulte à la cruauté la plus inouie, il faisait écorcher ces malheureux tout vivans, de manière que leur peau représentât sur eux l'habillement polonais. Il est remarquable que cet homme si atroce,

et qui fut alors le héros des Russes, était un homme sans courage. Il était fin et patient ; il passait quelquefois deux mois entiers à guetter un parti, à s'assurer de quelques traîtres, à se pourvoir d'espions, et quand ce parti, après quelques courses heureuses, commençait à être moins sur ses gardes, il le surprenait, ne combattant jamais de sa personne, et revenant toujours aux mêmes manœuvres. Il fut plus d'une fois battu dans la suite par le jeune Pulawski, et perdit tout le renom qu'il avait d'abord acquis par ses effroyables succès.

Mais l'épouvante qui se répandit en Pologne suspendit ces émeutes téméraires, et les plus impatiens sentirent enfin la nécessité d'attendre l'ouverture de la campagne, et de recourir à des desseins mieux concertés.

Avant de commencer le récit de cette guerre terrible où le trône des ottomans fut ébranlé, où les habitans de la Zone glacée allèrent combattre des hommes nés près de l'équateur, où la Russie devenue plus illustre par des victoires inespérées, se trouva cependant incapable d'achever ses conquêtes et de poursuivre ses entreprises, examinons quel était

l'état intérieur de cet empire. Cet examen paraît nécessaire pour apprécier ses vastes projets, et pour nous donner l'intelligence des principaux événemens qui nous restent à raconter.

La Russie peu fréquentée des voyageurs, n'était connue en Europe que par la voix des panégyristes, par des relations de succès toujours exagérées, par les efforts excessifs qu'elle avait faits depuis soixante ans. L'enthousiasme qu'avait excité dans les esprits le règne extraordinaire de Pierre-le-Grand, durait encore. Du sein de l'ignorance et de la pauvreté, un peuple nouveau s'élevait à l'empire sans que les peuples riches, polis et savans, en eussent témoigné ni jalousie, ni inquiétude. Cet exemple est unique dans l'histoire. Au lieu de ce dédain que toutes les nations ont tour à tour éprouvé dans le premier éclat de leur puissance, de ces railleries trompeuses que des villes plongées dans le luxe faisaient autrefois contre Rome bâtie de bois et de briques, au temps où elle commençait à donner des lois à l'univers, au lieu du ridicule que des courtisans asiatiques s'efforçaient de jeter sur les mœurs des Spartiates dont ils sentaient

avec dépit l'ascendant, et dont ils méconnaissaient les vertus; les Russes au contraire éprouvaient en Europe une faveur générale. Les causes n'en sont pas difficiles à saisir. Le soin qu'ils avaient eu de prendre nos manières et d'imiter nos usages, l'accueil que Pierre Ier. avait fait aux sciences et qui attachait à sa gloire ceux qui dispensent la louange ou le blâme, l'amour du merveilleux qui se trouvait dans ces exagérations, cette espèce d'intérêt qu'on prend même involontairement à voir réussir de grands desseins, et peut-être enfin notre haine contre notre gouvernement, tout avait contribué à donner aux esprits cette singulière disposition. On applaudissait aux entreprises de cet empire. On le voyait avec plaisir se porter pour rival des puissances les plus considérées; mais au moment où d'imprudentes démarches l'engagèrent dans de nouveaux efforts, quel était en effet son état intérieur? Les desseins conçus par Pierre Ier. pour faire passer par son empire le commerce du monde, n'avaient point eu d'exécution. Les canaux qu'il avait commencés pour la jonction des mers, restaient interrompus; la ville de Cronstadt, premier port

de cet empire et située près de sa capitale, demeurait déserte ; le port construit sur une rivière dans laquelle les eaux de la mer ne remontent point, voyait se pourrir dans l'eau douce le peu de vaisseaux échappés aux tempêtes de la mer Baltique ou plutôt à l'ignorance de leurs conducteurs ; la ville de Pétersbourg n'avait point été achevée sur les plans de son fondateur ; on n'y voyait plus que les vestiges des canaux qu'il avait creusés pour la rendre semblable à Venise ; cette chaussée fameuse entre Pétersbourg et Moscow, si vantée dans quelques relations et comparée aux voies romaines, n'était qu'une misérable route dans des sables, sur des fascines, au travers de vastes solitudes, et l'admiration avec laquelle les Russes ne cessaient d'en parler, provenait de l'étonnement où ces barbares étaient encore d'avoir vu ouvrir ces longues forêts. Il est vrai que Moscow, leur ancienne capitale, était d'une immense étendue, et ne cessait de s'agrandir. C'était l'effet d'une étrange superstition. Jamais en Russie une église n'a été abattue ; achever de la démolir quand elle menace ruine, serait un sacrilége ; on l'abandonne, et à côté on en

bâtit une nouvelle. Les Moscovites racontent sérieusement qu'ils ont seize cents églises dans leur ville. Ce calcul est exact; mais pour peu que leur superstition dure, ils auront bientôt une ville toute d'églises.

La plupart des nations ayant reçu dans leurs mœurs des influences étrangères, sont perpétuellement en contradiction avec elles-mêmes, et n'offrent aux observateurs qu'un tableau variable; mais la discordance actuelle des mœurs du peuple russe passe ce qu'il y a jamais eu de plus bizarre. Leur antique pauvreté et le faste asiatique, les superstitions judaïques et la licence la plus effrénée, la stupide ignorance et la manie des arts, l'insociabilité dans une cour galante, la fierté d'un peuple conquérant et la fourberie des esclaves; des académies chez un peuple ignorant; des ordres de chevalerie dans un pays où le nom même de l'honneur est inconnu; des arcs de triomphe, des trophées et des monumens de bois; l'image de tout et rien en réalité; un sentiment secret de leur faiblesse et la persuasion qu'ils ont atteint dans tous les genres la gloire des peuples les plus fameux; voilà ce qui résulte après un demi-siècle de ces étonnans travaux

de Pierre Ier., parce qu'il ne songea point à donner des lois, qu'il laissa subsister tous les vices et qu'il se pressa d'appeler tous les arts avant que d'avoir réformé les mœurs. On croirait voir les matériaux d'un superbe édifice épars, dégradés et noircis par le temps avant que d'avoir été employés, parce qu'un architecte imprudent les avait préparés sur de fausses mesures, et que par cette faute, l'ouvrage à peine élevé au-dessus de ses premiers fondemens et abandonné sans pouvoir être fini, n'offre déjà plus qu'un spectacle de ruines.

Ce qui restait de ce règne célèbre, ce n'était pas un empire policé, comme les panégyristes de Pierre ne cessaient de le répéter ; c'était un peuple féroce armé de tous les arts de la guerre.

Cependant leur état militaire était présenté sous leurs yeux d'une manière trompeuse et qui donnait une fausse idée de leur puissance. Tout ce qui recevait du czar quelques appointemens, chambellans, médecins, comédiens et valets, tout se trouvait écrit sur l'état de la guerre. Quatorze éléphans, autrefois envoyés de Perse à cette cour, étaient pour leur entretien inscrits sur la liste militaire au

grade de lieutenans-généraux. Ainsi était composée cette formidable liste de huit cent mille combattans qui leur donnait tant de confiance et de vanité, mais qui était véritablement réduite à cent cinquante mille hommes sous les armes. La discipline de ces troupes facilitée par l'esclavage, n'avait pas corrigé tous leurs anciens vices; et la plus infecte comme la plus dangereuse malpropreté régnait encore dans leurs camps, ainsi que dans leurs palais.

Pour entretenir cette armée, les provinces continuaient de se dépeupler. Dans celles du nord, les filles ne trouvaient plus de maris. Quand il y naissait un enfant mâle, on voyait aussitôt vingt filles nubiles accourir et s'offrir à l'envi pour prendre soin de cet enfant, en restant servantes dans la maison où il était né, sans aucun autre salaire que la promesse de l'épouser un jour.

On réparait, il est vrai, cette dépopulation en attirant sans cesse des étrangers; mais les colonies fondées par leur affluence, étaient bientôt dévastées par l'autorité tyrannique des gouverneurs. La nouvelle Servie florissante dans les premières années, parce que les Grecs y

accoururent en foule, était déjà tombée, avant l'incursion des Tartares; et la plupart des colons grecs préférant leur ancien esclavage, étaient déjà retournés dans leur pays.

Catherine connaissait si bien cette dépopulation qu'à son avénement au trône, elle fit répandre par toute l'Europe et imprimer dans tous les papiers publics, une espèce d'état des déserts de son empire, offrant des possessions à quiconque voudrait les venir cultiver.

L'Europe, depuis que le luxe s'y est généralement introduit, a vu passer entre les mains de quelques heureux la fortune des peuples, et tous les états sont pleins d'une multitude sans possessions et sans patrie. Une foule de ces infortunés vint alors chercher quelque propriété en Russie. Les Russes n'épargnaient aucun artifice pour ces sortes de séductions. Leurs ministres, dans toutes les cours, avaient dans leurs instructions un ordre particulier à ce sujet. Ils annonçaient le dessein d'attirer des artistes dans tous les genres; mais tout homme était bon pour eux, et sous quelque prétexte qu'il eût été attiré en Russie, s'il avait des enfans, c'était autant d'esclaves pour les maisons des

seigneurs russes. Tout voyageur de cette nation se livrait à ces manœuvres. Ils avaient partout de ces émissaires auxquels on donne le nom d'embaucheurs. Il se trouvait même en Hollande un français nommé Beauregard, établi auprès d'Utrecht, qui avait traité publiquement avec l'impératrice pour lui vendre des hommes, et qui avait dans toutes les parties de l'Europe des correspondans chargés de débaucher des paysans, des artistes et des soldats. Les Hollandais sous un pareil entrepreneur, faisaient avec la Russie le commerce d'aventuriers européens, comme on fait la traite des nègres.

En quittant les belles provinces que la Russie possède en Europe, pour pénétrer dans le nord de l'Asie, on croirait du moins trouver dans ces pays inconnus, la nature encore innocente et neuve, spectacle doux et consolant, que les observateurs attentifs ont plus d'une fois opposé aux maux qu'ils voyaient plus près d'eux ; mais que trouve-t-on dans ces vastes contrées ? Des milliers de soldats épars à la garde des prisonniers; des cachots où la disgrâce et le crime sont punis des mêmes peines; des sauvages nés doux et bienfaisans, que le plus féroce,

des peuples prétend civiliser ; des pays presque déserts et de plus en plus dépeuplés par l'exploitation des mines, et sur-tout par cette horrible maladie apportée d'Amérique, et déjà parvenue si loin sans qu'on y ait acquis la connaissance du remède.

La révolution entreprise par Pierre Ier., n'a point franchi les limites de l'Europe. Les pays éloignés de la capitale ignorent les arts les plus nécessaires. Au-delà de Moscow, en avançant vers l'Asie, vous rencontrerez à quatre-vingts lieues des nations sauvages qui errent dans des forêts inconnues. On peut assurer, sur la foi de témoins oculaires, qu'au nord de la Sibérie, dans une peuplade nommée la ville de Tomski, un couteau apporté par quelque hasard, il y a peu d'années, y passa pour une merveille, et fut, par une délibération publique, attaché solennellement à un tronc d'arbre au milieu de la ville, pour l'usage commun de tous les habitans.

La plupart de ces nations sont uniquement occupées à la chasse des animaux qui portent les fourrures précieuses. Elles en échangent les peaux contre des merceries, et les Russes donnent à ce com-

merce le nom insolent de tribut. Mais si ces fourrures abondent dans un pays nouvellement découvert, il en sera bientôt épuisé, comme le sont à présent les autres pays où le luxe les cherchait autrefois. Ces sauvages n'ayant plus alors aucun objet de commerce, il est vraisemblable que la Russie éprouvera au sein de son empire, ces petites guerres dont l'Amérique fut long-temps le théâtre. Elle voudra asservir ces nations qui se croyent encore indépendantes, et qui déjà revenues de la première terreur que les armes à feu leur avaient inspirée, se défendront avec le désespoir où les réduira la vue prochaine de l'esclavage. Cet exemple est déjà donné, et ces petites guerres commencent avec des succès balancés.

Les frontières exposées aux incursions de toutes les nations tartares, sont bordées de redoutes élevées à la distance de huit lieues l'une de l'autre. Quinze mille hommes un peu disciplinés ont suffi long-temps à garder cet espace immense. Les Russes qui doivent cet avantage à la supériorité de leurs armes et de leur discipline, portent une attention rigoureuse à empêcher nos arts militaires de pénétrer chez ces peuples; mais ceux auxquels

le voisinage de la Chine a communiqué les armes à feu, attaquent à présent les Russes avec égalité.

Les frontières de ces deux empires se trouvent aujourd'hui contiguës dans une étendue de mille lieues ; et de toutes les affaires des Russes en Asie, les rapports qui subsistent entre ces deux états les plus grands de l'univers, étant les plus intéressans, nous en donnerons ici quelques idées.

Leurs guerres et leurs correspondances commencèrent aussitôt que les Tartares Mongous se furent rendus maîtres de la Chine. Le pays qu'ils habitaient auparavant, étant limitrophe des Russes, ceux-ci en parcourant les armes à la main toutes les contrées du nord, arrivèrent à l'ancienne patrie de ces Tartares, que leur émigration récente avait rendue presque déserte. Après quelques hostilités entre les deux empires, il fut réglé par un traité solennel, que le fleuve Amour leur servirait de limites. Les Russes n'observèrent point le traité et bâtirent une ville sur le bord qui appartenait aux Chinois. Ceux-ci la détruisirent, et la guerre recommença ; c'était à la fin du dernier siècle.

La Russie semblait encore balancer sur quelle partie de l'univers tomberait sa puissance, également attirée par les trésors de la Chine, les délices de la Perse et les arts de l'Europe ; vaste repaire de barbares qui, par sa position singulière, pouvait menacer à la fois sur toute la surface du globe tous les peuples policés. Pierre soutenait alors en Europe ses guerres les plus difficiles. Cette circonstance et la sagesse du négociateur qu'il envoya à la Chine, le comte Sava, natif de Raguse, firent prendre le parti le plus utile et le plus sage. Au lieu de continuer les hostilités contre cet empire si riche, si peuplé, si florissant, et dont toutes les puissances maritimes de l'Europe se disputent le commerce, il fut résolu de détourner ce commerce, et de lui faire prendre un nouveau cours au travers de la Russie. Le comte Sava consentit donc à resserrer les frontières russes en les éloignant du fleuve Amour ; mais il régla qu'une nombreuse caravane de marchands russes irait tous les trois ans à la Chine. Il établit à Pékin une maison russe sous l'administration d'un de leurs archi-mandarittes ; il prit les plus sages précautions pour le succès

d'une entreprise qui devait produire une si grande révolution dans le commerce général. Les Russes cependant ne virent dans cette négociation que l'abandon de quelques déserts, et ils accusent encore aujourd'hui le comte Sava de s'être laissé corrompre par l'or des Chinois : mais Pierre en jugea mieux que son peuple, et pour le succès d'un si grand projet, il travailla pendant tout son règne à assurer la route de ces caravanes. Les deux empires devaient, suivant leur traité de paix, s'envoyer mutuellement des ambassades au renouvellement de chaque règne. A la mort du czar, les Chinois, fidèles observateurs du seul traité qu'ils eussent jamais eu avec aucune nation, envoyèrent complimenter Catherine Ire. Leurs ambassadeurs ayant appris en chemin la mort de cette impératrice, retournèrent chez eux et revinrent pour complimenter Pierre II. Ils apprirent encore sa mort en chemin; mais cet événement étant alors prévu dans leurs instructions, ils continuèrent leur route et arrivèrent sous le règne de la czarine Anne. Ces hommes partis des contrées les plus peuplées de l'univers, ne purent s'empêcher de marquer leur mépris en arrivant à

cette cour, après avoir traversé ces immenses solitudes qui composent presque toute l'étendue de l'empire russe. On les força d'adorer l'impératrice, selon toutes les cérémonies du rit chinois. Ils s'en plaignirent; et la vanité russe, pour conserver l'avantage de ces adorations, n'envoya à Pékin que de simples députés. Les Chinois se croyant insultés, cessèrent de protéger les caravanes. Le gouvernement les abandonna aux vexations des mandarins et à la friponnerie des marchands. Elles languirent jusqu'à la fin du règne d'Elisabeth. Un nouvel événement les fit alors entièrement cesser.

Des Tartares nommés Kalmouks-Zingors, qui occupaient un pays intermédiaire entre ces deux empires, leur étaient devenus également formidables. Quelques officiers suédois envoyés en Sibérie parmi la déplorable colonie des prisonniers de Pultava, étant parvenus à passer chez cette nation, y avaient été accueillis. Le kan connu en Asie par le surnom de Contaicht, qui signifie sage prince, commença, avec leurs secours, à policer ses sujets, à les discipliner, à leur apprendre à cultiver la terre. Ces malheureux Suédois, devenus créateurs d'un peuple

nouveau, se formaient ainsi des vengeurs. Les Russes voyaient malgré leurs sévères précautions, et par leur cruauté même, nos arts militaires portés chez ces nations belliqueuses; événement qui tôt ou tard doit amener le terme fatal de l'empire russe sur le nord de l'Asie. Mais Contaicht, plus attiré vers les Chinois par leurs richesses et par la douceur de leur climat, leur causait alors plus d'inquiétude. Chaque course qu'il faisait sur leurs frontières, ils lui payaient des sommes immenses pour acheter leur tranquillité, et le faire retourner sur ses pas. Mais sous le règne de son successeur, des divisions intestines s'élevèrent parmi ces Kalmouks. Ce prince appela les Chinois à son secours, et par une horrible perfidie, après avoir vaincu avec eux, il fit massacrer leur armée auxiliaire. Les Chinois envoyèrent contre lui une autre armée, qui trouvant encore cette nation divisée, se vengea avec fureur et l'extermina presque toute entière. Les Russes, suivant la politique qu'ils ont toujours eue de recueillir dans leurs limites les hordes de Tartares battues et fugitives, donnèrent asile au fils de Contaicht, et à seize mille de ses sujets, restes infor-

tunés de cette belliqueuse nation. Ce fut, dit-on, une grande faute du règne d'Elisabeth, de l'avoir laissé détruire. Les Chinois par cette victoire, se sont rendus maîtres de la Petite Boucarie, ancienne patrie de ces Tartares. Leur empire s'étend ainsi jusqu'auprès de la mer Caspienne. Ils sont voisins des sources de l'Irtish, où sont les mines d'or le plus anciennement connues qui soient dans l'univers, indiquées par Hérodote dans le pays des Massagètes, et devenues aujourd'hui un sujet de discorde entre un peuple de l'Europe et un autre des extrémités de l'Asie.

Les Chinois poursuivant leur vengeance, demandèrent aux Russes de leur livrer Contaicht. Sur la nouvelle de sa mort, ils envoyèrent des commissaires pour la vérifier, et l'usage étant parmi eux de conserver long-temps les corps sans les inhumer, ils finirent par exiger qu'on leur livrât les os de ce traître. Cette contestation aigrissait toutes les autres difficultés qui s'étaient élevées entre ces deux empires. Les hostilités étaient recommencées. Les caravannes, le grand objet des travaux de Pierre Ier., étaient entièrement cessées, lorsque Catherine II

parvint au gouvernement, et l'un de ses premiers soins fut de nommer une ambassade solennelle, que les Chinois refusèrent.

Les Russes affectent un grand mépris pour la nation chinoise; mais ceux qui ont commandé sur cette frontière (et on tient tous ces détails d'eux-mêmes), n'ont pas à beaucoup près le même mépris pour les Tartares soumis à ceux qui règnent à la Chine. Les Saulons ont étendu au loin leurs conquêtes ou plutôt leurs ravages. D'autres peuplades tartares réfugiées en Russie et renfermées dans les limites russes se voyaient avec désespoir tombées dans l'esclavage, et n'attendaient qu'une occasion favorable pour recouvrer leur liberté, soit en se soulevant contre leurs oppresseurs, soit en franchissant les limites pour retourner dans les vastes plaines de la Tartarie. L'une et l'autre de ces dispositions ne tardèrent pas à éclater pendant la guerre, d'une manière funeste à l'empire russe. En un mot, le déclin de cet empire en Asie était devenu si sensible, que des gens sages avaient proposé à cette cour d'en faire revenir ses troupes, en chassant devant elles les sauvages habitans de ces climats, et de laisser ces contrées ou absolument désertes, ou

abandonnées aux peuples qui s'y défendent.

Mais l'esprit qui régna toujours parmi les Russes était bien éloigné d'une semblable modération. Jamais aucun état, pour réparer ses maux intérieurs, n'eut un plus grand besoin de la paix, et ne fut plus heureusement situé pour conserver cette paix nécessaire. Jamais au contraire aucune nation ne forma des projets plus immodérés d'ambition et de conquête. Les uns partant en imagination du Kamchatka, croyaient traverser aisément ces mers inconnues, se voyaient déjà établis en Amérique, et s'attendaient à disputer un jour aux Anglais l'empire du Canada. D'autres prétendaient qu'avec trente mille hommes de troupes européennes, ils iraient conquérir la Chine, qu'ils en ramèneraient des millions d'hommes dont ils peupleraient leurs déserts, et qu'ils en rapporteraient des sommes immenses dont ils achèteraient l'Europe. Tel fut le projet que le comte Beniowski trouva dans les archives du Kamchatka; dont il remit les originaux entre les mains des ministres de France, et que ceux-ci ont fait parvenir entre les mains de l'empereur de la Chine. Depuis quarante ans, la Pologne n'était

déjà plus aux yeux des Russes qu'une de leurs provinces sous le nom de royaume, et tous les régimens attendaient avec impatience l'ordre d'aller en partager le pillage. Quelques-uns pensaient qu'il fallait établir à Constantinople le siége de l'empire russe, et racontaient comment cet événement avait été sur le point d'arriver dans leur dernière guerre contre les Turcs. Cet esprit général dominait dans leurs conversations, dans leurs livres, dans leurs minces tragédies, soit que ces imaginations démesurées vinssent du caractère ordinaire de ce peuple toujours emporté au-dessus des nues dans la prospérité, soit que les esclaves prennent dans leur aveugle obéissance une idée excessive du pouvoir de leur prince; soit enfin qu'une impulsion volontaire porte toujours les peuples du nord à désirer des climats plus heureux lorsqu'ils les connaissent, et que tous ces projets ne vinssent que du désir vague d'une émigration.

Parmi ces projets, il y en avait un auquel le cabinet de Pétersbourg paraissait s'attacher de préférence, parce qu'il pouvait s'accorder en même temps avec une excessive ambition et une extrême

faiblesse. C'était le projet de s'ériger en protecteur de la religion grecque, dans tous les pays de l'Europe et de l'Asie où elle est répandue.

Les anciens czars étaient si éloignés d'une pareille ambition, que pour se procurer quelque alliance en Europe, ils se montrèrent plus d'une fois disposés à embrasser la religion romaine. Mais Pierre le Grand s'étant formé des nœuds plus réels avec la république européenne, laissa tomber cette vieille ruse politique. Il réunit le pouvoir du patriarchat à celui du trône; il devint en Russie le chef de sa religion; il en décida ainsi pour jamais la séparation d'avec l'église de Rome. On voyait même à sa cour un de ses bouffons porter le nom de pape, jouir en cette qualité d'un palais et d'un revenu, et sous l'autorité de ce bouffon, on y parodiait dans les plus folles débauches toutes les cérémonies de l'église romaine. Mais son génie violent et hardi ne fit jamais servir à son ambition l'avantage d'être devenu un patriarche dans l'église grecque, et d'être le seul souverain puissant qui professât cette religion. En étouffant autant qu'il le put la superstition parmi ses sujets, il n'imagina

point d'exciter le fanatisme chez ses voisins. Mais le clergé grec, ignorant, superstitieux et pauvre, ne tarda pas à chercher de la protection et des aumônes à la cour de Russie ; et dès le règne suivant, cette cour, plus par superstition que par politique, entretint de pareilles liaisons dans la plupart des provinces soumises aux Turcs. Ceux-ci n'en conçurent point d'ombrage, et accoutumés à voir les princes catholiques protéger les moines de Jérusalem, ils ne virent pas plus de danger dans cette protection nouvelle.

Les Grecs, cependant, sur la foi d'une vieille prédiction accréditée parmi eux, « que l'empire turc sera détruit par une « nation blonde », s'accoutumèrent à regarder les Moscovites, chez lesquels cette couleur domine, comme devant être leurs libérateurs. Munich songea le premier à profiter de cette singulière disposition des esprits ; la paix rompit son dessein, avant que l'exécution en fût assez avancée pour avertir les Turcs du danger qu'ils avaient couru, et qui allait toujours menacer leur empire. Depuis ce temps, une nouvelle conjoncture favorable aux Russes, cimenta de plus en plus leurs liai-

sons avec les sujets de l'empire ottoman. Ces anciens peuples Esclavons, de même origine que les Russes, attachés à la même religion, parlant le même langage, apprirent avec plaisir qu'une de leurs peuplades était devenue puissante, et jusque sur les bords du golfe de Venise, dans les vallées du Monténéro; les aumônes de la Russie allèrent chercher leurs prêtres, décorer leurs églises, et fomenter la haine de ces peuples contre leurs maîtres. Par une particularité remarquable, l'ancienne langue esclavonne se trouve précisément la même dans ces vallées et dans la Moscovie. Les Russes et les Monténégrins retirent cet avantage d'avoir si long-temps conservé leur barbarie, qu'aujourd'hui ils s'entendent comme un même peuple.

Cependant au milieu de tous ces projets d'ambition et de conquête, il était impossible que les Russes se dissimulassent les maux intérieurs de leur empire. Depuis long-temps chacun de leurs souverains en arrivant au trône, avait paru sentir que le soin de remédier à ces maux devait être son premier objet. On les avait vus depuis quatre règnes, condamner à leur avénement, la guerre qu'ils

trouvaient entreprise, la regarder comme étrangère aux véritables intérêts de l'état, se presser de la terminer, et tâcher de remédier au désordre général, jusqu'à ce qu'une ambition personnelle, ou de nouvelles intrigues les engageassent à leur tour dans la même faute. Ainsi, Anne avait mis fin à la guerre de Perse, Elizabeth à celle de Prusse, et Catherine à celle de Holstein. Un grand dessein, celui de réparer l'erreur de Pierre Ier., et de donner enfin des lois à la Russie, occupait alors le génie de cette princesse. Nous l'avons vue convoquer tous les députés de toutes les provinces de son empire. Ils travaillaient sous sa dictée à la rédaction d'un code général et uniforme. Elle avait à son avénement trouvé les finances dans un extrême désordre. Elle s'occupa d'abord de les rétablir, tant par une économie sévère, que par la réunion de presque tous les biens de l'église au domaine impérial; mais cédant bientôt à un désir immodéré d'illustrer son règne, elle les avait épuisées de nouveau par des fondations éclatantes, par des établissemens de tous les genres, par la construction de superbes quais sur la rivière qui traverse la capitale.

Ces dépenses avaient absorbé la plus grande partie des sommes destinées aux militaires, et dans la profonde sécurité où était cet empire, tout ce qui était relatif à la défense de l'état avait été sacrifié pour ces embellissemens. Le grand-maître de l'artillerie, qui ne devait cette place qu'à la faveur, uniquement occupé de plaire, rapportait tous les ans à Catherine la plus grande partie des sommes destinées à l'entretien de la milice. Le ministre de la guerre, qu'un zèle imprudent, ou plutôt une jalousie indiscrète contre le favori, avait d'abord fait disgracier, rétabli dans son ministère, imita la conduite de son antagoniste, et laissait l'armée sans recrues, sans habillemens et sans armes. Rien n'était prêt pour la guerre, ni l'armée, ni l'artillerie, ni la flotte. Toutes les caisses étaient vides, et à cette déclaration inattendue, tous les travaux furent suspendus. Les députés même pour la législation, furent congédiés. On rassembla à la hâte tout ce qu'on put trouver d'ouvriers, et l'on précipita tous ces préparatifs pour la guerre, sans discontinuer les négociations pour la paix, qui pouvaient jeter plus de lenteur dans les préparatifs des Turcs.

LIVRE X.

SOMMAIRE.

La guerre inévitable. Précautions mutuelles du roi de Prusse et de la cour de Vienne. Retard des hostilités et situations des confédérés en Pologne. Situation des jeunes Pulawski. Le plus jeune est fait prisonnier. Dessein de l'auteur. Combat d'Okopé. Evasion de la troupe de Casimir Pulawski et de celle de son frère. Armée russe; son général; ordres qu'elle avait reçus; son entrée en Moldavie. Remarques de quelques étrangers sur cette armée. Etat de la Moldavie, et composition des troupes turques. Surprise de Choczim manquée. Premier combat des Russes et des Turcs. Etat des confédérations. Etat des Russes en Pologne. Quelques confédérés deviennent redoutables, tels que Sava et Birzinski. Suite de l'histoire des jeunes Pulawski. Etat de la Lithuanie. Combats et confé-

dérations dans cette province. Evasion de Radziwil, et ce que devînt une nouvelle levée de troupes qu'il avait faite. Départ de Pulawski. Confédération générale du grand-duché. Mort de François Pulawski. Description de l'armée turque. Histoire du grand visir. Sa politique et sa situation. Evénemens pendant la marche de cette armée. Projet des Polonais, et audience du comte Potocki dans le camp turc. Plan de la campagne des Turcs. Projet de Mehemed Emin contre la Pologne désaprouvé par le sultan. Pouvoir absolu donné par ce prince à Mehemed Emin. Nouvelle entrée des Russes en Moldavie. Effet de leur artillerie. Siége de Choczim ; cette place secourue. Belle retraite des Russes. Disgrâce de Mehemed Emin. Moldavangi nommé grand visir. Ses préparatifs pour entrer en Pologne. L'armée russe se rapproche du fleuve. Plusieurs détachemens turcs passent le Niester. Rappel de Galitzin, et inquiétudes à Pétersbourg. Inquiétudes à Varsovie. La confédération générale prête à se former. Le pont des Turcs se rompt ; suite de cet événement. Dispersion de leur armée. La Moldavie et la Valachie tombent au pouvoir des Russes.

Les Polonais abandonnés. Etat de la cour de Saxe. Formation de la confédération générale. Etat de la cour de Varsovie. Caractère du nouvel ambassadeur russe. Assemblée du sénat, et projets de cette assemblée. Manière dont la czarine envisageait alors les affaires de Pologne. Parallèle de la situation du sultan et de celle de la czarine. Préparatifs des Russes pour la campagne suivante. Fondation d'une banque en Russie. Préparatifs du sultan.

LE grand visir eût risqué sa tête en écoutant des propositions de paix, et si la fermeté du sultan se fût démentie après avoir armé dans tout son empire une multitude fanatique et avide de butin, il eût lui-même risqué sa couronne et sa vie.

Aux approches d'une guerre qu'il était impossible de prévenir, et qui devait influer sur le sort de tant de nations, la conduite du roi de Prusse fut digne de son génie. Trente années de travaux, de succès et de gloire, une armée de deux cent mille hommes aguerrie

sous ses yeux, et perpétuellement exercée sous ses ordres, et un trésor de plus de cent millions mis en réserve, et sans cesse accru par son économie, le rendaient maître de ne suivre désormais dans toutes les agitations de l'Europe que sa seule volonté. Il ne craignit point d'annoncer hautement ses intentions pacifiques, et le dessein d'éviter soigneusement tout ce qui pourrait étendre plus loin le fléau de la guerre. Toutefois il résolut d'être fidèle à tous les engagemens de son alliance avec la Russie, de lui payer annuellement trois millions de subsides stipulés pour l'occasion actuelle par le traité qui les unissait, et de contenir par la terreur de ses armes quiconque voudrait augmenter les embarras de cet empire. Il écrivit à la reine de Suède sa sœur; « que les liens du sang « et la tendre amitié qu'il avait pour « elle ne le détourneraient pas d'atta- « quer les Suédois, s'ils voulaient pro- « fiter de cette occasion pour se venger « de leurs anciennes défaites ». De fortes patrouilles tenaient éloignées de ses frontières toutes les troupes errantes des confédérés Polonais; mais sans prendre d'ailleurs aucune part aux troubles de Po-

logne, afin de ne pas donner aux Autrichiens l'exemple et le prétexte d'y prendre part eux-mêmes, et sans déclarer ouvertement cette espèce de neutralité, afin de ne pas trop rassurer les confédérés, et de leur laisser, par égard pour la Russie, une crainte perpétuelle de voir tomber sur eux toute sa puissance. On sait aujourd'hui, par une confidence de ce prince, que son intention secrète était de laisser la Russie consumer ses forces pendant quelques campagnes, et pour rapporter ses expressions, « de « laisser mater la czarine ». Il prévit dès ce premier moment, que son entremise et celle de la cour de Vienne deviendraient enfin nécessaires pour rétablir le calme en Pologne et la paix entre les deux empires; et s'occupant à préparer de loin un concert que les ressentimens de cette cour contre lui rendaient si difficile à former, il prit soin de lui faire beaucoup d'avances, il n'épargna rien pour lui inspirer toute la confiance qui peut subsister entre des ennemis éclairés. Enfin, il rechercha aussi l'envoi réciproque de ministres à Versailles et à Berlin, espèce de rapprochement qui n'avait point eu lieu depuis sa rupture

avec la France ; et il se mit ainsi de toutes parts en état de n'être point entraîné par le cours des événemens, et d'y donner plutôt lui-même la direction qui conviendrait à ses intérêts.

De son côté la cour de Vienne, en opposition au roi de Prusse, tint une conduite également mêlée de circonspection et de fermeté. Sans crainte pour la plupart des pays de sa domination par une suite de son alliance avec la maison de Bourbon, elle rassembla toutes ses forces dans les seules provinces voisines de la guerre. Près de deux cent mille hommes furent répartis en Hongrie, en Bohême et dans la Haute-Silésie. Mais elle prit soin de faire rassurer les Turcs sur la grandeur de ces préparatifs. Elle leur promit de nouveau la plus exacte neutralité. Elle ne fit pour les confédérés rien de plus que de laisser leurs chefs se rassembler sur ses frontières, et y tenir leurs conseils ; ne s'expliquant point en leur faveur, mais évitant de les décourager, et s'occupant au contraire d'entretenir et d'animer leurs espérances. Enfin, pour éviter les discussions dangereuses que pouvait occasionner l'incertitude des limites dans les provinces

qui allaient servir de théâtre aux hostilités, elle fixa les bornes de sa domination par une ligne tracée dans toute la longueur de ses provinces. Des poteaux marqués des aigles autrichiennes, furent élevés sur cette ligne de distance en distance ; et elle fit notifier à la Russie, aux Turcs et aux confédérés, que tous les partis qui passeraient les limites désignées de cette manière seraient aussitôt désarmés ; sévérité qui fut quelquefois secrètement adoucie en faveur des confédérés.

Ainsi les spectateurs du combat étaient non moins formidables que les combattans eux-mêmes ; et pendant que les armées russes et ottomanes s'assemblaient à l'orient et au midi de la Pologne pour décider par la guerre le sort de cette république, quatre cent mille hommes des meilleures troupes qu'il y eût alors au monde, commandées par d'habiles généraux, sous les ordres de deux souverains ambitieux, dont l'un mûri par une longue expérience de la guerre en avait perfectionné l'art, et dont l'autre dans le feu et l'impatience de l'âge paraissait aspirer à la même gloire, bordaient de l'occident au nord toutes les

autres frontières de ce malheureux pays.

Déjà la fin de l'hiver approchait, et les hostilités entre les deux empires ennemis demeuraient encore suspendues. Une fausse politique du grand-visir avait arrêté les incursions des Tartares, que ni la stérilité de la saison, ni les neiges, ni les glaces, n'auraient point retenus. Les Russes étaient retardés par la disette des moyens, par la difficulté des préparatifs. La Pologne même, après de si violentes tempêtes, ne paraissait plus que faiblement agitée, quoique les cruautés exercées par les Russes au commencement de cet hiver eussent répandu plus d'indignation que de terreur. Mais les sages conseils que l'évêque de Kaminiek avait fait parvenir à toute la noblesse et aux troupes errantes dans les provinces, de réprimer leur zèle, de se disperser pendant cet hiver, d'attendre, pour achever les confédérations particulières et former la confédération générale, que les Turcs fussent entrés en campagne, avaient été généralement suivis. Quelques-uns cependant avaient répondu à ces conseils « que le temps de la pru-« dence était passé ; que, s'ils posaient « les armes, ils ne sauraient plus que

« devenir ; qu'ils manqueraient d'asile ; « que de retourner dans leurs maisons, « c'était se livrer aux mains de leurs « ennemis, ou plutôt aux mains des bour« reaux ; en un mot, qu'il n'y avait plus « de salut pour eux que dans la guerre ». Mais les Russes, dans toute l'étendue de la Pologne, étant maîtres des forteresses, des châteaux et des villes, et ayant défendu à tout gentilhomme de donner refuge aux confédérés, sous peine d'emprisonnement et du saccagement de ses terres, ceux qui se soutenaient encore avaient hiverné au fond des bois. Les habitations qu'ils s'étaient faites dans les endroits les plus inaccessibles des forêts, ressemblaient à des hameaux de sauvages; et quelques-unes de leurs troupes, se fiant avec trop de sécurité à la difficulté de découvrir leur asile, et à celle d'y pénétrer, y furent surprises et égorgées.

Les seuls Pulawski avaient passé l'hiver dans une situation moins déplorable. Ces trois jeunes confédérés, à la tête de huit cents hommes, s'étaient maintenus dans deux postes avantageux sur la rive polonaise du Niester. Ils comptaient faciliter, par la position qu'ils avaient prise, le passage du fleuve aux armées

turque et tartare, quand elles marcheraient à la délivrance de la Pologne. Ils avaient, sur l'invitation du séraskier tartare qui avait commandé en Moldavie au commencement de l'hiver, amassé des magasins considérables pour la subsistance des troupes alliées. Mais dans les premiers jours du printemps, les Russes, malgré la faiblesse où était encore leur grande armée, reçurent ordre de prévenir les ennemis. Ils s'avancèrent par toutes les routes à la fois, et formèrent d'abord un cordon, à quelques milles du Niester. Le plus jeune des Pulawski, âgé de dix-sept ans, tomba entre leurs mains. Il fut envoyé prisonnier à Casan ; et telle est l'influence de la fortune sur la durée des empires, que bientôt après il contribua au salut de cette ville, et par-là au salut de l'empire russe, lorsque le soulèvement des paysans armés de toutes parts contre la noblesse, fit éprouver aux provinces intérieures de la Russie des calamités qui la menaçaient de son entière ruine. Six mille Russes s'approchèrent ensuite des deux postes que les deux autres Pulawski occupaient encore.

Dans le nombre presqu'infini de combats qui furent livrés pendant cette guerre,

ceux que des actions extraordinaires ont rendus plus dignes d'attention, et surtout ceux qui pourront servir à faire bien connaître et les nations et les hommes, sont les seuls que nous présenterons sous les yeux du lecteur. Le combat que nous allons raconter doit intéresser à ces deux titres.

Des deux postes occupés par les deux Pulawski, l'un était l'ancienne forteresse d'Okopé, où il ne restait depuis un siècle que les ruines de vieilles fortifications. Au commencement des troubles, le gouverneur de Kaminiek avait retiré la garnison de cette petite place, et achevé de la ruiner. Les remparts étaient éboulés par le temps et les pluies, les fossés comblés, les portes brûlées, les tours démolies, mais l'assiette en était forte, et la situation singulière. Elle était située sur une colline qui borde le Niester, et qui, du côté de ce fleuve, s'élève sur un roc escarpé et inaccessible. Deux autres côtés sont embrassés par une rivière profonde et marécageuse qui va tomber dans le fleuve. Sur le sommet de la colline, et derrière les ruines de la forteresse, est une petite plaine fertile qui suffirait à la nourriture d'une garnison

peu nombreuse. Le seul côté qui ne soit défendu ni par les rochers et le fleuve, ni par les marais et la rivière, offre une pente douce et unie, sur laquelle Casimir avait élevé des redoutes. Il résolut de ne point abandonner les magasins amassés dans ce poste, et s'attacha d'autant plus fermement à la résolution de s'y défendre, que les Turcs pouvaient facilement le secourir. Le passage le plus fréquenté entre la Pologne et la Moldavie est à peu de distance en descendant le fleuve; la facilité de cette communication entre deux provinces étrangères l'une à l'autre, y a fait bâtir, sur la rive polonaise, la petite ville de Zwaniek, presqu'en opposition de Choczim, forteresse turque située sur une hauteur de l'autre côté de la rivière. Le passage du côté de la Pologne est défendu par un ancien palais de briques, entouré de fossés secs et de murailles terrassées, bâti sur un coteau qui commande les deux rivages. François Pulawski, frère de Casimir, s'y était posté. Aux premières nouvelles de l'approche des Russes, celui-ci traversa le fleuve, et courut à Choczim demander du secours, et représenter au pacha de quelle importance étaient pour les Turcs

eux-mêmes et ces deux postes et le passage qu'ils défendaient et les magasins qui y étaient rassemblés.

Pendant ce temps, les Russes, après avoir occupé la petite ville de Zwaniek, et masqué par un détachement le château qui la commande, attaquèrent la vieille forteresse d'Okopé. Les redoutes élevées sur la pente de la colline furent défendues jusqu'à la nuit; et alors les assaillans mirent le feu à la ville de Zwanick, afin que cet incendie, voisin d'Okopé, en éclairât l'attaque. Les Polonais, pour éclairer le front des Russes, mirent aussi le feu à quelques maisons d'Okopé, et on combattit à la lueur de ces embrâsemens voisins ou éloignés. Les Russes se rendirent enfin maitres des redoutes, et tout le front de la forteresse ne leur présentait plus que des ruines hors de défense. Les Polonais réduits au nombre de deux cents, accablés par la multitude de leurs ennemis, sans espoir de retraite, trompés dans l'attente du secours qu'ils avaient espéré, enfermés de tous côtés par les Russes, par les précipices, le marais et le fleuve, semblaient destinés à la captivité ou à la mort. Pulawski et ses compagnons forcés, après quelques

heures de combat, se réfugièrent tous à cheval dans cette petite plaine sans issue, qui avait un quart de lieue en tout sens. La forteresse encore embrâsée, et désormais tombée au pouvoir de l'ennemi, semblait leur couper toute retraite. Il restait une espèce de chemin, un sentier étroit, et qui pouvait à peine être reconnu pour un sentier sur la crête de ce rocher à pic qui bordait le fleuve. Pendant que les Russes, ne sachant ce qu'étaient devenus leurs ennemis, s'occupaient à les chercher dans les ruines, et que ceux-ci au fond de cette plaine étaient prêts de s'abandonner au dernier désespoir, Casimir leur dit : « Suivez-« moi, et faites en silence ce que vous « me verrez faire ». Il prend du côté du fleuve, s'avance vers le sentier, descend de cheval, et, le menant par la bride, il entre dans cet effroyable chemin. Tous l'imitent et le suivent un à un. Le bruit du fleuve, qui dans cette saison chariait de grands monceaux de glace, cachait le bruit de leur marche. Le feu des maisons incendiées commençait à s'éteindre, et ne jetait plus que des lueurs incertaines au travers d'une profonde obscurité. Tous avaient la vue

encore éblouie des flammes qu'ils avaient eues si long-temps dans les yeux. Quelques chevaux et quelques hommes tombèrent du haut du précipice, et roulèrent dans le fleuve. Au bruit de leur chute et à leurs cris qui se confondaient avec le tumulte des glaces, les Russes dans les ténèbres, croyant que les Turcs accouraient sur l'autre bord du fleuve, et ne soupçonnant point cette fuite téméraire, amenèrent à la hâte quelques canons sur le rempart, et tirèrent de l'autre côté de la rivière. Les boulets passaient sur la tête de ces hardis fugitifs. Le chemin s'élargissait vers le front de la ville; mais là étaient en bataille les troupes russes qui avaient soutenu les assaillans. Les Polonais, en arrivant un à un, mais protégés par les ténèbres, se formèrent en escadron, et, sans perdre un instant, avancèrent au galop, et en poussant les cris que les Turcs ont coutume de jeter, en courant au combat. Les Russes étonnés crurent qu'une armée turque ou tartare avait traversé le fleuve à la nage; et cette petite troupe, profitant de ce premier effroi de ses ennemis, passa ainsi à travers leurs escadrons.

Pendant ce temps, le pacha de Choc-

zim refusait le secours sollicité par François Pulawski. Ce pacha avait reçu du grand-visir une défense absolue d'envoyer aucune troupe en Pologne, et l'ordre de veiller seulement à la sûreté de sa place. Les Russes avaient joint leurs présens à cette défense et achetaient de lui comme une trahison ce qui était de sa part une obéissance exacte aux ordres du grand-visir. Mais quarante janissaires du district de cette ville, indignés de l'abandon où leur chef laissait ces jeunes confédérés dont ils aimaient le courage et dont ils plaignaient le malheur, se rassemblèrent d'eux-mêmes, et sans respecter la défense du pacha, ramenèrent vers le point du jour François Pulawski dans le château de Zwaniek. Ils firent aussitôt, suivis des troupes polonaises, une sortie avec toute l'impétuosité de ces dévoués qui sont la principale force des armées musulmanes. Un si léger secours ne servit qu'à favoriser la retraite de François, qui abandonna un poste devenu trop dangereux, et que la conduite des généraux turcs rendaient désormais inutile. Il se réfugia dans un village voisin de Choczim et sous le canon de cette place.

L'armée russe, composée de vingt-quatre mille hommes, en s'avançant toujours vers le fleuve, se trouva réunie dans un même camp, dès le 22 avril. La plupart des colonels étaient des jeunes gens parvenus par la faveur, et qui ne connaissaient encore que le service du palais dans les régimens des gardes. Presque tous les officiers subalternes étaient nés dans l'esclavage. Le corps de l'artillerie était plein de jeunes gens protégés du favori, et qui devaient leurs emplois et leur avancement à la recommandation des femmes. Un prince Galitzin, devenu par son service à la cour, le plus ancien des lieutenans-généraux, commandait cette armée. Tous les chefs des différens départemens militaires s'étaient réunis en faveur de ce choix, parce qu'ils avaient tous un désir égal que l'armée fût aux ordres d'un courtisan qui ne formât aucune plainte sur le mauvais état des troupes, des munitions et de l'artillerie, qui s'en accommodât sans murmurer, sans élever aucune prétention. Sa famille, ancienne, nombreuse et considérée autant qu'on peut l'être dans un tel pays, pouvait, en reconnaissance d'un choix qui l'honorait,

contribuer à appaiser les mécontentemens et les murmures publics contre une guerre odieuse à toute la nation. D'ailleurs Galitzin n'était pas sans vertu. A cette résignation servile, qualité si nécessaire dans les cours et qui presque toujours y obtient la préférence sur les talens, il joignait toute la probité qui peut être compatible avec cette souplesse, ou si l'on veut, avec cette réserve; et contre le caractère ordinaire de sa nation, que le malheur attère et que la prospérité enivre, il se montra dur et fier dans le malheur, poli et affable dans la prospérité. Il avait dans son état-major quelques officiers d'un mérite éprouvé et qui s'étaient formés pendant la dernière guerre en servant tour à tour et selon la variation des alliances de leur cour, dans les armées prussiennes et autrichiennes. L'on espérait de la faiblesse même de Galitzin, et de sa droiture, qu'il obéirait aveuglément à tous les ordres du ministère, et que dans leur exécution, il prêterait l'oreille avec docilité aux conseils des autres généraux.

L'impératrice avait fait recueillir avec soin les mémoires, les plans, les ordres donnés autrefois par le maréchal de Mu-

nich dans une guerre pareille. Ce grand homme revenu d'un long exil, était mort dans l'oubli ; et maintenant on recueillait ses moindres pensées. La proposition qu'il avait faite aux Tartares de se soustraire à la dépendance de l'Empire Ottoman, et son dessein de soulever la Grèce, devinrent la base de tous les projets. On prit de lui l'usage perpétuel des chevaux de frise dans les campemens comme dans les combats, et la division constante de l'armée en plusieurs grands carrés qui pussent en un instant faire front de tous côtés. En un mot ce fut encore son génie qui conduisit cette nouvelle guerre.

Outre l'armée de Galitzin, destinée à l'attaque de la Moldavie, on assembla une seconde armée uniquement destinée à couvrir l'Ukraine contre les incursions des Tartares, et composée en grande partie de Cosaques, de Haydamacks et de Kalmouks.

Les ordres de l'impératrice étaient d'ouvrir la campagne par la surprise de Choczim. Après avoir remonté le bord du Niester assez loin pour dérober cette marche aux Turcs, on jeta rapidement des ponts sur le fleuve. Quelques volon-

taires étrangers, envoyés par leurs souverains à l'armée russe, virent alors avec un singulier étonnement qu'un peuple si célèbre par la guerre n'observait pas les règles militaires les plus communes. Aussitôt que les ponts furent construits, toute l'armée y défila en désordre. Ces étrangers remarquèrent pendant tout le cours de cette campagne, que les Russes ne s'attachaient à aucun des principes établis dans les armées européennes pour la salubrité des camps, pour le soin des vivres, pour placer leurs grand-gardes, et pour établir des postes de communication. Leurs vedettes n'occupaient jamais les hauteurs. Dans les marches ils ne se servaient jamais de patrouilles sur leurs flancs. Toute la sûreté de leur armée dépendait de leurs Cosaques, dont chacun, au déclin du jour, se plaçait à son gré autour du camp ; troupe sans discipline, qui faisait ce service avec une extrême négligence. Mais ces mêmes étrangers admirèrent la force, la patience et la résignation du simple soldat, qui soutenait, sans vivres et sans se plaindre, des marches de vingt heures, dont la dernière se fit dans un désert où on manquait entièrement d'eau. Les Russes

étaient alors dans leur semaine-sainte; et ils en observent les jeûnes avec une rigueur inconnue à tous les autres chrétiens. Cette superstition ajoutait encore à leur patience. Toutefois l'armée était suivie par un grand nombre de chariots chargés de provisions enlevés de force, ainsi que leurs conducteurs, dans les provinces polonaises; et les Moldaves qui, pour la troisième fois depuis ce siècle, espéraient que la Russie les délivrerait du joug ottoman, avaient fait de grands amas de grains et de fourrages dans les endroits les plus cachés des forêts. Ils en avaient donné connaissance aux généraux Russes. Mais la rapidité de cette marche, dans un pays coupé de forêts abandonnées et sauvages et de hauteurs escarpées, faisait éprouver les horreurs de la disette au milieu de cette abondance.

On croyait à Constantinople n'avoir rien à redouter pour la Moldavie. Le grand-seigneur, qui veillait par lui-même à tous les préparatifs de la guerre, avait donné les ordres les plus précis pour y faire passer beaucoup de troupes. Mais ce prince avait adopté, dès le commencement de son règne, la maxime de ses derniers prédécesseurs, de laisser dimi-

nuer le nombre des janissaires et dégénérer leur discipline. Il composait son armée d'une milice enrégimentée pour le moment, et d'un ramas de volontaires attirés par le fanatisme de leur religion, ou par l'espoir du butin. La plupart de ces nouveaux soldats, tirés de la populace des grandes villes, n'avaient pris le chemin de la frontière que pour piller les villages sur leur route, et retourner chez eux, aux premières incommodités. Il avait même fallu pour prévenir cette désertion, user d'une rigueur jusqu'alors inconnue chez un peuple où tout soldat est supposé marcher volontairement. Quelques-uns de ces déserteurs, à leur retour dans leurs villes, avaient été punis de mort : sévérité dont il n'y avait aucun exemple dans les fastes de l'empire ottoman. Les Tartares désunis entre eux, et dans l'attente de leur nouveau prince, n'étaient point encore sortis de leurs limites ; et la Moldavie, malgré les ordres du grand-seigneur, était presque sans défense.

Les Russes avancèrent donc avec sécurité. Ils comptaient sur la vénalité du pacha de Choczim. Ils ignoraient que la garnison de cette place en avait mas-

sacré le gouverneur. En effet, pendant que François Pulawski attendait sous le canon de Choczim, l'occasion de rentrer en Pologne, sa vigilance lui fit découvrir un espion des Russes, Juif de nation, qui avoua avoir porté à ce pacha une somme en or. Cet espion fut remis entre les mains des Turcs; et quelques-uns de leurs généraux s'étant rendus en force dans Choczim, sous le prétexte d'y tenir un conseil, avaient livré à la fureur de la garnison ce gouverneur infidèle. Les Russes étaient tellement persuadés que le passage du fleuve suffisait pour assurer la prise de la ville, qu'ils se pressèrent d'en publier la conquête. L'impératrice, impatiente de justifier cette guerre par des succès, ordonna des réjouissances dans tout son empire, et répandit en Europe le bruit de cette victoire, pour accélérer des emprunts qu'elle y négociait dans les grandes villes commerçantes.

Mais pendant qu'on célébrait en Russie des fêtes pour la conquête de Choczim, l'armée russe s'avançait pour la conquérir. Cette forteresse est située sur une hauteur qui domine le rivage du Niester. Tous les ouvrages en sont vieux

et trop étroits. Elle a de bonnes mines poussées jusqu'à quatre-vingts toises au-delà des glacis, mais qui n'étaient point chargées. On a construit autour de cette place un camp retranché pour enfermer quelques éminences qui la commanderaient, et pour donner de l'espace à la garnison. A l'approche des russes, quelques milliers de Turcs bordaient ces faibles retranchemens. Un nouveau commandant était arrivé avec un nombreux corps de troupes ; et le projet des Russes, à qui tout manquait pour une attaque en règle, fut dès-lors entièrement déconcerté. Ils arrivèrent devant Choczim au lever du soleil, le jour de Pâques. Les prêtres, dès l'aube du jour, parcoururent tout le front de la ligne pour bénir l'armée, en l'honneur d'une fête si solennelle parmi tous les chrétiens. On n'entendait de toutes parts que félicitations sur ce que Jésus-Christ est ressuscité. Cette cérémonie annuelle chez les Russes, cet acte de dévotion et d'enthousiasme préparait les soldats à combattre les ennemis de leur foi. Dans cette sainte ardeur, ils s'avancèrent roulant devant eux leurs chevaux de frise, pour rompre l'impétuosité de la première at-

-taque des Ottomans, dans le cas où ceux-ci sortiraient de leurs retranchemens. Mais tous les Turcs, aux premières décharges de l'artillerie russe, s'enfuirent avec une telle précipitation, qu'ils abandonnèrent leurs canons et leur camp. Les généraux russes se persuadèrent d'abord que cette fuite tenait à la trahison sur laquelle ils avaient fondé toute leur espérance, et ne prirent la résolution de poursuivre l'ennemi et de tenter d'entrer dans la ville avec les fuyards, que quand cette première terreur des Turcs se fut dissipée, qu'ils se furent jetés dans un bois entre le retranchement et la ville, et qu'ils eurent mis le feu au faubourg. Quelques-uns des Turcs, en fuyant, forçaient les habitans du faubourg à les suivre dans la forteresse. Ceux de la forteresse en chassaient les malheureux habitans. Des corps entiers de la garnison, craignant les fatigues et les dangers d'un siége, se retiraient par tous les chemins opposés à l'attaque, tandis que de nouveaux corps accouraient par les mêmes chemins pour se jeter dans la ville. Les Russes dressèrent quelques faibles batteries de leurs canons de campagne, plutôt pour attendre que pour décider l'évé-

nement. Mais bientôt ils apprirent par des espions moldaves, qu'un gros détachement de volontaires turcs s'assemblait dans Yassi, capitale de la province, pour secourir Choczim ; et à cette nouvelle, ils partirent sans délai pour repasser le fleuve.

Quelque rapide que fût leur retraite, elle fut troublée par ce détachement turc qui avait fait le chemin d'Yassi en moins de trois jours. Il était composé de trois mille volontaires auxquels s'étaient joints trois pachas avec leurs troupes particulières. Ils accouraient avec une aveugle témérité sans aucun concert formé avec la garnison de Choczim. Ils rencontrèrent les bagages de l'armée russe, qui, dans la sécurité où était cette armée, marchaient devant avec une faible escorte. Quelques familles infortunées de Grecs et de Juifs chassés de Choczim et emmenés par les Russes, et un grand nombre de ces malheureux paysans polonais forcés de conduire les chariots, furent sabrés et leurs têtes enlevées. Les fuyards se précipitèrent vers le gros de l'armée, où les bêtes de somme et les valets effrayés se jetant au milieu des colonnes, portèrent la terreur et la confu-

sion. Pendant que les troupes de l'escorte se défendaient entre des chariots, le gros des Turcs continua d'avancer et se forma sur une hauteur vers le front de l'armée. On y fit marcher deux régimens de cavalerie. Les Turcs en jetant le cri du combat ou plutôt d'horribles hurlemens, fondirent sur eux, les renversèrent, les mirent dans une déroute totale; et plusieurs centaines de têtes furent enlevées. Leur usage, en effet, est de fondre sur leurs ennemis avec cette effrayante rapidité. L'espérance d'enlever des têtes, qui leur sont ensuite payées par leurs généraux, les anime, et tant qu'elle subsiste, leur courage se soutient. Mais si la troupe ennemie reste dans un ordre inébranlable, si chacun voit une trop grande difficulté à emporter du combat cet horrible trophée, la seule espérance qui les conduisait disparaissant à leurs yeux, ils ne se font point une honte d'abandonner le combat, de se réserver pour une occasion plus heureuse, et tout fuit avec une rapidité égale à celle de leur attaque. La contenance de l'infanterie russe arrêta les vainqueurs, et aussitôt que l'armée se fut remise en ordre, et que de nombreux corps marchèrent ensemble

vers la hauteur, les Turcs disparurent, et la précipitation de leur retraite leur fit laisser derrière eux tout le convoi qu'ils s'étaient chargés de conduire à Choczim. Enfin l'armée russe, après une semaine d'incroyables fatigues supportées sans murmures, repassa le Niester, rentra en Pologne, et s'éloigna même des frontières. Mais la confusion de l'armée ennemie, et la conduite vague de ses chefs avaient été remarquées des moindres soldats russes, et de cette entreprise manquée il resta du moins l'avantage de leur avoir appris à ne pas craindre le courage indiscipliné des Turcs et leur attaque tumultueuse.

Ce retour précipité ressemblait trop à une fuite pour ne pas animer les espérances des Polonais; mais il augmentait le danger actuel de leur situation. Toutes les provinces étaient prêtes à se soulever au moment où les confédérés de Barr, suivis de quelques troupes auxiliaires, reparaîtraient sur les terres de la république. Ce concert secret et presque unanime avait été formé par les soins infatigables de l'évêque de Kaminiek. Ce prélat, avec le courage d'esprit le plus ferme, s'attachant toutefois en toute

occasion à choisir le parti le moins périlleux, avait constamment travaillé à faire suspendre tous les desseins de ses compatriotes, à s'assurer des dispositions secrètes de toutes les provinces, et à tout préparer pour un éclat subit et général, aussitôt que la guerre commencerait réellement entre les deux empires. Mais ce qui restait des confédérés de Barr, n'avait encore obtenu de l'empire ottoman qu'un asile. La défense envoyée de Constantinople à toutes les troupes turques et tartares de passer leurs frontières, et l'éloignement de l'armée turque qui s'avançait de Constantinople avec lenteur sous les ordres du grand-visir, laissaient ces premiers confédérés, loin de leur patrie, dans un abandon total et dans une entière incertitude de ce qu'ils devaient espérer. Ceux qui avaient entrepris la guerre dans l'intérieur de la Pologne, se trouvèrent alors dans une situation bien plus désavantageuse encore que dans la première campagne. Quelques-uns de leurs partis, qui s'étaient avancés au dos de l'armée russe pour en intercepter les communications, surpris par le soudain retour de cette armée, furent coupés de toutes parts et détruits.

Dans les autres provinces, ces malheureux républicains, la plupart sans armes, et tous sans munitions, sans aucun moyen de s'en pourvoir, sans aucun autre refuge que les bois, n'avaient d'autres secours pour se soutenir et pour vivre, que les contributions levées de gré ou de force partout où leurs incursions pouvaient atteindre. Mais ces espèces d'exécutions militaires, justifiées par leur motif et par l'obligation même de sauver la patrie, la première de toutes les lois, ces impositions arbitraires et violentes, toujours employées dans les anciennes confédérations, et qui avaient en effet plus d'une fois dans d'autres siècles contribué à sauver la république, entraînaient de nos jours, et dans un siècle de luxe, de corruption et d'avidité, de trop funestes inconvéniens. Des troupes de brigands profitaient de cette confusion universelle, et usurpaient le nom de confédérés pour faciliter leurs brigandages. Quelques-uns même de ceux qui avaient pris les armes avec les intentions les plus droites, tentés par la facilité de ces extorsions, se livraient à une criminelle avidité, ne songeaient plus qu'à s'enrichir des dépouilles de leur pa-

trie, et à se procurer sur les frontières quelque retraite où ils pussent cacher leurs pillages. La plupart de ces troupes errantes étaient devenues justement suspectes à la nation; et la noblesse, éparse dans ses châteaux, craignait, en se joignant à l'une ou à l'autre de ces confédérations particulières, de tomber dans quelque piége. Cette méfiance était entretenue par de secrets émissaires de la cour et des Russes, et donnait un nouveau motif aux meilleurs citoyens pour suspendre toutes leurs démarches jusqu'à la rentrée des confédérés de Barr. Les intentions de ceux-ci étaient connues, et en se réunissant à eux on se fût joint sans défiance aux véritables défenseurs de la nation. Dans cette attente générale, les grands ne pouvaient prendre aucun parti; ils se fussent exposés aux plus rigoureux traitemens s'ils eussent donné le plus léger soupçon. Ceux que la vivacité de leurs ressentimens avait suffi pour rendre suspects, se tenaient dans quelque château voisin des frontières, prêts à rentrer au moindre avantage, et de là ils tâchaient de correspondre avec quelques troupes de confédérés, afin de conserver une influence secrète

dans ce parti. Le fanatisme même, dans une guerre où les intérêts de la religion se mêlaient avec ceux de la liberté, ne prêtait pas aux confédérés tout le secours qu'ils en avaient attendu. C'était l'effet nécessaire mais imprévu d'un événement étranger à ce pays. Les Jésuites, accrédités dans la plupart des grandes maisons polonaises, chargés presque seuls d'élever toute la jeune noblesse de la capitale et des provinces, se trouvaient à la même époque exposés, dans tous les autres états de la chrétienté, à la persécution la plus violente, et menacés de leur entière destruction. Accusés dans les républiques de favoriser l'autorité arbitraire, accusés dans les monarchies de lever sur les rois une main parricide, cette double accusation ne leur laissait le choix d'aucun parti dans les troubles qui déchiraient la Pologne. La crainte de fournir un nouveau prétexte aux souverains qui sollicitaient ouvertement la dissolution de cet ordre, réduisait à la plus timide circonspection ces religieux, qui, en d'autres temps, auraient eu un si grand crédit dans ces troubles ; et cette société autrefois si remuante, si mêlée dans toutes les guerres de religion, et qui pendant

deux cents années avait le plus contribué par la ferveur de son zèle à faire dépouiller les dissidens des plus belles prérogatives de la noblesse polonaise, aujourd'hui que cette déplorable querelle avait conduit la république sur le penchant de sa ruine, près d'éprouver elle-même les plus funestes revers, demeurait muette, et se renfermait uniquement dans le soin de sa propre conservation.

Par toutes ces conjonctures, un parti favorisé de toute une nation, et qu'elle eût suivi toute entière à la première lueur d'espérance, paraissait alors au milieu de cette nation désarmée, un parti faible et presque anéanti. Un inconvénient plus funeste encore contribuait à ses fréquens désastres. Ceux qui couraient le pays les armes à la main, sans asile dans leur patrie malgré cette faveur générale, étaient obligés de traîner à leur suite tout ce qu'ils possédaient de munitions, de vivres, d'armes, de meubles précieux et dont la richesse pouvait leur servir de ressource dans quelque besoin extrême. Par cette fatale nécessité, chacune de leurs troupes menait toujours avec elle plus de chariots qu'elle n'avait de combattans.

Les Russes, au contraire, s'étaient fortifiés dans tous les postes importans. Ils étaient maîtres de tous les passages des grandes rivières. La jonction de leurs différens corps contre les troupes éparses des confédérés était toujours prompte et facile. Un général habile, expérimenté, plein de finesse et de ruse, chargé de conduire cette guerre, résidait dans la capitale du royaume. C'est là que tous les avis lui étaient adressés. C'est de là qu'il envoyait tous les ordres. Une subordination sévère établissait un concert unanime entre tous les détachemens qui d'un poste à un autre, de ville en ville, de province en province, correspondaient avec célérité, se relevaient mutuellement, marchaient sans aucun embarras, se séparaient ou se rejoignaient avec une incroyable rapidité, tenaient ainsi tout le royaume en alarme; et le comte Veymarn, c'était le nom de ce général, placé au centre du royaume, dirigeait seul tous leurs mouvemens. Il était l'ame de ce corps immense. Les exactions même des Russes semblaient moins odieuses que celles des confédérés. Ils paraissaient dans leurs brigandages, exercer chez une nation ennemie le droit rigoureux de la

guerre. Leurs cruautés avaient pour prétexte la nécessité de contenir toute cette nation par la terreur. Quelques troupes de confédérés parvinrent cependant à se rendre redoutables. Il y eut, dans le courant du seul mois d'avril, treize combats dont cinq à leur avantage, six à l'avantage des Russes, et deux dont chaque parti s'attribua la victoire. Les Russes publièrent que dans ces treize combats, les confédérés avaient eu onze cents hommes tués, et deux mille prisonniers, et qu'eux au contraire n'avaient eu que trois hommes tués et vingt-neuf blessés. Mais en supposant cette relation exacte, il fallait y ajouter que dans la plupart de ces combats, les Polonais n'eurent à opposer à la mousqueterie des Russes et à leur artillerie, chargée à cartouche, que deux ou trois coups de fusil.

Parmi ceux de leurs chefs qui se distinguèrent le plus à cette époque, et dont quelques-uns parvinrent enfin, malgré tant d'obstacles, à faire espérer ou craindre la prochaine délivrance de leur patrie, on nommait avec honneur Sava, nom redouté depuis plusieurs générations parmi les brigands qui infestent la frontière d'Ukraine. C'était un officier

cosaque; et cette nation sans écrivains et sans histoire conservant encore l'usage des anciens peuples d'immortaliser ses héros par des romances et des chansons populaires, Sava et ses ancêtres par leurs victoires sur les Haydamacks, avaient donné plus d'un sujet à ces chants de triomphe. Les Polonais avaient depuis long-temps promis la noblesse à cette famille, mais les désordres du dernier règne et la rupture de toutes les diètes avaient empêché l'accomplissement de cette promesse; et tandis qu'à la faveur de ces mêmes désordres une foule de gens sans mérite et sans nom avaient usurpé la noblesse, ceux qui ne voulaient devoir cet honneur qu'à des titres légitimes, n'avaient eu aucune voie pour y parvenir; l'éclat même qu'avait acquis le courage de cette famille lui avait fermé tous les chemins obscurs et douteux. Sava, depuis le nouveau règne, toujours attaché au parti opprimé, n'avait pû réclamer les récompenses promises à ses ancêtres. Il voulait les mériter par lui-même en travaillant à rendre libres les citoyens dont il espérait devenir l'égal. Une troupe brave et nombreuse s'était attachée à sa fortune, et l'espèce d'avan-

tage qu'il se proposait d'acquérir, le garantissait de cette ambition insensée qui perdait tant de chefs de confédérations. Il joignait volontiers sa troupe à des troupes plus nombreuses ; il ne cherchait point à s'approprier tout succès et toute gloire. Il employait souvent son industrie et son audace à procurer des secours aux autres chefs. Il osa plus d'une fois venir jusque dans Varsovie chercher de l'argent et des recrues. Cette ville étant environnée de grandes forêts, il s'en approchait par le plus épais des bois, laissait sa troupe à quelques distances, entrait sous quelque déguisement, et faisait passer aux confédérés des recrues enrolées sous les yeux même de la cour et des Russes. Un dénombrement fait dans cette capitale en 1769, prouva que deux mille pères de famille avaient abandonné leurs femmes et leurs enfans pour se joindre aux confédérations.

Birzinski avait dans ce même temps plus de réputation encore. C'était un gentilhomme du palatinat de Siradie, d'une fortune médiocre, souple avec les grands, fanatique avec la multitude. Il portait toujours suspendue au cou une grande croix ; il la prenait en main pour ex-

horter la petite noblesse à tout sacrifier pour la religion; mais il n'était véritablement ni fanatique, ni citoyen; c'était l'émissaire d'un grand seigneur polonais attaché à la maison de Saxe, et qui, habitué depuis son enfance aux viles intrigues de la dernière cour, cherchait à former dans les confédérations un parti dont la vieille électrice de Saxe pût disposer. Il tâchait même de rendre ce Birzinski un des principaux chefs des confédérations; afin qu'elles ne reçussent d'impulsion que de cette princesse, il voulait réunir sous l'autorité de cet émissaire tous les autres maréchaux. Birzinski faisait par un lâche dévouement à ce protecteur, ce qu'il paraissait faire par zèle pour sa patrie. Ses troupes marchaient toujours en désordre; elles étaient souvent dispersées; mais ce faux enthousiasme qui lui tenait lieu d'éloquence, lui servait toujours à rassembler une nouvelle troupe, à prendre quelque autorité sur d'autres maréchaux, et il avait toute la dureté d'ame nécessaire pour mettre sans aucune pitié les villages à contribution, et laisser ses soldats s'enrichir de butin.

Mais celui dont le nom obscurcit bien-

tôt tous les autres, et qui devint une des plus sûres espérances de la nation, quand les fautes multipliées des Turcs ne permirent plus d'attendre leurs secours, ce fut le jeune Casimir Pulawski, toujours plein de ressources dans les revers, et d'activité dans les succès. Après cette fuite audacieuse sur la crête d'un rocher à pic et à travers l'armée russe, il se joignit à d'autres partis polonais, recueillit les débris de quelques confédérations battues, et tantôt par son adresse, tantôt par son courage, échappa enfin aux ennemis qui s'étaient attachés à le poursuivre. Dans une de ces poursuites, son arrière-garde ayant été vivement poussée, il entendit un officier russe demander à quelques prisonniers, où est Pulawski? Il se retourne et lui dit: « me voici, » en le jetant mort sur la place.

Toutefois par un malheur inséparable de cette anarchie, plusieurs confédérations instruites des soupçons répandus à dessein contre le vieux Pulawski, regardaient le fils comme doublement suspect. Quelques-unes même voulurent l'attaquer, ou lui enlever ses troupes; mais tous ses soldats lui étaient dévoués.

Sa vigilance ne laissait aucune occasion aux surprises; et cet homme intrépide et terrible dans les combats, à qui on reprochait d'aimer trop les périls, était partout ailleurs doux, facile, conciliant, et toujours au-dessus de tout ressentiment personnel. Après quelques entretiens avec ceux même dont les mauvais desseins auraient pu justement l'irriter, il les amenait à l'engagement réciproque de concerter dorénavant leurs opérations avec lui et de saisir toutes les occasions de se seconder mutuellement.

Les Russes qui n'hésitaient jamais, quelque fût leur petit nombre, à marcher au premier avis contre tout parti polonais, étaient plus retenus à son seul nom. Ils rassemblaient alors de plus grandes forces. Casimir, instruit de la terreur qu'il inspirait, prenait quelquefois à dessein le nom de quelque autre chef, afin que ses ennemis fussent moins précautionnés et marchassent à lui avec plus de négligence et moins d'avantage. Il s'avançait ainsi vers la petite ville de Sambor, sous un autre nom que le sien, lorsqu'on vint lui rendre compte qu'un parti polonais occupait cette ville et se préparait à s'y défendre. Sambor appar-

tenait au roi, et Casimir fit aussitôt des dispositions pour l'emporter de vive force. Il était loin de soupçonner qu'elle était occupée par la troupe de François Pulawski. Chacun des deux frères croyait son frère péri dans le double incendie de Zwaniek et d'Okopé. Un bruit vague de quelques avantages remportés par les partis que l'un et l'autre commandaient, était la seule nouvelle qu'ils eussent eu l'un de l'autre. Mais les émissaires envoyés mutuellement pour s'éclaircir de ces bruits, n'étaient point revenus ; et chacun d'eux donnait des larmes à la mort de son frère. En avançant vers les murs de Sambor, on aperçut avec surprise sur les remparts de cette ville, quelques drapeaux portant des marques de deuil. On crut voir un nombre de turbans ; et dans un détachement qui sortit de la ville et s'approcha avec beaucoup de bravoure, on distingua une compagnie turque. En effet, quelques soldats de cette nation s'étaient attachés à la fortune de François Pulawski. Nous avons raconté comment ce jeune polonais s'était retiré de Zwanick sous le canon de Choczim. Il n'avait pas tardé à rentrer en Pologne. Non-seulement les mêmes vo-

lontaires turcs qui s'étaient joints à lui quand pour la première fois il était revenu de cette ville, avaient continué de le suivre; mais leur troupe s'était d'abord augmentée jusqu'au nombre de quatre cents. Ces barbares incendiaient les villages, en massacraient les habitans pour leur enlever la tête, s'en retournaient ensuite par troupes plus ou moins nombreuses, emmenaient en captivité les femmes et les enfans, et se pressaient d'aller vendre pour des têtes de Russes, au commandant de Choczim, celles de ces malheureux paysans. S'ils traversaient des villages déserts, ils déterraient dans les cimetières les corps fraîchement enterrés pour en couper les têtes, et chargés de cet horrible butin, ils retournaient de même à Choczim pour se les faire payer. François se débarrassa aussitôt qu'il le put d'une escorte si barbare; il en garda seulement cent cinquante plus sages et plus humains. Mais après un combat avantageux contre un parti russe, sous les murs de la petite ville de Coty, la plupart de ceux-ci le quittèrent encore pour reporter au bacha de Choczim de vraies têtes de Russes. Quarante seulement étaient restés avec lui. Il était enfin parvenu après

quelques occasions périlleuses, dans la province où l'armée russe venait de rentrer, à s'éloigner de cette armée, et s'était rendu maître de cette petite ville de Sambor. A peine un léger combat se fut-il engagé entre les troupes avancées des deux partis, que les uns et les autres se reconnaissant mutuellement, firent cesser le feu avec une égale précipitation et coururent se mêler et s'embrasser. François apprit alors à Casimir la triste destinée de leur père, mort dans la prison où les nouveaux chefs des confédérés de Barr l'avaient enfermé. Il ajouta qu'on ignorait le genre de cette mort, et que leurs amis parmi les confédérés en prenaient occasion de noircir de la manière la plus cruelle la réputation du comte Potocki. Mais tous deux dans ce même entretien, s'accordèrent à penser que la plus noble manière de justifier la mémoire de leur père, c'était d'achever son entreprise. Le plus sublime effort d'une vertu qu'ils avaient apprise de lui, celle du sacrifice des ressentimens personnels à la cause publique, fut de suspendre toute vengeance de sa mort. Chacun d'eux répondit constamment à tous ceux qui s'efforcèrent de le soulever contre les nouveaux

chefs des confédérés. « Le temps viendra « où on rendra justice à mon père; au« jourd'hui c'est uniquement à la déli« vrance de la patrie qu'il faut songer ».

Après avoir pris de concert une résolution si vertueuse et comparable à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus beaux exemples, tous deux pensèrent également que ce qu'ils pouvaient alors entreprendre de plus important et de plus décisif, c'était d'achever de confédérer entièrement toutes les provinces de la république. Leur opinion qu'ils avaient prise d'après les sentimens et la conduite de leur père, mais qui se trouvait opposée aux sentimens et à la conduite de l'évêque de Kaminiek, était que cette grande opération ne pouvait se faire que les armes à la main et au prix du sang des Polonais et de leurs ennemis. Et nous verrons bientôt, malgré la contrariété de ces deux opinions, que toutes deux tendant au même but, produisirent enfin, par des efforts divers, le succès de cette difficile entreprise. Ce que les jeunes Pulawski concertèrent alors, contribua surtout à ce succès. Ces deux frères méditant une marche longue, difficile et périlleuse, engagèrent tous leurs officiers à se séparer

des nombreux équipages qui suivaient leur petite troupe. Ils composèrent un détachement des hommes les plus faibles, de ceux dont la santé avait quelque altération, et donnèrent au commandant un billet cacheté qu'il ne devait ouvrir qu'à une grande distance de leur camp. Ce billet contenait l'ordre de conduire par des routes détournées et qu'il indiquait, tous les équipages en Hongrie.

Ils longèrent ensuite, au nombre de six cents hommes, une forêt d'une immense étendue, et bien assurés, par toutes les précautions qu'ils avaient prises, que leur marche n'avait pu être ni épiée, ni trahie, et qu'ils pouvaient gagner beaucoup d'avance sur les Russes, ils se jetèrent dans l'épaisseur des bois, les traversèrent par des routes inconnues, et entrèrent en Lithuanie dans les premiers jours de juin.

Il faut d'abord exposer l'état de cette vaste province et la situation particulière des grands et de la noblesse qui l'habitaient. Depuis qu'une nombreuse partie de la noblesse lithuanienne rassemblée auprès du prince Radziwil et surprise par les Russes dans la forteresse de Niezwitz, s'était vue forcée d'abjurer toute

confédération, s'était dispersée dans ses terres, et que cette forteresse, la plus considérable, ou plutôt la seule du pays, était demeurée au pouvoir des Russes, un calme profond paraissait régner dans cette province. Quelques gentilshommes connus pour les plus entreprenans, avaient été enlevés la nuit, après que sur la foi de cette capitulation chacun se fut retiré sur ses terres. D'autres avaient fui. Les Lithuaniens, par cette perfidie de leurs ennemis, se croyaient déliés d'un serment arraché par la force, violé par ceux qui en avaient dicté les conditions, et nul en soi, puisque son exécution eût entraîné l'esclavage de leur patrie. Ceux qui avaient fui, avaient publié du milieu des forêts une protestation éloquente. Ils disaient dans ce manifeste, « que plus de vingt mille citoyens, ou « massacrés ou détenus dans les fers de-« puis le commencement des troubles, « s'écriaient du sein de leur captivité « et du fond même de leurs tombeaux: « non, nous n'avons pas consenti aux « lois que la tyrannie s'efforce de nous « imposer ». Mais les Lithuaniens dépourvus de tout moyen de s'armer et sans occasion de se réunir, dans un pays

entouré en partie par les provinces de la domination russe, attendaient que les événemens de la guerre leur procurassent ces moyens et cette occasion.

Radziwil, après la saisie de sa forteresse et l'enlèvement de ses troupes, s'était retiré dans un château qui n'était véritablement qu'une maison de plaisance. Il y avait rassemblé près de six cents hommes sous le prétexte de sa garde. Mais sa résolution était prise de les employer au service des confédérations, aussitôt qu'il le pourrait sans témérité.

En avançant dans la Lithuanie, et vers les limites qui séparent ce grand duché de la Pologne proprement dite, le château de Bialistok, où résidait le grand général Branicki, par sa position au centre du royaume et par la singularité des conjonctures, servait à la correspondance secrète de tous les partis. D'un côté la vénération publique pour le grand général si long-temps le conseil, le protecteur, le chef de tous les bons citoyens, et que la dernière vieillesse empêchait seule aujourd'hui de marcher à leur tête; d'un autre côté une juste considération pour la grande générale son épouse, sœur et amie du roi, mais pleine de douceur

et d'humanité, et qui ne donnait à ce prince que les plus sages conseils, rassemblaient autour d'eux les esprits les plus opposés. Les deux époux ne prenant l'un et l'autre que ce qu'il y avait de vertueux dans les sentimens qui les désunissaient, leur tranquillité intérieure n'était point troublée, leur réserve était imitée par la foule de noblesse qui se rendait de toutes parts dans leur résidence; et par un exemple rare dans les dissensions civiles, cette petite cour était paisible au-dedans par les égards mutuels; et dans un pays qui fut bientôt couvert de sang et de ruines, toujours également respectée de tous les partis, elle seule parut toujours en paix. Branicki cependant employait toute sa fortune à secourir cette multitude de citoyens dont les terres avaient été dévastées. Désarmé lui-même par la vieillesse et n'ayant plus aucun parent de son nom, il avait mis les armes aux mains du comte Potocki, mari d'une de ses nièces, l'un des chefs de la confédération de Barr. Il avait appelé auprès de lui un jeune prince Sapiéha, mari de son autre nièce, et il attendait avec impatience le moment où ce jeune prince céderait à un

pareil sentiment et ambitionnerait d'être l'un des chefs de la confédération de Lithuanie.

En avançant encore dans cette province, et vers les frontières de la Prusse, vivait dans une petite terre et dans une médiocre fortune, un homme de la plus grande naissance, du mérite le plus distingué, le comte Pac, désigné depuis long-temps, par le vœu unanime, pour maréchal-général de la confédération de Lithuanie, aussitôt qu'elle pourrait se former. Il ne s'était exercé que dans les emplois civils. Ses vertus y avaient brillé avec autant d'éclat que ses lumières. Retiré aujourd'hui sur ses terres, la sagesse de sa conduite l'avait dérobé jusque-là à la vigilance des oppresseurs de son pays : l'étude des plus grands modèles de l'antiquité consolait son esprit, affermissait son ame. Il méditait ces difficiles questions, agitées dans les anciennes républiques, et proposées par les anciens sages : « Si tout est permis contre les tyrans ; si un bon citoyen, pendant ces temps de troubles, et quand il voit peu d'espérance de succès, a droit de se tenir dans quelque lieu écarté ; si, pour sauver son pays op-

« primé, on peut employer des moyens « qui l'exposent évidemment à sa ruine; « si, pour chasser de son pays des trou- « pes étrangères qui servent la tyrannie, « on peut appeler d'autres troupes étran- « gères qui commettront d'affreux dé- « sordres. » Et il se déterminait sur toutes ces questions, comme l'eussent fait les plus sévères des anciens sages.

Les Russes n'avaient alors que cinq cents hommes répartis dans les postes les plus importans de cette grande province. Mais elle était perpétuellement traversée par les régimens qui allaient de Russie joindre leur armée; et ils avaient jeté la terreur dans ce pays, en laissant entrevoir qu'au premier mouvement ils auraient recours à cet exécrable moyen du soulèvement général des esclaves contre leurs maîtres, employé l'année dernière avec un si horrible succès. Dans d'autres provinces, les paysans lithuaniens étant comme ceux de Podolie et d'Ukraine, de la religion russe, paraissaient accessibles aux mêmes séductions. Des écrits séditieux étaient les avant-coureurs de cette effrayante catastrophe. Des placards avaient été affichés aux portes des églises, dans lesquels on invitait ces paysans à

ne point négliger l'occasion de s'affranchir. Ainsi, la crainte des calamités que venaient d'éprouver ces deux provinces, et d'un massacre général de toutes les familles nobles, avait saisi tous les esprits, et retenait les gentilshommes dans leurs châteaux, occupés à contenir leurs esclaves.

Quelques troupes en petit nombre, et formant l'armée particulière de ce grand duché, étaient dispersées dans leurs différens quartiers, sans solde, sans recrues; et par les lois établies sous le nouveau règne, elles étaient aux ordres du conseil de guerre qui résidait à Varsovie, et qui était au pouvoir des Russes. Une partie de cette armée avait été mise par ces mêmes lois sous le pouvoir immédiat du roi; et ce prince observant aujourd'hui une espèce de neutralité entre sa nation et les Russes, l'employait uniquement à garder les terres de son domaine.

Telle était la situation de cette grande province, quand les deux Pulawski y parurent. Les hulans lithuaniens, troupes composées de Tartares mahométans, habituées depuis plusieurs siècles en Lithuanie, et qui, en toute occasion, ont

bien servi la république, vinrent aussitôt les joindre au nombre de trois cents, les uns volontairement, les autres d'après une sommation. Les deux frères s'avancèrent vers Bress, capitale du premier Palatinat. Ils entraient dans les châteaux sur leur route, afin de persuader aux vieillards et aux mères de laisser leurs fils prendre parti dans la confédération, et de leur donner, malgré cette crainte générale du soulèvement des esclaves, quelques-uns des soldats employés à la garde des familles.

Des lettres écrites de toutes parts avaient rendu ces deux frères suspects dans toute la province, et empêchèrent Radziwil de leur confier ses troupes. On faisait valoir contre eux non-seulement les mêmes soupçons répandus contre leur père, mais le ressentiment qu'on leur supposait du traitement rigoureux que celui-ci avait éprouvé. On les représentait comme des hommes vendus aux Russes, et qui ne portaient en apparence les armes contre eux, que pour les servir plus sûrement. La présence de ces deux jeunes confédérés et leurs actions eurent bientôt dissipé presque tous ces nuages. Casimir s'avança à la tête des troupes,

afin de protéger et de couvrir les opérations de son frère. Il se chargeait seul de tous les soins de la guerre, et laissait à celui-ci tout le soin des négociations. Celui-ci en effet, par son esprit, sa fermeté et sa franchise mêlée de douceur, persuadait ceux qui d'abord lui paraissaient le plus opposés. Une première confédération se forma à Bress, de la manière la plus solennelle, en présence du palatin de la province et des principaux officiers du Palatinat. François s'était procuré des connaissances exactes sur les dispositions des gentilshommes les plus distingués. Il écrivit au jeune prince Sapiéha, dans le château de Bialistok. Il lui manda « que la voix publique le « lui avait annoncé comme un bon ci- « toyen, et que le temps était venu de « prouver ses sentimens ».

Sapiéha, conduit par sa jeune épouse, et cette lettre à la main, alla trouver le grand-général, qui, dans un transport mêlé de douleur et de joie, le serra dans ses bras, regretta, en versant des pleurs, que le poids de ses longues années lui ravît à lui-même l'honneur de délivrer son pays; se félicita de ce que du moins les deux seuls héritiers de sa fortune

étaient dignes, par leurs sentimens, du choix qu'il avait fait d'eux ; et il acheva ainsi de déterminer ce jeune prince. Mais Sapiéha n'avait eu jusqu'alors aucune occasion de se faire connaître. Tout ce qu'on présumait de lui était dû au soin perpétuel que prenait sa jeune épouse de l'annoncer et de le faire valoir. Il ne manquait ni de résolution, ni de courage. Ses sentimens ne le rendaient point indigne de son nom ; mais élevé dans la mollesse, dès qu'il fut abandonné à son propre caractère, il se trouva au-dessous du rôle qu'il avait entrepris. L'auteur de cette histoire s'entretenant, quelques années après, avec Sapiéha lui-même, des combats qui suivirent, reconnut avec le dernier étonnement, que ce qui avait le plus frappé ce jeune prince, était « que les « Russes étaient venus attaquer, dès la « pointe du jour, et toute la terre étant « encore couverte d'une rosée fraîche ». Telle était l'horrible mollesse dans laquelle avait été élevée presque toute la génération actuelle des grands seigneurs polonais. En un mot, le grand-général Branicki eut bientôt regret à un choix que lui-même avait cru devoir favoriser.

Sapiéha s'étant rendu sur ses terres,

François Pulawski lui envoya cent vingt hommes tout armés et tout équipés, pour être entièrement à ses ordres. Sapiéha y joignit trente gentilshommes qui lui étaient attachés, et cinquante hussards qu'il avait à sa solde. Sous cet appui, la noblesse d'un district voisin s'étant assemblée, il en fut élu maréchal.

Les Russes accoururent de toutes parts en Lithuanie. Une première troupe de mille hommes vint attaquer Casimir dans le poste qu'il avait choisi, en avant de la ville de Bress. Son frère eut le temps de l'y joindre. Mais celui-ci, dont l'habileté conduisait toutes les négociations, laissait entièrement à Casimir le commandement militaire, et obéissait modestement dans un combat à tous les ordres qu'il en recevait. Casimir força les ennemis d'abandonner le champ de bataille, après leur avoir tué deux cents hommes. Il poursuivit le gros de leur troupe, les atteignit dans une petite plaine environnée de bois, et leur montrant par des trouées beaucoup de têtes de troupes et plus de monde qu'il n'en avait, il les somma de mettre bas les armes. Ils s'engagèrent à ne plus servir contre les confédérés, et à retourner

en Russie par le plus court chemin.

Le bruit de cette victoire, en promettant un appui aux Lithuaniens, les encouragea à former les confédérations particulières de tous les districts. La troupe des Pulawski, grossie de toutes celles des confédérations, forma bientôt une petite armée. On marcha vers Slonim, dans l'intention de pénétrer jusque dans la capitale de la Lithuanie, afin d'y former la confédération générale de tout le grand-duché. Mais un corps nombreux de Russes arriva près de Slonim, aussitôt que les Polonais. Ce même détachement qui avait capitulé, violant toute foi publique, s'était joint à d'autres détachemens, et ils venaient ensemble fermer ce passage aux confédérés.

Pulawski plaça ses troupes entre des marais, des rivières et des bois. Les Russes parurent à la pointe du jour. Les Polonais connaissaient tous les gués, et présentant au-delà des marais leur cavalerie tartare qui se replia à l'approche de la cavalerie russe, celle-ci la suivit avec vivacité, tomba dans les marais, et la plupart y périrent.

Casimir voulait aussitôt attaquer l'infanterie, et ensuite marcher rapidement

aux différens corps qui accouraient dans cette province, pour les attaquer avant qu'ils eussent pu se réunir. Mais tous les autres chefs lui représentèrent, « qu'il « fallait suivre le plan général secrète- « ment adopté dans toutes les provinces, « attendre que l'approche de la grande « armée turque eût forcé les Russes de « quitter les postes qu'ils occupaient, « et d'en retirer leurs détachemens, pour « couvrir leurs propres frontières; qu'on « devait jusque-là s'occuper uniquement « à former les confédérations, ne ras- « sembler de forces que pour protéger « et assurer les assemblées où la noblesse « nommait ses députés, et se disperser « ensuite; que l'excellence de l'infan- « terie russe contre des troupes peu aguer- « ries rendait le sort des combats encore « trop incertain, pour y exposer la des- « tinée de toute la république, et qu'il « ne fallait les risquer qu'aux dernières « extrémités ».

On se détourna donc pour s'enfoncer vers le nord de la Lithuanie; mais les Russes renforcés de tous leurs détachemens prirent aussitôt la même route. Cette infatigable infanterie, suivant sans relâche la cavalerie lithuanienne, appesantie par

la quantité d'équipages que le manque d'asile obligeait de traîner après soi, il y avait chaque jour quelque nouvel engagement ; et quoique Casimir se fît joindre par les troupes domestiques de tous les châteaux où il passait, et qu'il eût à ses ordres près de quatre mille hommes, il reconnut bientôt que ces troupes en effet étaient trop peu aguerries. Il regardait comme un bonheur d'échapper par ses manœuvres à cette poursuite obstinée de trois mille Russes, et de les arrêter à propos, en ne présentant au combat que ses meilleures troupes. On parvint dans les bois d'Augustof, non loin des frontières de Prusse, par des routes si détournées, qu'on échappa entièrement à cette poursuite ; et les Lithuaniens y procédèrent tranquillement aux élections qu'ils avaient à faire.

Cependant ceux qui avaient tâché de rendre les Pulawski suspects, et empêché Radziwil de leur confier ses troupes, voulurent profiter de ce mouvement général excité en Lithuanie, et donner à un homme plus dépendant et plus soumis l'honneur du succès. Ils mandèrent à Radziwil de confier ses troupes à Birzinski, ce faux enthousiaste que nous avons déjà fait

connaître, et que les partisans de la maison de Saxe voulaient rendre le chef suprême des confédérations. Celui-ci accourut, se présenta en forces devant le château que Radziwil occupait. Le prince, feignant d'être abandonné par ses troupes, lui livra six cents hommes déjà un peu exercés, six pièces de canon et quelques chariots de munitions. Radziwil craignit toutefois d'être soupçonné par les Russes de cette collusion, et d'être enlevé pour la Sibérie.

Il partit aussitôt par les routes les plus détournées, gagna la frontière, et se rendit en droiture à Teschen, où se tenait, sans aucun secours d'aucune puissance, le conseil général des confédérations. Ce conseil était composé de citoyens nés la plupart dans l'opulence, mais dont les terres avaient été ruinées en vengeance de la résolution qu'ils avaient prise. Radziwil y fit parvenir ce qui lui restait des trésors amassés par ses ancêtres, consacra à secourir ces généreux citoyens toutes ces richesses accumulées pendant tant de siècles. Toujours conduit par les intentions les plus droites, par les sentimens les plus élevés, mais destiné par une suite de son peu de lumières et de tous les vices

de son éducation à être un des plus funestes instrumens des malheurs de son pays ; dans les efforts même qu'il fit à trois reprises pour défendre ses concitoyens, il eut toujours l'infortune de lever des troupes pour recruter les armées ennemies.

En effet, l'imprudent auquel il avait confié cette nouvelle levée de six cents hommes, s'avança sans aucune précaution en Lithuanie, s'engagea au milieu de tous les détachemens russes, combattit avec courage, mais fut enfin mis en déroute. Une partie de ses troupes éparses après le combat, fut surprise la nuit dans les villages, et égorgée par les Russes ; une autre partie prit service avec eux, et quelques-uns seulement conduits par un habile officier, nommé Schutz, parvinrent à se réunir, et formèrent une des meilleures troupes que la confédération ait eue à son service. D'un autre côté, les desseins des Pulawski n'étaient point conformes aux résolutions des autres chefs. Ces deux jeunes confédérés ne soutenaient leur considération et leur parti que par la guerre. Ils persistaient à penser que la Pologne ne pouvait être délivrée que par ses propres armes. C'é-

tait uniquement par déférence pour l'avis général qu'ils avaient conduit les confédérés lithuaniens dans un lieu éloigné de tous les détachemens russes, et ils ne songèrent plus qu'à quitter cette province. Un respect pour des lois longtemps utiles, mais qui dans les conjonctures actuelles furent peut-être un obstacle à la délivrance de la Pologne, contribua encore à cette séparation. Les Pulawski n'étant point lithuaniens, ne pouvaient être revêtus d'aucune dignité, d'aucun commandement dans cette province. Les vieillards soutenaient que les lithuaniens devaient combattre seuls dans leur pays, ou avoir sous leurs ordres les troupes polonaises. On se sépara donc. Sapiéha devint chef de cette petite armée; il la conduisit vers les terres du comte Pac, et ce fut du moins une obligation que lui eut sa patrie, d'avoir employé les forces qu'elle lui confiait à faciliter l'élection de cet illustre citoyen, pour maréchal de toutes les confédérations de cette province. Les lithuaniens, sans autre projet que de former leur confédération générale, s'aperçurent bientôt qu'ils étaient cotoyés par mille Russes, et que d'autres corps cherchaient à les

environner. Ils se pressèrent de conclure cette confédération, et d'en rédiger tous les actes, dans un bois voisin des frontières prussiennes. On élut tous les représentans de la Lithuanie qui devaient aller joindre à Teschen les représentans du reste de la Pologne. Ces opérations faites, et les nouveaux chefs étant revêtus de tous les pouvoirs de leur province, la noblesse et les troupes se dispersèrent. Quelques soldats et même quelques gentilshommes tombèrent entre les mains des Russes ; d'autres qui avaient cherché asile sur les frontières du roi de Prusse furent enrôlés dans ses troupes.

Les deux Pulawski avaient près de trois cents lieues à faire pour aller rejoindre leurs équipages sur les frontières de Hongrie. Six cents hommes étaient encore sous leur commandement. Plusieurs détachemens russes avaient eu ordre de s'attacher uniquement à les poursuivre. Une considération particulière, à laquelle Casimir s'est toujours reproché d'avoir cédé, l'engagea à traverser un pays de plaines. Il voulait conduire vers Ulodova un homme dont le grand nom pouvait servir aux confédérations. Cet intérêt politique l'emporta sur des vues

plus militaires, et l'empêcha de prendre une route entre des rivières, des marais et des bois, qui eût favorisé son évasion. Dans le pays ouvert où il se hasarda par cette faute que lui-même avouait dans la suite avec une généreuse franchise, il fut attaqué par trois détachemens réunis. Les Polonais firent retraite quelque temps. Casimir conduisait l'arrière-garde. Son frère avait gagné beaucoup d'avance. La troupe de Casimir vivement poursuivie, fut dispersée et se jeta en déroute par des chemins détournés. François Pulawski reçut la fausse nouvelle que son frère était prisonnier. Il revint précipitamment sur ses pas pour le dégager, et se jeta sur les Russes avec fureur. Sa troupe fut renversée, lui-même disparut. On ignore quelle fut sa destinée. On sait seulement que les Russes, peu de jours après, mirent en vente dans une ville voisine, ses habits déchirés et sanglans.

Casimir se sauva avec dix hommes, vers les frontières de Hongrie, à l'endroit où ses équipages avaient eu ordre de se rendre. Il restait seul de cinq parens du même nom, qui, depuis un an, avaient pris les armes pour la délivrance

de leur patrie. Leur père était mort dans les fers, un jeune frère était prisonnier en Russie. Un autre parent avait été tué dans un des combats livrés en Lithuanie; François venait de se sacrifier pour le salut de son frère. Tous deux dans cette course, en Lithuanie, avaient fait en six semaines plus de cinq cents lieues, livré cinq grands combats, et contribué à former toutes les confédérations du grand duché. Casimir ne resta pas long-temps caché dans son asile ; nous le verrons bientôt en sortir avec éclat, et se rendre de jour en jour plus redoutable.

Trois cent mille Turcs étaient alors en pleine marche vers la Moldavie ; et nous ne pouvons mieux commencer le récit des grands événemens qui vont suivre, qu'en jetant un coup-d'œil sur cette marche même et sur cette armée. Les principaux corps étaient sortis de Constantinople le 9 avril, avec la pompe, les cérémonies et le désordre accoutumés. Tous les artisans de cette capitale, rangés en soixante et dix classes, précédaient les troupes, chaque communauté suivie d'un simulacre de sa profession, de derviches en prières, et de bouffons en masque ; institution qui tient à l'origine

même de cet empire, uniquement fondé par la guerre, dont le camp était autrefois la seule capitale, et où le départ d'une armée était une émigration générale, mêlée de réjouissances publiques et de cérémonies religieuses. Une foule de dévotes, la tête couverte de leur voile, distribuaient pieusement aux soldats des mouchoirs et des pièces de monnaies, en leur recommandant la gloire de leur prophète. L'étendard de Mahomet, reçu au sérail par le grand-visir, des mains du sultan, et confié au chef des spahis, était environné de la foule des émirs, répétant à haute voix des imprécations contre les infidèles : et ces imprécations furent écoutées par la populace, avec tant de fanatisme, que tout ce qui se trouva de Juifs et de Chrétiens dans les rues, payèrent de leur vie leur indiscrète curiosité.

Les ministres de tous les départemens marchaient à la suite du visir, et devaient, selon les anciennes coutumes, transporter réellement à l'armée toute l'administration de l'empire. Un sultan qui ne conduit pas ses armées, semble déposer l'autorité toute entière, et ne conserve plus auprès de sa personne que

des vice-ministres pour l'expédition des affaires courantes.

Les officiers de tout grade, dans la pleine confiance qu'ils marchaient à des victoires, et que la vente des esclaves les dédommagerait des frais de la guerre, avaient fait travailler à de superbes tentes tissues de soie et d'or.

Toutes les routes qui conduisaient à l'armée, étaient couvertes de troupes de volontaires qui, partout sur leur passage, pillaient les villes, brûlaient les villages, dévastaient les campagnes, massacraient les grecs : et par ces effroyables désordres, toutes ces troupes se privaient partout des ressources de chaque pays, et du service des paysans.

Les janissaires étaient plutôt rassemblés en cohue que formés en troupe militaire. Aucun d'eux, depuis trente ans que durait la paix, n'avait manié aucune arme ; les patrouilles dans les villes se faisant toujours le bâton à la main, et les parades n'étant qu'un simple dénombrement pour la distribution de la paie. Mais ce qui mérite encore plus d'être observé, ce corps n'avait plus rien de sa constitution primitive. On sait que les janissaires, nom composé des deux

mots *yeni tchery*, qui signifient *nouvelle milice*, ne furent d'abord et dans leur première origine, avant la conquête des provinces grecques, qu'un ramas de jeunes esclaves chrétiens enlevés dans ces provinces, et enrégimentés sous la plus rigoureuse discipline. Après l'établissement des Turcs en Europe, cette nouvelle milice devenue la principale force de l'empire, fut annuellement recrutée d'enfans que les chrétiens livraient en tribut, et qui bientôt n'avaient plus d'autre famille, d'autre patrie, d'autre loi que le camp, l'obéissance et la guerre. Vers la fin du siècle dernier, la nécessité de réparer promptement les pertes énormes que ce corps avait souffert, força de le recruter à la hâte parmi les Turcs, et peu à peu cette méthode a prévalu. Différens prétextes d'utilité publique, tirés la plupart de ce que la population diminuait parmi la nation conquise, la seule assujétie au tribut en argent et adonnée aux travaux de l'agriculture, ont maintenu cette grande altération dans la constitution de cette troupe célèbre. Mais depuis ce temps, tout y a dégénéré. Dès-lors le célibat, la simplicité de l'habillement, l'habitude

des grands travaux et d'un violent exercice, la résidence dans les casernes, l'éloignement de toute autre profession que celle des armes, tant d'autres sages réglemens qui avaient rendu ce corps si propre à la guerre, et qui en avaient fait pendant trois siècles une des meilleures infanteries qu'il y ait jamais eu chez les nations les plus belliqueuses, ont cessé d'être observés. Si on voulait comparer les anciennes mœurs des janissaires avec leurs mœurs actuelles, un seul exemple suffirait. L'usage de leur donner d'avance en un jour le prêt de plusieurs mois, fut sans inconvénient pendant trois cents années, parce que la sévérité de leur discipline y maintenait avec toutes les autres vertus d'un soldat, celle d'une exacte économie. Ce même usage aujourd'hui conservé, accroît leur dégénération, parce que, payés en un seul jour pour plusieurs mois, ils se plongent à cette époque dans tous les excès de la débauche, et restent ensuite dans tous les embarras de la misère et des dettes. D'autres causes accroissent encore cette dégénération. Leurs priviléges consacrés par la religion ne pouvant être violés, leur nombre dans cha-

que compagnie n'étant point fixé, leurs officiers, pour s'approprier la solde des absens, accordant tous les congés qu'on leur demande, des gens de tout état s'y font inscrire à l'envi, et quelques-uns même à force d'argent, afin de profiter des priviléges, sans être astreints à aucun service. Le nom de janissaires s'est donc multiplié et répandu dans toutes les provinces; mais ce ne sont partout que des hommes oisifs, ou distraits de la vie militaire et de la discipline par des occupations sédentaires, quoique le gouvernement ait cru nécessaire de leur donner des chefs dans chaque district. Les sultans eux-mêmes ont favorisé les commencemens de cette révolution; et afin d'affaiblir un corps dont ils redoutaient les mécontentemens et les séditions, ils ont ruiné, et pour ainsi dire fait écrouler, ce principal appui de leur empire.

Un autre ramas non moins vil composait encore cette armée. C'étaient des levées nouvelles, conduites par des centeniers, et enrôlées uniquement pour cette campagne. Le sultan, afin d'avoir un plus grand nombre de troupes, avait préféré ce moyen à celui d'une augmentation dans chaque compagnie de janis-

saires, parce que les priviléges de ceux-ci les mettent à l'abri des réformes quand le retour de la paix rend ce grand nombre de troupes inutile. Mais chacun de ces nouveaux soldats, ramassés parmi la populace des capitales, avait reçu à la fois le salaire de toute la campagne; cette somme dissipée par la débauche n'avait pu être remplacée que par le vol et l'assassinat. La plupart désertaient pour venir sous un autre nom, recevoir le prix d'un nouvel engagement, et revenaient à l'armée en recommençant sur leur route les mêmes brigandages. Cette troupe était grossie par un autre ramas d'hommes qui se donnaient eux-mêmes le nom de gens sans aveu, espèce de volontaires attirés par la soif du butin ou par le fanatisme de leur religion, et dont les uns se dévouant au martyre, les autres n'ayant d'objet que le pillage, portent toujours l'indiscipline dans les armées turques, ne consultent que leur aveugle témérité ou l'inspiration de leur fanatisme, marchent à l'ennemi sans aucun ordre du général, vont éprouver, à ce qu'ils croient, si le moment que la destinée doit avoir marqué pour la victoire est enfin venu, et fuient à la moindre résistance, ou, le

sabre en main, se font écraser sous le feu des batteries ennemies.

Chaque pacha avait encore à sa suite les troupes particulières de sa maison, sans aucune liaison avec le reste de l'armée ; autre genre de soldats indisciplinables, et qui sous l'abri d'une protection puissante donnaient par-tout l'exemple du désordre.

Toutes ces troupes différentes, tant les volontaires que les nouvelles milices, et les janissaires eux-mêmes, étaient armés à leurs frais et à leur gré ; un très-petit nombre s'était pourvu de baïonnettes, arme si terrible qu'on ne peut lui résister qu'en l'opposant à elle-même. Les calibres des fusils n'étaient point uniformes ; en un mot, il régnait une telle diversité dans la manière dont chaque troupe et même chaque soldat était armé, que des moyens si différens ne pouvant produire les mêmes effets, il était impossible qu'il se formât le moindre ensemble dans leur manière de combattre.

Les spahis seuls paraissaient dignes de leur ancienne réputation ; mais quelle que fût au premier coup-d'œil la légèreté et même la grâce de ces troupes brillantes, et l'adresse de chacun de ses

cavaliers fréquemment exercés dans des espèces de tournois et de jeux militaires, aucun d'eux n'était ployé au mouvement et à l'ensemble de l'escadron, aucun de leurs chevaux n'était formé aux différens bruits de guerre.

L'artillerie, si perfectionnée chez les nations chrétiennes, et dont le service est devenu parmi nous si facile et même si sûr, consistait en des masses informes de métal qui écrasaient de lourds affûts, dont la pesanteur et la grossièreté nuisaient à leur service et n'ajoutaient rien à leur force; aucun des canonniers qui la suivaient ne savait les moindres règles de cet art. Les bombardiers formant un corps séparé ainsi que les mineurs, n'avaient pas la plus légère notion du travail auquel ils étaient destinés.

L'armée partait chaque soir au coucher du soleil, et marchait toute la nuit jusqu'au lieu indiqué, sans aucune sorte de précaution pour les routes, sans aucun ordre pour les équipages. Le camp se dressait avec une horrible confusion, chacun se plaçant au hasard. Toutes les querelles qui naissaient des embarras inévitables dans cette innombrable cohue, se vidaient à coups de sabres et

de pistolets; et le gouvernement ne fournissant point les cartouches et ne croyant pas avoir droit d'en empêcher l'inutile consommation, on entendait de perpétuelles et confuses décharges dans les marches et dans le camp.

C'était à ce point de désordre, d'indiscipline, d'ignorance de tout art militaire, qu'était parvenue une nation célèbre par ses conquêtes, qui fut pendant trois siècles la terreur de la chrétienté, et dont l'industrie excitée autrefois par un continuel usage des armes a perfectionné les plus difficiles parties de cet art, la défense des places qu'ils ont changée toute entière en donnant à l'Europe le premier modèle des bastions, et leur attaque, qu'ils ont rendue plus méthodique et plus sûre par l'invention des parallèles dans les tranchées. Cette armée fut jointe dans sa marche par un nombreux corps de Tartares; et plus de cent mille hommes de cette nation qui, depuis son assujétissement aux empereurs turcs, servaient de cavalerie légère aux armées ottomanes, devaient successivement s'y joindre. Les Tartares campaient toujours à quelque distance du camp des Turcs, et faisaient tou-

jours leurs opérations à leur manière et séparément. Cette nation formidable à ses ennemis, soumise à ses chefs, et qui dans sa fidélité à l'Alcoran, ne méprise ni ne hait les nations chrétiennes, était bien moins dégénérée que les Turcs. Mais son adresse dans l'usage des flèches, l'incroyable vîtesse de leurs chevaux, leur manière de combattre si célèbre dans l'histoire des anciens peuples, et qui a suffi pour défaire les plus florissantes armées romaines, est bien moins à craindre depuis que la double invention des armes à feu et de la baïonnette a mis entre les mains des troupes régulières une arme qui sert en même temps à combattre de près et de loin. Leur pauvreté, leur habitude de passer leur vie sous des tentes et d'errer dans les déserts pour y trouver de nouveaux pâturages, leur a conservé des tempéramens durs, robustes et infatigables. Mais cette longue paix qui n'avait point amolli leurs mœurs, leur avait ôté toute l'habitude des périls. Ils étaient commandés par leur nouveau kan; les anciens usages n'obligeaient point le souverain des Tartares à marcher dans une armée qui n'était point commandée par

le souverain des Turcs. Mais une guerre contre l'empire de Russie, sollicitée depuis trente ans par tous les princes qui s'étaient succédés sur le trône de Tartarie, paraissait leur être personnelle; et celui-ci ne s'était point renfermé dans la vanité du cérémonial. Mais c'était un prince sans expérience, peu connu de ses sujets, qui avait presque toujours vécu dans ses maisons de plaisance près de Constantinople, et qui avait été choisi comme devant être facilement maintenu dans une entière soumission.

Un marchand circassien, nouvellement devenu grand-visir, conduisait toute cette armée, et devait à son esprit son élévation récente. Mehemet Emin, c'était son nom, avait suivi les caravannes à Suez et sur les bords de la mer rouge, comme facteur de son père pour le commerce des soieries. Ce commerce l'avait amené depuis neuf ans à Constantinople, où pendant deux années, il avait vendu des étoffes. Un secrétaire d'état amusé par l'esprit de ce négociant, lui avait donné un emploi dans les bureaux, où il était devenu en peu de mois premier commis et ensuite reys-effendi, ou secrétaire d'état des affaires étrangères. Il occupait

cette grande place, pendant la vacance du trône de Pologne. Nous avons raconté comment le grand-visir de ce temps-là, après avoir éclairé le sultan sur le rapport des événemens de Pologne avec les intérêts de l'empire ottoman, était tombé dans un discrédit total, avant-coureur d'une prochaine disgrâce. Les opinions de Mehemet Emin commencèrent alors à prévaloir dans le divan. Cette assemblée de vieillards indolens et timides, conseillers pusillanimes d'un maître sévère, dont aucun n'osait ouvrir un avis remarquable, de peur d'être rendu responsable des événemens, laissa prendre une entière prépondérance à ce nouveau ministre parvenu trop rapidement pour avoir encore adopté leur lâche circonspection. Il fut l'auteur de l'exclusion au trône de Pologne, secrètement donnée au comte Poniatouski, réunissant dans cette politique bizarre l'esprit pacifique des bureaux où il s'était formé, et l'adresse d'un courtisan qui cherchait à flatter la vigilance du sultan pour les intérêts de son empire. Les événemens qui suivirent ce conseil, engagèrent, comme nous l'avons vu, de vives discussions entre les deux cours. On s'en remit

encore à lui pour imaginer de nouvelles ressources, et elles se bornèrent à obtenir de la Russie, par de secrètes menaces, de nouvelles promesses également secrètes, et à lui accorder de jour en jour des délais pour y satisfaire. Il sentit dès-lors, cependant, où la force des conjonctures le conduirait. « C'est moi, disait-il, « qui irai conquérir quelque province polonaise ». Car toute sa politique se bornait à confondre dans la même haine les opprimés avec les oppresseurs. Mais un nouveau grand-visir ayant alors été nommé, Mehemet Emin perdit son emploi, suivant l'usage de cet empire, où le premier ministre, répondant sur sa tête de tous les événemens, a droit de composer tout le ministère à son choix. Mehemet qui perdait sa place sans disgrâce, passa à un autre emploi de l'intérieur du sérail, qui lui conserva sa voix dans les conseils et lui donna encore plus d'accès auprès du sultan. Dans cette nouvelle position, il proposa le plan, que la Porte avait embrassé, de favoriser les confédérations de Pologne sans y prendre part, de mettre aux prises les Russes et les Polonais, et d'acheter ainsi la sécurité de l'empire ottoman, au prix du sang de

deux nations qu'il regardait comme également ennemies. Enfin, la suite inévitable des événemens regardée à Constantinople comme la suite des avis qu'il avait successivement proposés, ayant engagé la guerre, ce fut lui-même qui fut chargé de la conduire. Jeune encore pour une si grande place, puisqu'il avait à peine quarante-cinq ans, n'ayant jamais eu aucune sorte de commandement, n'ayant aucune idée de la guerre, mais hardi, présomptueux, se flattant que le nombre suppléerait à la discipline, sé fiant à la destinée qui l'avait, dans l'espace de sept ans, élevé de si bas à la seconde place d'un si puissant empire, songeant toutefois à conclure promptement la paix afin d'assurer sa tête et sa fortune, mais gêné par la vigilance du sultan qui, du fond de son sérail, entretenait avec lui une correspondance exacte, et peu ordinaire aux empereurs turcs.

Le premier soin de Mehemet Emin avait été de faire suspendre les hostilités, de défendre au dernier kan des Tartares d'entrer en Pologne, soit qu'en affectant des scrupules sur l'entrée des troupes ottomanes dans un pays qui n'avait point attaqué l'empire, il cherchât

à s'insinuer de plus en plus dans l'esprit de son maître dont il connaissait l'attachement rigoureux aux préceptes de la loi musulmane, soit que ces scrupules n'eussent été pour lui qu'un de ces artifices que les ministres dans toutes les cours savent si bien employer pour traverser les généraux, et les empêcher d'acquérir trop de crédit auprès du souverain, ou enfin qu'il se fût uniquement proposé de faciliter la paix, en simplifiant la querelle des deux empires.

Tels étaient le général et l'armée qui s'avançaient vers la Moldavie. Des difficultés inattendues multipliaient à chaque pas les embarras que faisait naître l'indiscipline de pareilles troupes, et l'inexpérience de tous les chefs. On découvrit à Andrinople un complot pour empoisonner les farines de l'armée. Le dépôt du poison fut trouvé, et trois Grecs punis de mort. Leur supplice répandit la terreur dans l'armée. On craignit une secrète conjuration de tous les Grecs. Leur patriarche fut arrêté à Constantinople. Mais après de sévères perquisitions, l'innocence de ce vieillard fut reconnue. Il fut cependant destitué de son emploi et envoyé en exil par l'unique motif de ne

pas rétablir dans un poste éminent un homme que cet injuste traitement pouvait avoir irrité. L'armée, après quelques jours de marche, éprouva toutes les horreurs de la disette. Les ordres donnés par le grand-seigneur pour les approvisionnemens, avaient été mal exécutés; les fonds en avaient été détournés par des malversations de tout genre. La plupart des magasins qu'on avait crus remplis, se trouvèrent vides. Ceux même qui se trouvèrent pleins furent bientôt épuisés par un horrible dégât dans les consommations, et par l'arrivée imprévue d'un beaucoup plus grand nombre de troupes qu'on n'en avait demandé, la plupart suivies d'une multitude de valets qui passait de bien loin le nombre des combattans.

Au milieu de tant de désordres, Mehemet Emin, audacieux et infatigable, portait seul dans son armée tout le poids du généralat et du ministère; envié de tous les pachas, brouillé avec tous les ministres, qui semblaient plus occupés d'augmenter ses embarras, que de les soulager. Lui cependant, simple et sans orgueil dans son élévation, cherchant à plaire aux subalternes, encourageant leur

familiarité, méprisant la haine des grands, rejetant avec colère leurs dangereux avis, donnait sa confiance à une foule d'interprètes grecs, la plupart vendus aux Russes, et qui l'entretenaient de la chimérique espérance d'une paix facile à conclure après les premiers avantages. Il expédiait chaque jour des courriers au grand-seigneur, en recevait des ordres fréquens et directs, affectait publiquement d'y obéir avec la plus scrupuleuse exactitude, et rendait ainsi sa propre autorité plus sacrée, en laissant toujours croire que l'ordre qu'il donnait était émané de l'autorité suprême. Et en effet, Mustapha, retenu dans son sérail par l'avis unanime de ses ministres, et par les soins d'une santé que vingt-sept ans d'une prison rigoureuse avaient rendue faible et languissante, s'y occupait sans distraction des affaires de son empire. Toujours défiant et sévère, il ramenait à lui seul toute l'autorité; et, contre les mœurs ordinaires de cet empire, le ministère de Constantinople, composé de simples substituts, prit bientôt un entier ascendant sur le ministère de l'armée.

Le gros des troupes n'avait pas encore passé le Danube, lorsqu'on apprit cette

première entrée des Russes en Moldavie, dont nous avons raconté le peu de succès, leur vaine tentative sur Choczim, et le combat qui s'était donné pendant leur retraite. Cette victoire exagérée ; suivant l'usage de toutes les nations, par les pachas qui avaient combattu, le fut encore à dessein par le grand-visir. On répandit que l'armée vaincue était soutenue par quatre-vingt mille Polonais. Les équipages russes qui avaient été pris ou pillés par les Turcs, étant la plupart conduits par de malheureux paysans enlevés en Pologne, et qui sous le sabre turc s'étaient dits Polonais, pour trouver plus aisément pitié aux yeux du vainqueur, ce fut le léger fondement de cette fastueuse exagération.

Le canon du sérail annonça cette prétendue victoire au peuple de Constantinople ; et le sultan, dans toute la pompe des grandes cérémonies, fut proclamé à la mosquée du titre de *gazi*, c'est-à-dire, *victorieux pour la foi*, le plus beau titre d'honneur que les sultans puissent obtenir, et que Mustapha avait toujours vivement désiré.

Mehemet Emin se persuada que l'ambition de son maître était satisfaite, et

que la paix allait suivre ce facile avantage. Il se pressa d'écrire à ceux des ministres étrangers qui, avant les hostilités, n'avaient cessé de solliciter la paix. Il manda dans son camp les interprètes d'Angleterre et de Prusse. Mais depuis plusieurs mois, ces deux ministres n'avaient plus à ce sujet ni commission, ni pouvoir, et la Russie avait entièrement cessé de parler de paix. Le grand-seigneur lui-même n'avait pas obéi à un simple mouvement de vaine gloire, comme son visir l'avait espéré. Le titre de victorieux ne satisfaisait pas aux justes motifs qui l'avaient déterminé à cette guerre; et pour toute réponse il envoya à son visir le fetfa du muphti, qui autorisait l'entrée des troupes ottomanes en Pologne. L'armée continua donc de s'avancer; mais en arrivant en Moldavie, après avoir traversé le Danube, on trouva vides tous les magasins sur lesquels on avait compté. Ce fut l'effet d'un concert criminel entre le souverain de cette province et le premier interprète de la Porte, tous deux de nation grecque, et qui payèrent bientôt de leur tête cette coupable intelligence. La Moldavie fut bientôt couverte de trou-

pes errantes et affamées, qui ne savaient plus à quels chefs elles devaient obéir, ni les chefs à quelles troupes ils devaient commander. La disette générale les empêchait de marcher en avant, et les retenait près des rives du Danube, où les subsistances, amenées chaque jour sur le fleuve, étaient consommées à mesure qu'elles arrivaient. Le soldat mécontent ne tarda pas à rejeter sur le seul général tous les maux qu'éprouvait l'armée. On prétendait que les magasins étaient remplis, mais que sa criminelle avarice laissait régner la disette, afin de maintenir la cherté. On l'accusait d'avoir détourné à son profit les sommes immenses que le sultan avait tirées des trésors du sérail. Le manque de vivres, le soin d'y pourvoir, et de faire venir des blés des provinces autrichiennes, retardant leurs opérations, ce retard passait pour une trahison, et le grand-visir qui, seul et sans secours, avec une grande force d'esprit et de santé, tenait tête à tous ces embarras, et réparait tous ces malheurs, était hautement accusé d'avoir vendu son inaction aux ennemis. Il reprochait aux grands leur connivence à ces dangereux murmures; et ses emportemens contre eux furent

près de lui coûter la vie dans deux émeutes, qui ne furent appaisées que par la terreur générale des maux irremédiables qui auraient suivi de pareilles séditions. Bientôt des multitudes de volontaires reprirent d'eux-mêmes le chemin de leurs provinces, tandis que de nouvelles multitudes, parties des provinces les plus éloignées de l'Asie, arrivaient encore chaque jour. Les soins infatigables du visir mirent cependant l'armée en état de faire quelques marches. On s'avança jusqu'à Kantépessy, en laissant tous les gros équipages sur les bords du Danube.

L'approche d'une pareille armée remplit toute la Pologne d'une juste épouvante. Ceux même des Polonais qui désiraient le plus la délivrance de leur patrie, tremblèrent d'y voir entrer de pareils libérateurs. L'évêque de Kaminiek écrivait au comte Potocki, « qu'attirer les Turcs pour chasser les Russes, « ce serait mettre le feu à la maison pour « en chasser les insectes ». Cette horrible indiscipline et cette férocité auraient fait préférer le secours d'une armée tartare ; mais ce premier dessein ayant échoué par la défense expresse que le grand-visir avait faite aux Tartares d'en-

trer en Pologne, la confédération de Barr avait dès-lors formé le projet d'éloigner, autant qu'il serait en elle, le théâtre de la guerre des terres de la république, et de l'établir en Moscovie. Elle espérait que les troupes russes évacueraient la Pologne pour courir à la défense de leurs propres foyers. C'était l'objet de toutes les négociations que le comte Potocki avait jusque-là traitées par des émissaires adressés au grand-visir; il avait proposé au général turc de faire passer en Pologne un corps peu nombreux de troupes auxiliaires pour s'y joindre aux confédérés, tandis que le gros de l'armée ottomane prendrait, pour attaquer la Russie, les routes de Bender, de la nouvelle Servie, du Boristhène et de Kiof. Il demandait surtout que le détachement destiné à entrer en Pologne fût aux ordres des Polonais aussitôt qu'il serait entré sur le territoire de la république, et qu'il eût une défense rigoureuse de faire des esclaves dans un pays allié et ami. Potocki vint lui-même au camp du grand-visir pour faire agréer ce plan de campagne. Ce chef des confédérés croyait représenter une nation amie des Turcs, et que ceux-ci avaient

intention de défendre et de secourir. Mais le grand-visir affecta de ne voir en lui qu'une espèce de transfuge d'une nation en guerre avec la Porte Ottomane. « Je « ne reconnais, disait-il, la république « que dans le corps dominant à Varsovie. « Ces confédérés sont tous des fuyards « qui peuvent périr au coin d'un bois, « tandis que la république subjuguée « contracte et agit de gré ou de force. « N'avons-nous pas vu dans l'affaire de « Choczim, vingt-cinq mille Russes sou- « tenus par quatre-vingt mille Polonais. « Que m'importe s'ils sont libres ou non? « Je regarde la Pologne comme ennemie; « et je dois seulement accorder grâce aux « confédérés dès qu'ils demanderont quar- « tier, parce que la loi sacrée l'ordonne « ainsi ». Ce fut surtout dans une audience publique que le ministre turc fit éclater toute la violence de son caractère et de sa politique. Potocki ayant réclamé le traité qui subsistait entre les Polonais et les Turcs, le grand-visir l'interrompit: « Ce Polonais ne sait-il pas que je ne « connais en rien ce traité, qu'il a été « rompu par les Polonais, qu'ils ont re- « nouvelé une alliance offensive avec les « Moscovites contre la sublime Porte,

« qu'ils ont porté les armes contre elle, « et qu'elle est en droit de tirer ven- « geance de ses ennemis quels qu'ils « soient : Que ce Polonais ne s'imagine « pas que nous prétendions donner du « secours à ses compatriotes : la loi sa- « crée nous le défend. Ce sont nos enne- « mis que nous cherchons. La loi nous « y autorise. Nous les combattrons par- « tout et nous ne ferons grâce qu'à ceux « qui, le mouchoir sur le cou, deman- « deront quartier, tels que ces confé- « dérés que vous voyez ici et qui sont « les tristes victimes de la mésintelli- « gence, de la folie et de la faiblesse « d'une nation vile et inconstante ». Quelques pachas cherchèrent à modérer cette fureur du visir, et les interprètes dissimulèrent au comte Potocki ce que ces propos avaient de trop injurieux. Celui-ci ayant répliqué que tous les vrais citoyens, dont il était l'organe, se flattaient « qu'en cette fâcheuse conjoncture « la Pologne éprouverait la même assis- « tance que la Porte lui avait accordée « en tant d'occasions, et que les armes « des Turcs l'aideraient à recouvrer sa « liberté. Il croit, reprit Mehemet, que « nous ne savons pas notre histoire. Ap-

« prenez-lui que la Porte n'a jamais « soutenu les infidèles, et se souvient « d'avoir eu souvent à se plaindre des « Polonais. Il s'imagine traiter ici avec « une puissance chrétienne, accoutumée « à se jouer de la vérité et du mensonge. « Savez-vous, ajouta-t-il, en se tour- « nant vers les pachas, ce que ces gens- « ci appellent leur liberté ? c'est le droit « de vivre sans lois ». Le visir parut enfin se calmer, et le plan d'opérations proposé par le chef des confédérations polonaises fût fortement appuyé par le kan des Tartares. Ce prince, que sa faiblesse même avait rendu docile aux avis des principaux chefs de sa nation, commençait, au milieu des embarras de Mehemet Emin, à s'arroger la voix prépondérante dans les conseils.

Il fut donc décidé qu'une armée de Turcs et de Tartares, conduite par le kan, s'avancerait sur la droite de la Moldavie vers les rives du Boristhène pour attaquer l'Empire Russe, qu'en même temps les confédérés avec une armée auxiliaire marcheraient à la délivrance de leur patrie, et enfin que le grand-visir avec le camp impérial s'avancerait jusqu'à Bender dans une position intermédiaire

entre ces deux grands détachemens, d'où il pourrait se porter aisément où les plus grands efforts des ennemis appelleraient les plus grandes forces ottomanes.

Mais cette condescendance apparente du grand-visir cachait les plus funestes desseins; rien ne put dissuader Mehemet Emin de publier contre la république de Pologne une déclaration de guerre adoucie seulement par la promesse de ne faire aucun mal à ceux des Polonais qui demanderaient grâce. Et le premier interprète de la Porte confia au premier interprète de France, « que la haine de ce « visir contre les Polonais était toujours « la même, que son plan était de faire « entrer successivement, soit cette an- « née, soit l'année suivante, trois ou « quatre cent mille hommes en Polo- « gne, d'y ruiner le pays de fond en « comble, d'y faire un désert où il n'y « eût plus, disait-il, aucune matière « ni à l'avidité, ni à la jalousie, ni à la « guerre; que le système de protéger la « Pologne et de s'allier avec elle pour « s'en faire un rempart contre l'ambi- « tion des Russes, était bon pour les « cours chrétiennes qui par des alliances « variables qu'elles font et défont à leur

« guise, tournent et retournent la face « de l'Europe comme il leur plaît ; mais « qu'un plan pareil ne pouvait jamais « entrer dans les conseils d'un empire « qui ne fait dépendre ses opérations que « de sa volonté et de sa puissance, et « dont la politique a toujours été de s'en- « vironner de toutes parts de déserts ».

Mais pendant que Mehemet Emin projetait d'assurer ainsi après cette guerre la durée de la paix et celle de sa fortune, le grand-seigneur était bien éloigné d'un parti si violent et si opposé à cette droiture religieuse dont il voulait faire la base de son gouvernement. Il ordonna à son visir de rétracter solennellement le manifeste qui déclarait la guerre aux Polonais. Mustapha, solitaire dans son sérail, uniquement occupé des affaires de son empire, impatient de ce que les événemens ne répondaient pas à ce qu'il attendait de la protection du ciel sur l'équité de sa cause, voulut dans ce même temps se rendre à son armée pour y rétablir l'harmonie parmi les chefs et la discipline parmi les soldats. Tout le divan s'opposa de nouveau à cette résolution, et il céda encore aux représentations de ses ministres; mais il sentit

que l'extrême dépendance de ses ordres à laquelle il avait astreint son visir, lui ôtait une autorité nécessaire à la discipline, pouvait apporter dans les opérations un retard préjudiciable, et que lui-même demeurait ainsi responsable de tous les événemens. En adressant à Mehemet l'ordre de rétracter ce manifeste injuste, il lui envoya sur tout le reste un pouvoir absolu. Cette résolution étonna dans un prince défiant et jaloux de son autorité, qui jusque-là n'avait laissé aucun pouvoir à ses ministres; mais cette espèce de confiance si étrangère au caractère du sultan, était bien loin d'annoncer de la faveur. En paraissant abandonner son autorité, il devait en demander bientôt un compte plus rigoureux. Le grand-visir ne s'y trompa pas; il ne vit dans cette grâce nouvelle et inattendue que la chute de son crédit, l'approche de sa disgrâce; et une profonde mélancolie se joignant à ses incroyables fatigues, eut bientôt affaibli la vigueur de sa tête et miné entièrement ses forces. La ruine de sa santé ajouta encore au désordre général.

Cependant le plan concerté s'exécutait. L'armée du grand-visir, partie pour

Bender le 26 juin 1769, avait établi le camp impérial près de cette ville. Les deux détachemens destinés à entrer l'un en Russie sous les ordres du kan, et l'autre en Pologne sous les ordres d'un Séraskier, avaient pris leurs différentes routes, quand une seconde entrée des Russes en Moldavie déconcerta toutes ces mesures. Le général russe avait reçu de Pétersbourg l'ordre de s'emparer de Choczim à quelque prix que ce fût. Cet ordre connu de toute son armée, y avait répandu la dernière consternation. On obéissait avec terreur, mais on obéissait sans délai, sans représentations et sans murmures.

Il est triste pour un historien d'arrêter les regards de ses lecteurs sur les détails d'une pareille campagne ; et sans l'importance des événemens qui ont suivi, il suffirait de faire connaître ce qu'ont pensé de toute cette guerre quelques officiers expérimentés envoyés à l'armée russe par leurs différens souverains. Vingt mille hommes bien conduits auraient pu selon eux dissiper cet innombrable attroupement des Turcs, et s'avancer sans obstacle au travers des provinces ottomanes jusqu'au milieu de Constantino-

ple ; mais d'un autre côté, trente mille Turcs aguerris, disciplinés, munis d'une bonne artillerie et conduits par un chef habile, auraient également suffi pour terminer en peu de mois cette longue querelle et pénétrer jusques à la capitale de l'empire russe. Toutefois les vicissitudes de cette campagne, et les alternatives de fautes et de revers mutuels ont tellement influé sur l'événement général de cette guerre et sur la destinée présente et future d'un grand nombre de nations, que nous sommes obligés d'entrer ici dans quelques détails.

L'armée russe montait alors à trente mille hommes. L'arrivée de quelques officiers étrangers en augmentait véritablement la force. Il y était venu de Sibérie le lieutenant-général Rennecampf qui se rendit bientôt remarquable par sa fermeté, ses connaissances militaires et la justesse de son coup-d'œil. C'était un Livonien qui avait servi sous Munick et suivi en France Lowendal ; mais quand les Russes s'allièrent aux ennemis de la France, il fut rappelé, et soit faveur, soit disgrâce, il fut envoyé commander une garnison en Sibérie, où il parvint à s'enrichir. Froid, taciturne, occupé de

bien faire, ne songeant plus à se faire valoir, il gagna bientôt la confiance de l'armée et n'eut jamais la faveur de ceux qui disposaient des grâces.

On s'avança vers la Moldavie avec aussi peu de précautions qu'à la première tentative. Les camps étaient toujours choisis avec une extrême négligence, et quelquefois à la vue de camps inattaquables qu'avaient occupé dans des marches semblables Sobieski et Munick. On était inquiété même en Pologne par des apparitions subites de Tartares qui passaient le Niester à la nage, et qui après une attaque impétueuse sur quelque corps détaché, disparaissaient avec la même rapidité. Le kan apprit par quelques-unes de ces troupes la marche de cette armée. Il en instruisit le visir ; mais soit qu'une nouvelle si importante eût été interceptée par la trahison des subalternes, soit mépris du visir pour les avis du kan avec qui il était ouvertement brouillé, soit que sa langueur ne lui permît plus aucun soin, cet avis fut négligé. Les Russes remontèrent le long du Niester, et passèrent ce fleuve en face d'une grande forêt qui pouvait cacher leur marche, mais qui devait ensuite la rendre

plus pénible. Le passage fut souvent interrompu par les accidens qui survenaient au pont sans que les Turcs profitassent de l'avantage qu'ils auraient pu saisir. Les deux armées qui s'avançaient, l'une vers la Moldavie, et l'autre de cette province vers la Pologne, ignoraient mutuellement leur approche. L'artillerie russe souvent portée par les soldats, passait sans aucune précaution pour sa sûreté, de hautes montagnes et des marais presqu'impraticables, où quelques centaines d'hommes eussent suffi pour arrêter toute une armée. Le pont qu'ils laissèrent loin derrière eux, demeura sans autre garde que quelques hussards.

Le détachement turc, commandé par le pacha de Romélie, et qui était destiné à entrer en Pologne, suivait avec la même imprudence la route d'Yassi à Choczim. Ce pacha apprit avec étonnement, par un avis envoyé de Pologne aux confédérés, que les Russes avaient passé le fleuve. Il sut bientôt qu'ils n'étaient pas à huit lieues. Il marcha aussitôt avec toute sa cavalerie au-devant d'eux, les rencontra en pleine marche. Le Sérasquier et le comte Potocki, son guide et son conseil, saisirent d'une ma-

nière fort dangereuse pour les Russes, la faute que ceux-ci firent dans leur première surprise, de ne pas s'emparer d'une hauteur qui dominait leur centre. Ils saisirent ensuite avec la même intelligence, quelques autres fautes que le désordre de l'armée russe y occasionna. Mais aux premières décharges de l'artillerie russe, une telle épouvante se répandit parmi les Turcs, que tout fuit sans qu'il fût possible de les rallier. Toute cette armée frappée de terreur, se dispersa toute entière. Ils furent si étonnés de ce que des troupes en marche étaient si promptement défendues par une nombreuse artillerie, ils avaient si peu d'idée de la facilité du transport des pièces légères, et de la célérité de leur service, que dans leur effroi ils ne doutèrent pas qu'un pouvoir infernal ne se fût armé contre eux, que les canons des Russes ne fussent des armes magiques; et cette opinion s'accrédita tellement parmi eux pendant la durée de cette guerre, qu'un pacha prisonnier demanda un jour pour unique consolation, qu'on lui fit voir « ces canons « enchantés qui se transportaient, disait-« il, par des paroles, et tiraient plus de « cent coups, sans être rechargés ». Dans

la soudaine dispersion de ce détachement turc, les uns s'enfuirent vers Yassi, les autres vers Bender. Quinze mille prirent le chemin de Choczim, où le comte Potocki entraîné dans cette fuite, se jeta avec les Polonais et le général turc. Potocki au commencement de l'action avait combattu près de ce pacha, et avait montré une valeur si brillante que celui-ci lui abandonna tout le soin de soutenir le siége.

Les Russes investirent aussitôt cette ville; et le retour imprévu de cette armée qu'on croyait avoir fui au loin, et qu'on prétendait s'être cachée dans les forêts au-delà du fleuve, jeta la consternation parmi toutes ces troupes turques, errantes dans la Moldavie.

Dix mille Tartares qui arrivaient de l'autre côté de Choczim, pour se joindre à l'armée du pacha de Romélie, se trouvèrent sans aucun avertissement, au milieu des corps avancés de l'armée ennemie. L'étonnement et la terreur s'emparèrent de leurs premières troupes. Leur fuite précipitée entraîna les corps qui suivaient. La déroute devint générale, sans que le gros des Tartares en sût la cause. Neuf cents confédérés, commandés par

le comte Krasinski, lesquels s'avançaient avec ces Tartares pour se rejoindre au comte Potocki, et rentrer avec lui en Pologne, furent ainsi abandonnés au milieu de ces déserts. Ces infortunés, sans aucun guide, voulurent prendre du côté de Bender, pour se jeter alors dans le camp du grand-visir. Ils traversèrent au hasard de vastes solitudes, et perdirent, par la lassitude, la soif et la faim, près de quatre cents hommes, qui, restés en arrière et couchés sur la terre, y moururent d'épuisement et d'inanition.

Les Russes, maîtres de tous les environs de Choczim, en achevèrent l'investissement, le 14 Juillet : et le général Rennecampf, resté avec dix mille hommes, et la grosse artillerie, de l'autre côté du Niester, approcha aussitôt son camp, et dressa des batteries sur un coteau qui de ce rivage opposé domine quelques quartiers de cette ville.

Mais du côté de la Moldavie, les Russes n'avaient que des pièces de campagne, et même, afin de ménager la poudre dont ils étaient près de manquer, et de la réserver pour une bataille à laquelle on s'attendait, ils ne tiraient qu'à demi-charge. Potocki encourageait la gar-

nison turque, et commandait toutes les sorties. Elles étaient si vives et si fréquentes, que les Russes, après avoir perdu beaucoup de monde, prirent bientôt la résolution de changer le siége en blocus. Ils ne tinrent plus la ville enfermée que par des postes de cavalerie, et fortifièrent un camp entre la forêt et la ville, pour y attendre l'armée du grand-visir. Mais Rennecampf, posté de l'autre côté du fleuve, et qui n'avait point à craindre les sorties, continua de faire feu sur la ville; et ses batteries enfilant toutes les rues basses, chaque boulet faisait un ravage terrible entre les chevaux et les chamaux dont toutes ces rues étaient remplies. On y manquait d'eau et de fourrages; et bientôt l'infection y devint insupportable; hommes et bêtes y restant sans être enterrés. Mais la situation des Russes, dans le camp qu'ils avaient choisi, n'était pas moins fâcheuse. Les pluies étaient continuelles, les nuits froides. Le soldat couchait sans paille, et les maladies ruinaient l'armée.

Enfin après trois semaines, une armée s'avança au secours de Choczim, sous le commandement de Moldavangi, homme intrépide, et qui devait son élévation

aux preuves de courage et d'intelligence qu'il avait souvent données dans une troupe particulièrement destinée à la police de Constantinople. Le grand-visir l'avait envoyé à la tête de quatre mille hommes, élite de l'armée ottomane, pour défendre contre les ravages des Turcs eux-mêmes, les deux provinces de Moldavie et de Valachie. Ce pacha, de son propre mouvement, avait marché vers Choczim, et tout ce qui avait fui se réunissant sous ses ordres, composa une armée nombreuse. Une multitude de volontaires s'y joignirent, ainsi que beaucoup de pachas et de beys, chacun à la tête de ses troupes particulières et de sa propre maison. Le grand-visir prit également soin de faire filer vers cette ville un grand nombre de troupes, et le kan des Tartares en route pour pénétrer en Russie, revint précipitamment sur ses pas. Soixante mille spahis et Tartares, vingt mille hommes d'infanterie et soixante pièces de canon arrivèrent donc au secours de la place. Cette armée parut le soir du 5 août, forma ses lignes à peu de distance du camp des Russes, et resta cette nuit sous les armes. Ceux-ci firent rentrer tous leurs détachemens, rassem-

blèrent toutes les troupes. Rennecampf passa le fleuve et vint joindre l'armée. Tous les défauts du camp que les Russes avaient choisi frappèrent alors les yeux des moins expérimentés. La seule approche de l'armée turque avait sans aucun combat délivré la place ; et malgré les redoutes dont ce camp était environné, ils y demeuraient exposés aux plus extrêmes périls. Les Turcs ne purent, il est vrai, emporter aucune des redoutes, malgré la bravoure avec laquelle ils en renouvellèrent fréquemment l'attaque pendant quatre jours. Mais pendant ce temps, ils s'enfermaient eux-mêmes de profonds retranchemens. Ils établissaient sur toutes les hauteurs des canons du plus gros calibre, et ils étaient prêts à foudroyer le camp des Russes.

Ceux-ci n'occupaient en Moldavie que le terrein où ils campaient. Il fallait envoyer chercher les fourrages à six lieues au-delà du Niester. Les courses des Tartares inquiétaient cette communication, et les Turcs maîtres de toute la campagne, après avoir tenté inutilement de passer entre la forêt et les redoutes, pour aller rompre les ponts et enlever ainsi aux Russes tout moyen de subsister et d'é-

chapper, pouvaient enfin prendre une route moins exposée et plus sûre.

On se détermina à repasser le fleuve, malgré le danger de cette retraite en présence d'une armée si nombreuse. On partit dans la plus profonde nuit. Il fut défendu aux soldats, sous peine de la vie, de prononcer le moindre mot, ni de faire le plus léger bruit. L'ennemi ne s'aperçut de cette marche qu'au point du jour. Quand ses premières troupes accoururent, la plus grande partie de l'armée russe avait déjà passé le fleuve. Rennecampf qui commandait l'arrière-garde, se conduisit avec tant d'habileté, replia ses postes avec tant de promptitude, et fut si bien obéi, qu'un corps de cavalerie turque et tartare qui le chargea en désordre, ne put l'entamer. Les difficultés du terrein avaient retardé la marche des Turcs, et dans le moment où leur armée entière parut sur les hauteurs, au nombre de cent vingt mille hommes, l'armée russe de l'autre côté de la rivière était rangée en ligne sur les hauteurs opposées. Elle y avait établi plusieurs batteries qui foudroyaient tout ce qui approchait du bord. Les Russes, sous la protection de ces batteries, re-

plièrent leur pont et s'enfoncèrent en Pologne. Quelques troupes tartares passèrent à la nage, et suivirent cette armée sans rien entreprendre.

Pendant ce temps, la tête de Mehemet Emin était exposée à Constantinople aux portes du sérail. En effet, les désordres du camp de Bender avaient surpassé ceux des autres camps. Les troupes oisives et loin de l'ennemi, étaient devenues plus séditieuses. Dans la disette générale de fourrages et de vivres, de nombreux corps reprenaient chaque jour le chemin de leurs provinces. Plus de vingt mille de ces déserteurs, en traversant Constantinople pour retourner en Asie, avaient rempli la capitale du bruit de leurs mécontentemens. Le grand-seigneur ne mettait aucun obstacle à leur retour, et prenait soin au contraire d'accélérer leur passage, afin de prévenir tout ce que le séjour de ces troupes mécontentes pouvait avoir de dangereux pour cette ville et pour lui-même. Mais ce prince mieux instruit par leurs plaintes unanimes que par les relations infidèles de ses généraux, résolut de sévir contre les principaux chefs de son armée. Mehemet Emin s'était acheminé lentement avec les

restes de ses troupes au secours de Choczim, et avait déjà atteint son ancien camp de Kantepessy, lorsque les capigis vinrent y chercher quatre têtes, celle de ce premier ministre, celle de son premier interprète, celle du prince de Moldavie et celle du lieutenant-général des janissaires. Mais dans les écriteaux qui furent attachés avec ces têtes aux portes du sérail, les trois derniers seuls étaient accusés de trahison, et Mehemet Emin de s'être laissé conduire par leurs perfides insinuations.

Moldavangi, ce même pacha qui avait laissé échapper l'armée russe, mais qui se préparait à la poursuivre en Pologne, fut revêtu de la première dignité de l'empire. Ce nouveau grand-visir avait été bostangi ou jardinier dans le sérail, et ensuite simple kasséki dans la garde du grand-seigneur. On donne ce nom de kasséki à tout ce qui approche du sultan pour son service personnel. Ainsi parmi les sultanes, celles qui ont été honorées de sa couche se nomment les sultanes kasséki. Parmi les bostangis, troupe créée pour l'entretien des jardins du sérail, mais qui contribue à la garde de Constantinople en opposition des janissaires,

ceux qui méritent par leur bravoure d'être destinés à la garde personnelle du grand-seigneur, prennent ce même nom. L'intrépidité de Moldavangi dans les occasions périlleuses que présente fréquemment la police d'une grande ville, l'avait fait remarquer du sultan. Il était devenu chef des bostangis, et dès-lors le sultan toujours occupé de chercher et d'encourager le mérite, l'avait flatté de le faire un jour grand-visir. Le gouvernement d'une petite province avait été le premier et jusque-là le seul degré de son élévation.

Moldavangi fit aussitôt travailler à construire un pont sur le fleuve, assez près de Choczim pour que le canon de cette forteresse protégeât les travailleurs, et assurât le passage de l'armée turque. Les pontons manquaient, mais on y suppléa par des radeaux, des tonneaux, et tout ce que le voisinage de la ville et de la forêt put fournir de moyens à des ouvriers ignorans et maladroits. Il fit venir du camp impérial, qu'il laissa à Kantepessi, plusieurs caisses de ces aigrettes, que les généraux turcs ont droit de distribuer comme prix de la valeur, et surtout des vivres et des fourrages qui

manquaient à son armée, mais dont le camp impérial éprouvait la même disette. Il publia un manifeste sur la prochaine entrée des troupes ottomanes en Pologne, absolument opposé à celui qu'avait publié son prédécesseur. « La Porte, disait-« il, s'était abstenue jusque-là de faire « entrer ses troupes sur le territoire de « Pologne, pour ne point ajouter aux « malheurs de cette république; elle se « voyait forcée d'y poursuivre ses enne-« mis : mais les ordres les plus sévères « étaient donnés pour traiter les Polonais « comme les fidèles alliés des Turcs ». Potocki publia un manifeste pareil. Il régnait entre le nouveau grand-visir et le chef des confédérés, cette confiance que les braves gens s'inspirent mutuellement. Toute l'armée ottomane attribuait au comte Potocki la défense de Choczim. La garnison lui en avait rendu un témoignage public par un *armazar*, ou écrit authentique adressé au grand-seigneur : et le sultan, pour prix d'un si grand service, lui avait envoyé les marques d'honneur que les usages de cet empire accordent aux étrangers. Un grand-officier du sérail était venu le revêtir, au nom du sultan, d'une superbe pelisse; et ce prince

avait joint à ce présent celui de trois cents bourses, récompense que les besoins des confédérés rendaient bien plus importante.

Aussitôt que les Ottomans eurent commencé à construire un pont sur le Niester, l'armée russe se rapprocha de ce fleuve, et se retrancha à sept mille pas du rivage, mais sans occuper les terrains qui le dominaient, dans la crainte d'y être trop exposée au canon de Choczim. Elle occupa les bois voisins; elle construisit des redoutes; elle s'environna d'abatis, et multiplia les défenses d'une manière dangereuse pour elle-même, parce que, ne pouvant les garder toutes, elles pouvaient devenir favorables à l'ennemi. Sa position n'empêchait ni la construction du pont, ni le passage du fleuve. Cinquante mille hommes pouvaient se former entre la hauteur qui suivait le cours du fleuve, et les bas-fonds du rivage, s'y ranger en bataille sous la protection du canon de la ville, et marcher ensuite, à la faveur d'un ravin et d'un bois, jusque sous les retranchemens des Russes. Les batteries turques, établies sur les coteaux de la Moldavie, envoyèrent même quelques boulets dans le camp russe, et y tuè-

rent quelques hommes dans leurs tentes.

Chaque jour, selon l'usage de toutes les armées turques, des détachemens de volontaires partaient de leur camp sans ordre, traversaient le fleuve à la nage, attaquaient le camp russe, se précipitaient sur les abatis, en coupaient les branches à coups de sabre, avec une bravoure capable de tout vaincre, si elle eût été mieux conduite. Leur première impétuosité était toujours formidable, et souvent heureuse. Un petit nombre forçait les premiers retranchemens. Les soldats russes opposaient une fermeté inébranlable, et la supériorité de leur feu arrêtait les assaillans, et les forçait de se retirer avec perte.

Le pont fut achevé le 1er. septembre, et aussitôt six mille Turcs s'établirent sur la rive polonaise, dans un retranchement construit à la tête du pont. Les escarmouches devinrent alors plus fréquentes, et les détachemens turcs plus nombreux. Ils vinrent pendant plusieurs jours fourrager avec audace à la vue de l'armée russe. Ils arrivaient à toute heure par toutes les routes qui pouvaient conduire au camp, et en reconnaissaient ainsi toute la position. Galitzin

prit le parti de leur tendre des embuscades. Mais ce jour-là, un si grand nombre de volontaires passa le fleuve, et se répandit par tant de routes à la fois, que toutes les embuscades se trouvèrent trop faibles, et que la plupart furent coupées. Plusieurs régimens d'infanterie russe, cachés dans les bois voisins du camp, n'eurent de ressource qu'une prompte fuite. Les Turcs les poursuivirent, se jetèrent avec eux dans les premiers retranchemens, s'emparèrent d'une batterie. L'armée russe était dans un extrême péril. Mais quelques troupes qui sortirent des retranchemens en imposèrent aux vainqueurs ; et, sans être ni attaqués, ni poursuivis, ils abandonnèrent les retranchemens qu'ils avaient forcés, et emmenèrent huit pièces de canon dont ils s'y étaient emparés. L'armée russe remercia Dieu de leur retraite, comme d'une victoire : mais pendant ses chants d'actions de grâces et de triomphe, elle voyait de son camp les tentes du grand-visir environnées d'une forêt de piques, dont chacune portait des têtes de Russes.

Dans ces entrefaites, Galitzin reçut l'ordre de son rappel, mais sans éprouver

la même rigueur que Mehemet venait de subir. Cette disgrâce était adoucie par les expressions même de cet ordre. L'impératrice lui écrivit qu'ayant besoin de lui dans le conseil, elle avait ordonné à un autre général d'aller incessamment prendre le commandement de l'armée. Cette princesse était dans les plus cruelles alarmes; le plus morne silence régnait alors à Pétersbourg; personne n'y avait aucune nouvelle ni de ses parens, ni de ses amis; on avait pris d'incroyables précautions pour empêcher tous les particuliers d'y recevoir aucune lettre; qui que ce fût n'avait encore porté le deuil; et en évitant ainsi le spectacle de la désolation et des regrets de quelques familles, on laissait la nation entière livrée aux plus vives inquiétudes. Quelques officiers des régimens des gardes avaient été arrêtés pour avoir osé interpréter le secret absolu et impénétrable qui régnait sur les affaires. Le mécontentement devenu général pouvait, aux premières nouvelles de revers décisifs, se porter aux plus violentes extrémités.

La cour de Pologne éprouvait les mêmes craintes. On ne doutait plus que Poniatouski ne fût renversé du trône. Il

se tenait prêt à fuir de Varsovie. L'ambassadeur russe se préparait à le suivre. On ne savait où serait l'asile de cette cour fugitive.

L'époque dont les principaux chefs des confédérés étaient convenus dans leur concert secret, était enfin arrivée ; et la plupart des détachemens russes, abandonnant les provinces polonaises pour voler au secours de leur grande armée, les Polonais profitaient de toutes parts de cette liberté pour se réunir et former celles des confédérations particulières qui manquaient encore, et qu'on avait jusque-là suspendues. Déjà on ne craignait plus dans toute la Pologne que les dévastations des Turcs. On s'écriait : « Nous « serons pauvres, mais nous serons li- « bres ». Tous les maréchaux étaient convenus de se rendre à Gliniani, petite ville voisine de la frontière où le comte Potocki était attendu. Des différentes provinces du royaume plusieurs troupes avaient déjà pris cette route. L'évêque de Kaminiek avait tout prévu, tout préparé ; et, dès leur arrivée dans cette ville, la confédération générale allait se trouver formée par leur seule réunion.

Jamais aucun citoyen libérateur de sa

patrie ne fit aucune entreprise plus grande et plus difficile que celle de cet évêque; et si dans l'occasion actuelle les revers des Turcs, et dans la suite l'ambitieuse politique des puissances voisines lui ont ravi cette gloire, la plus belle que les hommes puissent acquérir, le devoir d'un historien est de lui en restituer du moins la plus grande partie. Nous n'entrerons point dans le détail de ses immenses travaux; mais afin de faire connaître ce qu'ils eurent de plus épineux, nous raconterons seulement que les amis de la maison de Saxe en paraissant d'abord le seconder, ne s'étaient véritablement occupés qu'à lui susciter les plus cruelles traverses. La Saxe n'avait rien fait en faveur des confédérés. Constamment sollicitée de leur envoyer des armes, elle venait récemment de se déterminer à faire passer en Pologne six cents fusils, mais comme une restitution qu'elle devait à l'arsenal de Varsovie; et les confédérés avertis devaient les enlever sur la route. La perspective d'un succès qu'on n'avait point osé espérer, et qui paraissait si prochain, l'emportant sur l'irrésolution et sur la détresse de cette cour, elle venait enfin de laisser une modique

somme à la disposition de la vieille électrice. Mais les agens de cette princesse, si habiles autrefois à semer les défiances et à ruiner les réputations, cherchaient à exercer ce talent funeste contre l'évêque de Kaminiek, parce que son unique but était de rendre la liberté à son pays, parce qu'il écartait de sa conduite toute animosité particulière, et qu'il ménageait les anciens ennemis de cette cour dans l'unique vue de ne pas réduire au désespoir les restes d'un parti encore assez nombreux. Tous ces agens réunis s'efforçaient de donner en Pologne pour principal chef aux confédérés le comte Vesel, homme doux, modéré, sans génie, et comme disaient les princes saxons en croyant faire de lui le plus grand éloge ; « homme qui ne contredisait jamais ». C'était cet ancien courtisan d'Auguste qui tramait de sourdes cabales parmi les confédérés. C'était lui qui dirigeait le faux enthousiasme de ce Birzinski que nous avons fait connaître. Il avait ses propres émissaires dans plusieurs cours, destinés à rendre suspects les autres chefs. Il n'osait toutefois cabaler contre l'évêque de Kaminiek qu'en l'absence de ce prélat. Dès qu'ils se retrouvaient ensem-

ble, l'ascendant de celui-ci subjuguait facilement son adversaire. La différence de leurs caractères personnels ne permettait pas, partout où ils se rencontraient, que l'un disputât à l'autre aucun genre de supériorité. Cet évêque s'indignait de ces sourdes manœuvres; il gémissait de voir ces anciens courtisans d'Auguste ne pouvoir se soustraire à cette habitude de bassesse, et capter d'avance par de si dangereuses intrigues la faveur d'une cour qui n'était encore rien pour eux. « Hélas ! s'écriait-il, « les Polonais n'ont-ils donc pas assez « souffert pour avoir appris à sacrifier « de si vains intérêts au salut de leur « patrie » ! Au milieu de ces contradictions, cet évêque luttant avec un courage infatigable contre les périls et les difficultés réelles de cette grande entreprise, et contre les difficultés plus décourageantes peut-être que lui suscitaient tant de viles intrigues, passant alternativement des frontières de Silésie aux frontières de Hongrie, étendant de là ses soins, ses correspondances, ses conseils dans toutes les provinces, sacrifiant à cet unique objet sa fortune entière et celle de quelques généreux citoyens,

avait tout préparé, tout dirigé. Il avait profité, sans aucune jalousie, de tous les succès étrangers au plan qu'il s'était prescrit, tels que la course d'abord si heureuse des jeunes Pulawski en Lithuanie qui avait confédéré ce grand-duché. Dans tout le reste de la Pologne, toutes les assemblées, non-seulement des districts, mais les assemblées générales des provinces étaient faites. On avait eu soin pour y parvenir et pour détourner l'attention des Russes, d'indiquer publiquement de faux rendez-vous, et par de secrets émissaires on était convenu de tenir les assemblées dans d'autres lieux. Là furent élus les maréchaux-généraux de chaque palatinat. Enfin, toutes les voix des cent soixante-dix-neuf districts qui composaient alors la république, avaient été amenées d'avance au point du concert unanime ; et la confédération générale ainsi secrètement formée dans les premiers jours de septembre, allait se produire tout à coup dans cette ville de Gliniani, élire pour chefs les confédérés de Barr, qui s'y rendaient de leur côté, et prendre en main le gouvernement de la république. Tout était en route. Tout ce qui s'était réfugié sur

les frontières, rentrait en Pologne. L'évêque de Kaminick, l'ame de cette grande opération, accourait pour assister à l'ouverture de cette assemblée nationale.

Le camp russe, par le peu de soin que donne cette nation à tout ce qui intéresse la propreté, et par l'infection que répandait la multitude de cadavres enterrés dans le voisinage avec négligence, était devenu si malsain que l'armée, en proie à une contagion mortelle, était menacée d'y périr. Mais d'un autre côté les horreurs de la disette commençaient à se faire sentir dans les trois camps turcs; c'est-à-dire, le camp du visir, sur les bords du Niester; le camp impérial, à Kantepessy; et l'ancien camp sur les bords du Danube, où les gros équipages avaient été laissés dès le commencement de la campagne. La saison s'avançait pour ces climats, et de ce dernier camp il fut envoyé au grand-visir une information publique par laquelle on le prévenait que les eaux du Danube grossissaient d'une manière dangereuse, et qu'il y avait à craindre, s'il tardait à faire repasser l'armée, que ce premier pont soulevé par l'eau ne se rompît. Ce bruit courut dans l'armée turque et inquiéta

tous les esprits. Le grand-visir n'y trouva qu'un motif de presser ses opérations ; et le 16 de septembre, il passa le pont du Niester, entra en Pologne, et vint dans l'après-midi reconnaître la position des Russes. On traîna pour sa défense d'énormes pièces de canon, et aux troupes qu'il avait commandées pour son escorte il se joignit une telle multitude de volontaires, que près de soixante mille hommes passèrent le pont à sa suite, et vinrent braver l'armée russe dans ses retranchemens. Les escarmouches commencèrent de toutes parts. Les Turcs, attirés toujours en plus grand nombre, engageaient de plus en plus le combat avec l'ardeur qui entraîne ces troupes fanatiques, quand elles suivent un premier succès, et qu'elles croient obéir à la voix de la destinée, qui leur indique ainsi le moment de la victoire. Cependant les pluies continuelles et la chute des torrens dans les monts Crapaks avaient depuis quelques jours enflé le cours du Niester. Une crue subite accélérant la rapidité des eaux, elles ébranlèrent alors ce mauvais pont. De gros troncs d'arbres amenés par le courant venaient frapper avec violence tous ces

radeaux mal liés les uns aux autres, et firent appréhender qu'il ne se rompît. L'épouvante se répand parmi tous ceux qui avaient suivi le grand-visir. Le combat cesse, tout s'empresse de repasser le pont; il peut à peine contenir la foule qui se précipite. Bientôt la pesanteur des canons et la fuite de cette multitude achevant de l'ébranler, il se rompt, et la rapidité du torrent en emporte les débris. Six ou sept mille hommes restaient sur l'autre bord; une partie dans le retranchement qui défendait la tête du pont, une autre partie au-dehors de ce retranchement. Moldavangi se presse d'envoyer au camp impérial pour faire venir ce qui restait de pontons. Mais cet autre camp était à plusieurs journées de distance. Le lendemain se passa dans l'attente, et le corps de Turcs resté sur le rivage polonais y demeurait entièrement séparé de leur armée. La nuit venue, huit bataillons de grenadiers russes et douze compagnies marchent en silence vers ceux que le sort leur avait abandonnés, et qui n'avaient ni secours à recevoir, ni aucun moyen de salut. Les différentes troupes russes en avançant franchissent avec

peine les fossés et les terres devenues mobiles par l'abondance des pluies; mais enfin elles se précipitent dans le retranchement. Les Turcs, exténués par la faim, se défendent toutefois avec courage, ou plutôt avec désespoir. L'armée ottomane entendait, au travers de l'obscurité augmentée par la violence de la pluie, les hurlemens de ceux qu'on massacrait et qu'elle ne pouvait secourir. Ceux qui étaient hors du retranchement furent poussés sur un ravin, entre le bois et le fleuve, s'y soutinrent opiniâtrément, et repoussèrent les Russes. Le jour fit cesser cette boucherie. Les Turcs s'étaient maintenus dans le retranchement, et le corps qui était à l'entrée du bois se tenant encore ensemble, les Russes s'éloignèrent.

Pendant le jour qui suivit, les eaux ne cessèrent de s'accroître. Ce qui restait de Turcs sur le rivage polonais, après avoir combattu toute la nuit, épuisé de faim et de fatigue, et quelques-uns grièvement blessés, criaient pour demander au camp les moyens de repasser. Le visir se montre sur la rive. Ni ses promesses ni ses exhortations ne calment leur désespoir. Plusieurs repassent à la nage;

des Tartares en repassent quelques autres sur leurs chevaux. Le pacha de Natolie qui commandait ce détachement, ayant vainement tenté de passer à cheval, des nageurs arabes l'attachèrent sur une planche et le conduisirent ainsi à la rive droite. Enfin vers midi, on ramène des débris du pont, un seul bateau; et quoique l'intention du visir fût de conserver ce poste et de rétablir le pont, il céda aux cris du désespoir et envoya ce bateau à l'autre rive. Tout ce qui put être passé pendant le reste du jour, rejoignit le gros de l'armée, et à la nuit, le visir retint le bateau vers son camp. Mais pendant cette nuit, les Russes placèrent plusieurs pièces de canon sur une élévation en face des batteries turques établies sur le bord opposé. Ils aperçurent au point du jour le reste des Turcs qui se cachaient le long des bords du fleuve et jusque dans les eaux. Ils tombèrent sur eux, la baïonnette au bout du fusil. Ceux de ces infortunés qui tentèrent de repasser se noyèrent. Quelques-uns réfugiés sur les débris du pont, demandaient la vie et du pain. Les officiers russes, pour avoir des esclaves, les sauvèrent de la fureur des soldats. Ceux qui pendant la nuit pré-

cédente, avaient été séparés du retranchement, s'étaient dispersés dans les bois. Quelques-uns se jetèrent dans les ruines du village de Braha, s'y défendirent opiniâtrément et moururent les armes à la main.

Plusieurs étaient passés dans une petite île d'où ils espéraient parvenir à l'autre bord. Tous ceux qui le tentèrent s'étant noyés, il en resta trente dans l'île : on envoya contre eux des troupes légères et du canon qui leur firent mettre bas les armes. Toutes les troupes éparses furent détruites. Quatre cents avaient pris la courageuse résolution de suivre les bords du fleuve et de passer vers Bender par la Pologne; mais trente-cinq seulement y parvinrent, le reste périt.

Pendant ce temps, le camp des Turcs était en proie à de violens murmures voisins de la sédition. Les uns rejetaient ce malheur sur l'injustice de la guerre, d'autres sur les brigandages qu'on avait commis pendant toute cette campagne. Presque tous les pachas jaloux de l'avancement subit de Moldavangi, encourageaient le mécontentement des soldats, l'accusaient d'avoir sacrifié volontairement l'élite des troupes, et disaient hau-

tement que l'époque marquée par tous les anciens usages pour la fin de l'année militaire aurait dû être avancée dans ces climats rigoureux.

Dès que le jour fut devenu plus grand, les batteries russes commencèrent à faire feu, et dans le désordre où était l'armée ottomane, les batteries turques, dressées sur le rivage opposé, et celles de la forteresse, ne répondirent point. Quelques boulets ayant porté dans les tentes, les Turcs levèrent leur camp afin de le reculer derrière la ville. Mais ce mouvement tumultueux devint le signal d'une défection générale. Toute cette armée, animée à la désertion par ses pachas, se dispersa toute entière. Tous reprirent en foule le chemin du Danube. L'autorité du visir méconnue ne put arrêter cette déroute volontaire. Lui-même fut entraîné. La garnison de Choczim suivit l'armée. Le gouverneur, abandonné des troupes, prit, avant de sortir, la bizarre précaution d'apposer le sceau impérial sur tous les magasins, et suivit sa garnison.

Les Tartares pillèrent quelques tentes qui demeuraient désertes et la forteresse qui restait vide. Quelques-uns d'eux s'occupèrent de sauver les malades et prirent

seuls le soin charitable de les emmener.

Les confédérés, si près de rentrer en triomphe dans leur patrie, s'éloignèrent les derniers du rivage, et cette petite troupe fit l'arrière-garde de cette innombrable multitude de Tartares et de Turcs. Ces généreux citoyens qui avaient jusque-là éprouvé tant de fatigues, de périls et de désastres, avec un courage inébranlable, commencèrent de ce jour seulement à sentir leur infortune.

Le grand-visir envoya ordre au camp impérial d'y retenir les troupes. Mais elles ne connaissaient plus aucun ordre, et dans la détresse où était cet autre camp, les pachas qui y commandaient, virent avec joie la désobéissance des soldats.

Moldavangi, réduit à sa propre garde, ne s'occupa plus que de sauver l'artillerie, s'arrêtant partout pour l'attendre, voulant qu'elle passât le Danube avant lui, ne perdant point courage et attribuant ce revers aux fausses mesures prises par son prédécesseur, et surtout à la destinée, ressource ordinaire des Turcs dans leurs fautes et leurs malheurs.

Quelques Cosaques de l'armée russe passèrent le fleuve à la nage, et revin-

rent apporter ces nouvelles. On refusa de les croire. Les ennemis de Galitzin affligés que de si grands avantages fussent arrivés tandis qu'il commandait encore l'armée, affectaient de jeter du doute sur ces rapports, et dans l'attente du nouveau général, auraient voulu laisser à celui-ci la gloire de les avoir produits par sa seule présence. Rennecampf, ce vieillard qui avait conduit la retraite peu de semaines auparavant, et sauvé l'armée, et qui peu connu à la cour, n'épousait aucune faction et ne cherchait plus aucune faveur, s'avança sur le rivage et vit le bord opposé entièrement désert. Mais il n'y avait à l'armée russe ni pontons, ni bateaux. On avait brûlé les plus endommagés, et les autres étaient loin derrière l'armée. On construisit quelques radeaux. Ils ne purent résister à la violence des vagues et s'ouvrirent au milieu du fleuve. Un Cosaque traversa à la nage et amena le bateau turc resté à l'autre bord. Huit hommes y passèrent. Ils gravirent jusque dans la forteresse, ils la trouvèrent déserte.

Galitzin et tous les généraux, précédés de quelques soldats, passèrent successivement dans ce même bateau, et

rendirent à Dieu des actions de grâces dans une église de la ville.

Un assez grand nombre de troupes les suivirent enfin sur deux radeaux. Quelques détachemens furent envoyés avec précaution à la poursuite, ou plutôt à la découverte de l'ennemi. Mais les ordres que Moldavangi avait donnés pour la sûreté des deux provinces de Valachie et de Moldavie n'avaient point été exécutés. On ne trouva à Yassi que trente Turcs ou Polonais qui furent passés au fil de l'épée. Les Moldaves reçurent encore cette fois les Russes comme leurs libérateurs. Ils bénissaient Dieu d'avoir suscité, disaient-ils, le génie de l'impératrice pour délivrer cette partie de l'église d'Orient. Un autre détachement pénétra jusqu'à Bucharest, capitale de la Valachie. Il surprit le peu de troupes qui y restaient, fit l'hospodar prisonnier, et les Russes se trouvèrent sans aucun obstacle maîtres de ces deux provinces jusques au Danube.

Le gros des troupes rentra aussitôt en Pologne; et de forts détachemens furent envoyés occuper de nouveau les postes importans, que la nécessité de voler au secours de leur armée les avait contraints d'abandonner.

Cette dispersion de l'armée turque changea tout à coup la face des affaires. Ceux des Polonais qui venaient de se déclarer dans la certitude d'un appui, se voyaient maintenant exposés sans défense, sans aucune autre ressource que leur courage, destitués de tout moyen de faire la guerre. Le concert unanime étant formé d'avance, il ne manquait plus pour achever la confédération générale, que des formalités. Mais sans aucun asile dans toute l'étendue de la république, comment remplir ces formalités ? Si on y parvenait, ne serait-ce pas désigner aux ennemis pour victimes ceux que la république aurait reconnus pour ses chefs ? Et si le conseil général des confédérations, aussitôt qu'il serait formé, était enlevé par les Russes, ne serait-ce pas perdre la dernière puissance de la république ? On cherchait à se rassurer par des espérances éloignées. On ne trouvait qu'un coup de fortune dans l'événement inattendu qui venait de donner aux Russes le succès de la campagne. Toute la Pologne était remplie de fausses nouvelles sur les prétendus échecs qu'ils avaient reçus, disait-on, sur les bords du Danube. On parlait avec plus de vérité de

l'énormité de leurs pertes, des maladies qui ravageaient leur armée, de la difficulté des recrues dans cet empire, de la disette d'argent qu'il éprouvait. Mais comment, sans armes, sans vivres, sans asile, attendre jusqu'au printemps prochain que les Turcs reparussent en campagne, et que leur retour réparât le malheur de leur déroute. Quatre puissances, la Turquie, la France, l'Autriche et la Saxe, semblaient s'intéresser au sort des confédérés. Ils ne demandaient que des armes et du pain : ils en demandaient vainement. Les Turcs avaient fui ; Vienne n'accordait qu'un refuge ; la France, plus occupée d'affaiblir et d'embarrasser la Russie que de secourir la Pologne, se contentait d'avoir armé les Turcs. Et d'ailleurs, l'ambassadeur de France à Constantinople, engagé par son devoir même dans cette intrigue mystérieuse que nous avons développée, obéissant aux ordres secrets qu'il recevait au nom du roi son maître, et qui rompaient toutes les mesures du ministère français, ne protégeait que faiblement auprès des Turcs les chefs de la confédération de Barr, leur rendait même avec adresse quelques mauvais offices, et en faisait à dessein de fâcheux

rapports au ministre de France, afin de leur enlever cette protection. La Saxe, sous une administration nouvelle, n'avait aucun plan arrêté. On ne connaissait ni les desseins ni le caractère du jeune électeur, parvenu à sa majorité depuis quelques mois, et qui avait pris en main les rênes de son électorat. Le silence absolu qu'il observait sur les affaires de Pologne et son extrême réserve ne laissaient apercevoir en lui aucun mouvement d'ambition. On ne pénétrait pas même s'il était irrésolu et timide, ou prudent et dissimulé. Les Jésuites exerçaient quelqu'empire sur son esprit; et ces religieux, de jour en jour plus persécutés dans les autres états de la chrétienté, et voisins de leur ruine, n'avaient plus rien de ce fanatisme que leurs ennemis leur reprochaient alors avec tant de fureur et d'animosité. S'ils dominaient sur sa conscience, c'était en nourrissant ses scrupules. Ils lui persuadaient qu'il ne pouvait sans crime contribuer à détrôner un roi que lui-même avait reconnu, et que ses vues sur le trône de Pologne ne pouvaient devenir légitimes, que quand ce trône aurait été déclaré vacant. Le vœu unanime des Saxons était

plus opposé encore aux instances des confédérés. Ce vœu était que toute liaison entre la Saxe et la Pologne fût entièrement rompue. Ils regardaient l'espoir de cette couronne comme le seul obstacle au retour de leur prince vers la religion luthérienne ; retour qui lui conciliait en Saxe l'amour de ses sujets, et en Allemagne la confiance du corps évangélique. La noblesse saxonne, si long-temps humiliée par le faste des seigneurs polonais, leurs prérogatives, leurs immenses richesses, se félicitait de n'avoir plus ni à soutenir cette concurrence, ni à redouter que l'électeur devenu roi héréditaire, ne regardât son électorat comme une province. L'épuisement et le désordre des finances ne laissaient entre les mains du prince ni argent ni crédit. La nécessité où il se trouvait de recourir à la générosité de ses sujets, redonnait aux états du pays une influence qu'ils n'avaient pas eue depuis long-temps sur les affaires publiques. Ils cherchaient à accroître leur autorité. Ils exigeaient des réformes dans tous les genres. Ils prescrivaient l'économie dans tous les départemens ; et suivant l'esprit de ces assemblées nationales, entièrement opposé

à l'esprit des cours, ils exagéraient peut-être le mal que celles-ci prennent toujours à tâche de pallier. Ils remettaient sans cesse sous les yeux du prince que les pierreries de sa couronne étaient engagées pour d'anciens emprunts ; que la dépense de son gouvernement en surpassait le revenu ; que sa maison domestique n'était point payée; et tandis que les confédérés lui représentaient que le moment était décisif, que s'ils étaient abandonnés ils allaient être détruits, que le plus léger secours suffirait à leur courage, on fit à dessein trouver sur le passage de ce prince tous les gens de sa livrée réunis pour implorer sa pitié, et demander à genoux le paiement de leurs gages.

Ajoutons encore que la Saxe, déchue de tout ce qu'elle avait été, n'avait plus en Allemagne même ni considération ni puissance. Les forces de ses voisins n'avaient cessé de s'accroître, tandis que les siennes avaient été ruinées par la folle ambition et le luxe insensé de ses derniers princes. Les armées formidables entretenues dans son voisinage l'exposaient à un danger toujours si imminent, qu'elle ne pouvait plus rien oser. Les efforts que

le régent avait récemment faits pour augmenter les troupes, avaient achevé d'obérer l'état. La nécessité d'en diminuer le nombre devenait pressante. C'était moins dans ses forces que dans son extrême sagesse qu'elle devait chercher désormais sa défense, ou plutôt sa tranquillité.

Ainsi, ces longues et funestes liaisons entre la Saxe et la Pologne, ces liaisons qui duraient depuis soixante-quinze ans, et qui avaient tant contribué à la ruine mutuelle de ces deux états, étaient sur le point de cesser entièrement, et, selon toute apparence, pour jamais. Elles tenaient encore cependant à un léger fil qu'il est important de développer ici; et ce sera, jusqu'à la fin de cette histoire, la dernière fois que nous aurons à fixer l'attention du lecteur sur cette cour.

Le ministre qui conduisait en Saxe le département des affaires étrangères, était un comte de Sacken, courlandais d'une grande richesse, et dont les terres étaient situées en Courlande sur les frontières de Russie, conjoncture dont ses ennemis saisissaient le prétexte pour rendre sa politique suspecte d'intérêt personnel et même de trahison. Ces odieux soupçons étaient injustes. Le comte de

Sacken avait de la probité, mais la vanité et la fausse importance dominaient dans son caractère. Il avait commencé à servir la Saxe dans les temps heureux du règne d'Auguste. Les événemens avaient trompé son ambition. Il voyait avec chagrin cette cour devenue pour lui un théâtre trop resserré et trop obscur, où il n'entrevoyait plus aucune perspective de grandeur. Il s'efforçait par une suite de ce caractère de donner aux négociations actuelles de cette petite cour une importance qu'elles n'avaient plus. Toutefois il était trop éclairé pour concevoir des desseins chimériques, et toute cette vaine ostentation était plutôt ridicule que dangereuse. Il servait l'électeur sans appointemens; mais pour récompense des grands sacrifices qu'il croyait faire en daignant encore le servir, il prétendait à jouer le personnage de ministre favori. Les conseils qu'il lui donnait sur les affaires de la Pologne étaient de se conserver des amis dans cette république, sans s'occuper actuellement d'y avoir un parti, d'y verser avec modération quelques bienfaits cachés sur les anciens serviteurs de sa maison, de quelque parti qu'ils fussent, et seulement par reconnaissance,

par générosité, et parce que cette conduite lui semblait digne d'un grand prince; et le jeune électeur, sans développer ses propres intentions, le laissait suivre cette politique.

Mais d'un autre côté, l'électrice douairière aurait voulu gouverner son fils; et la jalousie de cette princesse tombait principalement sur le comte de Sacken. Elle s'efforçait de le supplanter, de lui enlever une faveur dont il ne jouissait pas; et les conseils qu'elle donnait au jeune prince étaient entièrement opposés à ceux de ce ministre. Non-seulement ces illusions que la vanité des femmes et celle des princes se forge si aisément, et que la flatterie de tout ce qui les environne entretient dans leur imagination, lui représentaient toute la Pologne prête à verser la dernière goutte de son sang pour rappeler la maison de Saxe sur le trône; mais ce qu'elle voulait surtout persuader au jeune électeur, c'était que cette couronne dépendait des intelligences qu'elle-même entretenait dans cette république. Elle voulait paraître chef d'un parti en Pologne pour s'emparer en Saxe d'un crédit qu'elle se désolait de ne point avoir. Par-là en effet elle se conservait dans les

affaires une sorte de département. Ces grands intérêts d'une nation à protéger, d'un parti à soutenir, d'un royaume offert par l'héroïsme et la reconnaissance de toute la noblesse polonaise, étaient un beau voile dont elle couvrait avec assez d'adresse tout ce vain manége de son ambition personnelle; et les affaires des confédérés ne servaient réellement en Saxe que de prétexte aux intrigues de cette petite cour. C'est dans cette vue que l'électrice douairière sacrifiait au soutien de ses amis dans les confédérations, tout ce que ses profusions de tous les genres lui laissaient de son modique revenu. Son importunité arrachait quelquefois pour eux de légers secours à son fils; et avec ces faibles moyens elle continua toujours d'entretenir parmi les confédérés les dangereuses intrigues que nous avons développées. Elle voulait pour déterminer son fils et en vaincre les scrupules, que dès-lors on déclarât le trône vacant. Tous ceux qui s'opposaient à cette démarche précipitée, lui paraissaient autant d'ennemis déclarés ou secrets. Tout ce qui ne répondait pas à son impatience, lui paraissait une trahison; et dès qu'elle eut su combien le comte

Potocki s'était attiré de considération parmi les Turcs, elle se pressa d'envoyer en Turquie des émissaires chargés de présens pour seconder en apparence ce chef de confédérés, mais dont la commission secrète était de détruire ce Polonais dans l'esprit du ministre et des généraux ottomans.

Les confédérés abandonnés de l'univers entier et plutôt trahis que secourus par la seule puissance que l'opinion de toute l'Europe regardait comme leur soutien, ne se découragèrent cependant point malgré leur détresse et leur dénuement presque total de tout moyen de résistance.

Ce fut dans les premiers jours de novembre que la plupart des maréchaux, conseillers et autres députés des confédérations particulières, se trouvèrent réunis à Biala sur les frontières de la Silésie. Biala ou Bilitz, car ce sont deux noms de la même ville, est la capitale d'un duché héréditaire dans la maison de Sulkoski, et dont une moitié est sur le territoire polonais et l'autre moitié sur le territoire de la haute Silésie. Cette séparation est marquée par une rivière qui coupe également la ville en deux parties. Elles appartiennent au même seigneur ;

mais l'une est sous la domination de l'Autriche, et l'autre sous la domination polonaise. Cette position parut favorable pour une assemblée qui ne pouvait, suivant toutes les anciennes lois, exercer d'autorité qu'autant qu'elle rendrait ses décrets sur le territoire polonais, et qui toutefois dans les périls dont elle était menacée, n'avait encore d'autre moyen de s'en garantir que de se réfugier, s'il le fallait, sur un territoire dont ses ennemis respecteraient la neutralité.

Les députés des deux Polognes et ceux de la Prusse polonaise proclamèrent solennellement pour maréchal-général du royaume, le comte Krasinski, et pour régimentaire-général le comte Potocki. L'acte en fut dressé authentiquement en présence d'une assemblée nombreuse; et il fut revêtu de toutes les formes exigées par les anciennes lois, pour en établir la validité. Ceux des maréchaux qui n'avaient pu se rendre à Biala, avaient envoyé leurs voix par écrit.

La confédération du grand duché de Lithuanie, dont les députés et les chefs étaient présens, se réunit aussitôt à celle de la Pologne par un acte également solennel.

Le comte Pac, maréchal de Lithuanie, fut nommé substitut des deux autres chefs, jusqu'à leur retour de Turquie, et on forma sous son autorité un conseil suprême chargé du pouvoir souverain dans toute l'étendue de la république. Cet acte fut aussitôt répandu et promulgué dans tout le royaume. Tous les camps épars des confédérés célébrèrent cette publication par des fêtes militaires. Dans les villes même occupées par les Russes, le peuple se livra aux démonstrations de sa joie; mais surtout à Posnanie, la seule capitale que les confédérés occupassent encore, on donna à cette occasion des fêtes aussi éclatantes que les circonstances le permettaient. On opposa ces réjouissances à celles que les Russes célébraient partout pour leurs faciles conquêtes.

Il avait fallu attirer du fond de la Lithuanie et des provinces les plus reculées, aux dépens du sang de plus de vingt mille gentilshommes, à travers mille périls, non-seulement ceux de la mort, mais ceux de la captivité et des tortures, à travers mille piéges multipliés, malgré les trahisons, et les défiances non moins funestes peut-être que les trahisons, cette

nombreuse assemblée de la noblesse des cent soixante-dix-neuf districts d'un vaste royaume; réunion nécessaire pour former cette confédération générale à qui toutes les anciennes lois donnaient désormais dans la république l'autorité souveraine. Les événemens qui avaient terminé la campagne, firent renoncer dès-lors au système de contenir les efforts des confédérés, de réprimer leur zèle, d'attendre les troupes auxiliaires des Turcs et des Tartares, d'attendre même que les Russes rappelés pour la défense de leurs propres foyers, eussent évacué sans coup férir les provinces polonaises. Tant de prudence céda à de plus généreux desseins ou plutôt à la nécessité. On résolut au contraire d'encourager les efforts de ceux qui avaient combattu jusqu'à présent, de réunir leurs troupes, qui étaient actuellement éparses dans les forêts, dans de petites îles, ou réfugiées sur les montagnes qui séparent la Hongrie de la Pologne, de chercher d'abord à conquérir la province voisine de la frontière où se rassemblait la confédération générale, de se former sous la protection de ces troupes, un arrondissement qui pût les nourrir et servir à les recruter.

On résolut enfin d'établir en Pologne le siége d'une véritable guerre ; et loin de désespérer de la patrie, un des premiers soins de la confédération générale fut de consulter les meilleurs esprits de l'Europe pour savoir quelle forme de gouvernement les Polonais devaient donner à leur république après sa délivrance.

Il est beau, il est consolant pour des citoyens, pour des hommes, de voir comment un peuple sans lois, sans union, sans gouvernement, amolli par le luxe, endormi par l'oisiveté et qui dans son engourdissement paraissait mort aux grandes choses, s'est éveillé, s'est animé, au péril d'une oppression presque inévitable, s'est enflammé d'indignation, de courage ; et seul, dénué de tout, abandonné pour ainsi dire de la terre et du ciel, a retrouvé en lui-même une force et des vertus qui l'étonnaient, et repoussé avec d'héroïques efforts un joug de fer imposé par des mains étrangères. Ce qui nous reste à raconter n'est plus que le jeu de la fortune, l'œuvre de la puissance, une image de ce qui s'est passé dans tous les temps ; mais si les causes de cette guerre, son origine et ses premiers détails sont des faits rares, pré-

cieux, remarquables, honteux à la tyrannie, honorables à l'humanité, dignes enfin d'entrer dans le dépôt sacré de l'histoire, les événemens qui vont suivre, quoique d'un genre bien différent, ne sont pas entièrement indignes d'être conservés dans la mémoire des hommes.

Pendant que les confédérés trouvaient dans leur désespoir même une nouvelle espérance, le roi, craignant également d'être détrôné par sa nation, par la Russie et par les Turcs, entretenait de sourdes menées avec tous les partis, et employait tout son esprit à ne prendre aucune résolution publique et décisive qui l'empêchât de se laisser ramener par le cours des événemens, à des résolutions contraires. Son unique soin, au milieu de ces calamités, était de maintenir la couronne sur sa tête. Le vain nom de roi lui servait de consolation; et il répondait quelquefois aux outrages, dont il n'était pas exempt jusque dans sa cour: « Songez-vous que vous parlez à un roi »? Ses troupes, et il avait sept mille hommes à ses ordres, ne combattaient plus les troupes confédérées. Il était revenu à un parti si prudent, depuis que le vœu général de la nation en faveur des

confédérés ne paraissait plus douteux. Elles gardaient son palais à Varsovie, ses domaines dans les provinces, leurs propres quartiers, les magasins des Russes, et dans ce qu'elles faisaient pour le service des Russes, elles paraissaient céder à la nécessité, et non pas obéir à ses ordres.

Un nouvel ambassadeur de Russie avait remplacé Repnine. C'était un prince Volkonski, vieux seigneur timide et fainéant, qui avait eu, par une assiduité de courtisan, une faveur constante sous le règne d'Elisabeth ; homme à qui la faiblesse de son caractère donnait cette sagesse des cours, cette conduite toujours égale, par laquelle un courtisan se maintient en liaison avec tous les gens en place, malgré leurs rivalités et leurs cabales, et se conserve en crédit au milieu des changemens fréquens de favoris et de ministres. On l'avait cru propre à ramener par cette souplesse les esprits les plus aliénés, à réconcilier les ennemis les plus irréconciliables. Déjà, sous la feue impératrice, il avait été ambassadeur à Varsovie. La douceur de son caractère l'y avait fait chérir. On s'était rappelé dans les tempêtes actuelles le calme de cette ancienne ambassade; et parce

qu'il avait cimenté autrefois l'intimité des deux cours, quand rien ne rompait leur bonne intelligence, on faisait honneur à son habileté, de ce qu'il n'avait dû qu'à cette faveur des circonstances. Mais, en effet, dans celles où il se trouvait aujourd'hui, il ne montrait que de la faiblesse et de l'ineptie. Il n'avait pas, comme Repnine, le commandement des troupes; son ministère en était moins odieux, mais son pouvoir en était moins considéré. Ses premiers desseins, avant les succès inespérés qui avaient mis fin à cette campagne, avaient été d'armer les Polonais contre les Turcs. Mais, sous un tel ambassadeur, toute cette cour se croyait affranchie du joug que Repnine lui avait imposé. Elle voulut, aussitôt que Repnine eut quitté Varsovie, se justifier aux yeux du monde entier, de tout ce que les violences, les menaces et les cruautés de ce Russe avaient arraché à la terreur et à la faiblesse.

La première démarche du roi fut de convoquer le sénat. Il avait tramé en Russie quelques intrigues, pour obtenir de l'impératrice cette permission. Mais la lenteur des formes ordonnées par les lois, et tout ce qu'il lui fallut employer

d'intrigues à Pétersbourg, occasionnèrent tant de retards, que cette assemblée ne put avoir lieu qu'après la dispersion de l'armée turque. Vingt-six sénateurs dont l'attachement pour la cour était connu, furent les seuls qui s'y rendirent. Les opinions qui y furent proposées, et qui formèrent le résultat des délibérations, étonnèrent tous les esprits; et on alla bien plus loin que les Russes ne s'y étaient attendus. On ne craignit point de dire que la précédente assemblée du sénat, qui avait imploré contre les confédérations le secours des troupes moscovites, répondrait de ce crime à la république. On se plaignit hautement de ce que, dans cette précédente assemblée, on avait donné aux confédérés le nom de rebelles. On nomma des ambassadeurs pour aller en Russie supplier l'impératrice, au nom de sa justice et de sa magnanimité, de désavouer et de réparer les violences de son dernier ambassadeur, non pas seulement les violences qui avaient attaqué de simples particuliers, mais celles qui avaient attaqué la nation polonaise dans sa religion et dans sa liberté, d'annuller les actes injustes et injurieux promulgués sous cette tyrannie, de rappeler ses trou-

pes hors du royaume, et enfin d'accorder à la nation un dédommagement des pertes qu'elle souffrait encore par les déprédations de tout genre que ces troupes ne cessaient de commettre. Un peu de ridicule entre quelquefois dans les plus graves et les plus importantes affaires. Un des principaux objets de ces délibérations, fut de réclamer contre cette déclaration de guerre faite à la république de Pologne par ce visir, dont la tête était alors exposée aux portes du sérail, et dont la cruelle politique avait été réprouvée par le sultan. On nomma des députés pour aller supplier la cour d'Angleterre et la république de Hollande d'employer leur crédit à Constantinople pour faire révoquer cette déclaration.

Le plan qui dirigeait cette assemblée du sénat, et d'après lequel on avait pris des résolutions si inattendues, avait été tracé par les deux princes Czartorinski; et il était suivi par tout le ministère du roi. Un désaveu authentique, fait par la Russie elle-même, de tout ce que Repnine avait osé entreprendre, leur paraissait suffisant pour calmer la nation, et d'autant plus facile à obtenir de la czarine, que cet ambassadeur avait été rappelé

avec toutes les marques de la disgrâce. Ils espéraient ensuite convoquer une diète de pacification à laquelle les confédérés eussent été invités; et du milieu de tant d'orages, ces deux princes eussent fait sortir non-seulement le rétablissement de la tranquillité, mais le rétablissement de ce nouvel édifice de gouvernement et de lois qu'ils avaient créé, il y avait peu d'années, et que Repnine n'avait renversé que par le renversement total de l'état.

Mais la Russie, depuis ses derniers succès, n'était plus accessible à une résolution si timide. Toutes les voies qu'elle avait ouvertes à une conciliation étaient maintenant fermées. La czarine entra dans la plus violente colère contre le résultat de cette assemblée. Elle envoya aux commandans des frontières défense de laisser entrer l'envoyé polonais. Elle écrivit en Hollande et en Angleterre pour engager ces gouvernemens à ne point admettre ceux qui leur étaient adressés. Poniatouski fut menacé d'être détrôné. Le nouvel ambassadeur russe, d'après un ordre formel de sa cour, le pressa de se déclarer totalement et sans délai en faveur des Russes, et d'abandonner aveuglément

aux bontés de l'impératrice sa propre destinée et le sort de son royaume. Il lui fut enjoint d'employer ses troupes à combattre les confédérés ; et après avoir vainement tenté d'armer les Polonais contre les Turcs, on voulait du moins les armer une seconde fois contre eux-mêmes.

Le roi soutint avec fermeté ce nouvel orage. Il répondit « que son unique désir « était de pacifier la Pologne, et qu'il « voulait, avant de s'engager, savoir « quelles lois seraient enfin imposées à la « république; qu'il s'était livré aux per- « suasions du prince Repnine; que cette « confiance l'avait conduit au bord du « précipice, et qu'il fallait désormais « l'excuser, s'il voulait un engagement « public et inviolable ». Volkonski continua d'exiger une entière soumission ; il demanda expressément que les deux oncles du roi et les autres ministres n'entrassent plus dans aucun conseil. Le roi refusa avec la même constance d'y consentir, et par leur conseil même, éluda cette fois la dangereuse résolution qu'on voulait lui faire prendre, et continua de demeurer neutre entre ses sujets et leurs oppresseurs.

Volkonski ne négligea rien pour faire

changer cette résolution. Il envoya séquestrer les terres de tous les ministres. Ils soutinrent ce revers avec constance ; rien ne put ébranler leur généreuse fermeté. Volkonski recommença alors, mais avec moins de violence et de perfidie que son prédécesseur, toutes les anciennes manœuvres de celui-ci. Il concerta toutes ses mesures avec le primat, dont la haine pour le roi était toujours inflexible. On s'adressa de nouveau à tous les grands de l'ancienne cour ; on les envoya inviter de se rendre à Varsovie, en leur garantissant, au nom de l'impératrice, leur libre sortie de cette capitale.

On fit dire à l'un d'eux que la czarine lui promettait ou la couronne, ou un pouvoir supérieur à celui même du roi, si elle se décidait à maintenir ce prince sur le trône.

Mais les grands ne se livrèrent point à des propositions que les événemens passés avaient rendues si suspectes ; et la passion implacable du primat, toute la fécondité de son génie inépuisable en projets et en ressources, échouèrent contre la difficulté des conjonctures. Il ne parvint à réunir aux projets de Volkonski, qu'un petit nombre de personnes

sans considération et sans crédit, et qui, sous le nom fastueux de l'union patriotique, composèrent à Varsovie le vain simulacre d'un parti qu'on cherchait également à opposer à la cour et à la confédération générale.

Les troubles de cette république n'étaient plus alors, dans le conseil de Pétersbourg, le grand objet des délibérations; et si la cour de Varsovie éludait toute résolution décisive, et cherchait à gagner du temps, c'était, relativement aux affaires de Pologne, le nouveau système de la cour de Russie. Les alternatives de condescendance et de rigueur, ne naissaient plus, comme auparavant, de la rivalité du favori et du ministre, l'un toujours opposé au roi, l'autre toujours favorable à ce prince; elles naissaient de la vicissitude même des événemens. On saisissait, sans avoir aucun plan, tous les moyens que les diverses occasions semblaient offrir pour faire tomber les têtes perpétuellement renaissantes de cette hydre. En voulant réparer une faute, on en commettait une autre; mais on se flattait de tout écraser par la terreur, lorsque la fin de la guerre avec la Turquie aurait ôté aux Polonais leurs

espérances, et rendu aux Russes l'usage libre de toutes leurs forces.

Cette guerre et les nouveaux avantages dont elle offrait la perspective, fixaient toute l'attention de la czarine. Une ivresse de joie avait succédé à Pétersbourg à l'excès de l'abattement. Cette princesse venait de voir toutes ses entreprises près d'être renversées, sa gloire compromise, sa personne même exposée à tous les funestes effets d'un mécontentement général. Le soin qu'elle avait pris pour dissimuler ses cruelles inquiétudes, en avait rendu le sentiment plus profond, et six semaines de cette pénible situation avaient suffi pour marquer ses traits de toutes les empreintes de la vieillesse. En un seul événement elle avait tout recouvré, son orgueil était d'autant plus satisfait, qu'elle même, avec une sorte de justice, attribuait le succès à son propre bonheur. Le général victorieux, rappelé de son armée, disparaissait pour ainsi dire au milieu des fêtes brillantes par lesquelles on célébrait ses conquêtes, et environné de la joie et des acclamations publiques, il était personnellement traité avec froideur et avec mépris. C'était uniquement le triomphe de la souveraine. Les deux

souverains de Constantinople et de Pétersbourg, étaient les seuls, dans les deux empires, qui eussent voulu la guerre ; mais avec cette différence, que le sultan toujours juste, toujours appliqué, avait appelé son peuple énervé et amolli, à une guerre nécessaire, et qui plus tard eût été plus dangereuse encore. Catherine, au contraire, entraînée d'imprudence en imprudence par ses passions personnelles, et par toutes les fautes de son conseil et de ses ministres, avait engagé dans une guerre injuste, un peuple appauvri, épuisé, à qui le repos était nécessaire.

Mais les Russes, malgré leurs mécontentemens et leurs murmures, quittaient avec plaisir leurs climats rigoureux pour s'avancer dans les belles et riantes contrées où ils devaient chercher leurs ennemis, tandis que les Turcs ne voyaient devant eux que des déserts à franchir et s'avançaient à regret vers les froides contrées septentrionales. Catherine avait eu l'art d'intéresser à tous les succès de son ambition personnelle la religion de ses sujets, de donner pour motif à cette guerre, la protection qu'elle avait accordée à l'église grecque ; et elle sut

bientôt lui donner pour objet la délivrance même de la Grèce. Le sultan, au contraire, trouvait dans les maximes de morale et de justice, imposées par la loi musulmane, qui ne justifie la guerre que par la nécessité de la défense, un prétexte que saisissait contre lui le mécontentement public.

D'ailleurs il était plus facile à la souveraine des Russes d'entraîner tout son empire à la guerre, qu'il avait d'abord condamné, qu'il n'était facile au sultan de vaincre la répugnance générale de son empire. Le czar est cent fois plus despote que le grand-seigneur, puisqu'il est despote en vivant avec ses sujets, sans qu'un muphti, l'alcoran à la main, ait le droit de balancer ses volontés, sans avoir à garder le respect des anciennes coutumes, ni à ménager les mœurs d'une nation à qui la verge et la hache ont appris depuis quatre-vingts ans qu'elle en doit changer. Cette princesse si altière sut toutefois employer en cette occasion toute l'adresse dont elle était capable, et tous les ménagemens pour ses sujets que sa position personnelle lui prescrivait d'employer. Une multitude de jeunes officiers, rebutée des fatigues de la cam-

pagne, et effrayée de cette bravoure téméraire que les Turcs avaient toujours montrée dans leurs premières attaques, ne craignit pas de demander à quitter le service. La plupart de ceux qui obtinrent ainsi leur congé, et qui partout ailleurs eussent été déshonorés, conservèrent en Russie les honneurs de leur grade, et quelques-uns montèrent à ceux d'un grade plus avancé. Si l'état déplorable de l'armée, la dépopulation de l'empire, la difficulté de suffire aux dépenses, effrayaient; d'un autre côté, tout ce que la conduite des Turcs faisait envisager de succès et de conquêtes pour la campagne prochaine, imposait silence aux murmures, ou du moins la voix des flatteurs étouffait celle des mécontens. D'adroits courtisans demandaient d'avance le gouvernement des provinces qui devaient être conquises. D'autres parlaient hautement de la destruction totale de l'Empire turc. On osait se flatter d'y réussir en une seule campagne. On redoubla tous les efforts, dans la confiance que ce seraient les derniers. La vanité russe s'augmentait en considérant que désormais elle pouvait concevoir cette superbe espérance, sans avoir besoin des

secours que la maison d'Autriche avait refusés.

Une flotte déjà partie des ports de la Baltique, s'avançait vers les mers de la Grèce. L'invraisemblance du projet contribuait au secret de l'entreprise; et toute l'Europe instruite du départ de cette flotte, la croyait uniquement destinée à croiser, non loin des côtes de la Russie, dans l'unique intention d'en imposer aux Suédois.

Des généraux étrangers, et parmi eux quelques-uns des plus estimés en Europe, et des hommes de mer avantageusement connus, étaient arrivés pour servir, tant sur la flotte que dans les armées.

Le projet de la campagne de terre avait été formé par le plus grand homme de guerre, par le roi de Prusse. Il avait conseillé à la czarine de se borner, vers le Danube, à conserver les provinces qu'elle avait si facilement conquises, à s'y établir solidement, à défendre les rives du fleuve, et tandis qu'une armée russe empêcherait les Turcs de le passer, d'employer une autre armée à conquérir la Tartarie Crimée.

Catherine en adoptant ce projet, en

fit précéder l'exécution de manœuvres de tous les genres parmi les nations tartares, et elle n'était pas sans espérance de faire soulever à la fois contre l'Empire Ottoman, et toutes les hordes des Tartares et tous les peuples de la Grèce.

Pour suffire aux frais de ces vastes entreprises, et suppléer à l'épuisement total de ses finances, elle avait osé, dès l'hiver précédent, risquer l'établissement d'une banque. Cette tentative étonna les autres nations ; mais Catherine prouva en cette occasion qu'elle connaissait bien toute l'étendue de son autorité. Un pareil établissement dans un empire despotique ne pouvait être l'effet d'une confiance réciproque entre le souverain et les sujets, confiance qui peut seule constituer le crédit public. Mais les Russes conséquens dans leur esclavage, n'ont pas cette avare défiance de quelques nations européennes qui, en abandonnant à leur souverain une autorité absolue, ne conservent d'inquiétude que sur la propriété de leur fortune pécuniaire. Le souverain des Russes qui peut d'un mot disposer de leur vie, de leur liberté, de leur fortune, peut aussi établir à son gré une monnaie fictive, et lui donner

un cours arbitraire. Son autorité suffirait pour donner à des feuilles d'arbres la valeur des plus riches métaux. Il serait plus facile et moins périlleux dans un tel pays, d'en détrôner le souverain, que d'en discréditer la banque. On sut bientôt que le gouvernement avait enlevé tous les fonds déposés, et que les billets se multipliaient sans équivalent. Cette découverte, qui partout ailleurs eut occasionné la chute rapide de la banque, ne causa aucune alarme au peuple russe. Les billets continuèrent d'avoir cours : ces papiers admis dans tous les paiemens amenèrent dans les mains de Catherine tout l'argent de son empire. La soumission tint lieu de confiance ; et si la grandeur de ses entreprises l'obligea de verser tout cet argent dans les pays étrangers, et de passer toutes les règles qu'elle avait feint de se prescrire, elle répondit constamment aux représentations de quelques ministres timides : « La banque sera « soldée par les sommes que mes armées « et mes flottes arracheront au grand-« seigneur, pour sauver son empire ».

Dans Constantinople, au contraire, le peuple, le ministère, la milice même, tout à l'exception du sultan ne respirait

que la paix; et tous, si la guerre continuait, ne s'attendaient qu'à des revers. On se plaisait à raconter qu'un Turc, au retour de l'armée, interrogé publiquement sur les événemens de la campagne, s'était borné à répondre : « Je me « prépare pour le baptême ». En vain le grand-seigneur avait ordonné que les troupes passassent l'hiver sur les bords du Danube, et pour les y retenir y avait laissé le grand-visir et même le grand étendard de Mahomet ; les janissaires avaient repris en foule le chemin de leurs différentes villes, et l'armée était réduite à moins de quinze mille hommes. Le sultan assembla deux conseils nombreux pour délibérer uniquement sur les moyens de soutenir la guerre, et proposa d'aller commander ses troupes. Le muphti s'éleva encore contre cette proposition. Le peuple instruit de cette disposition de son maître, osa dire dans tous les lieux publics, que s'il s'éloignait il serait détrôné. On trouva dans les mosquées des écrits séditieux. Mustapha imposa silence aux murmures par les édits les plus sévères, et interdit au peuple tout entretien sur la guerre et sur la paix.

Le choix d'un nouveau grand-visir le

tint long-temps irrésolu. Parmi les jeunes pachas dont il avait encouragé les heureuses dispositions en leur faisant espérer cette place, aucun n'avait encore acquis l'expérience qu'il leur désirait. Il fut sur le point de rappeler à cette dignité ce même grand-visir qui avait eu précédemment sa confiance, Moussun Ouglou, si long-temps opposé à la guerre, et destitué au moment où elle fut déclarée. Un officier du sérail était nommé pour lui porter les sceaux de l'empire. Mais le rappel de ce visir pacifique ayant persuadé au peuple que les inclinations du sultan étaient changées, et qu'il pensait à la paix, il se pressa de faire un autre choix.

Il fit partir avant le printemps quarante mille hommes, pour être répartis dans les villes de Bender et d'Oczakof, exposées aux premières attaques des Russes. Il ordonna de nouvelles levées dans tout son empire, pour avoir à l'ouverture de la campagne, une armée formidable sur le Danube, et de fortes garnisons dans les places qui bordent ce fleuve, et il demeura fidèle au serment de prendre tous les frais de cette guerre sur les trésors amassés dans le sérail,

sans fouler son peuple d'aucun nouvel impôt. Mais une flotte russe dans l'Archipel, le soulèvement du Péloponèse et la défection d'une partie des Tartares allaient porter à cet empire des coups terribles, et auxquels le sultan ne s'était pas attendu.

LIVRE XI.

SOMMAIRE.

A qui doit-on attribuer le projet de faire soulever la Grèce ? Plusieurs circonstances du règne d'Elisabeth favorisent ce projet. Il est remis sous les yeux de Catherine par le grec Papaz-Ogli, et rejeté par le ministre Panine. Premières démarches pour en tenter l'exécution. Il est adopté par Orlof. Soulèvement particulier des Monténégrins, et histoire d'un faux Pierre III. Montagnes de la Chimère; quel est le peuple qui les habite. Les Albanais ou Arnautes marchent contre les Monténégrins, et ceux-ci sont défaits. Tous les Grecs désarmés. Etat du Péloponèse. Examen de l'opinion qui fait descendre les Maniotes des Spartiates ; leur état actuel. Intrigues de Papaz-Ogli chez les Maniotes ; et origine de la maison de Médicis. Autres intrigues de Papaz-Ogli. Autres mémoi-

res remis à la czarine sur le même objet. Alexis et Théodore Orlof arrivent en Italie pour travailler au soulèvement de la Grèce. Etat de la marine russe; projets de Catherine à ce sujet; et ce qui l'y enhardit. Sentimens de ses ministres sur cette entreprise. Première escadre partie de Pétersbourg pour l'Archipel. Seconde escadre, et les projets d'Elphinston qui la commande. Pourquoi les Anglais favorisent cette expédition. Suite des intrigues des deux Orlof. Sensation que produit en Europe l'arrivée de la flotte russe dans la Méditerranée. Plan général de la campagne des Russes en 1770. Théodore à qui on refuse l'entrée de Malte, fait voile vers le Péloponèse; ses premières opérations. Preuves que Misistra n'est point l'ancienne Sparte. Misistra rendue par les Turcs. Les Turcs restent maîtres de tout l'intérieur de la presqu'île. Le ministère ottoman avait été inutilement averti. Apprêts de la flotte turque. Attente et espoir de toute la Grèce. La populace des îles Vénitiennes accourt dans le Péloponèse. Navarins pris par les Russes. Arrivée d'Alexis et ses premières opérations. Les Albanais viennent défendre le Péloponèse. Situation péril-

leuse des Russes. Arrivée d'Elphinston. Belle action d'un capitaine maniote. Levée du siége de Modon, et évacuation du Péloponèse. Premières opérations des flottes, et portrait de Hassan. Les Turcs s'embossent dans le canal de Scio; les Russes viennent les y attaquer. Beau combat entre la capitane turque et le vaisseau amiral russe. Incendie de la flotte ottomane. Conseil de guerre tenu par les Russes après l'incendie; ils n'attaquent ni les Dardanelles, ni Chio, ni Smirne. Description des Dardanelles. Elphinston entre dans le détroit. La flotte russe cherche à hiverner dans les îles voisines du détroit. Le baron de Tott reconnaît dans quelle dégénération est tombé en Turquie tout ce qui regarde la guerre. Il met les Dardanelles en défense. Retraite d'Elphinston.

LE projet de faire soulever toute la Grèce contre les Turcs, de soutenir par une armée et une flotte russe ce soulèvement général, de transporter à Constantinople le trône des czars, et de réunir à l'immense étendue de la Russie les plus

belles provinces de l'ancien empire d'Orient, est communément attribué à Pierre-le-Grand. Ce prince ressemble en quelque sorte à l'Hercule de la Fable. C'est à lui seul qu'on donne tout ce qui s'est fait ou projeté de mémorable dans son empire, pendant tout un siècle. Mais ceux qui croyent l'honorer en faisant remonter ce dessein jusqu'à lui, ne font pas attention que pendant la durée de son règne, il n'y a pas eu un seul instant où il ait pu raisonnablement le concevoir. Une formidable ligue dans laquelle il se trouvait engagé à son avénement au trône, attaquait alors de toutes parts les Turcs fatigués par leurs précédentes victoires, et par les sanglantes séditions de leurs armées. Et cependant à cette époque, à peine parvint-il à conquérir une ville au fond d'un golfe de la mer noire. C'est là, il est vrai, le plus faible côté de l'empire ottoman; c'est par cette mer qu'il aurait pu menacer et faire trembler Constantinople. Mais ni la force de ses armes, ni l'adresse de ses négociations ne purent lui ouvrir la sortie de ce golfe. Dans une seconde guerre il perdit en une seule campagne, et par une paix ignominieuse, ce même établissement mari-

time ; et enfin dans ses dernières années, quand sa puissance fut assurée par la mort de son rival, il s'allia au contraire avec l'empire ottoman, dans le dessein de conquérir et de partager quelques provinces du royaume de Perse.

Ce sont les Grecs eux-mêmes qui, long-temps avant Pierre Ier., et sur la foi d'une vieille prédiction accréditée parmi eux (que l'empire turc sera détruit par une nation blonde) ont regardé les Russes chez lesquels en effet cette couleur domine, comme devant être leurs libérateurs. Ceux même qui ne s'attachaient pas à une superstition si grossière, avaient la pieuse confiance que Dieu ferait triompher leur religion; et dans leur attente ils ne pouvaient tourner les yeux que vers le souverain de Moscovie, seul prince de cette croyance qui ne soit pas asservi aux Turcs. Mais les anciens czars étaient bien éloignés d'une pareille ambition. Pour obtenir quelque alliance en Europe, ils se montrèrent plus d'une fois disposés à embrasser la religion romaine, et cette religion est tellement odieuse aux peuples de la Grèce, que le joug ottoman leur inspire moins d'horreur. Pierre s'étant formé des nœuds

plus réels avec la république européenne, laissa tomber cette vieille ruse politique. On voyait à sa cour un de ses bouffons porter le nom de pape, et jouir en cette qualité d'un palais et d'un revenu. Il se rendit en Russie le chef suprême de sa religion. Il en décida ainsi pour jamais la séparation d'avec celle de Rome; et c'est véritablement la seule part qu'on puisse lui attribuer dans le projet d'étendre sur toute la Grèce la souveraineté des czars. Un autre événement, qui remonte à cette même époque, a sans doute contribué à faire naître cette ambition dans l'esprit de ses successeurs. Aussitôt que ses victoires eurent donné à la Russie un grand éclat de renommée, tous ces peuples esclavons de même origine que les Russes, professant la même religion, parlant la même langue, et qui, descendus autrefois du nord de l'Europe, environnaient depuis mille ans presque toutes les frontières de la Grèce, apprirent avec joie qu'une de leurs peuplades était devenue puissante. Les Monténégrins surtout, qui dans des montagnes escarpées, sur les bords du golfe de Venise, ont maintenu leur indépendance contre les Turcs, envoyèrent lui offrir

leur alliance ; et depuis cette époque, la Russie a constamment entretenu des intelligences parmi eux.

Munich songea le premier à profiter de cette faveur générale des Esclavons et des Grecs. Nous avons raconté, dans le troisième livre de cette histoire, comment il y détermina le conseil de Pétersbourg, et comment une paix prématurée rompit son entreprise, avant que les Turcs eussent reconnu le danger qui allait toujours menacer leur empire.

Elisabeth, plus superstitieuse que politique, n'eut que de faibles liaisons avec ces peuples. Elle en attira quelques émigrations dans ses états. Ses présens allèrent décorer leurs églises, et ses aumônes chercher leurs prêtres ; elles se répandirent jusque dans les cellules du Mont Athos, nommé aujourd'hui la Montagne Sainte, et regardé comme le chef-lieu de la religion grecque. Cette montagne où, dans les derniers siècles de la Grèce, des philosophes s'étaient retirés pour se livrer paisiblement à l'étude, est aujourd'hui couverte de monastères et d'hermitages, où plus de dix mille moines de Saint-Basile forment une espèce de république sous la garde des Turcs. Ils en

achètent la protection et leur repos par un tribut onéreux, destiné en partie à un grand-officier du sérail, et ils recueillent l'argent de ce tribut par des quêtes dans toute la Grèce. Leurs quêteurs, et surtout les évêques, tirés la plupart d'entre ces moines, ne tardèrent pas à porter dans toutes les provinces le bruit de la générosité et de la piété russes. Sous le même règne, au moment où les Turcs suscités par ces grandes intrigues du comte de Broglie, dont nous avons tant de fois parlé, étaient prêts à déclarer la guerre à la Russie, un prêtre russe vint dans les montagnes du Péloponèse, chez un peuple qui se prétend descendu des Spartiates, et qui, retiré dans des lieux inaccessibles, y défend encore sa liberté. Ce prêtre est le premier émissaire qui soit venu de Russie dans ces montagnes. Il n'était point accrédité auprès des chefs. Son unique objet était de prendre des informations; et les apparences d'une prochaine rupture entre les deux empires s'étant bientôt dissipées, cette intelligence n'eut alors aucune suite. Mais ces montagnards ne doutèrent pas qu'à la première occasion la Russie ne cherchât à employer leur courage.

A peine Catherine II fut-elle montée sur le trône, que ce projet fut présenté sous ses yeux. Grégori Papaz-Ogli, né à Larisse en Thessalie, et dont le nom composé du mot grec *Papaz*, et du mot turc *Ogli*, dénote qu'il était fils d'un papaz ou prêtre, était venu en Russie sous le règne précédent. Quelques désagrémens éprouvés dans sa patrie, un esprit inquiet, et le désir de faire fortune l'avaient amené à Pétersbourg. Il était devenu capitaine d'artillerie. Orlof servait dans ce même corps, avant la conjuration qui avait placé Catherine sur le trône, et dont la catastrophe, si heureuse pour elle, l'avait rendu lui-même le second personnage de l'empire. Cette haute fortune d'Orlof excita l'émulation de Papaz-Ogli. Assez connu du favori pour en être protégé, mais non pas d'une manière à en attendre son avancement s'il ne se rendait utile, il lui parla du soulèvement de la Grèce. Orlof, récemment enhardi par le succès d'une conjuration, saisit avec ardeur un nouveau projet de révolution, qui pouvait placer sa maîtresse sur le trône de Constantinople, et rendre l'empire de Russie le plus puissant, comme le plus étendu de

l'univers. Mais le ministre Panine, soit timidité, soit prudence, soit haine personnelle contre le favori et ses protégés, trouva tous ces desseins prématurés ou chimériques. Le favori, dans une égale ignorance de l'état des nations étrangères, et de toutes les relations de l'empire russe, céda aux objections du ministre. Mais il céda également aux instances de Papaz-Ogli, qui se chargea de prouver la vraisemblance et la facilité de ce soulèvement. Orlof, devenu grand-maître de l'artillerie, lui donna la permission d'aller, sous des prétextes de santé et d'affaires, voyager pendant trois ans dans la Grèce.

Catherine qui avait apporté sur le trône une haute ambition, et pour ainsi dire une impatience de grandeur et de célébrité, mais qui, dans ces premiers mois de son règne, était encore incertaine dans toutes ses vues, s'occupa dès-lors vaguement et en secret de ces vastes idées. Elles ne tenaient encore à aucun système politique ; elles étaient subordonnées à la distraction de ses plaisirs, aux passions qu'elle portait dans les affaires, à la crainte qu'elle avait des Turcs, au système que suivaient ses ministres. Mais comme elles tenaient au

fond de son caractère, et à une ambition qu'elle regardait comme attachée à sa couronne, elles se reproduisaient en toute occasion. Un de ses premiers soins fut de chercher à former des liaisons avec la république de Venise, ennemie ancienne et naturelle de l'empire ottoman. Cette tentative n'eut alors aucun succès. Venise s'est restreinte depuis long-temps au soin unique de sa conservation. La jouissance de tous les avantages de la paix est devenue le seul objet de sa politique. Ces républicains précautionnés se refusèrent à une alliance, que les Ottomans n'eussent pas vue sans inquiétude. Bientôt après six jeunes Russes vinrent s'établir à Malte. Le prétexte qu'ils avaient pris pour y séjourner long-temps, était le dessein de s'instruire dans la construction et la conduite des galères, espèce de marine dont la Russie fait usage dans la mer Baltique. Mais ils cherchaient à connaître tous les passages de la Méditerranée, les mers de l'Archipel, à engager au service de Russie des hommes qui eussent fait la course dans le Levant.

Enfin deux navires russes, les premiers qui aient fait voir sur la Méditerranée le pavillon de cette marine naissante,

arrivèrent en Toscane, chargés de toutes les productions du Nord. Orlof et Catherine avaient fait ensemble les frais de cette première tentative ; et l'avare jalousie des négocians se plaisait à calculer les pertes que ce commerce devait éprouver. Mais cet intérêt de commerce n'était qu'un voile pour d'autres desseins. Les sommes qu'il produisit furent secrètement remises à la disposition de Papaz-Ogli, et servirent d'abord à acheter en Italie pour les principales églises de la Grèce, des présens qu'il devait faire à son choix et au nom de l'impératrice.

Pendant ce temps, Papaz-Ogli, embarqué à Venise, pris sur le Golfe par des pirates Dulcignottes, conduit dans leur ville, réclamé par le conseil autrichien, et de là revenu à Trieste, port de Hongrie dans le voisinage de Venise, y trouva un grand nombre d'Esclavons et de Grecs, ou habitans de cette ville, ou attirés par le négoce. Il fit part à quelques-uns d'eux du véritable objet de sa mission. Divers agens se répandirent chez les peuples qui bordent la côte. Lui-même y fit quelques voyages. Deux de ces émissaires se rendirent successivement chez les montagnards du Péloponèse.

Tous les rapports ayant été favorables, Papaz-Ogli envoya le détail de ces différens voyages au comte Orlof; et sur les réponses encourageantes qu'il en reçut, il partit lui-même pour le Péloponèse vers la fin de l'année 1766.

En effet Orlof qui depuis le départ de Papaz-Ogli, avait vu, malgré la haute élévation de sa fortune, échouer ses plus hardis projets, celui d'épouser l'impératrice, celui de faire ériger sur sa propre tête un royaume dans les environs d'Astracan, entendit alors avec un nouvel enthousiasme parler de royaume à conquérir, de sujets qui ne demandaient qu'à se soumettre, et non-seulement de l'espérance de rétablir l'ancien empire d'Orient; mais ce qui flattait bien plus son ambition et celle de sa famille, du projet de renouveler quelque jour, à la faveur de ce soulèvement, les royaumes de Macédoine et d'Epire. Orlof saisit donc avidement une si belle espérance; et cet homme hautement déclaré contre toutes les opérations des ministres et contre toutes les querelles suscitées en Pologne par le couronnement de son ancien rival, vit au contraire avec joie, par une suite de ces mêmes querelles, la guerre

contre la Turquie devenir inévitable: Catherine vit avec une joie égale les deux partis qui jusque-là avaient divisé sa cour, se réunir, quoique sans concert entre eux, dans une sorte d'émulation pour soutenir cette guerre. Un accord apparent régna dès-lors dans cette cour, et des motifs différens faisaient concourir au succès général de la guerre ces deux factions constamment opposées, dont l'une avait toujours été maîtresse du cabinet et des affaires, et l'autre maîtresse du palais et des régimens des gardes; dont l'une s'attribuait toute la gloire du règne, et dont l'autre s'en attribuait toute la sûreté.

Mais deux années avant la guerre, et aussitôt que Papaz-Ogli eut quitté les rivages Adriatiques pour aller former des liaisons dans le Péloponèse, d'étranges conjonctures, et telles que toute la prudence humaine ne pouvait les prévoir, occasionnèrent le soulèvement particulier des Monténégrins. Ces peuples, dont le nom signifie les habitans de la montagne noire, habitent en effet de hautes montagnes à l'extrémité septentrionale de l'Albanie, et près du golfe Adriatique. Cette horrible contrée peut être regardée

comme une branche des Alpes, qui va s'unir aux montagnes de la Grèce, et elle fait partie de cette longue chaîne appelée par quelques géographes *chaîne du monde*. Les Monténégrins, du côté des terres, sont environnés de provinces soumises aux Turcs. Vers le golfe, ils sont séparés de la mer par les petits états de Raguse, et par la ville de Cattaro, qui, avec sa banlieue, appartient aux Vénitiens. Ceux qui habitent les revers extérieurs sont comptés parmi les sujets des gouvernemens qui les avoisinent. Mais les habitans des vallées défendues par des gorges étroites, et ceux des hauteurs escarpées vivent dans l'indépendance. On y compte environ onze mille maisons et quinze mille hommes en état de porter les armes. Chaque bourgade obéit à un chef, qui rend la justice et conduit les expéditions militaires. Le plus grand objet de ces expéditions est de piller les contrées voisines, de voler les caravanes, ou d'envahir sur les hauteurs de petites plaines fertiles, dont les bourgades se disputent la possession. La nécessité d'acheter du sel en Albanie, les contraint de payer aux Turcs une douane, que ceux-ci regardent comme un tribut,

et ils se contentent de cette redevance, regardant les Monténégrins comme une nation à moitié assujétie, dont la soumission totale ne vaudrait pas les efforts qu'elle coûterait. De son côté la république de Venise s'est fait de leurs montagnes un rempart contre les Turcs. Elle seule, pendant les derniers siècles, les a plus ou moins secrètement aidés à repousser les pachas voisins, quand ceux-ci ont tenté de les astreindre à un tribut plus régulier. Mais depuis la fin du règne de Pierre Ier., la cour de Russie est parvenue à se substituer aux Vénitiens dans l'affection de ces peuples. Elle en tire aujourd'hui, comme les Vénitiens, un grand nombre d'officiers et de soldats. Ceux même qui se destinent à la prêtrise ont été appelés à Pétersbourg pour y faire leurs études et y recevoir l'ordination. L'évêque du Monténéro va maintenant en Russie se faire reconnaître du souverain, qui est lui-même un patriarche de cette religion, et se faire sacrer par les évêques russes.

Au commencement de 1765, cet évêque, qui jouissait dans la contrée d'une grande réputation de savoir et de piété, et qui portait sur sa poitrine, à côté de

la croix épiscopale, un portrait de la czarine, se mit à prédire que les temps marqués pour la délivrance de la Grèce, étaient près d'arriver. Tous les esprits étaient déjà frappés de cette prédiction, quand un jeune inconnu parut dans ces montagnes. C'était un simple caloyer, ou moine grec, à qui l'étude des simples et quelque usage de la médecine dans son monastère pouvaient ouvrir l'accès de toutes les maisons; assez adroit pour profiter de cet avantage, s'insinuer dans les esprits, et pénétrer le secret des familles; assez audacieux pour se revêtir de tous les personnages que les circonstances exigeraient, et dont la solitude avait exalté l'imagination au point de le rendre propre à échauffer le fanatisme populaire. Il fut accueilli avec une extrême considération par l'évêque; et sous cette protection, il parcourut les différentes vallées; exerçant partout la médecine, et s'appliquant à réconcilier les familles, à réunir dans cette petite nation les esprits divisés par d'anciennes haines. Sa bienfaisance lui attira l'affection des peuples, sa piété celle des prêtres. Il était toujours couvert d'un énorme bonnet, dont l'épaisse et longue fourrure

lui tombait au-dessous des yeux, soit qu'il craignît d'être reconnu, soit qu'il voulût à dessein en affecter la crainte. Mais ce mystère même ayant fixé l'attention générale, le bruit se répandit parmi ces peuples, et jusque dans les contrées voisines, que c'était quelque grand prince russe. Cette rumeur s'accréditait de plus en plus, lorsqu'au commencement de 1767, il fit assembler, dans une des vallées, les notables des quatre cantons, et leur persuada de faire entre eux une trève d'un an. Ce premier pas fait, et son crédit s'en étant accru, il les convoqua une seconde fois, et leur dit qu'une simple trève ne convenait ni à leur position ni à la sienne, et que s'ils ne se juraient à l'instant une amitié éternelle, il allait s'éloigner d'eux pour jamais. Cette alliance fut jurée entre ses mains. L'autorité qu'il s'arrogeait avec confiance et par une sorte d'ascendant naturel, les respects que lui rendaient constamment tous ceux dont les liaisons avec les Russes étaient publiques, et le profond mystère dont il affectait de s'envelopper, persuadèrent enfin à ces montagnards ignorans et fanatiques, que cet inconnu était l'époux infortuné de

Catherine, l'empereur Pierre III. Ils se figurèrent que les ennemis de ce prince l'avaient faussement fait passer pour mort, qu'il s'était évadé de sa prison, qu'il venait chercher parmi eux un asile, et par leur secours un nouvel empire. Plusieurs Monténégrins qui avaient servi en Russie et dans la troupe la plus favorisée de ce malheureux empereur, crurent en reconnaître les traits. Ils prétendaient avoir eu l'adresse de découvrir sous cet énorme bonnet, dont l'inconnu avait toujours soin de se cacher le front, une veine d'une grosseur remarquable, et telle que Pierre III, selon eux, en avait une au milieu du front. C'était, ajoutaient-ils, le même âge, la même popularité; c'était la même familiarité soldatesque dans ses manières comme dans ses propos, toujours voisins de la bouffonnerie.

Stéphano, c'est le nom qu'avait pris le jeune moine, profita avec habileté de cette illusion, qu'il n'accrédita cependant lui-même que par l'air mystérieux toujours mêlé à l'audace de sa conduite. On lui donna une nombreuse garde. Tous en sa présence se prosternaient le front en terre. L'évêque lui rendit hommage.

Stéphano, bientôt dénué du peu d'argent que Papaz-Ogli lui avait confié, ne tarda pas à imposer des tributs; et l'enthousiasme qu'il inspirait alla jusqu'à les payer avec un aveugle dévouement. Il promettait à ceux qui le suivraient de les conduire avant un an dans les murs de Constantinople. Là, on saurait, disait-il, qui il était; et en attendant qu'il se fît connaître, ses édits portaient pour signature: « Etienne, petit avec les petits, « méchant avec les méchans, et bon avec « les bons ». D'où le nom qu'on lui donna plus généralement dans ces contrées fut celui de Stéphano Piccolo, ou Etienne le Petit.

Sous ces titres bizarres, il écrivit aux peuples limitrophes qu'il était envoyé de Dieu pour briser le joug de la tyrannie musulmane; et le bruit des intrigues qui se tramaient dans les autres parties de la Grèce commençant alors à transpirer, on en faisait honneur à lui seul, on les attribuait à ses correspondances, et on disait qu'il devait être incessamment proclamé roi ou empereur des Grecs. Deux évêques voisins, celui de Sava et celui du Pech, pays soumis aux Turcs, et qui font partie l'un de l'Albanie, l'autre

de la Bosnie, accoururent pour être des premiers à reconnaître le nouvel empereur.

L'autorité de Stéphano s'étant affermie dans l'intérieur des montagnes, il crut également dangereux ou de laisser refroidir dans l'inaction l'enthousiasme insensé de ces peuples, ou d'agir prématurément contre les Turcs, avant que les intrigues de Papaz-Ogli eussent suscité quelque grand mouvement dans la Grèce. Il sortit des montagnes, au mois d'octobre 1767, suivi d'un cortége nombreux et d'un gros corps de troupes. Il s'avança dans le district vénitien de Cattaro, et ne parla que de réconciliation et d'alliance entre les peuples des deux territoires. Ceux qui avoisinent Cattaro sont surtout composés de Grecs réfugiés du Péloponèse, qui ont porté dans les environs de cette ville leur bravoure, leur industrie, qui y ont bâti trois gros bourgs, dont le principal est nommé Maina, du même nom que portent aujourd'hui dans le Péloponèse les peuples qui y conservent leur indépendance. Cette émigration est ancienne. Une tradition confuse en a seulement conservé la mémoire. Ces peuples ont même oublié leur langue maternelle, et

ne parlent plus aujourd'hui que l'esclavone. Ils conservent beaucoup de privilèges, et semblent plutôt alliés des Vénitiens que leurs sujets. Stéphano leur promettait de les reconduire dans leur ancienne patrie, et choisit cette Maina pour sa résidence. Il y a aussi sur la côte, aux confins de Cattaro et de l'Albanie, un petit port de mer creusé par la nature dans les flancs d'une montagne escarpée. Il est occupé, ainsi que les hauteurs voisines, par un peuple très-peu nombreux, nommé Pastrovick. Venise qui les compte au rang de ses sujets, n'a jamais tenté de les subjuguer entièrement, parce que leur férocité et leurs brigandages servent à réprimer d'autres peuples voisins, sujets de l'empire ottoman. Ces Pastrovicks, qui ne peuvent armer plus de six cents hommes, infestent cette mer, quand ils peuvent se dérober à la vigilance des galères vénitiennes. Ils pillent et assassinent indifféremment toutes les nations et les Vénitiens eux-mêmes. Ils se soumirent volontairement à Stéphano; et à la faveur de leur port, il reçut d'Italie quelques barques de munitions et de vivres. Le général vénitien commandant sur cette côte envoya le prier de se faire con-

naître, ou s'il s'obstinait à demeurer inconnu, le sommer de sortir lui et tout son cortége des états de la république. Stéphano répondit avec fermeté, et peut-être espérait-il, à la faveur de l'incertitude où sont toutes les limites dans ces contrées, parvenir à compromettre les Turcs avec les Vénitiens. Ceux-ci se conduisirent avec une extrême circonspection, ne voulant ni aliéner les Monténégrins, ni indisposer les Turcs, ni accréditer par de ridicules ménagemens cette fable populaire, dont la singularité fixait les yeux de l'Europe entière. Ils sentirent qu'ils avaient aussi à craindre, quelles que fussent leurs démarches, de blesser l'impératrice de Russie, dont on commençait à entrevoir clairement les sourdes menaces, au travers du nuage qui couvrait cette bizarre intrigue. Il régnait un si profond secret dans les conseils de cette république, qu'il lui fut toujours facile de tenir cette conduite équivoque et réservée qui satisfait à de doubles vues. Elle prit sur ses frontières toutes les précautions qui pouvaient contenir ses propres sujets. Elle mit à prix la tête de ceux qu'elle regarda comme des rebelles. Elle fit de perpétuels prépara-

tifs, sans jamais sortir de la plus exacte défensive ; et elle eut soin de donner à chaque puissance les avis secrets dont chacune d'elles devait lui savoir plus de gré.

Toute l'Europe attendait avec curiosité la conduite que tiendrait la czarine dans une si étrange conjoncture. Mais l'apparition lointaine de ce fantôme ne déconcerta point le plan secret que cette princesse commençait à se former. Elle ne se livra ni à une inquiétude pusillanime, ni à une colère de femme ; elle profita au contraire avec une singulière adresse, de cette folle crédulité des Monténégrins, et tourna ce contre-temps à l'avantage de sa politique. Dans ce moment elle redoutait encore la guerre contre les Turcs ; et pour opprimer tranquillement les Polonais, elle cherchait tous les moyens d'endormir ou de distraire le sultan. Elle parut se concerter avec le sultan lui-même, et sous le spécieux prétexte de prendre les informations qu'elle désirait, ses émissaires chargés de grandes espérances et de légers secours, arrivèrent publiquement et de toutes parts dans les montagnes noires. Le sultan averti du fréquent envoi de ces émissaires, répondit que personne n'était plus

intéressé que la czarine à démêler le fond de cette aventure. Elle alla jusqu'à prier ce prince de faire marcher des troupes contre ces mêmes peuples, auxquels elle faisait passer de l'argent et des munitions.

Les Turcs avaient d'abord regardé Stéphano comme un fanatique isolé et peu dangereux. Un pacha voisin avait seulement envoyé pour s'en défaire un capigi, espèce d'huissiers qui, bien instruits du danger auquel ils s'exposent, s'introduisent dans les conseils des pachas suspects au gouvernement, ou des princes que les Turcs regardent comme leurs sujets, et déployant, quand ils en trouvent l'occasion, un ordre du grand-seigneur, saisissent le moment de poignarder ou d'étrangler le proscrit. Stéphano découvrit le capigi, et le fit enterrer vif. Mais déjà ses troupes se montraient sur les frontières d'Albanie, attaquaient les caravanes turques, pillaient quelques villages, enlevaient les tributs destinés pour Constantinople, et les présens même destinés pour le sultan.

Déjà il était aisé de prévoir que ce feu ne tarderait pas à s'étendre. Les peuples de la Servie et de la Bosnie, tous

Esclavons d'origine, écrivirent à cet inconnu, que s'il était le czar Pierre III, il pouvait compter sur leurs secours. Les habitans des montagnes de la Chimère commençaient à sortir en armes de leurs rochers.

Ces montagnes qui s'élèvent à l'autre extrémité de l'Albanie, étaient nommées dans l'antiquité les monts Acrocérauniens, ce qui signifie les monts aux sommets orageux. Elles s'avancent des côtes de la Grèce vers la pointe de l'Italie, qui du côté opposé s'avance aussi dans la mer; et ces deux promontoires, distans l'un de l'autre de douze lieues, forment l'entrée du golfe Adriatique, et le plus court passage entre l'Italie et la Grèce. La ville ou bourgade de Chimérium subsiste sur ces montagnes de temps immémorial, et le nom qu'elle leur a donné, signifie dans la langue grecque, comme celui d'Acrocérauniens, les montagnes des Tempêtes. Leur aspect est si effroyable, que les fleuves auxquels elles donnent naissance, connus dans l'antiquité sous le nom de l'Achéron et du Cocyte, ont été décrits par les poëtes comme les fleuves des enfers. Dans ces montagnes habitent de petites nations,

à qui l'horrible aspérité de ce séjour a conservé leur indépendance. On dit que ce sont les anciens Myrmidons, sujets d'Achille, amenés dans ces contrées par son fils ; mais comme ils furent ensuite compris dans le royaume de Macédoine, ils se prétendent descendus des Macédoniens. Ils se plaisent à conserver ce nom, qui aujourd'hui encore les rend recommandables. Ils n'ont point d'autre profession que celle des armes. La plupart vont servir les princes d'Italie. Un régiment au service de Naples y porte le nom de Gardes Macédoniennes, et passe pour le meilleur de l'armée. Mais surtout la république de Vénise en a un grand nombre parmi ses troupes. Lorsque le temps de leur service est expiré, ils conservent une partie de leurs appointemens, et reviennent avec joie dans leur triste patrie, pour laquelle ils sont toujours prêts à verser leur sang, ce qui les a fait nommer en Italie *les Suisses de la Grèce*. Ces Macédoniens, dont les plus grands exploits contre les Turcs se bornaient depuis long-temps à piller les caravanes, se montrèrent alors plus en force, et firent des incursions plus régulières. L'Albanie était en même-temps

menacée par ses deux extrémités, le Monténéro bornant cette province du côté de l'Illiric, et les montagnes de la Chimère du côté de l'ancienne Grèce.

Le sultan sentit la nécessité d'écraser un soulèvement qu'une plus longue patience aurait rendu plus dangereux. Tous les pachas de l'Albanie reçurent ordre de prendre les armes. Les milices albanaises passent pour les meilleures de l'empire ottoman. La province qu'elles habitent est l'ancienne Epire, dont les habitans furent autrefois si renommés par la guerre. On y retrouve, après deux mille ans, les mêmes inclinations et le même courage. Et nous pouvons déjà remarquer ici ce que les récits suivans confirmeront encore, que dans la Grèce captive, de toutes parts couverte de ruines, dont tous les gouvernemens ont été détruits, dont les révolutions successives ont transformé les temples en églises, et la plupart des églises en mosquées, après tant de siècles et de bouleversemens, le génie de chaque lieu reste toujours le même. Les Albanais ne parlent ni turc, ni grec, ni esclavon, mais une langue composée de tous ces idiômes. Leur nom même est changé. Une ville

anciennement bâtie dans les détroits qui communiquent de l'Epire à la Macédoine, sous le nom d'Albanopolis, leur a fait donner, sans qu'on puisse en marquer précisément l'époque, ce nom d'Albanais qui se prononce en grec de deux manières, *Albanitès* ou *Arvanètès*; et il est vraisemblable que la corruption de ce dernier nom a produit celui d'Arnautes, sous lequel ils sont également connus. Leur extérieur annonce leur férocité. Ils sont si exercés aux armes, que la plupart se font un jeu de tirer un œuf à deux cents pas, sur la tête de leurs enfans, de leur femme ou de leur mère. Ceux qui habitent les côtes se livrent à la piraterie. Ce sont les Dulcignotes, si redoutés dans le golfe Adriatique. Ceux de l'intérieur des terres s'adonnent souvent au brigandage. Toutes les relations disent qu'il n'y a guère dans la partie asiatique de l'empire ottoman, d'autres voleurs que des Arabes, et dans la partie européenne, que des Albanais. Leur révolte sous Scanderberg, qui à leur tête gagna vingt-deux batailles contre les Turcs, leur peu d'attachement à la foi mahométane qu'ils ont embrassée de force, lorsque cédant enfin aux armes otto-

ottomanes, il leur fut ordonné sous peine d'un massacre général, de se faire tous circoncire, le mélange qu'ils ont fait long-temps des deux religions, leur ancienne rivalité de courage contre les janissaires eux-mêmes, et le grand nombre de transfuges de cette nation qui passe des armées turques dans les armées ennemies, sont cause de la haine qui subsiste entre eux et les autres Turcs. Aujourd'hui quelques-uns suivent encore le rit latin, d'autres le rit grec; mais la plus grande partie et surtout les habitans des villes professent la religion mahométane.

Ces Albanais reçurent donc ordre de prendre les armes. A leur approche, les habitans des monts de la Chimère rentrèrent précipitamment dans leurs rochers. Douze mille Albanais s'avancèrent, de l'aveu des Vénitiens, sur le territoire de cette république, et se portèrent au pied des montagnes noires, tandis qu'un égal nombre s'avançait du côté de l'Albanie, et que les troupes de Bosnie se portaient aussi vers le côté qui regarde leur province. Les asiles des Monténégrins se trouvèrent assaillis de toutes parts. Il y eut quelques actions

indécises ; mais dans le temps où la guerre était près de s'allumer entre les deux empires russe et ottoman, les Monténégrins furent entièrement défaits ; les communications de leurs montagnes furent coupées, leurs villages incendiés, les plus braves tués ou pris ; leurs têtes envoyées à Constantinople furent exposées aux portes du sérail : et Stéphano, échappé au fer du vainqueur, demeura dans ces montagnes errant de caverne en caverne, en attendant que de plus heureuses conjonctures lui permissent de reparaître.

Les forces des Monténégrins étaient donc presque détruites, les habitans des monts de la Chimère déjà repoussés entre leurs précipices, les Albanais rassemblés et en armes, quand au mois d'octobre de cette même année 1768, la guerre fut déclarée entre les deux empires.

Tous les Grecs, dans toute l'étendue des provinces ottomanes, furent aussitôt désarmés ; précaution que les Turcs ont coutume de prendre au commencement de chaque guerre. Leurs armes furent vendues à vil prix dans les marchés publics, à quiconque portait un turban.

Les Albanais, sous prétexte de ces perquisitions, exercèrent de si cruels brigandages, qu'une multitude de Grecs effrayés se sauva dans les îles vénitiennes. Telle était la situation de ces contrées, quand le projet de faire soulever la Grèce fut adopté dans le conseil de Pétersbourg.

Le Péloponèse, où Papaz-Ogli s'était rendu dès la fin de 1766, fut choisi pour le foyer de ce nouvel incendie. Il faut, afin de bien entendre les intrigues que cet émissaire des Russes y avait tramées, jeter d'abord les yeux sur l'état de cette contrée.

On sait que le Péloponèse, pendant le retour de la barbarie en Europe, a perdu ce nom même rendu si célèbre par les anciens Grecs, et reçu le nom de Morée dont on ignore l'origine. Il est aujourd'hui et pour la seconde fois soumis aux Turcs, à l'exception d'une seule province couverte de montagnes inaccessibles qui séparent les deux plaines où furent les deux villes de Messène et de Sparte. Ces montagnes servent de refuge à un peuple qui se maintient libre. Tout le reste du Péloponèse est divisé en vingt-quatre districts ou sandgiaks, gouvernés chacun par un bey turc. Un pacha gou-

verne la presqu'île, et prend le titre de *beyler beyi*, c'est-à-dire bey des beys. Tous les Grecs, depuis leur quinzième année, paient une modique capitation appelée kharadg, imposée dès le temps de la première conquête, d'après un dénombrement qui se montait alors à quatre-vingt mille têtes de mâles : et depuis ce temps, sans que les Turcs s'informent si la population augmente ou diminue, la taxe générale est restée la même. Cette capitation, que la loi musulmane exige de tous les sujets de l'empire qui n'en professent pas le culte, devrait leur assurer la tranquille propriété du reste de leurs biens. Mais l'avidité des pachas et des beys trouve toujours mille moyens de sucer le sang des peuples. Autrefois les enfans des Grecs étaient décimés, et le dixième livré au tribut pour la recrue des janissaires, et pour d'autres emplois auxquels les destinait la volonté du sultan. Les Turcs choisissaient avec soin les mieux constitués, et les plus beaux de toute la génération naissante. C'était du sein de la nation conquise que les oppresseurs tiraient ainsi leur principale force ; et cette élite des vaincus, se con-

fondant parmi la nation victorieuse, contribuait à entretenir parmi celle-ci cette beauté et cette vigueur pour lesquelles les Turcs ont été si long-temps renommés. Mais ce tribut odieux a cessé depuis près d'un siècle. Le prétexte de laisser plus de bras à l'agriculture et plus de têtes au kharadg, mais véritablement le dessein d'altérer la constitution primitive des janissaires, a fait suspendre cette exaction tyrannique. L'esclavage des Grecs se trouve donc adouci dans ce qu'il avait de plus rigoureux, et l'intérieur des familles n'est plus désolé par ce perpétuel désespoir. Cependant aucune ordonnance n'a consacré cet affranchissement; l'obligation subsiste; un usage nouveau, ou un abus, si on veut l'envisager sous cet autre jour, prévaut maintenant sur la loi.

Une vaine image de l'antique liberté subsiste encore dans l'élection que chaque communauté fait elle-même de son chef. Les Turcs nomment ces chefs codgiabachi, et les Grecs proëstos ou primat. Ce ne sont réellement que des collecteurs, chargés de dresser les rôles de capitation, de taxer les contribuables pour la distribution des vivres toujours dus à la maison

du pacha quand il voyage, et de répartir ce que chacun doit payer, quand celui-ci trouve quelque prétexte de fouler les peuples ; tristes fonctions uniquement ambitionnées par des hommes capables de seconder, pour leur avantage personnel, les vexations du gouvernement, et qui dans cette espérance comptent pour rien les bastonnades auxquelles peuvent exposer l'humeur et les caprices des beys et du pacha. D'autres Grecs sont attachés au service de celui-ci, en qualité de premier fournisseur de sa maison, ou de premier interprète, ou de premier médecin, emplois qui conduisent souvent à sa plus intime confiance. Telles sont aujourd'hui les plus hautes dignités auxquelles peuvent aspirer dans leur patrie les descendans de Lycurgue, de Philopémen et d'Agis.

On voit ordinairement dans chaque ville deux ou trois vieillards à qui les habitans portent une sorte de respect filial, et qu'ils se choisissent pour arbitres, afin d'éviter l'injustice et la vénalité des tribunaux turcs. Le clergé et les évêques ne sont pas sans crédit. Mais le clergé grec en général est bien loin d'avoir l'autorité et l'influence que les écrivains de l'Eu-

rope lui supposent. Ce préjugé, pris dans nos propres usages, a mêlé beaucoup d'erreurs à tout ce que les Occidentaux ont écrit sur les pays de cette religion. Au milieu de cette nation nombreuse et opprimée, les Turcs en petit nombre étaient presque sans armes et sans défense. La plupart de leurs forteresses étaient de vieux forts, construits au temps des croisades, par les chevaliers français qui se rendirent alors maîtres du Péloponèse. On avait seulement ajouté dans les temps modernes quelques bastions aux plus exposés de ces donjons antiques; et ces bastions eux-mêmes tombaient en ruines. On comptait à peine dans toute la province quinze mille Turcs, la plupart nés dans le pays, la plupart inscrits sur les rôles des janissaires, dans l'unique dessein de profiter des priviléges, et formant toutefois la seule garnison des villes où ils étaient établis avec leurs femmes et leurs enfans.

Presque toutes les richesses étaient entre les mains des Grecs, et leur nombre était de plus de cent mille en état de porter les armes. Eux seuls cultivaient les terres; eux seuls s'adonnaient au commerce; eux seuls se livraient aux

travaux des arts nécessaires. Ce peuple esclave, avili et dégénéré, peut aujourd'hui être regardé comme le plus spirituel des peuples barbares. Mais il y en avait peu qui ne tremblassent à la seule vue d'un turban. Accoutumés dès l'enfance à cette crainte servile, elle était devenue en eux un de ces sentimens naturels que la raison ne peut vaincre. Et toutefois ils ne haïssaient plus que faiblement leur joug. Ils y étaient retournés avec joie, lorsque les Vénitiens, après s'être rendus maîtres du Péloponèse, à la fin du dernier siècle, reperdirent cette conquête au commencement de celui-ci. Ce n'est point ici le lieu de raconter comment, sous cette autorité passagère des Vénitiens, les terres étaient demeurées incultes, et le pays infesté de brigands. Mais ce qui était une suite des malheurs récens de la guerre, les Grecs l'avaient alors attribué au malheur d'avoir changé de maîtres. Vénise n'avait point encore admis la tolérance religieuse; et les Grecs, non moins superstitieux dans le christianisme qu'ils l'étaient sous leurs faux dieux, avaient à cette seconde conquête favorisé les armes des Turcs par animosité contre

la religion romaine. Depuis ce temps, leur servitude leur paraissait moins pesante, et s'était véritablement adoucie. Leur retour, presque volontaire, sous la domination ottomane, leur avait acquis la faveur du gouvernement. Si le désordre général de l'empire en laissait toutes les provinces abandonnées à la tyrannie des gouverneurs, du moins la situation de cette presqu'île, le petit nombre de Turcs qui l'habitaient, le voisinage de l'Albanie et de la Romélie ne permettaient pas au pacha qui y commandait ces fréquentes révoltes contre l'autorité impériale, qui désolaient la plupart des autres contrées. Une longue paix, et cet amollissement des mœurs générales, qui suit toujours une sécurité profonde, avaient porté plus de douceur dans le commerce de la vie. Une faible civilisation renaissait dans ces villes si anciennes, et qui furent autrefois le berceau de la première civilisation européenne. Quelque prospérité se faisait apercevoir dans les campagnes. Les Russes avouent que, quand ils arrivèrent dans cette presqu'île, elle leur présenta de toutes parts l'aspect riant et cultivé d'un jardin. En comparant les relations

des voyageurs modernes avec celles du dernier siècle, on voit que la population était presque doublée. Au temps même dont nous parlons, un de leurs proëstos, nommé Bénaki, exerçait une sorte de puissance, et jouissait auprès des Turcs eux-mêmes de la plus singulière considération. Il était proëstos de Calamata, ville située au pied des montagnes ; et sous le prétexte d'arrêter les incursions des montagnards, qui récemment encore avaient pillé et ruiné cette ville, la maison qu'il s'y était fait rebâtir était une véritable forteresse. C'était un vieillard riche, d'une belle figure et d'un aspect vénérable, avantages toujours remarquables, et plus encore auprès des peuples barbares. Il joignait à ces dons de la nature un esprit très-souple et très-rusé. Il avait su se concilier la faveur successive de tous les pachas par un moyen dangereux, il est vrai, et qui aurait pu le discréditer et le perdre dans l'esprit de ses concitoyens ; mais l'usage qu'il avait toujours fait de cette faveur, avait enfin justifié la manière dont il l'avait acquise. A l'arrivée d'un nouveau pacha, tous les primats étant obligés de venir rendre hommage et offrir chacun

le tribut volontaire de son district, Bénaki, venu pour la même fonction, se récriait sur la modicité de leurs offres, leur reprochait de déshonorer leur district, les excusait dans l'esprit du pacha sur la crainte qu'ils avaient eu de s'attirer l'animadversion de leurs concitoyens, et faisait porter leurs présens au double de ce qu'ils avaient offert. Il affermait, et quelquefois à perte pour lui-même, les revenus du pacha et les terres des Turcs les plus puissans, dans l'espérance de s'en dédommager par leur protection pour ses propres biens les plus considérables de la province. Parvenu ainsi à se conserver successivement la bienveillance de tous les gouverneurs, il résidait presque toujours auprès d'eux, et la faveur qu'ils lui accordaient était pour tous les Grecs une protection assurée. Il portait leurs plaintes au pacha contre la tyrannie des subalternes. Souvent à ses seuls ordres, des Grecs accusés avaient été relâchés, et des Turcs coupables avaient été punis. Il s'était arrogé le droit de ne se montrer à la cour du pacha qu'avec une suite nombreuse; et par les liaisons qu'il avait soin d'entretenir avec les montagnards indépendans, il avait

eu l'adresse de donner à son autorité un fondement plus solide que la simple faveur du pacha. On lui supposait assez de crédit parmi ces montagnards, pour les faire soulever, ou les appaiser à son gré; et les Turcs, mollement plongés dans toutes les délices de la vie, craignant tout ce qui pourrait les forcer à sortir de leur indolence, croyaient devoir à lui seul le repos dont ces peuples indomptables commençaient enfin à les laisser jouir. Ainsi les Grecs du Péloponèse avaient en quelque sorte dans cette grande presqu'île, un chef de leur nation.

Il faut maintenant faire connaître ces montagnards qui, sous le nom de Maniotes, se prétendent et sont généralement crus descendans des anciens Spartiates. Commençons par jeter les yeux sur le pays qu'ils habitent. Un promontoire formé par de hautes montagnes, qui prend aujourd'hui le nom de Matapan, d'un mot grec qui signifie Front, et que l'antiquité nommait le Promontoire de Ténare, divise en deux golfes la côte méridionale du Péloponèse. Celui que rencontrent d'abord les vaisseaux qui arrivent des mers de l'Italie, reçoit encore aujourd'hui le nom de Colokitia,

de l'ancien Githium, port de Sparte ou de Lacédémone. L'autre golfe auquel la ville de Cozon communique à présent son nom, était autrefois le golfe de Messénie, ou plutôt, suivant le dialecte admis dans le Péloponèse, Messania, dont le syncope produit, comme on le voit évidemment, le nom de Mania qui est resté à la partie orientale de cette côte. Une infinité d'exemples dans toutes les langues et dans tous les pays prouvent que la cause ordinaire et générale de la corruption des noms tient à l'usage populaire qui en abrège la prononciation. Le bras des monts Taïgètes qui forme le promontoire de Ténare, est également appelé le bras du Magne, de la Mania ou du Maine, suivant les différentes abréviations auxquelles chacun s'est familiarisé d'après les prononciations diverses que le nom de la Messénie avait dans les différens dialectes de la langue grecque. Mais le nom le plus usité et le plus conforme au dialecte qui était en usage dans le Péloponèse, est celui de Mania. Ces peuples habitent donc une partie du séjour des anciens Messéniens, et non celui des anciens Spartiates. Le nom de Maniotes, en passant par les syncopes barbares aux-

quelles ont été assujétis tous les noms de ces belles contrées, dérive du nom des anciens *Messanioi*, et cette conjecture deviendra évidente, si on ajoute que la plupart des désinences anciennes ont subi la même altération, et qu'on dit aujourd'hui les Cypriotes, les Céphaloniotes, et ainsi de beaucoup d'autres.

Jamais dans les beaux temps de la Grèce les habitans de ces rochers n'ont adopté la politesse et les arts des contrées voisines; les mêmes mœurs y subsistent depuis trois mille ans, triste avantage de la barbarie, qui n'ayant point de dégénération à éprouver, se perpétue pendant des siècles.

Ils vivent sur ces mêmes montagnes qui servirent autrefois de refuge aux Messéniens. Le seul changement que les siècles y ont produit, c'est qu'elles portent maintenant des noms de saints : elles les doivent à de petits couvens bâtis sur leurs cimes, habités en été par quelques moines, et abandonnés en hiver.

Il fallut autrefois toute la valeur des Spartiates pour chasser de ces lieux sauvages cette indomptable nation, irritée par ses fréquentes défaites, animée par d'implacables ressentimens et par l'hor-

reur d'un prochain esclavage. Rappelons-nous en effet que les Messéniens, après s'être réfugiés sur ces montagnes, comme le sont aujourd'hui leurs descendans, en furent chassés, et pendant trois siècles ont erré hors de leur patrie; que ceux qui ne prirent pas cette dure résolution furent réduits en esclavage; que ces nouveaux esclaves encore indomptables sous le joug, saisissaient toutes les occasions de soulèvement, se réfugiaient dans les cavernes, s'emparaient à main armée de rochers inaccessibles, et mirent une fois Lacédémone elle-même en danger; que ce fut la cause et l'époque de cet affreux genre de guerre fait par les Lacédémoniens dans ces montagnes, semblable à cette chasse que les colonies européennes font aujourd'hui contre leurs nègres-marons; et qu'enfin, lorsque Lacédémone eut perdu sa puissance, les Messéniens qui avaient erré dans toute la Grèce, et conservé dans ce long exil l'amour de la patrie et les mœurs de la liberté, furent rétablis sur ce rivage, et s'y rejoignirent aux restes infortunés de leur nation. Ainsi la première origine des Maniotes remonte aux ennemis conjurés de Lacédémone, et non pas à ses habitans.

Mais dans les fréquentes subversions de l'empire grec, et surtout quand les Turcs ont eu subjugué le Péloponèse, c'est une tradition constante dans le pays, avouée de tous les Grecs, confirmée par une multitude d'indices, que le plus grand nombre des Lacédémoniens se retirèrent successivement dans ces montagnes. Les rochers et les cavernes, qui autrefois avaient été le rempart de leurs ennemis et le refuge de leurs esclaves, devinrent l'asile de leur propre indépendance. A cette dernière époque, les plus braves d'entre les Grecs, les plus attachés à leur liberté, ce qui restait des familles impériales de Constantinople et de Trébisonde, échappés à la fureur des Turcs, se sauvèrent dans ces mêmes montagnes. Les Maniotes se vantent même d'avoir, malgré leur pauvreté, racheté pour d'assez riches rançons, plusieurs de ces princes d'entre les mains des pirates. On trouve donc encore aujourd'hui parmi eux presque toutes les familles qui ont occupé les deux trônes de la Grèce, les Phocas, les Cantacuzènes, les Comnènes, les Lascaris, les Paléologues; ils n'y sont connus, il est vrai, que par des surnoms, des dénominations de parti,

dont les subdivisions et les changemens perpétuels causent de grandes difficultés pour distinguer les familles. Mais on remarque avec étonnement que ces familles étrangères conservent encore, après trois siècles, une physionomie différente de celle qui caractérise les originaires du pays. De ce mélange des anciens Messéniens, du reste des Spartiates, des familles les plus distinguées de la Grèce, et de toutes celles qui ont régné à Constantinople et à Trébisonde, s'est donc formée cette petite nation connue aujourd'hui sous le nom de Maniotes, divisée en plusieurs tribus, toujours libre dans ses montagnes, brave jusqu'à la férocité, fière de ce que le sang de tant de maisons impériales s'est confondu au sang de tous ses citoyens, plus fière encore après tant de siècles, et malgré son extrême ignorance, de s'être confondue aux descendans des Spartiates. Depuis trois siècles, et de nos jours encore, les assemblées générales de leurs vieillards ou gérontes s'intitulent elles-mêmes dans tous leurs actes, le Sénat de Lacédémone. Ce que leurs roches inexpugnables leur donnent de confiance contre les armées les plus nombreuses, ce que l'âpreté de leur vie

a de véritablement mâle, ce que la liberté dont ils jouissent dans un pays pauvre et stérile leur inspire de mépris pour les richesses acquises par les autres Grecs dans l'esclavage, ce que l'habitude du péril a donné de dureté et d'audace aux femmes même, les a rendus, sinon dignes de cette gloire, du moins dignes d'y prétendre. Des traditions vagues conservent parmi eux le souvenir d'une éternelle indépendance. Ils disent qu'ils se sont maintenus libres du temps de tous les oppresseurs de la Grèce, du temps de tous les empereurs turcs, du temps même d'Alexandre, dont le souvenir, au-delà de toutes leurs traditions, leur rappelle seulement un nom qu'ils ont en horreur; et ils confondent ensemble dans leur ignorance actuelle, toutes ces différentes époques.

Toute leur population consiste en cent vingt bourgs ou petites villes, dont la plus considérable n'a pas plus de quatre cents feux. Quelques maisons ont des tours, de murailles crénelées, et ressemblent à de petites forteresses. Ce sont les habitations des chefs. Cinq ou six forts qui bordent la côte et qui ne peuvent recevoir de grands bâtimens, sont telle-

ment commandés par les rochers qui les environnent, et par des hauteurs escarpées accessibles seulement du côté des montagnes, que toute cette côte est en leur pouvoir. Les évêques, qui sont au nombre de cinq, n'exercent dans les affaires aucune autorité directe, ou qui soit attachée à leur dignité. Si quelqu'un d'eux y acquiert de l'influence, il la tient de son crédit auprès de quelque chef. Toutes leurs tribus ensemble composent environ quinze mille hommes sous les armes. Elles s'étaient réunies sous un seul chef, dans les deux premiers siècles qui suivirent la ruine de l'empire grec. Dans ces deux premiers siècles, attaqués sans relâche et sans trève par les Turcs, à qui rien ne résistait alors, et qui s'indignaient de trouver cette résistance au sein même de leur empire, ils firent cesser dans ce péril commun toutes les querelles particulières. Ils élurent pour chef général sous le nom de Protogeras, ou chef des vieillards, un prince de la maison de Comnène, et ils sont restés plus de cent ans sous l'autorité de cette famille. Un usage immémorial et conforme aux lois militaires des Spartiates, leur défend de pour-

suivre l'ennemi après l'avoir mis en déroute. C'est par-là qu'ils se sont préservés des perpétuelles embuscades, que les Turcs leur tendaient pour les attirer hors de leurs rochers.

Les femmes accompagnaient à la guerre leurs maris et leurs enfans. Elles portaient les vivres; elles chargeaient les fusils. Elles s'applaudissaient des blessures honorables qu'avaient reçues leurs parens les plus chers; quelques-unes se montrèrent dignes de commander à ces hommes indomptables. Aujourd'hui encore on apporte aux mères les habits sanglans et déchirés de leurs fils tués dans un combat. Toutes les amies se rassemblent, et chantent autour de ces tristes vêtemens des hymnes de consolation et de triomphe.

Par de telles mœurs plus encore que par l'avantage de leur situation, ils ont défendu constamment contre les armées et les flottes ottomanes, leurs défilés étroits et leurs côtes escarpées. Ils attribuent même, et nous ne le dissimulerons pas, le nom de Maniotes à cette espèce de courage, porté jusqu'à la fureur, avec lequel ils ont toujours combattu pour leur liberté. Ils disent que ce nom vient du

mot grec *Mania*, qui signifie fureur ou démence, et qu'au temps de la conquête du Péloponèse, ils se défendirent contre les Turcs avec cette furie qui les rendit invincibles, mais qui parut aux autres Grecs une véritable démence; ce qui leur fit donner cette épithète injurieuse pour eux dans la bouche de ces autres Grecs, et qu'eux au contraire ont adoptée dans le sens qui honore leur courage. Mais si l'étymologie évidente que nous avons trouvée à leur nom, a le double avantage d'expliquer pourquoi on les appelle également les Maniotes, et surtout si elle répand le plus grand jour sur leur histoire, ou du moins sur leur origine, on nous permettra d'y insister encore. Nous citerons à ce sujet un poëme épique, apporté de Grèce en France et conservé en manuscrit à la bibliothèque du roi, sur la conquête du Péloponèse par les chevaliers français. Dans cet ouvrage, antérieur à l'arrivée des Turcs en Europe, l'auteur se sert du nom de *Maina*. Il raconte, il est vrai, qu'il fut donné par Ville-Hardouin, son héros, gentilhomme de Champagne et conquérant du Péloponèse, à une roche escarpée, sur laquelle il construisit un fort pour con-

tenir ces peuples, après qu'ils eurent consenti à le reconnaître pour seigneur, aux mêmes conditions, ajoute le poëte, qu'ils avaient précédemment exigées et obtenues des empereurs grecs. Mais observons qu'il écrivait dans la décadence entière et absolue de tous les arts, quand les Grecs eux-mêmes avaient oublié leur ancienne histoire, un siècle après l'événement qu'il a choisi pour le sujet de ses vers, et cent cinquante ans avant la conquête du Péloponèse par les Turcs. On doit donc seulement inférer de cet ouvrage, avec une pleine certitude, que le nom de Mania n'a ni l'époque, ni l'étymologie récentes que se plaisent à lui donner les naturels du pays, qu'il a précédé la conquête du Péloponèse par les Turcs, et que les Maniotes déjà connus sous ce nom étaient libres avant cet événement et avant la retraite des Spartiates dans ces montagnes. Peut-être ai-je trop insisté sur cette discussion, mais les plus légers fils qui peuvent attacher l'histoire moderne à celle des anciens, peuvent-ils être aperçus sans être saisis avec le plus vif intérêt?

Les Turcs renonçant enfin au dessein de les subjuguer, et ne songeant plus

qu'à les contenir, ont bâti sur les deux revers du promontoire de Tenare deux forteresses, aujourd'hui abandonnées et en ruine, auxquelles les voyageurs, les marchands, les soldats ont donné improprement le nom de châteaux du Maine, qui dans le pays même n'appartient qu'à la seule côte de Messénie.

Dix familles principales se disputent aujourd'hui la puissance. Quiconque peut faire armer un plus grand nombre de parens et d'amis, devient chef de sa tribu, et s'il le peut, chef des tribus voisines. Mais au milieu de ces divisions funestes, ils convoquent encore dans les occasions importantes, un conseil général des vieillards ou gérontes de toutes les tribus, et quiconque y a pris séance conserve tout le reste de sa vie le titre de sénateur de Lacédémone.

Craints et détestés des autres Grecs, ils les regardent comme des esclaves et des lâches. Ceux-ci les regardent comme des brigands ; ils ajoutent au nom de Maniotes une sorte de dicton populaire, dont le sens est que, dans l'opinion générale de ces montagnards, il vaut mieux dépouiller un ami que de le laisser voler par un ennemi. Ces imputations odieuses

tombent principalement sur une de leurs tribus qui au nombre de trois mille hommes habite le promontoire Matapan, la partie la plus âpre de ces montagnes. On les appelle les Cacavongni, c'est-à-dire les mauvais montagnards. Ces scélérats, dont la contrée s'avance au milieu de la mer, et y forme un dangereux écueil, exercent une piraterie cruelle. Les navigateurs jetés sur leurs côtes, sont inhumainement dépouillés. Les autres Maniotes, en convenant que le simple vol ne passe dans ces montagnes que pour un jeu d'adresse, qu'il n'est réprimé par aucune punition, ni flétri par aucune infamie, se vantent de mieux connaître l'hospitalité; et en effet tous les infortunés qui pendant les dévastations occasionnées en Morée par l'expédition des Russes, ont cherché asile dans ces rochers, y ont trouvé sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens. Mais ils se vantent plus encore de venger avec une rigueur excessive sur les villes voisines de leurs montagnes, les plus légères injures faites à ceux de leurs compatriotes que la nécessité de leurs affaires y conduit. C'est ainsi qu'ils se lavent des reproches que leur font les autres Grecs;

c'est ainsi qu'ils prétendent se faire respecter dans toute la presqu'île.

Papaz-Ogli s'était rendu parmi ces montagnards dans l'année 1766, après s'y être fait annoncer, comme nous l'avons dit, par deux émissaires. Il avait pris terre à Torto-Bétilo, résidence du capitaine le plus redouté. Plusieurs mois de séjour dans la maison de ce chef le mirent à portée de bien connaître ces peuples. Il leur répétait en toute occasion « que la czarine avait commencé à pro« téger dans tous les pays la religion « grecque ; qu'elle faisait passer de nom« breuses armées en Pologne, sans autre « ambition que d'y venger cette religion « opprimée ; que ses desseins avaient plus « d'étendue, et qu'elle méditait l'entière « délivrance de la Grèce. Toutes les na« tions de l'Europe, ajoutait-il, étaient « d'accord avec elle, et lui avaient se« crètement promis de ne point s'opposer « à la destruction de l'Empire ottoman ; « la France elle-même, ancien allié de « cet empire, consentait à l'abandonner, « et son alliance avec la maison d'Au« triche était la preuve évidente et le « sceau de ce changement dans sa po« litique. Dans une si heureuse conjonc-

« ture c'était à ceux des Grecs qui « avaient su défendre leur liberté, à « donner l'exemple à toute la Grèce, « et à en être les premiers libérateurs ». Ce principal chef, qui se nommait Mauro Mikali, et son frère Yovanni, étaient deux hommes d'un grand courage et d'une raison très-saine, quoique d'un esprit peu cultivé. Leur famille, dont le nom originaire est *Iatrani*, prétend être la souche de la célèbre maison de Médicis. Et il est remarquable que le nom de *Medicis* en latin a le même sens que le nom d'*Iatrani* en grec. Si la prétention de cette famille a quelque réalité, cette origine des Médicis expliquerait les liaisons qu'ils ont toujours entretenues dans la Grèce. L'accueil favorable qu'ils firent à tous les Grecs fugitifs aurait été un sentiment naturel pour des compatriotes infortunés ; et nous devrions en première cause à ces féroces montagnards l'heureuse transmigration de tous les arts de la Grèce dans l'Europe moderne.

Ces deux chefs exposèrent à Papaz-Ogli, avec une noble franchise, l'état de leurs forces et les divisions qui affaiblissaient leur pays. Ils lui dirent que « les Maniotes, invincibles s'ils sont

« attaqués, étaient peu propres à attaquer eux-mêmes ; que leurs divisions « les empêcheraient de se réunir dans « un même dessein, tant qu'un danger « commun ne les menacerait pas. Ils ne « lui dissimulèrent point que les Russes, « s'ils portaient la guerre dans le Pélo- « ponèse, devaient songer à le conquérir « et non pas à le soulever, parce qu'il « n'y avait point à compter sur les au- « tres Grecs, accoutumés à trembler et « à fuir, aux premières menaces des « Turcs. Ils l'avertirent de se méfier de « tous les discours de ces autres Grecs, « qui lui feraient de grandes promesses, « soit par une vaine présomption, soit « par un aveugle fanatisme, soit par une « fourberie intéressée, mais qui à l'é- « vénement ne tiendraient aucune de ces « paroles ». Papaz-Ogli n'ayant aucune lettre, aucun titre qui l'accréditât auprès d'eux, ils le regardèrent comme un simple émissaire sans aveu ; et en paraissant disposés à seconder les efforts des Russes, ils ne prirent avec lui aucun engagement formel. Ils assemblèrent cependant tous les autres chefs pour conférer avec lui, et à quelque temps de là ils assemblèrent encore tous les gérontes. La réponse

unanime de ce sénat fut la même que celle des deux *Mauro Mikali*, une simple promesse de se concerter avec les Russes, quand on connaîtrait leurs forces et leurs projets, et un refus positif de traiter, à moins que ce ne fût sur des titres indubitables.

Cette sage réserve ne s'accordait pas avec le double dessein de Papaz-Ogli, qui d'un côté se flattait d'engager la czarine dans cette entreprise par la perspective d'un succès facile, et de l'autre côté d'y engager les Grecs par des promesses exagérées. Au pied de ces montagnes, et dans l'enfoncement du golfe de Messénie, est située cette ville de Calamata dont nous avons parlé, nommée autrefois Calamée, à cause de la quantité de roseaux qui l'environnent. Elle conserve encore ce rapport avec la signification grecque de son nom, et c'est le seul vestige qui lui reste de son antiquité. Papaz-Ogli s'y rendait quelquefois secrètement, et parvint à y conférer avec le proëstos de ce canton, Bénaki, le plus riche des Grecs du Péloponèse, ce vieillard souple et artificieux qui avait inspiré au pacha une aveugle confiance, à qui son crédit parmi les

Maniotes, dont il descendait par sa mère, donnait une grande considération parmi les Turcs, et à qui son crédit parmi les Turcs donnait une grande autorité parmi les chefs de sa nation. Ses richesses le mettaient au-dessus d'un vil intérêt, et le zèle de la religion n'était pas un mobile qui pût le faire agir. Mais parvenu à ce haut degré de fortune, de considération et d'autorité, il se flatta qu'en affranchissant le Péloponèse du joug ottoman, il en deviendrait, sous la protection de la czarine, le véritable chef et peut-être le souverain. Cette ambition lui fit prêter l'oreille aux discours insidieux de Papaz-Ogli.

Ce fut donc avec ce proëstos que Papaz-Ogli prit, à l'insçu des Maniotes et au mépris de leurs avertissemens, les plus intimes liaisons. Tous deux cherchant à s'engager mutuellement dans cette entreprise, l'un, pour attirer un grand nombre de Russes, promettait le soulèvement d'une grande multitude de Grecs; l'autre, pour faire soulever une multitude de Grecs, promettait d'immenses secours de la Russie. Il y eut à Calamata, dans cette espèce de citadelle où habitait Bénaki, une assemblée peu nombreuse de

primats et d'évêques. Il s'y rendit aussi quelques Maniotes parens et amis de Bénaki. On y signa l'engagement de faire soulever cent mille Grecs aussitôt qu'on leur apporterait des armes, et que les vaisseaux russes paraîtraient sur la côte. On contrefit au bas de ces écrits la signature des principaux chefs du Maina. Ces deux hommes, qui se regardaient déjà comme les maîtres de la presqu'île, et cette assemblée peu nombreuse qui se flattait d'en devenir le sénat, ne regardaient plus les chefs des Maniotes que comme des hommes dangereux, dont il était à souhaiter qu'on pût employer les forces, mais qu'il fallait d'avance songer à subjuguer.

Papaz-Ogli, revenu du Péloponèse à Trieste, y recueillit toutes les relations de ses émissaires dans les autres parties de la Grèce. La plupart de ceux qu'il avait employés étaient des Grecs sujets de Venise. Leurs trames avaient été nouées avec plus de légèreté encore, soit qu'ils eussent craint de tomber entre les mains des Turcs en s'avançant dans l'intérieur du pays, soit par d'autres défauts qui se trouvent assez communément dans les agens subalternes de conjuration, dont

les uns agissant par enthousiasme, supposent trop aisément leurs sentimens dans ceux avec lesquels ils confèrent ; dont les autres pour augmenter le prétendu mérite de leurs services, et pour inspirer une plus grande confiance à leurs chefs, exagèrent à dessein leurs rapports; dont quelques-uns enfin, à la faveur du profond mystère qui couvre nécessairement ces intrigues, détournent à leur profit personnel les sommes qui leur sont confiées. Papaz-Ogli fit passer de Trieste toutes ces souscriptions fausses et vraies, et toutes ces relations à la cour de Russie.

Un jeune Ukrainien, élevé en Italie, et que la seule curiosité venait de conduire dans les plus célèbres contrées de la Grèce, avait observé à cette même époque l'état de ces provinces. Il avait gravi sur les hauteurs des Chiméricns. Il était passé en Morée; il avait pénétré dans les montagnes. Il avait trouvé dans tous ces pays la fermentation singulière, suscitée par les émissaires de Papaz-Ogli, tous inconnus à ce jeune Ukrainien. Il avait trouvé partout l'espérance et l'attente d'une grande révolution, l'ancienne prédiction que les Russes détruiraient l'empire ottoman, redevenue une opi-

nion populaire, le nom de la czarine partout en honneur, la protection qu'elle accordait en Pologne à la religion grecque, généralement connue, la superstition de ces peuples honorant cette princesse du nom de Sainte, et ceux qui étaient assez heureux pour s'en être procuré le portrait, l'exposant sur un autel à la vénération de leur famille. Cette fermentation, occasionnée par de secrètes intrigues, lui avait paru la disposition habituelle de ces peuples. Tamara, c'était le nom de ce jeune Ukrainien, rapporta en Russie toutes ces illusions, dont un œil plus expérimenté aurait eu peine à démêler le prestige. Un de ses protecteurs, admis dans les secrets du gouvernement, l'enhardit à présenter ses observations à l'impératrice; et aussitôt, par un vice inhérent à tous ceux qui proposent à des souverains ces grands projets de révolutions et de soulèvemens, et que l'enthousiasme, le désir de se faire écouter, l'ambition, l'espérance de s'y emparer eux-mêmes d'un premier rôle, portent toujours à en dissimuler les difficultés et les dangers, Tamara avait encore exagéré les forces des Grecs. Il n'avait fait aucune mention des pays

et des villes où le nombre des Turcs surpasse de beaucoup le nombre de la nation conquise. Il ne fallait, selon lui, que faire passer aux Grecs des armes et des munitions ; et ces envois étaient faciles par les différents ports d'Italie, où à certaines époques annuelles, tout entre et sort sans douane et sans visite. Par un moyen si aisé, disait-il, et dont le secret était sûr, il n'y aurait, dans un espace de quelques semaines, pas un Turc dans toute la Grèce; ils seraient tous égorgés. Quinze cent mille francs confiés à des mains fidèles, suffiraient pour cette grande et soudaine révolution. « Mais, ajoutait-« il, malgré l'attente générale où sont « tous les Grecs, d'une révolution pro-« chaine, malgré leur foi aveugle aux « prédictions répandues parmi eux, ils « ont été si souvent trompés, tant d'im-« posteurs se sont enrichis aux dépens de « leur crédulité, tant de fois ils ont été « victimes de leurs liaisons avec les princes « chrétiens, et sacrifiés par leurs pré-« tendus vengeurs, que toute cette nation « est devenue défiante et réservée. Le « choix des émissaires décidera seul de « l'événement. Une parole de l'impéra-« trice suffit pour soulever la Grèce; mais

« il faut que cette parole soit apportée « par des hommes sûrs, tellement choisis « et accrédités, que leurs promesses soient « inviolables, et que partout on croie « voir et entendre l'impératrice elle-« même ».

Muni de pareilles instructions, et de quelques autres plus infidèles, ou moins importantes, deux frères du comte Orlof, Alexis et Théodore, arrivèrent à Venise dès la fin de 1768, aux premières étincelles de la guerre : Alexis, dans ce temps-là, le personnage le plus important de toute la Russie, connu pour le véritable chef de la faction des favoris, remarquable par sa force prodigieuse, par la beauté de ses traits, par la férocité de sa physionomie, adoré dans les régimens des gardes, où il avait tramé, comme simple soldat, et comme principal confident de son frère, la conjuration qui avait placé Catherine sur le trône; on lui attribuait la gloire d'avoir pris dans les occasions les plus périlleuses de cette conjuration les résolutions les plus décisives; et son intrépidité à braver les supplices, autorisait à lui supposer tous les genres de courage; on savait que peu de jours après le détrônement de Pierre III, il

avait été l'assassin, ou, si l'on veut, le bourreau de ce malheureux empereur : mais la grandeur du service qu'il avait rendu en cette affreuse conjoncture, faisait disparaître l'atrocité de ce meurtre ; il paraissait audacieux et réfléchi, altier et populaire ; il retirait à lui seul la considération du crédit et des emplois de tous ses frères ; et quelque usage de la cour commençait à réparer en lui les vices les plus grossiers d'une éducation négligée, sans en avoir réparé l'extrême ignorance : Théodore, le plus jeune des Orlof, le plus spirituel des cinq frères, le plus instruit, dont l'âge avait permis, après l'élévation de sa famille, de soigner un peu l'éducation ; d'une beauté plus efféminée que celle d'Alexis, mais d'un courage plus véritable ; son imagination était tout récemment remplie des plus beaux traits de l'ancienne histoire grecque ; mais ces vérités historiques s'y mêlaient à tout le merveilleux des contes orientaux, amusement toujours cher aux Russes, où chaque maison riche entretient de vieilles esclaves destinées à réciter pendant toute la durée de la nuit, au pied du lit de leurs maîtres, ces contes tantôt ingénieux et tantôt puérils, dont on amuse

en Asie l'oisiveté des sérails. Ce merveilleux romanesque se joignait dans son esprit aux prodiges de l'ancienne liberté. Il croyait retrouver sur tous les rivages de la Grèce des Miltiades et des Léonidas. Il avait sans cesse ces beaux noms à la bouche, et il se figurait que les mânes de ces grands hommes apparaissaient alors à leurs descendans, pour leur annoncer une prochaine délivrance. Un grand nombre d'officiers russes filèrent vers les différentes villes d'Italie, les uns inconnus, les autres sous différens prétextes d'affaires ou de curiosité. Des Russes même, tombés dans la disgrâce de leur souveraine, éloignés de sa cour, errans dans les différentes capitales de l'Europe, saisirent cette occasion de se concilier la protection des hommes en crédit, et accoururent en Italie. Ces dispendieuses intrigues, et la prochaine arrivée dans ces mers des escadres qu'on armait dans les ports de Russie, forçaient à faire passer beaucoup d'argent dans ces villes si étrangères à l'empire russe, et avec lesquelles ce pays n'avait aucune liaison ni de commerce, ni de politique. Mais tout cet essaim d'émissaires et d'officiers russes avait été précédé par le Grec Maruzzi, d'une famille

originaire de Thessalie, établie à Venise, où le négoce et la banque lui ont procuré de grandes richesses. Maruzzi, vain, comme le sont encore presque tous les Grecs, et flatté de pouvoir, par des titres et des décorations étrangères, se soustraire à l'orgueil des nobles vénitiens, avait rapporté de Pétersbourg à Venise, l'emploi d'agent de Russie dans toutes les cours d'Italie, un cordon du troisième ordre de cet empire, et le titre de marquis. Sa vanité satisfaite était prête à sacrifier son immense fortune, celle de sa famille, celle de tous ses correspondans dans toutes les capitales et dans tous les ports, au succès des vues de cette cour. Les deux Orlof avaient pris le prétexte de faire en Italie un voyage de simple curiosité. Mais pendant leur séjour à Venise, où la religion grecque est aujourd'hui tolérée, et où le commerce attire une affluence perpétuelle d'Esclavons et de Grecs, ils se montraient chaque jour aux églises de cette religion, et y affectaient une piété qui pût les faire regarder par ces peuples superstitieux, comme les représentans du souverain protecteur de leur culte. Ils s'arrêtaient à la sortie de ces églises, et là, environnés

de tout le cortége que leur formait cette affluence, ils puisaient dans leurs poches, l'une remplie de pièces d'or, l'autre de pièces d'argent, et les distribuaient avec une ostentation de charité et de magnificence. Tamara les avait suivis dans cette ville, Papaz-Ogli vint les y trouver. Celui-ci avait occupé son loisir à composer en grec, sur la tactique des Russes, et sur leur constitution militaire, un livre destiné à être répandu dans toute la Grèce pour instruire d'avance tous ces peuples, de la discipline, de l'armure et des manœuvres auxquelles on prétendait les accoutumer et les associer. Les différens émissaires qu'il avait jusque-là employés, vinrent faire leurs rapports aux deux Orlof. Mais Venise, toujours prudente et précautionnée, ne tarda pas à remarquer ces manœuvres, et fit insinuer à ces deux frères de choisir un autre séjour. La curiosité qui servait de prétexte à leur voyage, en servit également à leur départ, et ensuite à leur résidence dans les autres villes.

Quelques-uns de ces émissaires reçurent ordre de retourner dans le Péloponèse pour annoncer aux primats l'arrivée dans leur voisinage d'Alexis, l'envoyé

de Dieu et de la czarine, pour la délivrance de la Grèce. Ils étaient chargés pour les peuples, du livre de Papaz-Ogli; pour les évêques, de riches habillemens d'église; et pour tous les chefs, de lettres d'Alexis, et de médailles d'or empreintes de l'effigie de l'impératrice. Tous ces chefs étaient autorisés à porter au cou ces médailles comme des marques d'honneur. Mais le premier et le principal objet de ces émissaires était de ramener avec eux en Italie des députés grecs, qui après avoir vu cet envoyé de Dieu, retournassent dans le Péloponèse pour assurer à leurs concitoyens toute la vérité des promesses de la czarine.

Ce n'était pas assez pour cette princesse de faire passer aux Grecs des munitions, des officiers et des armes. Ambitieuse de toute espèce de gloire, elle avait toujours vu avec jalousie les puissances maritimes étendre à leur gré dans toutes les parties de l'univers leur considération et leur pouvoir; mais la marine russe existait à peine; et l'on sent en effet que les habitans des immenses forêts du nord, ont dû ignorer long-temps l'art de la plus simple navigation. Ce que les anciens Grecs nous ont raconté de l'éton-

nement, ou pour mieux dire de la sorte d'horreur que cet art causa au scythe Anacharsis, ressemble à l'impression qu'il causait à Pierre Ier. et à tous les Russes, sous le règne de ce prince. Dans ces climats rigoureux, la navigation n'a point l'utilité qu'elle a partout ailleurs. Les mers et les rivières y sont gelées une grande partie de l'année. Non-seulement toute navigation s'y trouve alors interrompue, mais la facilité des charrois sur la glace, et la commodité de ce qu'on nomme le traînage, ne laisse dans toute l'étendue de ce pays aucun autre moyen à désirer. L'usage est d'y attendre la saison des gelées et des neiges, pour le commerce et les voyages. On n'a plus besoin ni de gués, ni de bateaux, ni de ponts, pour traverser les rivières et les lacs. Il n'y a plus de lacs ni de rivières ; et puisque les arts naissent du besoin, celui de la navigation n'a point dû naître chez les Scythes. Aussi les Russes l'ignoreraient-ils encore, si Pierre Ier., après avoir employé la force de son caractère à vaincre la terreur que la seule vue de l'eau lui inspirait, n'eût ensuite employé toute la rigueur de son despotisme pour forcer son peuple à s'ex-

poser sur cet élément. Toutefois la marine russe n'était qu'un faste impérial ; et ce peuple, malgré les efforts de son réformateur, n'était parvenu à exercer par lui-même aucun commerce. Le pavillon de cette nation n'était connu sur aucune mer. Il y avait quelques vaisseaux dans les ports de l'empire. Des constructeurs anglais les renouvelaient d'année en année ; mais il n'y avait ni pilotes, ni matelots, ni officiers. Catherine ordonna à son ambassadeur à Londres d'engager à son service, par tous les appâts de l'ambition, les plus habiles marins de l'Angleterre. Quelques-uns dans le loisir de la paix dont jouissait alors leur patrie, prirent parti dans cette marine étrangère.

Elle appela à Pétersbourg ces jeunes officiers russes, qui s'étaient rendus précédemment à Malte, sous le prétexte de s'instruire dans la navigation des galères. A leur départ de cette île, quelques jeunes chevaliers plus ambitieux que politiques, leur remirent un mémoire pour demander l'envoi d'une flotte russe dans la Méditerranée. Ils indiquaient dans cet écrit tout ce qu'une longue étude et une expérience de plusieurs siècles avaient

appris aux chevaliers de Malte, sur la manière de combattre les Turcs et sur tous les points de débarquement dans les différentes contrées de la Grèce. Ils entraient dans un grand détail sur l'état de la marine ottomane, toujours négligée dans les plus beaux siècles même de cet empire, et dont les fréquens revers avaient établi chez les Turcs l'opinion « que Dieu leur a donné la terre et a « donné la mer aux chrétiens ». Ces jeunes chevaliers pressaient leur grand-maître de préparer dans le plus profond secret un armement destiné à joindre la flotte russe, et à reprendre les anciennes possessions de leur ordre ; et les six officiers russes ayant adopté témérairement, suivant le caractère présomptueux de leur nation, l'espoir si léger et si frivole d'une alliance si avantageuse, portèrent cette fausse assurance à Pétersbourg.

Tout se préparait donc dans les ports de Russie avec autant d'activité que de secret ; mais les ministres russes étaient bien loin d'approuver dans le conseil même de la czarine, cet envoi des flottes russes dans la Méditerranée. Ils disaient hautement à cette princesse, « qu'en « voulant employer de si grands moyens,

« elle serait nécessairement au-dessous « de son entreprise ; qu'elle ferait à la « fois et beaucoup trop et beaucoup trop « peu ; que dans l'extrême embarras de « suffire à l'équipement et aux recrues « de ses armées, elle n'avait ni assez de « munitions, ni assez d'armes pour en « fournir aux Grecs, ni assez de troupes « de débarquement pour appuyer leur « révolte ; que ses armées de terre n'é- « taient pas dans une position à favoriser « ce soulèvement général ; que cet éclat « imprudent et prématuré allait exposer « les Grecs aux derniers revers, et qu'il « résulterait de cette entreprise manquée, « la ruine totale de la marine russe, des « frais immenses devenus inutiles, la risée « de l'univers et le ressentiment des Grecs « trompés, sacrifiés et aliénés pour ja- « mais ». Tous les ministres russes étaient de cette opinion, et soutenaient ainsi leur première opposition au projet de ce soulèvement qu'ils avaient contredit dès son origine. Toutefois la faction du favori ayant embrassé ce projet avec ardeur, en ayant conduit les intrigues ; et pendant la durée de cette première campagne, les malheurs de cette guerre, occasionnés par l'imprudence des ministres, parais-

sant rendre cette tentative nécessaire, ils avaient cessé de s'y opposer. Ils consentaient, disaient-ils, « à laisser échauffer « l'enthousiasme des Grecs, afin de pro- « duire une diversion qui effrayerait un « moment les Turcs, et qui pourrait oc- « cuper quelque partie de leurs forces ». Ils semblaient seulement avec une pitié maligne, déplorer d'avance les calamités qui allaient fondre sur la Grèce ; et en considérant que ces calamités seraient une suite nécessaire de l'imprudence du favori, elles devenaient pour ces ministres et leurs confidens, un sujet perpétuel de rires et de plaisanteries.

Une première escadre composée de sept vaisseaux de ligne, de quatre frégates et de quelques bâtimens de transport, chargés de douze cents hommes de débarquement, partit précipitamment des ports de Russie au mois de septembre 1769. On eût craint qu'en attendant plus tard, ces ports ne fussent fermés par les glaces. De fausses relations persuadaient à Pétersbourg que l'impatience des Grecs ne permettait aucun retard, et qu'on les exposerait à un massacre géral, si on ne volait précipitamment à leur secours. C'était dans le temps où l'armée

russe repoussée de Moldavie en Pologne, et enfermée dans son camp sur les bords du Niester par soixante mille Turcs, au milieu d'un pays prêt à profiter des moindres revers qu'elle éprouverait et à se soulever tout entier contre elle, était exposée au plus extrême péril; et le dessein de faire révolter la Grèce paraissait être alors l'unique et dernière ressource de l'empire russe. Tout se réunissait donc pour accélérer ce départ. Cette escadre devait achever son armement dans les ports d'Angleterre; et pour compléter à la hâte l'équipement des troupes qu'elle portait, on avait tiré des plus vieux arsenaux des armes antiques et qui n'étaient plus d'aucun usage dans l'armure moderne, de lourdes arquebuses auxquelles une baïonnette s'adaptait par un ressort, et des sabres massifs renfermés dans d'énormes fourreaux. Il semblait, disaient les témoins de cette armure bizarre, que les Russes allassent faire la guerre à des géants. Le prétexte de croiser dans la mer Baltique pour en imposer aux Suédois, servit pendant quelques jours à cacher la véritable destination de cette escadre; et sa sortie des ports ne révéla point encore le secret de cette entreprise.

Ces vaisseaux si long-temps négligés, et à cette époque conduits encore par des ignorans, traversèrent avec d'extrêmes périls la Baltique, déjà orageuse dans cette saison. Quelques-uns périrent aux passages dangereux. Les autres arrivèrent dans les différens ports d'Angleterre, pour s'y préparer à faire voile vers les mers de la Grèce. On représenterait difficilement avec quelles risées les Anglais accueillirent ces vaisseaux de sapin, l'énorme poids de leurs manœuvres, leurs poupes chargées de reliques, la maladresse des matelots, l'incroyable malpropreté des équipages, véritable cause d'une contagion qui les consumait. Quelquefois cinq ou six matelots anglais s'amusaient à faire manœuvrer, en un instant et avec une extrême vitesse, un vaisseau de même grandeur qu'un vaisseau russe, mis à peine en mouvement par deux ou trois cents matelots de cette nation. Mais on publiait qu'un chef d'escadre anglais devait bientôt arriver de Pétersbourg, prendre le commandement de cette flotte et la conduire dans l'Archipel. Cette espérance détermina un grand nombre de matelots anglais, quelques pilotes et quelques officiers à y remonter.

Elle était sous le commandement de l'amiral Spiritof, homme droit, simple et courageux, de mœurs grossières, mais faciles, long-temps bas-officier de marine, et en cette qualité ami des Orlof, quand ceux-ci n'étaient que sergens et soldats. Il avait partagé leur élévation; et totalement dépourvu d'expérience et de talent, il ne devait servir sur la flotte qu'à mettre le nom d'un amiral russe à la tête de tous les ordres, laisser le travail à un Anglais, le contre-amiral Gregg, et la gloire des succès au comte Alexis Orlof. Il y avait sur chaque vaisseau quelques matelots de l'île de Miconi, dont les navigateurs sont les plus renommés de l'Archipel. Le hasard avait voulu que les habitans de cette île eussent envoyé avant la guerre un navire dans le petit port de Tangarok, sur les Paluds-Méotides, occupé par les Russes au commencement de ce siècle, et que les traités les avaient forcés d'abandonner. Antonio Psaros, un des armateurs de ce navire, s'était rendu à Pétersbourg, afin d'y faire protéger cette nouvelle tentative de commerce. Accueilli par l'aîné des Orlof, et bientôt admis dans le secret de ce qu'on tramait dans la Grèce, il vit

avec effroi sa patrie menacée des dernières calamités par le soulèvement téméraire que Papaz-Ogli cherchait à y susciter. Dans cette conjoncture critique, il se conduisit avec une franchise mêlée d'adresse. Il rejeta le peu de confiance que devaient inspirer toutes ces prétendues promesses des Grecs, sur le zèle aveugle qui leur déguisait à eux-mêmes leur faiblesse. Il sollicita pour eux les secours les plus puissans et les plus prompts, si on ne voulait pas les laisser exposés à une ruine certaine. Instruit du prochain départ de l'escadre, il conseilla d'y emporter une grande quantité d'uniformes russes, parce que, disait-il, le vêtement ordinaire des Grecs leur inspire à eux-mêmes autant de crainte, qu'il donne contre eux de confiance aux Turcs, accoutumés à les traiter en esclaves sous cet habit, et accoutumés au contraire à trembler à l'aspect de l'uniforme et du casque russes. Par ses conseils on fit venir de Tangarok le petit nombre de marins qui étaient sur le navire de Miconi. Ils furent distribués sur chaque vaisseau de la flotte pour servir dans l'Archipel de pilotes-côtiers; et lui-même placé sur le vaisseau amiral, comme

lieutenant de la marine russe, fut chargé de donner à Spiritof tous les avis qui tiendraient à la connaissance des lieux. Les différens vaisseaux de cette escadre, après avoir séjourné plus ou moins de semaines dans les ports d'Angleterre, suivant le besoin plus ou moins grand qu'ils avaient de réparations, en repartirent séparément. Quelques-uns échouèrent à la sortie des ports, d'autres s'ensablèrent. Les Anglais les secoururent, et les conduisirent hors de la Manche.

Une seconde escadre composée de quatre vaisseaux, deux frégates et deux corvettes, se préparait encore avec la même célérité dans les ports de Russie. Forcer les châteaux des Dardanelles, franchir le détroit qu'ils défendent, entrer dans la mer sur laquelle Constantinople est bâtie, ouvrir l'autre entrée de cette mer à une flottille qu'on préparait aux embouchures du Tanaïs, se faire joindre par ce nouvel armement dans le port même de Constantinople, bombarder cette ville et le sérail, telle était, disait-on alors plus hautement, la destination de cette seconde escadre. Elle était commandée par Elphinston, Ecossais, dans les premières années de la vieillesse, et

nourri sur les vaisseaux, connaissant toutes les mers, et sans avoir jamais commandé en chef, ayant acquis une grande réputation dans les combats des flottes anglaises. C'était lui qui, au siége de la Havane, avait conduit les chaloupes du débarquement dans les plus dangereux parages. Le succès qu'il avait eu en cette occasion fameuse, lui persuadait qu'il pourrait franchir les Dardanelles. Il en avait répondu sur sa tête à l'impératrice, « pourvu, lui disait-il, que vos misérables vaisseaux puissent arriver dans les « mers de l'Archipel ». Il s'expliquait à Pétersbourg même avec le mépris le plus outrageant sur l'incapacité des mariniers russes, sur la mauvaise construction des bâtimens qu'on lui avait confiés. « La décadence de la marine ottomane, « et l'impéritie de tous ceux qui la « commandaient, pouvaient seuls, di-« sait-il, égaler ce qu'il trouvait à Pé-« tersbourg ». Mais la czarine lui répondait « que l'ignorance chez les Russes « était celle de la première jeunesse, et « l'ignorance chez les Turcs celle d'une « vieillesse imbécile ». On travaillait sous les yeux d'Elphinston à refaire toute son escadre ; et la fortune commençant

dès-lors à favoriser cette expédition, qu'elle sembla s'attacher à protéger constamment, et qui a eu tant d'influence sur l'événement général de la guerre ; un hiver moins rigoureux que de coutume permit encore à Elphinston de sortir des ports de Russie avant d'y être enchaîné par les glaces. Il conduisit son escadre en Angleterre, s'abandonnant sur ces vaisseaux aux mêmes violences dont il avait rendu témoin toute la cour de Russie, et ne commandant aux autres navires qu'en tirant à boulet sur eux. Il ne craignit point d'annoncer à Londres le dessein de franchir les Dardanelles, qu'une vieille réputation représentait encore comme inexpugnables, et de bombarder ensuite Constantinople. Il disait au milieu de Londres, avec la franche simplicité des marins de cette nation : « Il y « aura d'abord un combat naval; nous « le gagnerons, si Dieu le veut ; et de là « nous passerons ces fameuses Dardanel- « les aussi facilement que je bois ce pot « de bière ».

On demandera sans doute pourquoi les Anglais, rivaux naturels de toute puissance maritime, marquèrent alors tant d'empressement pour créer une ma-

rine russe. Ils avaient vu cinquante ans auparavant, avec une jalouse inquiétude, Pierre Ier. employer tous les moyens de faire naître dans son empire un commerce actif. Ils avaient, peu de temps après la mort de ce prince, armé une flotte pour détruire cette marine naissante. Mais les ministres actuels de l'Angleterre n'avaient plus la même prévoyance. Les derniers succès du peuple anglais lui avaient donné la plus aveugle présomption. D'ailleurs tous les projets de Pierre Ier. paraissaient depuis longtemps retombés dans l'oubli. Les Anglais avaient repris tous leurs anciens avantages sur le commerce de Russie. Ils étaient presque les seuls qui revendissent, avec un profit immense, aux autres nations de l'Europe, les bois que fournissent pour la construction des vaisseaux ces antiques forêts, si nouvellement découvertes, et toutes les matières premières dont ces climats abondent.

Les traités les plus avantageux à l'Angleterre avaient été successivement achetés de la vénalité des ministres russes. Ces traités de commerce étaient alors expirés ; on négociait pour leur renouvellement, et la czarine en faisait envi-

sager les concessions comme le prix des complaisances qu'elle exigeait. On négociait en même temps pour une alliance politique ; et les Anglais, dont le système d'alliance était entièrement changé depuis les succès de leur dernière guerre, possédant seuls l'empire des mers, avaient presque abandonné toute liaison sur le continent, ne voulaient point accorder de subsides pour s'assurer d'avance une alliance éventuelle, et toutefois dans l'espoir de conclure cette alliance sans une charge nouvelle pour leurs finances déjà si obérées, ils se prêtaient à des complaisances d'un autre genre.

Il faut ajouter encore que, suivant l'opinion générale, la France ayant suscité cette guerre, secourir la Russie c'était humilier la France ; c'était suivre un mouvement de haine nationale contre la puissance rivale de l'Angleterre. Par toutes ces raisons, les Anglais, qui n'étaient plus alliés de la Russie, se prêtèrent à seconder son ambition, sans songer que, par la faveur même qu'ils accordaient à cette entreprise, ils allaient élever cet empire à ce même point que quarante années plutôt, ils avaient vu avec tant d'inquiétude.

Pendant ce temps tout se préparait dans les différens ports d'Italie, où résidaient les émissaires russes ; et malgré l'activité et l'étendue de leurs intrigues, étayées par l'argent de Maruzzi, et par les correspondances d'un grand nombre de consuls, de banquiers et de négocians anglais, le secret était encore gardé d'une manière étonnante. L'infidélité des relations de Papaz-Ogli commença cependant dès-lors à se découvrir. Un député des Maniotes était venu trouver le comte Alexis pour lui exprimer l'étonnement de ces peuples, sur ce qu'une lettre à eux adressée et signée de lui, portait que la czarine les recevait au nombre de ses sujets. Ces hommes fiers de leur éternelle indépendance, étaient indignés de ce titre, et leur député était chargé de le désavouer. Ils offraient leur alliance ; ils promettaient de se concerter avec les Russes, quand ils en connaîtraient les véritables desseins ; et ils faisaient annoncer qu'on ne devait espérer aucun succès si on arrivait dans le Péloponèse avec moins de dix mille hommes : députation digne peut-être des Spartiates, dont ils prenaient le nom dans cette occasion même, en demandant que ceux

dont ils rejetaient toute dépendance, arrivassent sur leurs côtes avec de telles forces. Les troupes envoyées de Russie sur la flotte étaient bien inférieures à ce nombre. Une contagion cruelle les consumait encore pendant leur longue navigation. Mais les deux Orlof ne négligeaient en Italie aucun moyen de suppléer à cette extrême faiblesse des armemens russes. Les sommes que ces deux frères distribuaient partout, sous le nom spécieux de charités, leur avaient dans toute l'Italie attaché cette multitude de Grecs et d'Esclavons qui y est répandue. Ils avaient fait secrètement éclipser des grandes villes des gens de tous métiers, à qui, sous la fausse promesse de leur procurer un état en Russie et de les y faire conduire, ils assignaient des rendez-vous dans les différens ports. Toute cette contrée était pleine de cette espèce d'hommes qu'on nomme des embaucheurs, qui faisaient déserter des soldats, et sous prétexte d'engager des paysans pour leur donner en Russie des terres à défricher, les attiraient vers les côtes, où ils étaient embarqués de gré ou de force, et emmenés sur des frégates destinées à joindre l'escadre. Ces fré-

gates, dont ils avaient fait l'acquisition, paraissaient uniquement se préparer à faire la course dans l'Archipel contre le commerce des Turcs. Mais leur vraie et secrète destination était de porter à Mahon et dans quelques autres ports tous les rafraîchissemens et les recrues dont les escadres auraient besoin à leur arrivée. Pour donner à ces enrôlemens forcés ou volontaires et aux nombreux achats d'armes, de munitions et de navires, un motif plus apparent encore que celui de faire la course dans l'Archipel, on ne tarda pas à y joindre le prétexte de secourir les Monténégrins. Autant on y aurait apporté de mystère si ces secours eussent été réels, autant on affecta de donner à ce prétexte plausible toute la publicité qu'on pouvait y donner. On choisit à dessein les plus bruyans émissaires pour faire montre des légers secours qu'on fit réellement passer dans ces montagnes. Un général russe s'y rendit avec un grand appareil, et de manière que toute l'Europe en apprit aussitôt la nouvelle. On eut soin de publier que trois gros bâtimens partis des côtes d'Italie, avaient transporté dans les montagnes Noires soixante officiers,

beaucoup de munitions, quelques centaines de soldats. Six cents Monténégrins s'avancèrent vers la côte au-devant de ce général, et celui-ci, dès le lendemain de son arrivée, fit arrêter le faux Pierre III. Cet aventurier restait caché depuis sa défaite, toujours craignant l'assassinat ou le poison, toujours lié avec l'évêque, qui lui-même pour le contenir l'entretenait alors dans ces terreurs. Sa captivité fut aussitôt publiée dans tous les papiers de l'Europe; et ce fut la seule satisfaction que l'impératrice crut se devoir à elle-même, en réparation de l'étrange fable innocemment occasionnée par cet émissaire. Enfin, après deux mois de séjour dans ces montagnes, et vers le temps où la flotte russe était attendue, ce général remit Stéphano en liberté, lui donna le titre et l'uniforme de lieutenant-colonel au service de Russie, et chercha à lui assurer une autorité réelle sur ces peuples. Il en repartit après toutes ces dispositions, et emmena sur deux navires non-seulement tout ce qu'il avait amené de Russes, mais un corps nombreux des plus braves Monténégrins échappés au massacre que les Turcs avaient fait dans ces montagnes, et l'é-

vêque du Montépéro, qui se destinait à être l'apôtre de la nouvelle croisade.

Ce fut surtout dans les îles Vénitiennes que les Russes, à l'aide de quelques prêtres et à l'insçu du gouvernement, tramèrent leurs complots. Le peuple de ces îles connait non-seulement tous les parages du Péloponèse, mais il en connaît presque tous les habitans, toutes les maisons, tous les sentiers, parce que dans la saison des travaux champêtres il vient en foule y louer ses services et y travailler aux récoltes. Les paysans de ces îles, et cette multitude de Thessaliens et d'Epirotes qui y avaient fui au commencement de la guerre, se tinrent prêts à recevoir des armes et à joindre la flotte russe aussitôt qu'elle paraîtrait. Plusieurs vaisseaux de l'Archipel avaient déposé le pavillon ottoman et pris le pavillon russe. On en avait formé des magasins de provisions. Ils attendaient à l'ancre dans quelque rade déserte. Voilà par quels moyens on avait tâché de suppléer à tout ce qui manquait réellement aux armemens moscovites. Il semblait qu'au lieu de tramer un soulèvement dans le Péloponèse, on eût fait une conjuration contre cette malheureuse province;

et en effet, Alexis Orlof, dont une première conspiration avait élevé si haut la fortune, et qui fut bien éloigné de développer dans cette nouvelle entreprise les qualités d'un conquérant, y développa encore quelques-uns des plus grands talens d'un chef de conjurés. On ne peut examiner sans quelque surprise tout ce que fit cet étranger dans des villes absolument inconnues pour lui, et dont il ignorait la langue, les artifices spécieux dont il sut couvrir tout ce qui devait être nécessairement public, les intelligences secrètes qu'il se ménagea, l'ordre qu'il entretint parmi des hommes ramassés de toutes parts et dispersés sur tant de côtes, et en un mot, tout ce qu'il exécuta dans un temps si long pour un secret de cette nature, et si court pour de tels préparatifs.

Le secret était encore profondément gardé, quand au mois de novembre 1769, trois ou quatre vaisseaux de la première escadre russe parurent dans la Méditerranée. L'étonnement produisit alors l'admiration. On était bien loin de soupçonner sur quelles futiles intrigues portait une entreprise si audacieuse. Ce projet fut généralement comparé à celui

d'Annibal, lorsque du fond de l'Espagne il vint avec son armée attaquer les Romains sur leur propre territoire. On ne réfléchissait pas que dans notre siècle les grandes navigations sont devenues communes ; que les puissances maritimes embrassent aujourd'hui tout l'univers dans leurs querelles ; que les Anglais et les Français vont dix fois dans un siècle se livrer les plus terribles combats dans toutes les parties du globe ; qu'enfin c'était le peuple romain qu'allait chercher Annibal, après avoir traversé avec des difficultés incroyables les Pyrénées, les Gaules, les Alpes, et avoir vaincu dans ces pays encore sauvages des peuples belliqueux et des obstacles presque insurmontables ; tandis, au contraire, que c'était le secours des Anglais, maîtres de toutes les mers, et le mépris pour l'ennemi qu'on allait combattre, qui avaient enhardi cette nouvelle entreprise. Toutefois son extrême célérité eut un mérite extraordinaire, et ne laissa à aucune puissance le loisir de la traverser. A peine y eut-il un intervalle entre les nouvelles successives de l'armement, du départ et de l'arrivée. Quand les nations qui devraient regarder la Méditerranée comme

une partie de leur empire, eussent voulu s'opposer à l'entrée de la flotte russe dans cette mer, déjà il n'était plus temps. Elles ignoraient si la cour de Londres ne s'était pas engagée à soutenir cette flotte. Ce qu'on voyait d'intelligence entre les Russes et les Anglais, faisait croire qu'une alliance plus intime avait été secrètement conclue. Elles craignirent que leur mauvaise volonté ne décélât leur impuissance, ou n'engageât une guerre à laquelle elles n'étaient pas encore préparées.

La France cependant fit aussitôt proposer son alliance au sultan, à condition que pour justifier ce qu'elle entreprendrait contre l'escadre russe, il demanderait hautement les secours qu'on lui faisait secrètement offrir. Venise mit une flotte en mer, et déjà portée par elle-même à la neutralité, elle y fut encore maintenue par sa condescendance pour la cour de Vienne. L'ordre de Malte, qu'un ministre de la czarine vint solliciter de joindre ses forces de terre et de mer à celles des Russes, répondit que son premier devoir était de se conformer aux volontés des puissances ses protectrices; qu'il ne donnerait comme elles aux vaisseaux

russes, d'autres secours que ceux de l'hospitalité ; et qu'il ne recevrait dans ses ports qu'un petit nombre de ces vaisseaux à la fois.

Mais la Russie s'était assurée des ports de Toscane, de Sardaigne et de Mahon. Celui-ci fut le premier rendez-vous de l'escadre russe, et par les soins que les deux Orlof avaient pris d'avance, elle y trouva tous les approvisionnemens dont elle avait besoin.

Depuis le départ de cette escadre, la guerre avait entièrement changé de face ; et désormais le soulèvement de la Grèce n'était plus pour l'empire de Russie une dernière ressource, une tentative inspirée par le désespoir. La dispersion totale de l'armée ottomane, à la fin de la dernière campagne, l'irremédiable indiscipline des troupes turques, l'inexpérience de leurs généraux, leur longue et ancienne négligence dans toutes les parties de l'administration militaire, autorisaient l'espoir et le projet de détruire entièrement cet empire. Les Russes donnaient pour un plan positif des opérations qui allaient commencer dans cette seconde campagne, tout ce que l'ambition la plus démesurée pouvait concevoir de plus romanesque. La

Grèce soulevée, les Dardanelles forcées, une autre flotte russe descendue des embouchures du Tanaïs, une armée passant le Danube, une autre armée arrivant d'Asie sur la rive du Bosphore, et les Russes se réunissant ainsi de l'órient, du midi, du nord et du couchant, sous les murs de Constantinople : tel était le plan qu'on supposait à Catherine ; et les différentes entreprises de cette princesse donnaient en effet quelque lieu à ces étonnantes suppositions. Jamais aucun souverain, attaché à la destruction d'un empire ennemi, ne chercha, avec une animosité plus entreprenante, à porter cette destruction dans toutes les provinces, à séparer et à démembrer toutes les parties de cet empire, et à en produire tout à coup la dissolution totale. Elle travaillait à faire soulever tout à la fois toutes les différentes nations que les Ottomans ont subjuguées pendant plusieurs siècles de conquêtes et de victoires.

Un général russe, avec quatre mille hommes, pénétrait alors dans les montagnes du Caucase, s'y faisait joindre par plusieurs corps de Géorgiens, tâchait de faire soulever tous ces peuples, pro-

jetait de diriger sa marche vers Trébisonde, de s'emparer de cette ville et de s'avancer ensuite par les provinces asiatiques jusqu'où la fortune et la guerre pourraient le conduire. Dans le même temps, on équipait une flotille aux embouchures du Tanaïs, où les Russes, profitant de l'incroyable négligence des Turcs, s'étaient emparés des ruines d'Azoff, de ce même établissement maritime formé autrefois par Pierre Ier., sur la mer Noire, et que deux guerres successives avaient forcé deux fois les Russes d'abandonner. Les bâtimens qu'on y armait étaient destinés à porter la dévastation sur tous les rivages de la mer Noire, à favoriser l'attaque de la Crimée, et surtout à venir jusqu'aux châteaux qui, du côté de cette mer, défendent l'entrée du canal de Constantinople, à l'instant même où Elphinston arrivant par les mers de la Grèce, forcerait les châteaux qui ferment le passage de l'autre canal. Dans le même temps encore, on n'épargnait aucune intrigue pour détacher de l'empire ottoman toutes les hordes de Tartares soumises à cet empire. C'était le projet que tout le parti des ministres russes avait embrassé, en opposition du projet de

soulever la Grèce auquel la faction des favoris s'était attachée. Ce parti des ministres, composé d'hommes plus sages, plus expérimentés, employait à faire réussir cette autre entreprise le pouvoir si étendu que donne le ministère. Les deux armées de terre y étaient destinées; l'une devait s'avancer jusqu'aux bords du Danube, contenir l'armée turque au-delà de ce fleuve, et par cette position appuyer tout ce que l'autre armée, commandée par un général, frère du ministre Panine, tenterait dans le pays des Tartares. Orlof cependant avait obtenu l'envoi d'une troisième escadre, qui devait partir de Pétersbourg au printemps, et porter dans la Méditerranée de nouvelles troupes, et dans la Grèce des forces suffisantes pour y établir des garnisons, et s'assurer la soumission de ces peuples. Le Péloponèse devait être érigé en gouvernement russe, soumis à un sénat qui aurait relevé directement de la cour de Russie. Toutes les îles situées sur les côtes, auraient été comprises dans cette nouvelle jurisdiction; et quelque fût l'événement de la guerre, Catherine se flattait de conserver cette belle province par le moyen de sa marine.

Quant à la Pologne, première occasion de ce vaste incendie, quelques détachemens placés dans les positions les plus avantageuses suffiraient, si on en croyait les apparences, pour disperser tout parti qui se formerait, veiller à ce que la confédération générale demeurât inutilement rassemblée hors des frontières, et tenir toute cette république sous le joug.

L'amiral Spiritof, avec cette même célérité qu'il avait mise jusque-là dans son expédition, fit voile de Mahon, au commencement de février 1770. Trois vaisseaux s'étaient précédemment détachés de son escadre, et s'étaient rendus dans les ports de Sardaigne et de Toscane. Ils devaient embarquer à Livourne Alexis et Papaz-Ogli, quelques officiers et les recrues qu'ils avaient faites. L'autre partie, composée de trois vaisseaux et de deux flûtes sous le commandement de Théodore, qui s'était rendu secrètement à Mahon, prit la route de Malte, où les deux frères comptaient se réunir et prendre avec eux toutes les forces de l'ordre de Malte. Depuis que les propositions vagues de quelques jeunes chevaliers étaient parvenues à Pétersbourg,

les Russes n'avaient pas douté un moment de trouver tous les ports de cette île ouverts, tous les chevaliers convoqués, toutes les escadres de cet ordre prêtes à faire voile. La neutralité qu'il venait d'embrasser après de longues indécisions, notifiée enfin à la cour de Russie, était encore ignorée des deux chefs. Le grand-maître refusa l'entrée du port, et offrit seulement que deux vaisseaux vinssent relâcher, s'ils avaient besoin de réparations. Théodore déconcerté par ce refus inattendu, assembla un conseil de guerre, et y proposa de faire voile vers le Péloponèse. Il ne doutait pas que la seule apparition du pavillon russe sur cette mer ne fût dans toute la Grèce le signal du soulèvement. Pendant son séjour en Italie, ce jeune homme avait toujours tressailli d'enthousiasme et de joie à la seule vue d'un Grec du Péloponèse ou d'Athènes; et dans son impatience de prendre terre sur ces rivages célèbres, il n'écouta aucune représentation, aucun des autres partis qui lui furent proposés. Il donna ordre de prendre aussitôt cette route.

Le jeune négociant de Miconi, devenu pilote côtier, conduisit la flotte en vue

du Péloponèse, vers la petite île Strofade, où les fables de l'antiquité avaient placé le séjour des harpies. Un couvent de moines grecs est aujourd'hui bâti sur ces rochers. On envoya chez ces moines, qui correspondent perpétuellement avec la presqu'île, s'informer de l'état actuel des affaires.

Des sourdes rumeurs avaient enfin donné aux Turcs quelque soupçon vague de ce qui se tramait contre eux. Leur inquiétude s'était augmentée à l'aspect d'une frégate inconnue, qui depuis trois semaines, errait sur les côtes des îles voisines. Toute assemblée avait été défendue aux Grecs, tout exercice public de leur religion suspendu, toutes leurs églises fermées. Les Turcs, partout en petit nombre, d'autant plus irrités qu'ils avaient jusque-là vécu plus familièrement avec les Grecs de cette contrée, d'autant plus intimidés qu'ils avaient eu et la négligence et l'indulgence de leur laisser quelques armes, ne méditaient dans toutes les villes qu'un massacre général pour en prévenir le soulèvement. Mais ces hommes amollis n'avaient pas même le courage d'exécuter cette résolution sanguinaire. Ils craignaient que le

premier sang répandu n'accélérât la révolte universelle, et que bientôt les Russes ne leur fissent payer cher cette inutile cruauté. Leur consternation enchaînait ainsi leur fureur, et dans la plupart des villes ils se renfermaient dans les citadelles, et conservaient les habitans comme les otages d'une capitulation plus favorable avec le vainqueur. Dans cette attente générale, les deux peuples virent avec un égal étonnement arriver de l'île Strofade à l'entrée du golfe de Coron, cette faible escadre de Théodore. Elle entra, le 28 février 1770 dans le port de Bétylo, où, la veille, était aussi entré la frégate qui amenait le détachement de Monténégrins. Les deux Mauro-Mikali vinrent le même jour y conférer avec Théodore. Il leur ordonna de faire aussitôt armer toutes leurs troupes, et avertir tous les autres capitaines, afin qu'ils se rendissent avec la plus grande célérité à Porto-Bétylo. Mais les Maniotes avaient jusque-là refusé de prendre aucun engagement. Ils avaient exigé des stipulations positives, et surtout qu'on leur présentât un écrit de la propre main de l'impératrice. Théodore crut leur répondre en leur présentant leurs prétendues signatures. Ils

virent avec indignation qu'on eût osé les contrefaire. Etonnés de la faiblesse de cette escadre, ils espérèrent peu de cette entreprise. Mais, quelque fût l'événement, sûrs de se défendre ensuite dans leurs montagnes, ils virent avec joie une occasion d'en sortir pour y rapporter quelque butin et s'abreuver du sang des Turcs. Ils promirent de faire tout ce qui dépendrait d'eux ; et malgré la vivacité de ces premières altercations, ils conseillèrent à Théodore de s'avancer aussitôt par terre et par mer vers la citadelle de Coron. Ils l'assurèrent que cette forteresse était dépourvue d'hommes, de vivres, de munitions, tous les canons sans affûts, la garnison dans l'épouvante, ne demandant qu'un prétexte pour se rendre, et qu'il suffirait pour en devenir maître de s'y présenter avec quelques canons. Mais les Russes, en désarmant presque entièrement leurs vaisseaux, pouvaient à peine débarquer cinq cents hommes. Il fallut commencer par descendre à terre quarante caisses d'armes et de munitions apportées pour les Grecs; envoyer dans l'intérieur des montagnes solliciter les chefs des tribus; construire un nombre de galiotes dont la flotte avait

apporté tous les bois, et que les mauvais temps et la maladresse des ouvriers russes n'avaient pas permis de construire en mer. Elles étaient destinées à aller chercher dans les îles vénitiennes tous ceux qui voudraient prendre part à cette expédition. Treize jours entiers furent consumés dans ces préparatifs.

Au même moment où Théodore, avec un armement si faible, descendait sur ces côtes, un de ces Grecs qui était venu trouver Alexis en Italie et qui avait reçu ordre de ses concitoyens de se rendre à Pétersbourg, arrivait alors dans cette capitale de l'Empire Russe, et venait y offrir à la czarine, au nom de toutes les villes du Péloponèse, de prendre les armes en sa faveur. Mais trop instruits, disait-il, par les exemples du passé, ils craignaient qu'on n'abusât encore cette fois de leur zèle pour la religion, de leur haine contre leurs oppresseurs, et du nom même d'une aussi grande souveraine. Ils demandaient avant de se soulever, qu'elle leur jurât publiquement et solennellement de ne jamais les abandonner, et de ne point faire de paix avec l'ennemi du nom chrétien, tant qu'il ne serait pas entièrement chassé de la Grèce;

étrange députation qu'envoyèrent non loin du cercle polaire, et dans un pays inconnu long-temps encore après les beaux jours de la Grèce, les habitans de cette contrée autrefois si féconde en grands hommes, et toujours si favorisée de la nature, attendant aujourd'hui de ce fond de l'ancienne Scythie et d'un peuple esclave, ce qu'ils nomment leur délivrance! Leurs propositions même, comme on le voit, étaient simplement conditionnelles, tant ces complots avaient été mal concertés; tant le petit nombre de ceux qui en avaient connaissance s'attendaient peu à une invasion si prochaine; tant ils se défiaient encore des perfides promesses qu'on leur avait faites. Aussi aucun mouvement ne se fit alors dans toute l'étendue de la presqu'île. Une escadre si faible ne leur inspirait aucune confiance. Ils sentaient que les Turcs rassurés aussitôt que menacés auraient partout le temps de se mettre en défense, et d'appeler à leur secours tous les autres Turcs des contrées voisines. Théodore, pour diminuer une impression si défavorable, faisait partout publier qu'il précédait seulement l'arrivée de son frère; « que « son frère Alexis, expressément envoyé

« par la czarine pour la délivrance de « la Grèce, allait paraître avec soixante « bâtimens chargés de troupes, d'armes, de munitions et d'artillerie; que « les Russes en amenant d'abord dans « le Péloponèse si peu de forces, prouvaient que leur unique objet était de « rendre la liberté à toute la Grèce ». L'évêque de Monténéro, la croix à la main, et sous l'escorte de quelques Esclavons, parcourt les villages de la côte. On met au prix de deux séquins chaque tête de Turc. Enfin quelques fanatiques accoururent, les uns séduits par ces promesses, d'autres déterminés à tout sacrifier, s'il le faut, à des espérances même trompeuses, d'autres attirés par l'espoir du pillage, d'autres pour se faire payer le prix de leurs assassinats. Bénacki, le principal auteur de ces complots, le plus accrédité de tous les primats du Péloponèse, et que les Russes devaient en établir gouverneur, avait quitté, sous le prétexte des soins que sa santé exigeait, la résidence du pacha, et s'était rendu à Calamata au pied des montagnes. C'était sur le concours de cet homme et de ses partisans que les Russes comptaient avec le plus d'assurance. Sans

oser lever encore l'étendard de la rebellion, il restait à la garde de sa ville avec un corps assez nombreux de Grecs armés en partie à ses frais, s'y renforçant sans cesse et attendant l'arrivée d'Alexis et de Papaz-Ogli, pour laisser tomber entièrement le masque. Il vint secrètement conférer avec Théodore ; et par les conseils de ce proëstos, on résolut enfin de former en deux troupes tous ceux des Grecs qui étaient accourus à Betylo ; l'une destinée à pénétrer dans la partie orientale du Péloponèse vers la contrée de Sparte, en traversant les montagnes, où elle rassemblerait les Maniotes ; l'autre, destinée à parcourir la côte vers l'occident, et à se renforcer de tous les Grecs de cette partie. Théodore força ces deux troupes de prêter serment de fidélité à sa souveraine, leur joignit quelques soldats russes, et toujours enivré de ses brillantes illusions, il leur donna les noms fastueux de légions orientales et occidentales de Sparte. Pendant qu'elles s'avançaient l'une et l'autre vers leurs différentes destinations, le corps principal, composé de quatre cents Russes, de Monténégrins, d'Esclavons, de Maniotes de la plaine et d'un

gros de montagnards, mit enfin le siége devant la citadelle de Coron. Cette ville déjà connue, quoique sans célébrité dans les beaux temps du Péloponèse, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg assez bien bâti, habité par des Grecs et par quelques négocians étrangers. Le château situé sur une langue de terre qui s'avance dans la mer, domine sur le bourg et sur le port. Les murs du côté de la terre sont liés à des rochers qui forment un rempart naturel; et le côté de la mer, défendu par des rochers semblables, l'est encore par un bastion qui peut résister à l'artillerie. Quatre cents Turcs s'étaient enfermés dans cette place. A la première vue de l'escadre russe, ils avaient voulu passer au fil de l'épée tous les habitans du bourg, et se jeter dans la campagne pour y mettre tout à feu et à sang; mais ensuite plus épouvantés, ils n'avaient plus songé qu'à s'informer des conditions que les lois de la guerre leur permettaient d'exiger en capitulant. Ce long délai les avait rassurés, et ils avaient reçu quelques renforts. Soixante Dulcignotes y étaient arrivés par mer; et quelques autres Turcs y avaient fui de la campagne.

Les Grecs, habitans du bourg, dont les maisons étaient sous le feu de la forteresse, n'osaient prendre parti pour les assiégeans ; et les Turcs épargnaient ces maisons, parce qu'ils étaient maîtres de les foudroyer à tout instant, et qu'ils les regardaient comme un gage de la fidélité des habitans.

Les Russes dressèrent trois faibles batteries du côté de la terre, tandis que leurs vaisseaux vinrent mouiller dans la rade. Mais ces vaisseaux presque dégarnis de leurs équipages, se tinrent dans un tel éloignement que leur feu fut sans effet. De leur côté les Turcs, peu aguerris et peu nombreux, n'osant s'exposer à charger leur artillerie en plein jour, se contentaient de faire une salve, tous les matins, des canons qu'ils avaient chargés pendant la nuit; et la mollesse de cette défense suffisait contre une attaque aussi molle.

Pendant ce temps, les deux légions de Sparte se rendaient maîtresses d'une partie de la côte. La légion occidentale, composée de deux cents paysans grecs, de douze soldats russes, et commandée par un capitaine d'infanterie russe, traversa Calamata, où Bénacki s'était retiré. Il feignit de se rendre à la force,

prêta serment à l'impératrice de Russie, et continua de rester à la garde de sa ville. Cette troupe se répandit ensuite dans la campagne, ne pillant d'abord que les maisons des Turcs, massacrant tous ceux qui tombaient entre ses mains, mais bientôt pillant également les villages des Grecs. Elle s'avança ainsi jusqu'à la ville d'Arcadie, petite place sur le rivage de la mer. Les Turcs de cette ville après avoir voulu, comme ceux de Coron, se jeter dans la campagne pour y massacrer tous les Grecs, avaient fini dans leur consternation par ne prendre aucun parti, et se rendirent sans aucune résistance, sous la condition d'être conduits dans une île de l'Archipel.

Ce qu'on nommait la légion orientale de Sparte, composée du même nombre de soldats russes et de paysans grecs, commandés par le jeune négociant de l'île de Miconi, s'avançait par les défilés du Maina, vers l'autre revers des montagnes, sans autre obstacle que l'aspérité des lieux. Ils se renforcèrent sur leur route d'un assez grand nombre de Maniotes, et ils descendirent dans cette belle vallée que baigne l'Eurotas.

Au fond de cette vallée, à l'endroit

où les bras des montagnes s'élargissent pour laisser entre elles une vaste plaine ouverte jusqu'à la mer, était bâtie autrefois à dix lieues du rivage, la ville de Sparte, qui presque toujours en guerre, resta huit cents années sans murailles; Sparte, dont un seul citoyen, arrivé en Sicile, ranima les espérances de Siracuse, et lui conserva sa liberté; dont un autre citoyen arrivé à Carthage, releva cette république abattue, et balança ainsi pendant deux siècles la fortune de Rome; Sparte, plus admirable encore par son gouvernement que par la guerre, et dont les loïs appropriées aux temps où elles furent faites, ont été l'admiration ou l'étonnement de tous les siècles, ont donné à cette ville une heureuse supériorité sur la Grèce entière, et ont produit ainsi la civilisation de la partie du monde que nous habitons. Au fond de cette même vallée, plus près du pied des montagnes, dans un lieu assez fort d'assiette, subsiste aujourd'hui la ville de Misistra, habitée par quinze mille Grecs et environ douze cents Turcs. Les Géographes ont long-temps confondu cette ville moderne avec l'ancienne Sparte, et cette erreur s'est reproduite dans les relations que

les Russes se pressèrent de publier sur leurs succès dans le Péloponèse. Mais depuis que cette province jouissait des douceurs de la paix, et que les voyageurs parcouraient avec moins de péril cette contrée, toujours digne de l'attention du genre humain, il avait été facile de reconnaître que Misistra est bâtie à quelque distance du lieu où fut autrefois Lacédémone. La forteresse qui la domine est un vieux donjon, absolument semblable à ceux que les anciens seigneurs français construisaient dans leurs terres, pour assujétir et défendre toute la contrée; et c'est en effet l'ouvrage d'un chef de croisés, au temps où ceux-ci s'établirent dans le Péloponèse, et y portèrent le gouvernement féodal. Cette tradition est conservée à Misistra même, dont les habitans prétendent que ce vieux donjon s'appelait autrefois le fort de Messire Guillaume, et ils en font dériver le nom de leur ville. Ils montrent à l'appui de cette tradition de vieux titres où ils sont nommés Messirioi ou Messiriotes. Le poëte que nous avons déjà cité, dont l'ouvrage sur la conquête du Péloponèse par les chevaliers français est conservé en manuscrit à la bibliothèque du roi de

France, raconte que Ville-Hardouin, chef de ces chevaliers, après s'être rendu maître de tout le Péloponèse, parcourut le pays voisin de Lacédémone, remarqua à plus d'un mille au nord de cette ville, un rocher escarpé, isolé de toutes parts, et détaché de la montagne, qu'il le fortifia et en fit sa résidence. C'est au pied de ce rocher que s'est ensuite formée cette ville, et elle existait déjà dans une sorte d'opulence au temps de la première conquête du Péloponèse par les Turcs. Chalcondile, historien grec et contemporain, après avoir rapporté la reddition volontaire du prince de Sparte, ajoute : « Au-dessus de Sparte, droit au pied « de la montagne de Taigète, est située « une fort belle ville grecque, riche, « opulente, à une lieue de la rivière « d'Eurotas ». Cette position est certainement celle de Misistra. Il suit encore de ce récit que l'abandon et la ruine entière de la ville de Sparte sont arrivées depuis la conquête du Péloponèse par les Turcs, c'est-à-dire dans les trois siècles derniers ; et quoique cet événement soit si moderne, la destruction de cette ville célèbre est entièrement échappée à l'histoire.

Ce qui ne peut laisser aucun doute sur la différence de ces deux villes, c'est que les voyageurs attirés dans ces lieux par la plus noble curiosité, après avoir été d'abord à Misistra pour s'y faire avouer du gouvernement, en repartent pour aller à une lieue de cette ville considérer les murs de Sparte, inhabitée et déserte, ces ruines qui inspirent encore aujourd'hui ce même respect, cette vénération tendre et mélancolique avec laquelle on considère les tombeaux des hommes chers à l'humanité. Les gérontes, ou vieillards de Misistra, avaient pris l'usage d'y conduire ceux auxquels ils voulaient marquer des égards. On traverse d'abord pour s'y rendre le lieu où s'exerçait la jeunesse spartiate, le plataniste dont la nature en prenant soin toute seule de renouveler les ombrages, a conservé l'aspect et le nom antique. On reconnaît ensuite au milieu des ruines, les débris de ce fameux portique où les Perses vaincus étaient représentés en esclaves soutenant les masses d'un monument élevé en mémoire de leur défaite; leurs troncs épars et mutilés par les ans attestent encore aujourd'hui à nos regards la vérité de ces anciens prodiges de la valeur et de la liberté. Mais on a

cru reconnaître dans une église de Misistra le plus beau monument qui fût autrefois dans Sparte, la colonne sur laquelle sont gravés les noms des trois cents Lacédémoniens morts aux Thermopyles. Les habitans de Misistra, en transportant dans leur ville quelques ruines de Sparte pour la construction de leurs bâtimens, ont fait de cette colonne un pilier dans une église. C'est la plus belle antiquité qui soit aujourd'hui sur la terre.

Dans cette vallée, qui fut autrefois témoin de tant de prodiges, quelques centaines de Turcs s'étaient embusqués derrière des haies à l'endroit où devait sortir des défilés, la prétendue légion orientale de Sparte. Ils crient au premier aspect des uniformes russes, « ce « ne sont pas des Grecs, ce sont des « Moscovites », et ils s'enfuient vers Misistra, jetant en chemin pour mieux fuir, leurs fusils, leurs cimeterres et jusqu'à leurs babouches. Ils courent au château où leurs femmes, leurs enfans, le bey, le cadi et tous les officiers du gouvernement s'étaient déjà réfugiés. La ville reste ouverte. Un bruit s'y était répandu que toutes les places des côtes voisines étaient au pouvoir des Russes, et que

leur armée entière traversait les montagnes. Psaros, à la tête de sa légion, maintenant dans cette troupe autant d'ordre qu'il peut, traverse cette ville sans défense. Il place en avant des sentinelles et des corps de garde de douze Russes et de ceux qui en portaient l'habit, et se rend à une espèce de palais épiscopal enfermé d'épaisses murailles au pied de la forteresse, mais plus élevé que tout le reste de la ville. C'est l'enceinte de l'église métropolitaine et le séjour ordinaire de l'archevêque et des primats du canton. Les Turcs cédant à leur épouvante, y envoient aussitôt des députés pour capituler; mais pendant que sur la foi de cette capitulation, ils évacuaient paisiblement la forteresse et apportaient leurs armes dans le palais métropolitain, avec la liberté d'emmener leurs familles et de se retirer où ils voudraient, la plus féroce tribu des Maniotes arrive du côté des montagnes, et courant au pillage de Misistra, gravit sur le rocher où est située la forteresse, en escalade les remparts qui tombaient en ruines, et commence à piller et à massacrer les Turcs sans distinction de sexe ni d'âge. Ceux-ci dans une nouvelle épouvante fuient de la forteresse, courent

au palais métropolitain comme dans un refuge, et poursuivis par les montagnards, se précipitent en foule dans l'église, asile si respecté dans la Grèce du temps même de ses faux dieux. L'archevêque et tout le clergé en habits pontificaux et la croix à la main, entourent l'église et supplient ces brigands au nom de ce même Dieu dont ils prétendaient défendre la cause, de ne pas profaner son temple. Ce respect arrêta ces furieux ; mais aussitôt ils se dispersent pour piller les maisons des Turcs ; et plusieurs centaines de Juifs et de Grecs payèrent alors de leur vie leurs efforts pour défendre l'accès de leurs propres maisons. Ces brigands emportèrent leurs pillages dans leurs montagnes ; et après leur retraite, Psaros s'érigeant en gouverneur de toute la contrée de Sparte, l'archevêque, le proëstos et les gérontes s'assemblèrent pour former le nouveau gouvernement. Plus de trois mille Grecs ou Maniotes des tribus moins féroces accoururent à Misistra, furent mis à la solde par ce nouveau sénat qui s'empara de tous les revenus publics, et formèrent la nouvelle garnison de la ville. Les Turcs et leurs familles échappés de la forteresse, croyant le Péloponèse entièrement

soulevé, ne voulurent point chercher un autre asile que le palais métropolitain où on avait sauvé leurs vies. Ils y demeurèrent enfermés sous la garde des douze soldats Russes et des Grecs de Misistra.

Mais aucune des villes où on avait noué précédemment de secrètes intelligences, ne se soulevait encore; et les Turcs restaient entièrement les maîtres de tout l'intérieur de la presqu'île. La plupart s'étaient réunis dans Tripolissa, ville nouvelle qui n'était encore il y a peu d'années qu'un village sans nom. L'agréable situation de ce village dans une belle plaine au centre du Péloponèse, l'avait rendu la résidence favorite du pacha depuis que tout ce pays jouissait d'une profonde sécurité, et le séjour du gouvernement en avait fait en peu de temps une assez grande ville. Elle se trouve dans la même province où autrefois Epaminondas voulut fonder la capitale du Péloponèse. La nature même des choses et la position des lieux a produit au milieu des ravages des siècles et des malheurs de l'esclavage, ce que le génie de ce grand homme avait imaginé pour l'avantage commun de la Grèce. Tous les Turcs de l'intérieur y avaient fui,

moins dans l'espoir de s'y défendre que pour chercher d'abord à se rassembler. Le pacha leur envoya ordre de s'y retrancher, leur promit de les y secourir s'ils y étaient attaqués, leur fit annoncer la prochaine arrivée des Albanais dont il avait mandé les milices les plus voisines, et celle de la flotte ottomane incessamment attendue sur les côtes. Il leur fit représenter que Tripolissa par sa situation au centre du Péloponèse, empêcherait, jusques à l'arrivée de ces puissans secours, les Russes et les rebelles de s'étendre, et gênerait de toutes parts leur communication.

Ce pacha était l'ancien grand-visir destitué au commencement de la guerre, parce qu'il s'y était constamment opposé. Les malheurs de cette guerre qu'on pouvait en grande partie attribuer à la faiblesse de son administration, commençaient au contraire à justifier dans l'esprit du sultan, le constant amour de ce visir pour la paix. Sa disgrâce venait d'être adoucie par le gouvernement de cette belle province. Ce retour des bontés de l'empereur dont il avait été long-temps chéri, faisait généralement présager son retour prochain aux premières dignités de l'em-

pire. Son autorité en était d'autant plus redoutée, et l'occasion de servir sous ses yeux était regardée comme une faveur du sort et comme une occasion sûre d'élévation et de fortune. Il se tenait renfermé dans la plus forte place de la province, Napoli de Romanie, située sur la côte orientale, au fond du golfe qui reçoit aujourd'hui le nom de cette ville, au lieu de celui d'Argos qu'il portait autrefois. Elle est bâtie sur une hauteur que la mer environne, accessible seulement par une chaussée étroite; et le port qu'elle défend pouvait recevoir une grande partie de la flotte ottomane. Cette flotte se préparait à Constantinople avec une tardive précipitation. Depuis long-temps, les Turcs avaient été vainement prévenus des désastres qui menaçaient aujourd'hui leur empire. Le secret des armemens russes si exactement gardé pour l'Europe entière, avait été révélé au ministère de Constantinople. Un avis sûr lui avait été envoyé de Pétersbourg par le prince de Valachie, que les Russes avaient surpris dans sa capitale à la fin de la dernière campagne et conduit prisonnier à leur cour. Ce Grec accueilli par l'impératrice, et admis dans la confidence des

projets sur la Grèce, inquiet du sort de sa famille demeurée au pouvoir des Turcs, avait eu l'adresse de faire parvenir cet avis au divan.

L'ambassadeur de France en avait aussi reçu de Pétersbourg quelques notions précises, mais par une voie douteuse. Cet ambassadeur, frémissant d'exposer les Grecs à la proscription la plus sanglante, sur un simple soupçon, et craignant de provoquer une défiance qui aurait pu baigner de sang des provinces entières, avait transmis cet avis aux ministres turcs avec la plus prudente circonspection. Il s'était borné à exciter leur vigilance, sans donner un objet fixe à leurs inquiétudes. Ces ministres avaient reçu cette double information avec la même incrédulité. L'un d'eux prenant une carte de géographie, et montrant Pétersbourg : « Enseignez-nous, dit-il « à l'interprète de France, comment une « flotte peut arriver de là jusqu'ici ? « Jamais il n'y a eu de Russes au midi : « nous ne pouvons les craindre qu'au « septentrion ». Quand on sut dans l'Europe entière que la flotte russe avait passé le Sund, nouvel avis donné par le même ambassadeur : « Qu'est-ce que

« le Sund » ? demandèrent les ministres ottomans. Et quand on le leur eut expliqué, ils répondirent par des risées. Bientôt on les instruisit que les vaisseaux russes étaient en Angleterre, et que nombre d'officiers et de matelots anglais prenaient parti sur cette flotte. Ils s'adressèrent alors à l'ambassadeur d'Angleterre; et celui-ci, pour entretenir leur sécurité, n'eut besoin que de la duplicité la plus grossière. On les avertit enfin que la flotte russe entrait dans la Méditerranée. Mais toujours persuadés qu'ils n'ont aucun ami chez les chrétiens, ils regardaient tous ces avis comme donnés dans le perfide dessein de détourner leurs forces des véritables points dans lesquels on devait les attaquer. Ils saisirent ce moment même pour envoyer au nord, dans la mer Noire, sept vaisseaux de ligne et quelques demi-galères, seuls navires qui fussent armés dans le port de Constantinople.

Ils n'ajoutèrent foi à cette nouvelle, que quand elle leur fut mandée par le pacha de Candie, qui la tenait d'un commissionnaire d'Alger, lequel, en revenant de Hollande, avait vu la flotte russe à Gibraltar.

Ils apprirent en même temps la descente des Russes dans le Péloponèse; et se rappelant alors que l'ambassadeur de France les avait avertis de veiller sur cette province, ils ne pouvaient revenir d'admiration sur ses grandes connaissances en astrologie. Ils surent donc, pour la première fois, malgré tant d'avis précédens, qu'une flotte russe était dans leur voisinage, et presque au centre de leur domination. Leur fierté barbare ne leur permit pas d'en concevoir de la crainte. Vingt vieux vaisseaux étaient désarmés dans le port de Constantinople. On travailla à la hâte à leur armement. Mais le principal soin consistait non à les radouber, non à les caréner, mais à les repeindre. Le sultan seul paraissait alarmé de l'extrême péril dans lequel allait se trouver son empire. Il se rendait plusieurs fois chaque jour à l'arsenal pour en presser les travaux; et il ordonna même à ses ministres d'entrer aussitôt en négociation avec les cours de Vienne et de France, pour en obtenir des secours en cas de revers. On avait mandé précipitamment tous les habitans des côtes engagés pour le service de la marine, et connus sous le nom de

Levantis, mélange de Turcs et de Grecs que la nécessité fait admettre indifféremment dans ce service. Ils accourent en foule, et commettent dans la ville d'épouvantables désordres. Des détachemens de janissaires parcouraient les rues pour leur en imposer; et, à mesure qu'on en arrêtait, on les faisait passer dans des corps-de-garde de janissaires, et, sans autre forme de procès, on leur attachait une pierre au cou, et on les jetait à la mer. On y en jeta ainsi plusieurs milliers. Ces exécutions sévères rétablirent seules quelque police dans la ville. Pendant ce temps, on embarquait au hasard toute l'artillerie qui se trouva dans les arsenaux, en plaçant un canon de quatre livres de balle à côté d'un canon de quatre-vingt-seize livres; et dès qu'un certain nombre de vaisseaux furent regardés comme suffisamment armés, ils partirent chargés de cette indisciplinable milice, et se rendirent au détroit des Dardanelles, qui en est à soixante lieues, afin d'y attendre les autres, plus près des parages où le secours de la flotte serait nécessaire, et plus à portée de contenir les îles où on craignait quelque soulèvement.

Déjà, en effet, une sourde fermenta-

tion agitait la Grèce entière. La renommée exagérant, et les forces des Russes, et leurs victoires à la fin de la dernière campagne, et la grandeur de leurs préparatifs au commencement de celle-ci, et le nombre de leurs vaisseaux, comme celui de leurs troupes et l'étendue de leurs secrètes intelligences, tous les Grecs se croyaient enfin parvenus à l'époque de leur délivrance. Au premier bruit d'une flotte russe entrée dans la Méditerranée, les habitans grecs de Constantinople, au nombre de quatre cent mille, contenus par un plus grand nombre de Turcs, n'osaient se confier cette nouvelle l'un à l'autre; et dans leur attente, balancés entre leurs espérances pour leur patrie, et leurs craintes pour eux-mêmes, à peine le père osait-il l'apprendre à son fils, ou le fils à son père. Les Russes n'avaient dans cette grande capitale que d'obscurs émissaires; ils n'avaient point tenté d'y former un parti sous les yeux même du gouvernement; et les Grecs, s'y croyant menacés plus que partout ailleurs, sentant qu'ils avaient également à redouter la défiance ou le ressentiment des Turcs, s'apprêtaient la plupart à s'évader, les uns pour se réfugier dans

quelques asiles inaccessibles, les autres sur la flotte ou dans le camp des Russes, n'envisageant plus de sûreté que parmi leurs libérateurs. Partout ailleurs les mêmes espérances et les mêmes craintes étaient plus ou moins vives, suivant la différente position des lieux. Un grand nombre étaient parvenus à conserver leurs armes; et sur la nouvelle du désarmement général, beaucoup de navires étrangers, attirés par l'espoir du gain, sans autre vue que celle des spéculations du commerce, s'étaient aussitôt chargés de toute espèce d'armes, et en avaient reporté dans toute la Grèce. Les navigateurs qui passaient à la hauteur de Coron, instruits que les Russes avaient entrepris le siége de cette forteresse, n'entendant le bruit d'aucune artillerie, ne voyant aucune fumée, ne soupçonnant point la manière étrange dont le siége et la défense étaient également conduits, croyaient cette place déjà prise, et répandaient cette fausse nouvelle dans tous les ports. Trompée par leurs récits, la ville de Missa-Longi, située en face du Péloponèse, sur la côte opposée du golfe de Lépanthe, n'attendit plus rien pour se soulever. Il n'y avait de Turcs dans cette ville que quatre

familles et les officiers du gouvernement. Le primat les avertit de leur péril, et leur conseilla de se réfugier dans quelque autre lieu mieux défendu. Après leur retraite, il fit armer ses concitoyens, environner la ville d'un fossé, s'empara des petites îles voisines, et envoya demander au comte Théodore, pour la défense du golfe de Lépanthe et du port de Missa-Longi, un seul vaisseau que les Grecs se chargeraient d'armer eux-mêmes. La seule bourgade à laquelle le nom antique de Corinthe donne encore quelque lustre, n'attendait, pour suivre cet exemple, que l'apparition de quelques vaisseaux russes sur l'un ou l'autre des deux golfes qui l'environnent. Son primat se tenait prêt à rassembler les habitans de son district, pour s'emparer du défilé et couper tout secours que les Turcs auraient voulu porter dans la presqu'île. Cette apparition de quelques vaisseaux russes était aussi le signal auquel les Athéniens avaient promis de se soulever. Car Athènes, réduite à quinze mille habitans, subsiste encore avec quelques vestiges de son ancienne magnificence. Quelques colonnes de ce temple de Minerve, bâti par Périclès sur la hauteur que cette ville envi-

ronne, y sont encore debout; et leur éclat aperçu de loin, sur les mers qui baignent l'Attique, annonce encore ce que fut autrefois Athènes. Le temple de Thésée, son fondateur, n'a souffert aucune injure des temps. Le théâtre où se représentaient les chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Ménandre, n'est pas totalement détruit. Le nom même de Démosthènes vit encore dans un beau monument que les ravages des ans et des guerres ont respecté tout entier. Les Athéniens, dans leur barbarie, sont encore plus spirituels et plus polis que les autres Grecs; leur langue est plus voisine de celle que parlaient leurs ancêtres; toujours curieux, toujours discoureurs et nouvellistes, fins dans le commerce, adroits dans toutes leurs occupations, avisés dans leurs affaires publiques, habiles à se ménager la protection de ceux qui dominent dans le sérail, et à se garantir par cette faveur de la tyrannie de leurs gouverneurs particuliers. Les Turcs même qui habitent parmi eux ont des mœurs plus douces que les autres Turcs. Mais ce peuple, toujours avide de nouveautés, toujours inquiet et turbulent, qui s'était soulevé

il y avait alors quinze ans, pour se garantir de taxtes injustes, n'attendait qu'une lueur d'espoir pour se soulever encore. Dix mille chrétiens de Thessalie demandaient les armes que les émissaires russes leur avaient promises, et qui devaient leur être apportées par le golfe de Volo. Toutes les îles étaient prêtes à suivre le même mouvement. Dans celle de Candie, la plus grande et la plus célèbre de l'Archipel, et la dernière soumise aux armes ottomanes, les montagnards qui habitent depuis le rivage méridional de l'île jusqu'aux sommets inaccessibles du mont Ida, et qui se maintiennent dans l'indépendance, comme font aujourd'hui tous les montagnards de l'empire ottoman, attendaient impatiemment sur leurs côtes, s'apprêtaient à faire une irruption dans l'intérieur de l'île, et préparaient leurs bateaux pour courir la mer sous la protection de la flotte russe.

La nouvelle de la descente dans le Péloponèse, apportée dans les îles vénitiennes, y avait été accueillie avec toutes les démonstrations de la joie publique; et malgré les édits rigoureux des gouverneurs vénitiens, aussitôt tout le peuple se déclare et prend parti en faveur des

Russes. Ceux-ci font courir des manifestes, où il est dit que tous les Grecs dépouillés de leurs biens par les Turcs, en quelque temps que ce soit, dans quelque lieu qu'ils se soient réfugiés, dès qu'ils produiront un titre de leur ancienne possession, y seront rétablis. D'autres émissaires promettent le pillage de la Morée à ceux qui viendront en favoriser la conquête. Quelques chefs de cette populace se revêtent d'uniformes russes. Tout s'arme, tout s'embarque, les uns dans les galiotes russes qui se rendent au rivage, d'autres dans leurs propres navires, d'autres dans les bateaux qu'ils peuvent se procurer. Les défenses les plus sévères n'arrêtent point cette émigration. Ils repoussent les détachemens vénitiens envoyés contre eux. Aucun de ces bâtimens n'arbore le pavillon moscovite. Une grande croix en sautoir est le signe de ces nouveaux croisés. Les frégates vénitiennes en saisissent quelques-uns en mer. Elles coulent à fond ceux qui refusent de désarmer. Malgré ces précautions, malgré les édits qui adjugent au dénonciateur les biens des absens, le fanatisme l'emporte. Une multitude de ces insulaires fond sur les côtes

du Péloponèse, et accoutumés à venir dans la belle saison y travailler aux récoltes, connaissant les maisons riches, les contrées fertiles, les chemins détournés, ils se répandent de toutes parts dans les campagnes, chacun armé comme il peut, sans munitions, sans vivres. Cette multitude dit hautement à ceux qu'elle rencontre, qu'elle n'a pour elle que ce qu'elle peut piller, et que la faim est en droit de tout oser. Les Russes sont obligés de tolérer ces brigandages, et n'ont aucun moyen de ramener la discipline et l'ordre. Une troupe de ces Grecs, évadés de l'île de Céphalonie, se jette sur la côte occidentale et se présente devant la petite ville de Gastumi. La faible garnison turque demande vingt-quatre heures pour capituler; et cet intervalle lui ayant été accordé, elle profite du peu de vigilance de ces misérables assiégeans, et se retire la nuit dans la forteresse de Patras. Cette vile populace envoie demander des chefs au comte Théodore, et ne recevant ni chefs ni ordres, elle se rend seule maîtresse de cette petite cité, s'y établit, y administre la justice, et s'y empare des revenus publics. Une autre multitude pareille s'é-

chappe de l'île de Zante, et fond sur la ville de Patras, située à peu de distance de la mer. Huit cents Turcs, habitans de cette ville, renforcés encore de ceux qui s'étaient évadés de Gastumi, se réfugient dans le château avec leurs femmes et leurs enfans, quelques munitions et quelques vivres. On les y somme au nom de l'impératrice de Russie : mais reconnaissant sous les prétendus uniformes russes, ces mercenaires zantiotes, accoutumés à venir annuellement de l'île de Zante, travailler aux récoltes dans le Péloponèse, ils s'indignèrent à la seule proposition de se rendre à cette populace. Ils levèrent avec dédain les casques qui couvraient la tête de ces députés zantiotes, et répondirent : « Qu'on nous « montre un véritable Russe, et nous « ouvrirons les portes de la forteresse ». Les habitans de Patras n'osaient se joindre à une pareille troupe. Ils attendaient pour se soulever quelques secours des Russes. Ils se tenaient renfermés dans leurs maisons, où ils étaient exposés chaque jour aux insultes et à la rapacité de ces étrangers.

Théodore, toujours retenu dans la rade de Coron, par le siége de cette

forteresse, ne pouvait répondre que par des promesses et de perpétuels délais à tous ceux qui venaient au nom des différens districts, lui demander des vaisseaux, des munitions, des armes, des officiers. Coron continuait de se défendre. La garnison d'abord composée de gens lâches et inexpérimentés, avait appris pendant une attaque si faible, à mépriser son ennemi ; et le succès de sa longue résistance lui persuadait qu'elle était invincible. Trop peu nombreuse pour hasarder des sorties, elle restait dans ses remparts, et les Russes trop faibles pour hasarder, ou une escalade, ou même un assaut s'ils étaient parvenus à faire brèche, travaillaient avec autant de maladresse que d'ignorance, à conduire une mine. Les Turcs s'en étant aperçus, cent janissaires déterminés firent une sortie et comblèrent les travaux. Les mécontentemens mutuels ne tardèrent pas à éclater entre les Grecs et les Russes. On s'accusait réciproquement de s'être trompés, les uns en exagérant les ressources qu'on trouverait dans leur pays, les autres en exagérant les forces qu'ils amèneraient pour sa défense.

Le chef des Maniotes, à qui on reprochait d'avoir conseillé ce siége, et qui lui-même reprochait les délais qu'on avait apportés à suivre ce conseil, parlait au général russe avec franchise, et n'était regardé que comme un sujet rebelle. « Vous ruinez les maisons des Grecs, lui « disait ce Maniote, et vous ignorez l'art « de réduire les forteresses des Turcs. « Vous détruisez nos biens, et vous lais-« sez vivre nos ennemis ». Le Russe voulut répondre avec une hauteur insultante ; Mauro lui répliqua : « Eusses-tu « à tes ordres toutes les armées de ta « souveraine, encore ne serais-tu qu'un « esclave ; et moi, chef d'un peuple li-« bre, la destinée m'en rendît-elle le « dernier homme, ma tête aurait encore « plus de prix que la tienne ». A ce mot, tous deux portèrent la main sur leurs pistolets, mais l'un s'arrêta par dédain, l'autre par crainte. Enfin, dans ces conjonctures, un vaisseau de soixante canons, une bombarde et deux bâtimens de transports amenant quelques troupes, et annonçant l'arrivée prochaine d'Alexis avec le reste de la première escadre, mirent les Russes en état de faire de nouvelles entreprises. La défense opiniâtre de

Coron, qui fermait ce port à la flotte russe, dans une saison orageuse, et le peu de sûreté du port de Bétylo, le seul dont on fut maître, déterminèrent à détacher quelques troupes et quelques vaisseaux pour attaquer le port et les châteaux de Navarins. Annibal, général russe, noir de couleur, Africain d'origine, fils d'un nègre de Pierre I.er, fut chargé de cette tentative.

Le port de Navarins, un des plus beaux de la Morée, est défendu par deux châteaux. Le plus vieux est l'ancienne ville de Pylos. On y voyait encore au second siècle de l'ère chrétienne, la maison de Nestor, son tombeau et le souterrain où se renfermaient les troupeaux de ce héros d'Homère. Ce lieu si renommé dans les temps héroïques, ne l'est pas moins dans l'histoire. Il fut le théâtre d'une des plus célèbres actions de l'antiquité. Cette forteresse est celle même que les Athéniens construisirent avec tant de célérité, saisissant l'occasion de se fortifier sur cette côte alors abandonnée, et d'y braver dans le voisinage même de Sparte, la puissance de leurs rivaux. L'aspect qu'elle présente aujourd'hui est encore tel qu'il nous a été décrit il y a

deux mille ans. « Ce lieu, disent les historiens, était fort d'assiette, et en beaucoup d'endroits, n'avait pas besoin de « murailles ». Et l'on voit le vieux Navarins bâti sur une éminence escarpée, pleine de roches, dont quelques-unes tiennent lieu de remparts. « Il n'y avait, « disent les anciens, qu'une petite fontaine dans la forteresse, et on ne trouvait en creusant dans les sables des « environs, qu'une eau mauvaise et saumâtre ». Cette eau forme aujourd'hui au pied du vieux Navarins, un marais qui communique avec la mer. C'est le seul changement que vingt siècles aient produit sur ce rivage. Le port est couvert par des écueils dont l'un est cette île Sphacterie, ce rocher aride et nu, où trois cents Spartiates placés pour assiéger le fort de Pylos, et par une cruelle vicissitude assiégés à leur tour, montrèrent une si héroïque constance, que les récits de leur défaite et de leur captivité, nous émeuvent encore aujourd'hui : et nous allons voir bientôt les Grecs fugitifs et retirés sur cette roche, y demeurer comme eux sans abri et sans vivres, mais non pas avec la même gloire dans la même infortune.

Le nouveau Navarins construit de l'autre côté du port, et sur la pente d'une haute montagne, est une citadelle à six bastions, bâtie par les Turcs il y a deux siècles. Ces deux châteaux étaient en ruine, le vieux sans garnison, et le nouveau presque démantelé. Les Turcs, aux premiers coups de canon, capitulèrent. Ils furent conduits sur un bâtiment anglais dans un des ports de Candie; et les Russes se trouvèrent maîtres du port le plus spacieux de la Morée.

Tel était l'état des affaires lorsque le 23 avril, près de deux mois après la descente dans le Péloponèse, Alexis arriva enfin d'Italie et parut dans la rade de Coron. L'escadre russe se trouva alors composée de six vaisseaux de soixante canons, quatre frégates de vingt, deux flûtes armées en guerre, et toutes leurs troupes d'environ huit cents hommes.

Alexis qui en arrivant sur cette côte, craignait de se voir ravir par son frère l'honneur de cette conquête, ne put cacher la violence de son dépit d'avoir ainsi été prévenu; mais bientôt ce dépit tombant sur toutes les opérations qui s'étaient faites, il fit abandonner le siége de Coron et retirer la flotte et les troupes dans le

port et les châteaux de Navarins. Au moment de l'embarquement et du départ, tous les Grecs de cette plaine, se voyant livrés sans défense à la fureur des Turcs, s'attroupèrent au rivage, chargés de leurs meubles les plus précieux, traînant leurs femmes et leurs enfans, et demandant à grands cris un asile sur les vaisseaux. Quelques bateaux zantiotes en embarquèrent une partie. Les autres suivirent à pied le détachement russe qui prenait la route de Navarins; tout resta désert à plusieurs lieues de Coron, et les Turcs délivrés du siége, achevèrent de ruiner la ville.

« Il fallait commencer, disait le comte « Alexis, par se rendre maîtres de tout « l'intérieur de la presqu'île; les forte- « resses de la côte tomberaient alors d'el- « les-mêmes, la flotte russe étant assez « puissante pour leur couper tout secours « par mer, et la flotte ottomane encore « désarmée, disait-il, dans le port de « Constantinople, ou cachée sous les « châteaux des Dardanelles ». De nouveaux émissaires vont annoncer dans le Péloponèse l'arrivée de ce chef suprême, et convoquer dans Navarins tous les évêques et tous les primats. Ces émissaires

répandent dans la presqu'île un manifeste que Papaz-Ogli, nouvellement arrivé, avait eu soin de préparer en Italie. On y exposait avec assez d'énergie : « tous « les maux que souffrent les chrétiens « sous le joug des Musulmans, les en- « fans enlevés, les femmes violées, les « temples profanés. On y déplorait la « faiblesse de ceux qui pour se soustraire « à ces horribles traitemens, avaient in- « dignement trahi la foi déjà presqu'en- « tièrement éteinte dans l'Egypte, dans « l'Arabie, dans l'Afrique, et miracu- « leusement conservée dans la Grèce par « une prédilection particulière du ciel, « et par l'héroïque constance des Grecs « sous des épreuves si longues et si dif- « ficiles. On ajoutait que parmi les na- « tions chrétiennes, les Russes plus fidè- « les avaient aussi été plus touchés de « ces maux ; que Pierre le Grand et l'im- « pératrice Anne avaient médité la déli- « vrance de la Grèce ; que des raisons « connues de Dieu seul avaient arrêté « l'exécution d'une si sainte entreprise ; « que dans ses jugemens éternels il avait « enfin suscité le génie de l'impératrice « Catherine, et béni les commencemens « de cette guerre sacrée ; que déjà l'en-

« nemi était affaibli de toutes parts, une
« armée victorieuse en Moldavie, et les
« chrétiens de ces provinces pour jamais
« délivrés de ce joug détesté, le Danube
« franchi, quelques villes de la Bulgarie
« soumises, de puissans secours envoyés
« en Géorgie où tout s'armait pour la
« même cause. Une flotte est sur vos
« bords, uniquement envoyée de si loin
« pour la délivrance de la Grèce; une
« seconde flotte est près d'arriver, par-
« ticulièrement destinée à relever dans
« Constantinople la croix qui jadis fut
« arborée dans cette ville pour étendre
« de là son triomphe sur toutes les faus-
« ses religions; une troisième escadre se
« prépare dans les ports de Russie pour
« vous apporter encore de nouveaux se-
« cours; que chacun profite de ces temps
« si désirés par vos ancêtres. Venez vous
« joindre à nous pour la foi, la patrie,
« la liberté, les uns avec des armes, les
« autres avec des vivres; que ceux qui
« sont loin s'apprêtent avec confiance;
« que ceux qui sont voisins accourent
« avec zèle pour marcher dans la milice
« du Seigneur ».

Alexis cherche à renouer toutes les trames que Papaz-Ogli et Bénacki avaient

précédemment tissues ; et dans l'intention de faire soulever tout l'intérieur du Péloponèse, il envoie à Psaros qui demeurait maître de Misistra, l'ordre de s'avancer pour attaquer avec toutes ses forces, Tripolissa, dont l'archevêque et les primats étaient entrés dans les premiers complots ; lui-même pour réparer l'affront reçu devant la citadelle de Coron, et signaler son arrivée par quelque grand exploit, fit entreprendre sur la côte le siége de Modon, forteresse située à quelques lieues de Navarins en se rapprochant de la Messénie. Elle était défendue par huit cents janissaires, les fortifications étaient plus solides que celles de Navarins. Les Russes au nombre de cinq cents, et avec eux cent cinquante Monténégrins, Maniotes de la plaine et paysans grecs rassemblés par Bénacki, poussèrent ce siége avec vigueur. Trois fortes batteries et deux mortiers battirent la place sans relâche pendant que deux vaisseaux et deux frégates formaient l'attaque du côté de la mer. Tous les canons turcs furent bientôt démontés, et les remparts ouverts en deux endroits.

Mais la flotte turque s'avançait vers le Péloponèse ; les Dulcignotes arrivaient

sur leurs navires; et ces formidables Albanais connus pour les meilleures troupes de l'empire ottoman, étaient près d'entrer dans la presqu'île. Un faible soulèvement des Monténégrins et quelques mouvemens des peuples de la Chimère, n'avaient point été capables de les retenir en Epire. Les forces de ceux-là presque détruites avant la guerre, avaient été entièrement épuisées par les recrues qu'on avait tirées d'eux. Les habitans de la Chimère, affaiblis par des recrues pareilles, divisés entre eux, et dont la plupart étaient retenus par le crédit que les Vénitiens exercent dans ces montagnes, firent une légère incursion et furent aisément repoussés.

Les Albanais sans ennemis dans l'empire, accoururent donc vers le Péloponèse. Une de leurs troupes se détourne pour fondre sur Missa-Longi. Déjà cette ville était déserte. Le député qu'elle avait envoyé au comte Théodore, n'ayant pu obtenir le secours d'un seul vaisseau, ayant vu la faiblesse de l'escadre russe, s'était pressé de retourner dans sa ville, avait assemblé ses concitoyens, leur avait annoncé, « qu'après avoir si imprudem-« ment pris les armes, sûrs d'être aban-

« donnés, leur unique pensée devait être « non une défense inutile, mais le choix « d'un refuge et le salut de leurs fem- « mes et de leurs enfans ». Aussitôt on court dans les maisons et au port; on charge à la hâte toutes les richesses de la ville dans une trentaine de navires qui servaient à son commerce. Mais au moment où on se prépare à faire voile pour quelque pays de la chrétienté, les Dulcignotes sur leurs barques arrivent à l'entrée du port. Les navires grecs se forment en cercle, et pendant une semaine entière se défendent avec un courage opiniâtre. Une proie plus facile attire alors les Dulcignotes, et quelques-unes de leurs barques s'étant approchées la nuit de Patras, et ayant observé la négligence avec laquelle se gardaient les autres Grecs de cette ville, elles y amènent toute l'escadre de ces pirates. Les navires de Missa-Longi profitent de cet intervalle. Une partie fait voile vers les îles vénitiennes. Une autre partie se jette dans la petite île d'Andélico, à peu de distance de leur patrie.

Les Albanais trouvent la ville abandonnée, forment des radeaux, passent à Andélico, et après y être entrés sur la

foi d'une capitulation, ils y massacrent tous ces infortunés. Cependant les Dulcignotes saisissant à dessein l'obscurité de la nuit, descendent sur la côte de Patras. Les Grecs célébraient alors la solennité du vendredi saint. Tandis que ceux-ci dès le point du jour, étaient en foule dans les églises, et que la ferveur de leur dévotion leur faisait oublier tous les soins de la guerre, les Dulcignotes se jettent dans la ville, et mettent le feu aux maisons qui se trouvent sur leur passage. La garnison turque jusque-là renfermée dans le château, en sort avec furie. Turcs et Dulcignotes fondent dans les églises. Les Grecs fuyent de toutes parts. Ils trouvent leurs maisons embrasées. Les Zantiotes se sauvent vers le port, se précipitent dans cette multitude de barques qui les avaient amenés, et sont rencontrés en mer par d'autres pirates Dulcignotes qui en massacrent la plus grande partie. Les habitans de la ville se dispersent sur les montagnes voisines. En vain le commandant turc, en reconnaissance de la conduite modérée qu'avaient tenue les habitans, fit publier une amnistie pour tous ceux qui reviendraient. Aucun n'osa se fier à la foi des vainqueurs. La

cavalerie albanaise traversait alors sans obstacle l'isthme de Corinthe. Le primat qui y commandait, avait appris la faiblesse des Russes, n'avait point reçu les armes qui lui avaient été promises, et n'avait osé se déclarer. Plusieurs milliers d'Albanais entrent dans la presqu'île. Une de leurs troupes tourne vers Patras, achève le pillage de cette ville, et parcourant la contrée voisine, y met tout à feu et à sang. L'incendie de Patras dura trois jours, et cette ville de la plus haute antiquité n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

Mille cavaliers Albanais s'avancent vers Tripolissa. Ils arrivent, peu d'heures après cette troupe de deux mille Grecs et de quelques soldats russes conduits par le jeune négociant de Miconi, qui avaient traîné avec eux quelques pièces de canon, et qui travaillaient alors à établir une batterie contre le retranchement dont les Turcs s'étaient enfermés. Les Albanais s'étant d'abord jetés dans la ville et joints aux Turcs, fondent avec eux sur les assiégeans. Les Grecs s'enfuient, la batterie est abandonnée, et les Russes taillés en pièces. Les Turcs et les Albanais en rentrant dans la ville,

passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouva sur leur route. Plus de trois mille Grecs de tout sexe et de tout âge, furent massacrés. Le pacha, après avoir calmé cette fureur, condamna à mort l'archevêque et cinq autres ecclésiastiques, convaincus ou soupçonnés de secrètes intelligences; et tous les paysans de ces contrées qui s'étaient joints aux assiégeans, vinrent en foule demander grâce au pacha. Les Turcs et les Albanais déjà au nombre de six mille, campèrent dans le voisinage de Tripolissa, d'où ils menaçaient également Navarins, Modon et Misistra. Dans cette position, le plan du pacha était d'attendre la prochaine arrivée de la flotte ottomane, et aussitôt qu'elle paraîtrait, de se mettre en marche vers la côte occupée par les Russes, en même tems qu'elle tournerait la presqu'île, et leur couperait toute retraite par mer.

Un petit nombre de primats et d'évêques était venu trouver Alexis à Navarins. Ils avaient reconnu par eux-mêmes combien leurs espérances étaient déçues, et dès-lors la plupart des Grecs se retiraient dans les endroits inhabités. D'autres sortaient du Péloponèse pour se

réfugier dans les îles. Il ne restait plus à Navarins auprès des Russes, que des femmes, des enfans, des vieillards, quelques Maniotes de la plaine attachés au sort de Bénacki, et tous ceux que leur fanatisme trop connu obligeait de suivre constamment le sort des Russes.

Mais la fortune qui avait si souvent favorisé les plus téméraires entreprises de Catherine, si souvent réparé les fautes de ceux à qui cette princesse confiait l'exécution de ses desseins, ne l'abandonna pas encore dans une conjoncture si périlleuse. Elphinston, parti d'Angleterre le 13 avril, avec une escadre de trois vaisseaux de ligne, trois frégates et deux bâtimens de transport, ayant toujours eu les vents favorables, sans avoir relâché dans aucun port, le trente-cinquième jour de la plus heureuse navigation, arriva alors dans le golfe de Misistra. Un esquif qu'il envoya à la côte, apprit qu'elle était au pouvoir des Russes ; deux officiers débarquèrent et vinrent à Misistra, où Psaros s'était réfugié depuis sa défaite. Psaros dans les périls dont il était menacé, attentif à toutes les nouvelles, faisait garder avec soin tous les défilés et avait placé des

vedettes sur toutes les hauteurs. Il apprenait à l'instant même que la flotte ottomane paraissait à l'orient du Péloponèse, que du sommet des montagnes on pouvait en compter les voiles ; et d'autres espions lui rapportèrent au même instant que les Albanais campés sous Tripolissa, se mettaient en marche vers la côte. Il fit porter à Elphinston ces alarmantes nouvelles. Celui-ci prenant aussitôt la plus audacieuse résolution, lui écrivit à la hâte ce billet : « Faites « dire au comte Alexis que je pars pour « le débarrasser de la flotte ottomane, « et qu'il envoye promptement à mon « secours ». Il mit à terre quelques troupes de débarquement pour renforcer les Russes de la presqu'île, et fit aussitôt voile avec ses trois vaisseaux et ses deux frégates au-devant de la flotte ennemie.

Dans ce moment, les Turcs et les Albanais campés sous Tripolissa, ayant appris que leur flotte paraissait à l'orient de la presqu'île, accouraient au nombre de huit mille vers la plaine de Coron, par le défilé de Nisy. Ce passage important était gardé par quatre cents Maniotes. La bourgade de Nisy est bâtie dans une gorge étroite entre deux montagnes, dont l'une

porte encore aujourd'hui le nom de Vulcain, ce qui fait présumer que les ruines dont le sommet est recouvert, sont celles d'un temple de ce dieu. Mais il y a aujourd'hui dans ces ruines un petit monastère consacré à la Vierge. Le capitaine Maniote, Joanni Mauro-Michali, s'était jeté dans cette bourgade après avoir quitté les Russes par mécontentement ; et les Grecs se plaisent à raconter dans leurs ressentimens actuels contre l'Empire de Russie, que depuis la retraite de ce vaillant chef des Maniotes, toutes les affaires des Russes allèrent en décadence. Tout mécontent qu'il était de leurs généraux, il envoya les avertir de l'arrivée des troupes ottomanes, et leur promit de tenir assez long-temps dans le défilé pour qu'ils pussent, ou venir à son secours s'ils le voulaient, ou se sauver s'ils avaient peur. Attaqué par cinq mille hommes, forcé de maisons en maisons, tous les siens tués, pris, ou en fuite, à l'exception de vingt-quatre, il se défendit dans une maison pendant trois jours. Vingt-deux furent tués. Les Turcs mirent le feu à cette maison, et furent étonnés de n'en voir sortir qu'un vieillard blessé et un enfant : c'était lui-même et son fils. Les Turcs et les

Albanais, après avoir ainsi forcé le défilé, se répandirent dans la plaine du Maina et la jonchèrent de morts. Une nouvelle multitude de Grecs effrayés vint se réfugier sous le canon de Navarins. Tous les habitans des villages voisins, ceux même des contrées limitrophes, abandonnent leurs maisons et leurs biens pour venir mettre leur vie à couvert sous la protection des Russes. Cette multitude manquait de vivres, les Russes en avaient peu, il n'y avait aucun moyen de s'en pourvoir.

Les Turcs, après avoir passé une nuit à Coron pour s'y reposer et s'y joindre à la garnison, s'avancent vers Modon pour en faire lever le siége. Ils attaquent avec intrépidité le camp des Russes, les obligent à se replier sur les batteries, les y attaquent de nouveau, et les y forcent après un combat opiniâtre. Deux cents Russes échappés du massacre se retirent avec peine vers Navarins, emportant avec eux leur commandant blessé, et laissant aux mains des Turcs trente-huit pièces de gros canons, quatre pièces de campagne et deux mortiers.

La garnison de Modon mit le feu au bourg, après en avoir pillé les maisons.

Le bruit se répandit aussitôt sous les murs de Navarins, que les Turcs, poursuivant leur victoire, venaient attaquer cette forteresse. Orlof en fit fermer les portes sans y admettre les Grecs fugitifs. La multitude rassemblée au pied des remparts, criait aux Russes : « Vous nous « avez promis de nous affranchir, nous « ne vous demandons qu'un asile ». Les Turcs approchaient en effet ; et quoiqu'ils ne vissent point paraître leur flotte, enhardis par leurs succès, leurs troupes victorieuses marchaient précipitamment vers Navarins. La multitude des Grecs ne se croyant plus en sûreté sous les remparts, se jète, avec des cris lamentables, dans tous les bateaux qui sont au rivage. Dans cette confusion, la mer engloutit une partie de ces infortunés ; une autre partie parvient sur cette île de Sphacterie qui forme un des côtés du port. Quatre ou cinq mille Grecs réfugiés sur ce rocher, sans eau, sans abri, sans vivres, y demeurent exposés à périr de faim, de soif et de misère, et voyent flotter autour d'eux les cadavres de leurs enfans et de leurs femmes ; et les Russes, de dessus les remparts, contemplaient ce spectacle avec des risées.

Quelque dût être l'événement du combat naval, Alexis, dans l'effroi que lui causa l'approche des Turcs, ne songea plus qu'à évacuer précipitamment le Péloponèse. Déjà Théodore et l'amiral Spiritof étaient partis avec le plus grand nombre des vaisseaux pour renforcer l'escadre d'Elphinston. En vain Papaz-Ogli et Bénacki représentaient au comte Orlof « que tout n'était pas encore désespéré, « que l'événement du combat naval ne « pouvait être douteux, qu'un succès par « mer aussi décisif que l'impéritie des « Turcs permettait d'y compter avec as- « surance, aussi éclatant que l'est tou- « jours l'avantage du petit nombre contre « des forces supérieures, rétablirait aussi- « tôt les affaires, ramènerait toutes les « forces russes à son secours, jèterait la « consternation parmi les Turcs, et que « leur inexpérience dans l'art des siéges « lui laisserait en attendant cette forte- « resse pour asile ». Alexis n'écouta rien: il fit embarquer à la hâte les blessés, les malades, quelques centaines de Grecs avec leurs proëstos, les évêques de Coron, de Modon, de Calamata, de Patras, et Papaz-Ogli, qui mourut bientôt après dans une île de l'Archipel, et Bénacki

forcé d'abandonner dans sa vieillesse sa ville, ses biens, sa famille, pour aller porter d'inutiles plaintes à la czarine. Alexis avant son départ de Navarins, en fit charger toutes les mines, et en s'embarquant y laissa des mèches allumées, afin qu'après son départ cette forteresse ensevelît sous ses ruines les Turcs qu'il présumait devoir y accourir en foule. Mais les mèches s'éteignirent, et les Turcs, trouvant encore sur les remparts quelques canons montés, les tirèrent sur la flotte russe qui s'éloignait du port. Plus de vingt mille Grecs se réfugièrent dans les îles vénitiennes. Le pacha fit publier un pardon général. Il traita avec douceur les familles des primats fugitifs, et laissa la vie et la liberté à leurs enfans. Quelques troupes albanaises retournèrent dans leurs provinces, chargées de butin, et saccagèrent sur leur route une partie de la Thessalie et de la Macédoine. Mais la plus grande partie ne put être forcée de quitter le Péloponèse, où ils avaient été attirés par la promesse de lever les tributs à leur profit. La plupart des maisons ayant été pillées, ils se firent donner des billets par les chefs des communautés, et déclarèrent qu'ils n'évacueraient

la presqu'île qu'après l'entier acquittement. Ils s'en rendirent les véritables maîtres, et au mépris de l'autorité du sultan, elle demeura en proie à leurs brigandages. Tel fut l'événement de cette grande entreprise dont le Péloponèse avait attendu sa délivrance.

Les peuples si fiers aujourd'hui de leur civilisation, de leurs gouvernemens et de leurs arts, doivent frémir en considérant dans quelle déplorable servitude sont tombés ces pays autrefois si florissans et éternellement célèbres par les fables les plus ingénieuses que l'esprit humain ait inventées, par ces mêmes fables qui font aujourd'hui l'amusement et les délices de tous les esprits cultivés; ces pays dont presque tous les aspects sont décrits depuis tant de siècles dans la poésie la plus élégante et la plus harmonieuse, plus justement célèbres encore par leur histoire que par leurs fables, où pour la première fois la liberté naturelle fut pour le bonheur commun astreinte à des lois civiles, et conservée par une autorité légitime; ces pays, enfin, où naquirent l'éloquence, les arts du théâtre, ceux de la paix et de la guerre, et dont l'histoire offre de si grands modèles dans tous les genres aux

hommes qui veulent être véritablement hommes.

L'escadre d'Elphinston, malgré son extrême faiblesse et la fatigue d'une si longue navigation, s'avançait seule encore contre la flotte ottomane. De cette flotte nombreuse, dix vaisseaux avaient été envoyés pour contenir les îles. Le capitan-pacha également présomptueux, ignorant et lâche, en amenait dix autres sur les côtes du Péloponèse; et de ce nombre quatre venaient d'entrer dans le port de Napoli pour y déposer des munitions et des troupes, et s'y informer de la situation des affaires. Le reste, en vue du port, attendait à la cape, que ceux-ci les rejoignissent pour faire voile ensemble vers Navarins. Mais s'il y avait sur la flotte russe des étrangers qui devaient assurer ses victoires, et faire appréhender aux Turcs leur prochaine ruine, il y avait aussi sur la flotte ottomane un étranger, un Persan destiné à en réparer les défaites, un de ces hommes extraordinaires qui conservent dans la décadence d'une nation les mœurs qui furent dans ses plus beaux siècles la vraie cause de ses prospérités, un des plus grands caractères que puissent offrir les histoires orientales; et

par les étranges vicissitudes de sa vie, justifiant en quelque sorte les opinions de ces peuples sur la fatalité. Hassan, regardé au moment où j'écris, comme le seul espoir de l'Empire Ottoman, devenu capitan-pacha, et depuis douze ans au milieu d'une cour orageuse, maintenu dans cette place par la reconnaissance publique, après avoir soumis tous les rebelles, ramené la paix dans toutes les provinces et raffermi, du moins pour un temps, tous les débris de cet empire ébranlé, avait été enlevé par les Turcs dans son enfance sur les frontières de Perse, vendu comme esclave à un habitant de Rodosto, dans le voisinage de Constantinople, et employé par son maître comme batelier. A la fleur de son âge il s'échappa, à l'aide d'un Grec qui le conduisit à Smirne, et il s'y enrôla dans les recrues qu'on y faisait pour Alger; admis dans cette milice, la garde et la maîtresse d'un trône auquel tout soldat a droit de parvenir, il ne tarda pas à se signaler chez ces barbares africains, par son intrépidité dans les chasses du lion. Deux fois dans ces chasses laissé pour mort au milieu des déserts, perdu dans les sables sans nourriture, sans eau, cou-

vert de sang et de blessures, ces aventures même le firent approcher du dey, combler de faveur; et bientôt ses services l'élevèrent au second gouvernement du royaume. Mais la cour de ces pirates a les vices de toutes les cours. Le refus de prendre parti dans les rivalités d'un favori et d'un ministre lui en fit deux ennemis. Près d'être perdu et n'ayant plus qu'un moment pour s'évader, il marche avec les troupes de son gouvernement contre une de ces forteresses que les Espagnols conservent sur ces côtes; il feint de s'y présenter pour une de ces bravades consacrées chez les Musulmans de ce pays, à qui le fanatisme persuade que tous ceux qui périssent par l'artillerie des Espagnols, sont autant de martyrs. Arrivé le soir devant cette place, il fait à minuit détendre son camp et charger les équipages, comme s'il avait intention d'attaquer la ville au point du jour. Mais à la faveur de l'obscurité, s'éloignant de ses troupes, qui ne pouvaient soupçonner son dessein, il fait filer ses bagages vers la ville, où le gouverneur prévenu l'attendait, et s'y introduit avec quelques esclaves fidèles et toutes ses richesses. Accueilli par le roi d'Espagne il traverse

ce royaume, la France, l'Italie, se rend à Naples et s'y embarque pour Constantinople. Réclamé par un envoyé d'Alger, il est arrêté sans être entendu, et conduit dans une de ces prisons du sérail où une justice prompte appelle toujours le bourreau en même temps que l'accusé. Le sultan s'y rendit déguisé, soit que le spectacle des supplices devienne quelquefois un délassement au milieu des ennuis et des délices d'un sérail, soit que l'équité de Mustapha fût inquiète d'un jugement si rigoureux. Hassan reconnut le maître de l'empire, et lui parla avec cette même intrépidité qu'il avait si souvent portée dans ses combats contre les lions. Il lui rendit compte des richesses réclamées par ses accusateurs ; il prouva que c'était sa propre fortune, acquise dans ses emplois par les moyens que ces gouvernemens tyranniques autorisent. Il lui dit « qu'injustement persécuté à Alger, il « était venu chercher asile à Constantinople, non comme un vil fugitif dans « une terre étrangère, mais comme un « opprimé à qui son innocence donne « droit de recourir au chef suprême des « Musulmans, et que n'y trouvant encore « que l'oppression, la captivité et la mort,

« il le citait au tribunal devant lequel le « maître et l'esclave, le juge et l'accusé « sont égaux ». Mustapha aimait le courage et cherchait la justice. Hassan l'étonna et lui plut ; et dans cette prison même il lui donna le commandement d'un vaisseau de guerre. Hassan refusa d'abord cet emploi, n'ayant pour l'exercer d'autres connaissances que celles que lui avaient acquises son premier état de batelier et de courts voyages sur mer. Mais la volonté d'un sultan est regardée comme un décret du ciel. Hassan n'avait adopté ni les mœurs efféminées de Constantinople, ni les secrètes inobservations de tous les préceptes de la loi ; Musulman dévôt, fermement attaché au système de la prédestination, y puisant un nouveau motif de s'abandonner à son intrépidité naturelle et de se jeter aveuglément dans tous les périls, attaché aux nations Franques par reconnaissance des services qu'il en avait reçus, et sachant par l'instinct naturel de son génie, malgré l'ignorance où l'a laissé l'éducation la plus grossière, admirer leurs arts, leur police, leur discipline : il était devenu en peu d'années le troisième amiral de la flotte ottomane, et en cette qualité il montait le

même vaisseau que le capitan-pacha. Il était sur ce vaisseau ce qu'on nomme dans la marine française capitaine de pavillon.

Pendant que les six vaisseaux turcs attendaient à la cape, en vue du port de Napoli, Elphinston, avec ses trois seuls vaisseaux et ses deux frégates, s'approcha sous pavillon vénitien; et aussitôt qu'il fut à la portée du canon, arborant pavillon russe, il attaque avec le courage le plus déterminé, cette partie séparée de la flotte ennemie. Hassan engagea le vaisseau d'Elphinston avec une bravoure égale à celle de cet Anglais. Mais il fut aussitôt abandonné, et les cinq autres vaisseaux se réfugièrent dans le port voisin. Hassan seul, exposé à tout le feu de la flotte russe, eut quelque peine à se dégager, et parvint à se retirer d'abord sous le feu d'une petite forteresse, bâtie à la pointe d'un rocher qui défend l'accès de ce port, où ce feu protégea son entrée. Elphinston l'y poursuivit, y bloqua cette flotte pendant deux jours, s'approcha d'assez près pour l'y canonner: mais un vent violent du nord l'exposait à se briser à la côte. Un de ses vaisseaux toucha sur des bas-fonds; et se conten-

tant alors de ce premier avantage, et d'avoir déconcerté les projets des ennemis, il se retira pendant la nuit du golfe d'Argos, vers l'île de Cérigo ou de Cythère, pour aller au-devant des secours qu'il attendait.

Les Turcs ne profitèrent pas d'abord de son éloignement. Une grande contrariété d'opinions divisait leurs principaux chefs. Le capitan-pacha avait pris la ferme résolution de ne plus combattre, et sa lâcheté se couvrait de prétextes plausibles. Il soutenait « que les Russes, « chassés du Péloponèse, discrédités au- « près des Grecs, n'étant plus maitres « d'aucun port, n'ayant aucune île dont « ils pussent tirer des vivres, exposés « à périr de faim et de misère, seraient « bientôt forcés de quitter l'Archipel avec « toute l'ignominie qui suit une folle « entreprise; que, dans leur désespoir, « le hasard d'un combat étant leur uni- « que ressource, il fallait leur ôter cette « ressource même; que ce hasard n'était « point égal pour les deux flottes, les « Russes ne pouvant y perdre que leur « flotte même, et les Turcs une partie « de leur empire ». Hassan représentait « que l'opprobre d'avoir fui devant trois

« vaisseaux, et de s'être caché dans un « port, aurait de funestes suites, s'il « n'était pas réparé ; que les espérances « des Grecs renaîtraient ; que leur fa- « veur générale rendrait les Russes maî- « tres de ce grand nombre d'îles uni- « quement habitées par des Grecs; qu'ils y « trouveraient d'inépuisables ressources ; « que les dix vaisseaux turcs enchaînés « dans ce port, dont la sortie était diffi- « cile, y seraient aisément bloqués par « un petit nombre de vaisseaux ennemis; « que le reste de la flotte ottomane de- « meurerait séparée, et dans un danger « perpétuel d'être attaquée avec toutes « les forces russes réunies ; qu'il fallait « profiter de l'éloignement des Russes, « rejoindre les dix vaisseaux qu'on avait « laissés en arrière ; et qu'après cette « jonction au milieu des îles de l'Archi- « pel, contenues alors par la présence « d'une flotte si nombreuse, on pour- « rait, ou chercher le combat avec plus « d'avantage, ou, par une sage circons- « pection, le refuser sans honte ». Le pacha, gouverneur du Péloponèse, qui commandait dans cette forteresse, mit fin à ces disputes. Cet homme timide, sans s'exposer lui-même à aucun péril,

avait conduit avec succès, du fond de sa citadelle, toute la guerre du Péloponèse, et ne craignait plus rien pour sa presqu'île. Il avait vu avec épouvante les vaisseaux russes braver et canonner la flotte sous le feu même de ses deux forts. Il tremblait qu'ils ne revinssent bientôt l'y bombarder; et répétant sans cesse qu'il n'avait plus aucun besoin de secours, il menaça le capitan-pacha de faire tirer le canon du château sur la flotte, si elle s'obstinait à ne point reprendre la mer. Elle sortit de ce port, la nuit du 30 au 31 de mai; et au point du jour, elle aperçut dans l'éloignement l'escadre russe beaucoup plus nombreuse que les jours précédens, et prit la fuite à toutes voiles. Les Russes, après quelques heures de poursuite, la perdirent de vue au milieu des îles dont cette mer est coupée. La flotte ottomane, successivement augmentée de tous les vaisseaux dont elle s'était séparée, errait dans ces parages étroits, se portant sans cesse d'un rivage à l'un autre, toujours soigneuse d'éviter le combat, et quelquefois poursuivie par l'escadre russe. Hassan représenta enfin au capitan-pacha la honte de cette conduite. « Il fallait, disait-il, puisqu'on

« avait pris la résolution prudente d'é-
« viter les ennemis, ne pas avoir le dés-
« honneur de fuir perpétuellement devant
« eux, au risque perpétuel d'être forcé
« au combat. Il fallait se retirer ou aux
« Dardanelles, ou dans quelque autre
« station inattaquable, et de là attendre
« le parti que prendrait la flotte russe,
« désormais fatiguée, sans vivres, ne
« trouvant partout que des côtes enne-
« mies, ou contenues par le voisinage de
« la flotte ottomane ». On était alors vers les côtes d'Asie. Le capitan-pacha se confiant, pour la défense des Dardanelles, à leurs propres forces, résolut de se retirer dans le golfe de Smirne. La flotte, après avoir atteint l'île de Scio, au lieu d'entrer dans le golfe, tourna l'île, et fut jetée par ses mauvaises manœuvres, dans le canal qui sépare Chio de la côte d'Asie. A l'aspect de cette côte, l'amiral ottoman crut y avoir trouvé la station inexpugnable qu'il cherchait.

Ce canal a dans sa plus grande largeur quatre lieues françaises, si on y comprend l'enfoncement de deux golfes opposés, l'un sur le rivage de l'île, et au fond duquel est bâtie la ville de Chio ; l'autre sur le rivage de l'Asie, et au fond duquel est

située une petite ville, connue dans l'antiquité sous le nom de Siscus, et aujourd'hui sous le nom de Tchesmé. A l'entrée du canal, dont la longueur est de sept lieues françaises, sont situées les petites îles Spalmodari, environnées d'écueils. Il n'y a pas une plage, pas un rocher sur ces mers, qui n'ait quelque nom dans l'histoire. Ce fut dans ce canal que se donna autrefois, entre la flotte d'Antiochus et celle des Romains, une célèbre bataille qui commença à décider du sort de l'Asie. Les vaisseaux turcs se rangèrent le long du rivage d'Asie, dans une position presque semblable à celle qu'avait prise la flotte d'Antiochus. Quinze vaisseaux de ligne, trois grandes frégates, sept grands vaisseaux armés, et quelques galères amarrées sur leurs ancres, formèrent un croissant dont les deux extrémités étaient appuyées par des bancs de sable et des rochers à fleur d'eau. Des batteries furent établies sur ces rochers et sur la côte. Dans cette position formidable, les Turcs ne croyaient pas que les Russes eussent jamais l'audace de les attaquer, et, quand ils apprirent l'approche de leur escadre, ils reçurent cette nouvelle avec joie.

Les Russes s'étaient d'abord avancés dans les mers de l'Attique ; et en paraissant à la vue de Négrepont et d'Athènes, ils avaient tenté vainement de faire soulever ces deux villes, que l'exemple du Péloponèse avait effrayées. Ils entrèrent ensuite dans l'Archipel, et trouvèrent toutes les îles contenues par la même crainte. Cette escadre était encore alors commandée par Elphinston ; mais de funestes divisions avaient eu lieu au moment de sa jonction avec l'escadre de Spiritof. Par une suite de l'incroyable légèreté avec laquelle une si grande entreprise avait été imaginée et conduite, il n'avait point été décidé d'avance à qui devaient appartenir le pavillon amiral et le commandement suprême. Le chef d'escadre anglais, avec toute la violence de son caractère, avec toute la fierté d'une nation accoutumée à régner sur les mers, avec la juste confiance que lui inspirait un premier succès, refusait de se soumettre à aucune autorité. Spiritof, brave et déterminé, mais sans expérience et sans talent, uniquement choisi afin qu'un nom russe fût en tête de tous les ordres et plus encore en tête de toutes les relations, ne voulait point céder ce vain hon-

neur, et tous les Russes se joignaient à lui avec une égale opiniâtreté. Le seul Théodore leur répondait « que l'honneur » national était de vaincre ». Il avait d'abord employé le pouvoir souverain qui lui était confié en l'absence de son frère pour faire obéir Spiritof. Celui-ci, les larmes aux yeux, avait déposé le pavillon amiral. Après un long intervalle, Alexis ayant rejoint l'escadre sur les côtes de l'île de Paros, et rassemblé toutes les forces russes, la dispute sur le commandement fut aussitôt renouvelée, et remise à la décision de ce chef suprême. Alexis, élevé dans les derniers rangs du peuple russe, imbu dès son enfance de cette haine inquiète et jalouse que les anciens Russes conservent contre les étrangers, décida autrement que son frère. Le pavillon amiral fut reporté sur le vaisseau de Spiritof, au mépris de tous les emportemens d'Elphinston, qui s'indigna de se voir soumis à de pareils chefs, conduits eux-mêmes par d'autres Anglais ses subalternes, dans la marine de sa patrie. On apprit alors, par un navire grec, que la flotte ottomane était vers l'île de Scio ; et on partit pour l'aller chercher dans ces parages.

Le capitan-pacha, à la nouvelle qu'on apercevait l'escadre russe, quitta son vaisseau et se fit mettre à terre sous un de ces prétextes que la lâcheté sait toujours imaginer. Il feignit d'avoir de nouveaux ordres à donner pour l'établissement de quelques batteries. Sa felouque étant fort remarquable, toute la flotte ottomane le vit prendre terre, et il n'y eut aucun Turc qui ne se crût trahi.

Le brave Hassan resté seul commandant de la capitane, reçut ordre d'aller avec deux frégates se montrer à l'escadre ennemie pour se faire poursuivre et l'attirer dans le canal où sa destruction paraissait assurée. Il l'approcha d'assez près pour en compter toutes les voiles, et revint prendre sa position à la tête de la ligne turque entre les deux vaisseaux chargés particulièrement de suivre et de défendre la capitane.

Le lendemain 5 juillet, à sept heures du matin, le vent du nord favorisant l'entrée de l'escadre russe dans le canal, elle s'avança, composée de neuf vaisseaux et de quelques frégates. Elle défila entre les îles Spalmodari, et mit tous ses canots à la mer, à la vue de la flotte ennemie. L'aspect de la grande supériorité et du

bel ordre de l'armée ottomane, imprima quelque terreur à tous les esprits. On avait jusque-là ignoré le renfort que les Turcs avaient reçu; et quand on aperçut tous leurs vaisseaux sur leurs ancres, rangés en forme de croissant, la droite appuyée en terre ferme, la gauche sur la pointe d'un banc de sable, cette disposition plus habile qu'on ne s'y était attendu, déconcerta les mesures qu'on avait prises; mais les Russes après le honteux abandon du Péloponèse, après avoir perdu la faveur des Grecs, sans port, sans asile, réduits à ne pouvoir rien entreprendre, venaient en désespérés, chercher cette flotte, résolus de vaincre ou de périr. Un signal appela tous les commandans à bord du vaisseau amiral. Il fut décidé dans ce conseil que les neuf vaisseaux se partageraient en trois divisions égales. Spiritof encouragé par l'honneur du pavillon qu'il avait recouvré et conduit en effet par Gregg, contre-amiral anglais, commandait l'avant-garde. Alexis, comme généralissime, devait conduire le corps de bataille, mais se tenait sur une autre frégate dans un extrême éloignement. Elphinston mécontent et irrité, conduisait l'arrière-garde. La

premier vaisseau de l'avant-garde russe mit toutes ses voiles et porta vent arrière sur la capitane turque, qui était le second vaisseau de cette grande ligne, amarrée sur ses ancres le long du rivage. Le vaisseau russe en envoyant sa bordée, reçut lui seul tout le feu des trois premiers vaisseaux turcs; et trouvant sa position trop désavantageuse, après avoir ainsi engagé l'attaque, il mit ses deux canots devant, et s'éloigna. Le vaisseau qui le suivait s'avança avec une plus grande intrépidité; c'était l'amiral russe monté par Spiritof, par Gregg et par Théodore. Il donna sa bordée au travers des trois vaisseaux turcs, et en recevant les leurs, un de ces gros boulets de marbre dont les Turcs font usage dans leurs énormes pièces, emporta son gouvernail. Ce vaisseau couvert de toutes ses voiles ne pouvant plus alors manœuvrer et obéir, dérivant sur la capitane, prêt à tomber sur elle, continuait de la foudroyer, et soit par l'extrême promptitude de son artillerie, soit par la rapidité avec laquelle cette énorme masse était entraînée sur la capitane, il faisait partager à son ennemi tout son péril. Hassan, qu'un ordre rigoureux attachait au rivage, s'efforçait cependant d'é-

viter le choc du vaisseau qui en l'écrasant de son artillerie, tombait sur lui à toutes voiles; et le désordre où il avait mis le vaisseau russe, lui faisait concevoir l'espoir d'un plus grand avantage, dans le même temps que par l'adresse de ses mouvemens sur ses cables, il évita le choc dont il était menacé, il longea le vaisseau ennemi, y fit jeter les crampons et parvint à lui donner l'abordage. C'était des deux parts les plus beaux vaisseaux des deux flottes, les équipages les plus nombreux, les troupes d'élite. Un combat désespéré s'engagea entre eux. Les turcs animés par la bravoure de leur capitaine et par l'espoir d'une si belle prise, s'élançaient dans le vaisseau russe, s'y précipitaient du haut des vergues, y entraient par les sabords. Les Russes jetaient dans le vaisseau ennemi des matières enflammées, des grenades, des pots à feu, espérant pouvoir se dégager et détacher les crampons, pendant que les Turcs éteindraient l'incendie de leur vaisseau. Une vingtaine de plongeurs maltais armés de longs fers pointus, s'élancèrent à la mer, y plongèrent et travaillèrent sous l'eau à trouer et à trépaner le vaisseau turc. Les deux autres divisions,

russes avaient manœuvré pour se porter contre le centre et la gauche de la flotte turque, dont tous les vaisseaux présentaient constamment le travers; et chacune de ces divisions parvenue à la hauteur où devait commencer son attaque, se tenait à la juste portée de son artillerie, n'osait s'engager plus avant dans ce formidable cercle et portait sa plus grande attention sur l'événement du combat qui continuait avec fureur entre la capitane et le vaisseau amiral.

La valeur de Hassan, déjà couvert de sang et de blessures, était près de l'emporter sur toute résistance. Le vaisseau russe était jonché de morts. Les Russes désespérant enfin de détacher les crampons, se jetèrent eux-mêmes dans le vaisseau ennemi. Au milieu du tumulte et de la fumée, et en passant ainsi mutuellement dans le vaisseau les uns des autres, les Russes qui se précipitaient dans le vaisseau turc y massacraient ceux de leurs compatriotes qui les y avaient devancés; et les Turcs égorgeaient les Turcs qu'ils trouvaient dans le vaisseau russe. Le feu prit plusieurs fois sur les deux vaisseaux, et l'embrasement fut éteint sans que l'attaque et la défense

fussent moins opiniâtres. Les Turcs qui ont à l'arme blanche une intrépidité, une légèreté, une adresse infiniment supérieure à celle de toute autre nation, après neuf quarts-d'heures de cette horrible mêlée, étaient enfin près de se rendre maîtres du vaisseau russe. Elphinston qui suivait de l'œil tous les événemens du combat, fier de pouvoir secourir et sauver l'amiral russe, lui envoya les trois chaloupes de sa division. Une fut coulée à fond par les canons turcs; deux abordent le vaisseau russe, y portent des troupes fraîches; et ce renfort ranimant les courages, on parvint à repousser les Turcs, à détacher le vaisseau, et déjà les chaloupes l'emmenaient à la remorque, chargé d'une troupe de Turcs, qui de vainqueurs devenus presque prisonniers, continuaient à s'y défendre. Mais de ce même côté, où ils se défendaient encore, et dont ils étaient maîtres, deux felouques turques également chargées de troupes, étaient prêtes à l'aborder. Hassan resté sur son vaisseau, et qui voyait avec désespoir sa proie lui échapper, s'élance à la mer, nage vers une de ces felouques, et parvenu à y monter, quittant à la hâte ses vêtemens mouillés, sans

turban, un sabre à la bouche, deux pistolets attachés au col, il gravit sur le vaisseau russe où le combat recommence avec une nouvelle furie. La force du vent, du courant et des voiles, ramenant le vaisseau russe vers la côte, il tombe une seconde fois sur la capitane. Gregg voyant alors son vaisseau aux mains de l'ennemi, monta lui-même aux cordages, mit de sa main le feu aux voiles, et se jetant aussitôt dans les chaloupes, avec Spiritof et une vingtaine d'officiers, abandonna son vaisseau à l'ennemi et aux flammes. Hassan, maître du vaisseau embrasé, aperçut au travers du feu et de la fumée, l'évasion des officiers russes. Il vit ce qui restait de leurs soldats et de leurs matelots, dociles encore dans la confusion de la défaite et de l'incendie, n'ajoutant point à la confusion par de vains efforts pour leur propre salut, et respectant, par une obéissance tout à la fois héroïque et servile, la fuite de leurs officiers. Il considéra la mer couverte des canots de leur escadre, qui s'approchaient pour recueillir ceux qui pourraient encore échapper. Hassan dans sa victoire même, exposé au plus extrême péril, s'arrêta plein d'étonnement pour contempler la

discipline de ses ennemis : et son admiration, à ce que lui-même a raconté, suspendit un moment le soin de son salut. Aucun ordre pareil ne pouvait exister chez les Turcs. Les plus lâches, dans le combat, s'étaient servi des canots pour fuir ; les felouques étaient loin, et la capitane non moins embrasée que le vaisseau russe. Il n'avait plus d'autre ressource que de s'élancer une seconde fois à la mer, tout affaibli qu'il était par cinq blessures et par le sang qui en coulait. Un ami lui restait, un Algérien, qui l'avait depuis long-temps accompagné dans tous ses périls et toujours partagé sa fortune. Au moment où ils allaient ensemble s'élancer dans les flots, ils virent étendu sur le pont un esclave espagnol qui avait donné dans le combat des preuves du plus grand courage, et qui respirait encore. Hassan arrête son compagnon, lui dit que de laisser ce brave homme sur le vaisseau, c'est l'abandonner aux flammes et que la mer peut le sauver. Ils le prennent, le précipitent avant eux, et la fortune seconda leur pitié. Tous deux s'élancent après lui. Au moment où Hassan prit cette résolution, un Grec, excellent nageur, monté sur un canot

russe, le vit de loin, le reconnaît, s'élance à la mer, mais sa chute et les vagues dérobant un moment à ses yeux celui qu'il voulait saisir, il s'élance sur un autre Turc; et ces deux malheureux, au milieu des flots, se saisissent à la vue des deux escadres et se poignardent l'un l'autre. Pendant ce temps, l'Algérien qui n'avait aucune blessure, parvint à saisir Hassan, et nageant vers un débris qui flottait sur l'eau, l'y conduisit, l'y attacha, et le traîna ainsi au rivage.

Les deux vaisseaux embrasés, se détachant par l'effet de l'incendie, voguaient au gré du vent et des vagues. Le vaisseau russe bien plus enflammé, brûlant avec rapidité, aborda près de terre et sauta le premier. Le vaisseau turc, ne brûlant encore que par le haut, était porté au milieu de la flotte ottomane. Cette flotte épouvantée, coupa ses cables, et chaque vaisseau déployant ses principales voiles, suivit la côte. Les deux divisions russes qui se trouvaient aussi sous le vent du vaisseau enflammé, n'inquiétèrent point cette fuite, et seulement à mesure que les vaisseaux turcs en longeant le rivage, passaient à leur portée, les uns et les autres se canonnaient en désordre et dans

l'éloignement. Les vaisseaux turcs en suivant ainsi la côte, rencontrèrent le petit golfe de Tchesmé, et y entrèrent comme dans un asile.

L'armée russe jeta l'ancre à la même place que l'armée turque venait d'abandonner; et apercevant les vaisseaux ennemis amoncelés dans une baie étroite, et dont l'entrée se trouvait encore resserrée par un rocher qui s'élevait au milieu des eaux, on conçut l'espérance d'y incendier toute cette flotte.

Quatre vaisseaux russes furent aussitôt détachés pour fermer la sortie de cette baie. Mais les courans firent tomber ces quatre vaisseaux sous le vent, sans que de tout le jour aucune manœuvre pût les rapprocher.

Chacune des deux escadres demeurait ainsi dans un extrême péril, l'une malgré sa force, amoncelée entre des rochers, où il était facile de la détruire; l'autre, malgré sa faiblesse, séparée en deux divisions, hors de portée de se secourir mutuellement.

Hassan qui s'était fait porter au lieu du danger, représenta au capitan-pacha combien la flotte ottomane était exposée dans cette anse. Mais celui-ci de plus en

plus attaché à sa résolution de ne point combattre, se croyait sous la protection de la petite forteresse de Tchesmé et des batteries qu'il faisait établir sur les côtes. Il défendit à tout vaisseau de prendre le large, et envoya par terre aux Dardanelles, pour en faire venir encore quelques vaisseaux. Il employa toute la journée suivante à établir des batteries sur le rivage. Une fut placée sur le rocher qui rétrécissait l'entrée du golfe. Quatre vaisseaux placés en travers dans l'intérieur du golfe, couvraient toute la flotte et défendaient le passage. Mais pendant cette même journée, l'escadre russe parvenue à se réunir, préparait des brûlots pour une expédition plus terrible qu'un combat.

Au milieu de la nuit, ces brûlots s'avancent, soutenus par trois vaisseaux de ligne, une frégate et une bombarde. Un de ces vaisseaux, monté par Gregg, arriva le premier à l'entrée du port, et y resta long-temps exposé au feu de la batterie et des quatre vaisseaux ennemis, faisant de son côté un feu terrible et continuel avec des grenades, des boulets rouges, des carcasses, des fusées, de la mitraille. Les deux autres vaisseaux arri-

vèrent enfin à la même portée, et commencèrent un feu semblable, tandis que la bombarde placée à leur tête envoyait au loin ses bombes dans l'intérieur du golfe. Pendant ce temps, les deux brûlots approchent, conduits l'un et l'autre par des officiers anglais. L'un dont le commandant ne put bien faire comprendre ses ordres par les Esclavons et les Grecs qui formaient son équipage, prit feu trop tôt, et brûla inutilement; l'autre s'en éloigna et gagna le centre de l'ennemi. Le crampon s'accrocha à quelques grillages d'un des plus gros vaisseaux turcs. Cinq minutes après le vaisseau turc fut enflammé, et le feu gagna aussitôt sur les trois autres vaisseaux qui fermaient le port.

Les vaisseaux russes auxquels on avait envoyé toutes les chaloupes, se retirèrent pour n'être pas exposés quand les vaisseaux ennemis sauteraient en l'air.

L'escadre turque était si resserrée que les vaisseaux se touchaient presque les uns les autres. En peu d'instans les flammes poussées par le vent s'élevèrent, s'étendirent et offrirent aux yeux des Russes le spectacle de la flotte ennemie embrasée toute entière. Le golfe de Tchesmé ne

paraissait qu'un immense globe de feu. De lamentables cris sortaient de cette mer enflammée. La plus grande partie des équipages turcs était descendue à terre dans la journée précédente. Ce qui restait dans les navires se précipite dans la mer et cherche à fuir au rivage. Mais les canons de ces vaisseaux étant chargés; à mesure que la flamme les échauffait, les batteries faisaient feu et foudroyaient la côte. Quand l'embrasement eut gagné les soutes à poudre, d'affreux éclats retentissaient du sein de cet horrible incendie, et dispersaient au loin des débris, des corps expirans, des troncs mutilés.

Les habitans de Scio accourus au rivage, et tremblant de voir leur ville pillée par les vainqueurs, voyaient distinctement à la lueur de l'incendie et sur toute la surface de la mer différentes scènes de cette horrible catastrophe; les eaux couvertes de malheureux nageant à travers les débris enflammés; la forteresse de Tchesmé, la ville et une mosquée bâties en amphithéâtre sur une colline, abîmées de fond en comble, et tous les habitans de cette côte fuyant sur les hauteurs éloignées. On entendait mugir dans l'enfoncement des terres les montagnes et

les rochers. Au moment de cette destruction, il y eut un si horrible fracas, que Smirne, distant de dix lieues, sentit la terre trembler. Athènes, à plus de cinquante lieues d'une mer coupée d'îles, prétend en avoir entendu le bruit. Les vaisseaux russes, quoique assez éloignés, étaient agités comme par les secousses d'une violente tempête. Cet affreux spectacle dura depuis une heure après minuit, jusqu'à six heures du matin.

Les chaloupes russes sauvaient quelques-uns des malheureux qui après être sautés en l'air, ou s'être précipités eux-mêmes dans la mer, erraient sur les flots; et quoique le plus grand nombre des Turcs fût parvenu à se jeter à la côte, tous les rivages d'alentour furent couverts de cadavres. Il y eut de brûlés quinze gros vaisseaux de soixante-quatorze à cent pièces de canon, neuf de quinze à trente, et plusieurs galères. Un seul vaisseau de soixante canons et cinq galiotes, échappèrent aux flammes, et tombèrent entre les mains des Russes.

La terreur fut aussi grande dans Constantinople que l'avait été la sécurité. On trembla que l'escadre russe ne franchît le passage des Dardanelles, seule défense

de cette capitale, et ne vint incendier Constantinople, ou dicter la paix sous les murs du sérail. Le vent du nord qui avait favorisé les Russes pendant le combat, ne dura que le temps nécessaire pour réparer leur escadre, et devint favorable pour faire voile vers le détroit et forcer le passage.

Elphinston l'avait juré sur sa tête à l'impératrice. Il insista avec sa violence accoutumée pour aller terminer la guerre. Gregg et tous les Anglais appuyèrent son avis. Mais cette escadre victorieuse était dans un dénuement total. Il ne restait qu'une poignée de Russes et vingt mille Albanais, Monténégrins, Zantiotes, Maniotes et autres ramas de Grecs pris dans les îles, beaucoup de malades, beaucoup de blessés, pas six cents hommes en état de combattre, presque plus de munitions. Moins on avait de monde et de ressources, disait Elphinston, plus il fallait profiter à la hâte de la terreur qu'on avait inspirée, et achever la guerre par une heureuse témérité. Déchu du commandement, il ne demandait pour lui que l'honneur de montrer le chemin. Orlof attendait une troisième escadre partie de Pétersbourg avec des troupes de débarque-

ment. Une haine invincible avait éclaté entre Elphinston et lui. Orlof avait demandé à l'impératrice de le délivrer de cet homme violent et intraitable. Soit cette haine, et que la promesse même faite par Elphinston à l'impératrice, éloignât Orlof d'une tentative dont cet homme se fût attribué l'honneur; soit lâcheté, car Orlof si renommé par son audace dans une conjuration, s'était toujours tenu loin des combats, et s'était évanoui à l'embrasement des deux premiers vaisseaux; soit enfin que le bombardement et l'incendie de Constantinople, en terminant aussitôt la guerre, n'eût pas assuré la fortune qu'il méditait pour sa famille ambitieuse de régner dans quelque partie de la Grèce, il s'opposa à cette tentative. Il représenta : « Que ses espions répandus dans toute la Grèce ne « lui avaient encore fait parvenir aucune « nouvelle; ni de l'escadre qui devait « arriver par la mer Noire, ni de l'armée « qui devait arriver par la Géorgie; qu'il « ne fallait pas risquer la flotte de sa « souveraine; que cette flotte périrait « toute entière à l'attaque des Dardanel« les; qu'elle n'avait pas été envoyée « pour décider la paix par un coup de

« main, mais pour faire dans la Grèce « un établissement durable ; qu'il fallait « s'emparer des îles qui avoisinent le « détroit, empêcher Constantinople de « tirer ses vivres de l'Archipel, aban- « donner cette ville aux séditions que la « famine y ferait naître, ou du moins « attendre dans cette position que l'ar- « mée de Géorgie se fût avancée vers « Trébisonde, et que la flotte du Tanaïs « fût descendue vers le canal du Bos- « phore ».

Les Russes restèrent donc dix jours entiers dans les parages de Tchesmé ; s'occupant à chercher dans les eaux où la flotte ottomane avait été incendiée tout ce qu'on pouvait recueillir de ses débris. On en repêcha l'artillerie ; on s'empara des barques restées au rivage ; on pilla la bourgade de Tchesmé. Deux villes riches et florissantes étaient dans le voisinage, Chio et Smirne : l'une capitale de cette île, célèbre dans l'antiquité par la culture de ses terres, et encore aujourd'hui la mieux cultivée de l'Archipel. Deux vaisseaux russes vinrent ancrer sur la côte. Mais avertis par une intelligence secrète que les Turcs y étaient en force et tous les Grecs désarmés, les

Russes ne voulurent pas compromettre leur gloire et laisser par une attaque inutile dissiper la terreur qu'ils avaient inspirée. Smirne, sur la côte d'Asie, et qui au milieu d'un pays dévasté, en proie aux brigands et où les peuples n'ont conservé aucun art, conserve encore presque seule son industrie et son commerce, nageait alors dans le sang. Les Turcs échappés des vaisseaux embrasés s'y étaient réfugiés, et communiquant leur rage au peuple et à la milice, ils se jetèrent sur tous ceux des Grecs qu'ils rencontrèrent dans les rues. Plus de mille furent massacrés, et parmi eux quelques Européens. Le pacha et les beys risquèrent leur vie pour appaiser ces furieux. Plusieurs Grecs se sauvèrent dans des barques et portèrent cette nouvelle au comte Orlof, en le suppliant de les secourir. Mais à la réquisition du pacha, les consuls des nations Franques envoyèrent en commun une députation à ce général, pour le prier de ne point attaquer Smirne, et lui représenter que la seule apparition de sa flotte serait le signal du pillage et du massacre de plus de mille sujets de tous les souverains de l'Europe, que Smirne devait être

considérée moins comme une ville ennemie que comme une ville neutre et l'entrepôt général de tout le commerce du Levant. On travaillait en même temps à mettre en défense le port, le château et la ville. Le consul de France, Peyssonnel, homme distingué par l'étendue de ses connaissances et de ses talens, employait tous les Français à ces travaux. Orlof se servit des prétextes honorables qu'on lui fournissait, et sous un voile de modération et d'égards il couvrit la faiblesse qui l'empêchait de rien entreprendre.

Cependant on apprit que plusieurs vaisseaux turcs avaient été, avant l'incendie, mandés des Dardanelles. Elphinston fut envoyé pour les intercepter; et avec le vent le plus favorable, ce chef d'escadre résolu de justifier ses promesses, fit enfin voile pour le détroit.

Ce canal célèbre où une mer étroite sépare l'Europe et l'Asie, est défendu à sa première entrée par deux forteresses situées sur les deux rivages opposés. On les nomme les nouveaux châteaux parce qu'ils ont été construits dans le dernier siècle, afin que les flottes turques fussent protégées à cette entrée contre les insultes

des flottes vénitiennes qui avaient osé plus d'une fois les y venir attaquer. La distance de l'un à l'autre de ces châteaux est presque de deux mille toises. Le canal dans son intérieur et sur les deux rivages est bordé de collines cultivées par des habitans grecs. On rencontre ensuite les vieux châteaux. Mahomet II les fit bâtir aussitôt qu'il eut conquis Constantinople, et dans cet endroit l'intervalle d'un rivage à l'autre ne s'étend qu'à 750 toises. Plus avant il se resserre encore, et à une lieue et demie au nord des vieux châteaux, deux pointes qui se rapprochent ne laissent de canal entre elles qu'environ 375 toises. C'est là le passage renommé chez les poëtes par le courage et l'infortune de Léandre, qui le traversait à la nage toutes les nuits pour voir pendant quelques heures Héro, son amante. Il est plus renommé encore chez les historiens; chez ceux de l'antiquité comme chez les modernes. C'est l'endroit où Xerxès fit jeter un pont quand il amena toutes les forces de l'Asie pour attaquer inutilement la Grèce. C'est l'endroit que Soliman, sans vaisseaux et sans barque, franchit sur un radeau, conduisant pour la première fois en Eu-

rope une troupe de Turcs qui devaient y fonder un nouvel empire.

Sur la pointe de terre qui dans cet endroit resserre le passage du côté de l'Europe, était l'emplacement de l'ancienne Sestos. Sur le rivage d'Asie on voit encore les ruines d'Abidos. Ce passage étroit n'était point fortifié, et les premières difficultés franchies, on ne trouvait plus qu'une vaste mer ouverte jusqu'à la capitale de l'empire ottoman, située à 60 lieues plus loin sur un autre canal qui communique de la Propontide avec la mer Noire.

Le nom de Dardanelles que porte aujourd'hui ce détroit, et les châteaux qui le défendent, s'est perpétué sur cette côte depuis Dardanus, l'un des fondateurs de Troye, située non loin de ce rivage. Le promontoire qui du côté de l'Asie s'avance dans la mer, était le promontoire Sigée, si renommé chez les anciens poëtes.

Les Turcs n'avaient fait aucun préparatif pour mettre les châteaux en défense. Les murs étaient en ruines. Il n'existait auprès des châteaux d'Asie qu'une seule batterie à moitié ensablée. On avait retiré presque tous les canon-

niers pour les envoyer aux armées de terre. Un visir disgracié, ce même Moldavangi, qui à la fin de l'hiver précédent, avait si témérairement entrepris de conduire les Turcs en Pologne, et que toute son armée avait alors abandonné, commandait aux Dardanelles comme dans un lieu d'exil. Il se reposait avec sécurité sur l'ancienne réputation de ses châteaux et sur la force naturelle du lieu. En effet, des courans rapides augmentés par la violence des vents du nord fréquens en ces climats, empêchent souvent les vaisseaux de remonter le canal. Mais cet obstacle avait disparu. Un vent du sud forcé qui dura plusieurs jours aurait fait franchir à l'escadre russe ce passage redouté. Le 26 juillet, vers les cinq heures du soir, l'escadre d'Elphinston, composée de trois vaisseaux et de quatre frégates, en poursuivant les deux caravelles qu'elle avait eu ordre d'intercepter, et qui à sa rencontre étaient rentrés dans le canal, vint insulter les premiers châteaux. Les batteries turques firent feu. Il y avait autant de coups à tirer que de pièces, mais rien pour recharger. En sacrifiant, ou pour mieux dire en exposant deux frégates pour ba-

layer les canonniers turcs qui étaient entièrement à découvert, la flotte russe eût aisément franchi le premier pas. Le vent du sud soufflait avec assez de force pour refouler les courans avec rapidité.

Elphinston entre dans le canal à travers les décharges de l'artillerie ennemie. Il passe sans être atteint, et voyant que pas un vaisseau russe ne le suit, content dans sa rage d'avoir justifié en quelque sorte ses promesses, content d'avoir rejeté sur les généraux russes la lâcheté qui leur arrachait des mains une si brillante victoire, il s'avance tranquillement dans le détroit, ne daigne pas tirer un seul coup sur les batteries turques, jette l'ancre dans le canal même, y fait sonner ses trompettes, battre ses tambours, se fait servir du thé, et après avoir ainsi insulté plus encore à la faiblesse russe qu'à la faiblesse ottomane, il revire de bord, et malgré le vent contraire, se laisse ramener par les courans et rejoint son escadre.

Moldavangi, ce pacha présomptueux, commis à la garde des Dardanelles, s'attribuait avec orgueil un succès dont il n'avait jamais douté, et ne craignait point une seconde tentative. De leur côté, les Russes restaient avec quelques

vaisseaux à l'entrée du détroit. Leur flotte entière s'y était alors réunie afin de s'emparer de toutes les îles qui l'environnent, d'y passer l'hiver, d'intercepter les convois qui passent de l'Archipel à Constantinople, et d'attendre les nouveaux renforts qui arrivaient de Russie. Les troupes de terre étaient descendues dans l'île de Lemnos, située en face du canal, et assiégeaient le château de cette île, dont le port eût aisément contenu leur flotte. Pendant ce temps, leurs vaisseaux occupaient les passages des îles voisines et bloquaient l'entrée des Dardanelles. Les deux ennemis restaient ainsi dans un égal aveuglement, dans une égale ignorance, les uns de leur danger, les autres de leur avantage. Mais il ne fallait que la durée d'un vent favorable pour démontrer enfin aux Russes ce qu'ils pouvaient oser ; la destinée d'un si grand empire et de tant d'états ne dépendait alors que de ce léger caprice de la fortune. Constantinople n'était pas aussi tranquille, et ce peuple désarmé n'avait pas cette trompeuse sécurité que donne à des barbares l'attente du danger les armes à la main. Quelques étrangers surtout firent représenter au divan l'ex-

trême péril qui menaçait l'empire. La vérité des avis qu'ils avaient donnés, et qu'on se reprochait de n'avoir pas crus, fit ajouter plus de foi à leurs nouveaux avis.

Il y en avait un parmi eux qui avait commencé à rendre de grands services à l'empire ottoman, et qui s'offrit alors à mettre les Dardanelles en défense; c'était le baron de Tott, né d'une de ces familles hongroises qui ont si long-temps défendu la liberté de leur pays contre la tyrannie de la maison d'Autriche, soutenues dans les temps de guerre générale par la Turquie et par la France, et toujours abandonnées dans les traités de paix. Quelques-unes de ces familles ont péri; d'autres, réfugiées en France, ont les premières formé chez cette nation des corps de troupes légères à l'imitation des troupes hongroises. Le père du baron de Tott avait contribué à lever et à former le premier régiment que la France en ait eu. Plusieurs occasions de servir sa nouvelle patrie, l'ayant ramené plus d'une fois à Constantinople, son fils l'avait suivi dans un de ses voyages, s'y était instruit des usages et de la langue turque; et de là, revenu en France sans

autre fortune que le métier de la guerre, il avait appris les détails de presque tous les arts militaires. Une commission, semblable à une de celles qu'avait eues autrefois son père, lui avait été donnée au commencement des troubles actuels; et c'est de lui que nous avons parlé sous le nom du secret émissaire que la France avait eu auprès du kan des Tartares, et qui avait contribué à faire déclarer cette guerre. La mort de Crim-Gueray l'ayant rendu inutile en Tartarie, il était revenu à Constantinople, et avait eu l'adresse, par le moyen d'un médecin du sérail, de faire parvenir, sous les yeux du sultan, quelques mémoires sur tout ce qui manquait aux Turcs dans toutes les parties de la guerre. A cette lecture, ce prince parut frappé d'étonnement. Il apprit avec terreur que les plus simples notions de cet art lui avaient toujours été étrangères, et l'étaient devenues à son peuple. Il fit successivement demander de plus grandes instructions, et reconnut enfin que cette ignorance s'étendait également à tous les arts militaires. Tott, pour se faire entendre de ce prince, fut réduit à composer des cartes géographiques du théâtre des hostilités, dont le sérail et le divan et

Constantinople même, étaient entièrement dépourvus. Cette intelligence entre le sultan et un jeune étranger, demeura quelque temps cachée. Mustapha, dans les conjonctures critiques où il se trouvait, redoutait moins encore les désastres d'une guerre malheureuse, que les mécontentemens de son peuple. Son premier dessein fut de faire secrètement instruire, par le baron de Tott, un jeune Turc, assez heureusement né pour le pouvoir élever rapidement aux premières dignités de l'empire. Mais s'enhardissant peu à peu, ou plutôt commençant à redouter ses ennemis plus que ses sujets, il prit enfin la résolution de soumettre publiquement à l'inspection du baron de Tott, tous les travaux de l'artillerie turque. Quel fut l'étonnement de celui-ci en entrant dans l'arsenal de Constantinople! Tout semblait y annoncer, à des yeux attentifs, la prochaine ruine de cet empire; et pour ainsi dire on y lisait d'avance, sur le bronze et l'airain, ses inévitables destinées, les déroutes de ses armées, la prise de ses villes, et la destruction totale dont il était menacé. Au milieu d'anciens trophées en désordre, et d'armes autrefois conquises sur les peu-

ples vaincus, Tott vit avec effroi que toute espèce de préparatifs y manquait. Sans détailler ici les infâmes prévarications qui laissaient cet arsenal presque vide, et qui tiennent à des vices plus irremédiables que l'ignorance, sans parler des criminelles négligences commises par les vils mercenaires substitués dans les places les plus importantes à ceux que les anciennes institutions y avaient établis, aucune des inventions modernes n'y était parvenue; on n'y connaissait encore, ni l'usage du cercle pour diriger les bombes, ni celui des boulets rouges, ni l'art de se mettre à couvert dans les batteries, ni la composition des balles à feu pour éclairer la nuit. Tott reconnut que les instrumens et les outils les plus nécessaires aux plus simples travaux, et qui accélèrent et facilitent les plus difficiles, n'y avaient jamais été employés; que la poudre dont on y faisait usage était mal composée; que les mèches, à peine allumées, se réduisaient aussitôt en charbon; en un mot, que, si toute vertu militaire n'était pas entièrement dégénérée chez les Turcs, ils étaient restés dans la plus barbare ignorance de tous les arts qui tiennent aujourd'hui à la guerre, et que désormais

il leur était impossible de soutenir l'attaque de la moins instruite des nations européennes.

Aussitôt que Tott eût senti le rôle où la fortune pouvait le conduire, il se pressa de faire apporter de France tous les livres qui traitent de tous ces différens arts ; tous ces excellens traités composés par les Français, sur les fortifications, sur l'attaque et la défense des places, sur l'artillerie, sur l'art du mineur, sur le jet des bombes, le Dictionnaire même de l'Encyclopédie, car de nos jours la guerre embrasse presque tous les arts. Tott allait se trouver au milieu de Constantinople humiliée par ses défaites, comme autrefois le Lacédémonien Xantippe s'était trouvé dans Carthage vaincue.

Les ministres ottomans, qui se flattaient que ces défaites même rendraient bientôt la paix nécessaire, s'opposaient au crédit qu'un étranger, un chrétien était près d'acquérir. Ils s'efforçaient de l'éloigner de leur maître ; ils voulaient fermer les yeux de leur nation à ces lumières nouvelles. Mais dans le danger dont la capitale se trouvait alors menacée par l'incendie de la flotte, et par la croisière des vaisseaux russes à l'entrée des

Dardanelles, cette inquiète jalousie céda à une plus grande terreur ; et Tott ayant offert de se rendre aux Dardanelles, ses services furent agréés. Tout ce que le commerce français avait amené à Constantinople d'ouvriers de vaisseaux, fut employé à former sur toutes les côtes de nouvelles défenses. Quelques-uns de leurs navires furent changés en brûlots. On employa leurs matelots aux batteries, leurs charpentiers à la construction des affûts. Tott fit transporter à ces nouvelles batteries la poudre qu'il fit prendre à plus de deux cents navires étrangers. Les Turcs, qu'il instruisait au service du canon et des bombes, admirant eux-mêmes la promptitude et la justesse de leurs coups, étaient incertains si, dans les procédés nouveaux auxquels il les exerçait, il n'entrait pas quelque procédé magique. Mais le pacha des Dardanelles rassurait leur superstition alarmée, prêtait son autorité à tous ces exercices, et, sans aucune jalousie, se piquait d'une heureuse émulation. Le brave Hassan qui, malgré ses blessures, s'était fait transporter où il pouvait être utile, secondait également tous les travaux de Tott. En un mot, en peu de semaines,

le passage du détroit fut rendu inexpugnable, et tous les ouvrages pourvus de bons défenseurs.

Elphinston qui, jusqu'à ce moment, avait encore espéré que l'occasion elle-même éclairerait enfin les généraux russes, et les déterminerait à se laisser conduire vers les murs de Constantinople ; voyant désormais cette entreprise impossible, et lui-même employé à d'inutiles croisières, s'abandonna à toute sa rage, et, dans un emportement de dépit et de colère, brisa son vaisseau sur un écueil. Il se fit conduire en Italie sur un navire anglais, se rendit à Pétersbourg, où il fut mal accueilli, et se retira dans sa patrie, sans récompense.

Nous raconterons bientôt comment le brave Hassan, sans vaisseaux et presque sans armes, parvint à faire lever le siége de Lemnos, et à faire fuir la flotte russe. Mais avant que ces succès eussent rassuré Constantinople, de nouveaux désastres avaient achevé de porter la terreur dans cette capitale ; les armes des Russes avaient été plus heureuses encore dans leur campagne de terre.

FIN DU TOME TROISIÈME.



